Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Augustin Barruel

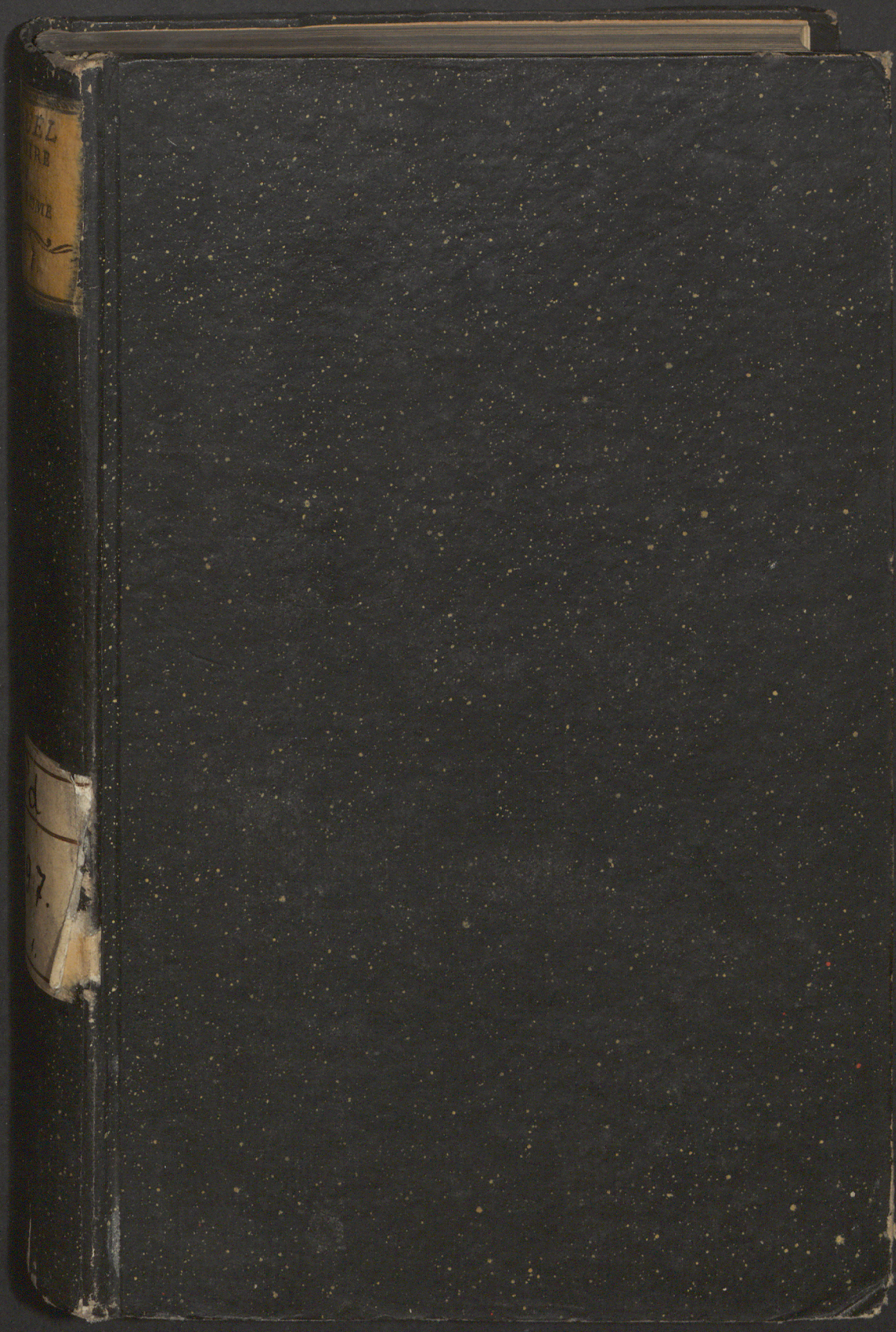
Mémoires Pour Servir A L'Histoire Du Jacobinisme

Première Partie

A Londres: A Londres: A Londres: A Londres: A Londres: à Hambourg: A Londres: Chez Ph. Le Boussonnier & Co.: Se vend chez A. Dulau & Co.: chez De Boffe: Boosey: Booker: chez P. Fauche: De L'Imprimerie Françoise, 1797

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986

Band (Druck) Freier Zugang



Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0001
DFG

2259.

Pd 797 1

LBN 1594

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0002
DFG

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE

DU JACOBINISME;

Par Mr. l'Abbé BARRUEL.

Première Partie.



A LONDRES,

De L'Imprimerie Françoise,

Chez PH. LE BOUSSONNIER & Co. No. 122 *Wardour Street*, Oxford Street.

Se vend chez A. DULAU & Co. No. 107 *Wardour Street*, Soho.

Et chez

De Boffe, *Gerard Street.* Boofey, *Royal Exchange.* Booker, *Bond Street.* Et chez P. Fauche, *à Hambourg.*

1797.

Universitäts Bibliothek Rostock

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0005

DFG

Ung
LB
GROSHERZOGLICHE BIBLIOTHEK
NEUSTRELITZ
Universitäts-
Bibliothek
Rostock

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

Première Partie.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Chapitres.		Pages.
I	*Des principaux Auteurs de la Conjuration.*	1
II	*Existance, objet, étendue, époque de la Conjuration Anti-chrétienne.*	27
III	*Secret & union des Conjurés. Premier moyen des Conjurés, Enciclopédie.*	40 57
IV	*Second moyen des Conjurés, extinction des Jésuites*	81
V	*Troisième moyen des conjurés, extinction de tous les Corps Religieux.*	110
VI	*Quatrième moyen des Conjurés, Colonie de Voltaire.*	130
VII	*Cinquième moyen des Conjurés, Honneurs Académiques.*	137
VIII	*Sizième moyen des conjurés, Inondation de Livres Anti-chrétiens.*	147

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0007 DFG

Chap.		Pag.
IX	*Spoliations, violences projettées par les Conjurés, & cachées sous le nom de Tolérance.*	168
X	*Rôle, Miſſion, Service & moyens particuliers de chacun des Chefs de la Conjuration Anti-chrétienne.*	177
XI	*Progrès de la Conſpiration. Première Claſſe. Diſciples Protecteurs; Adeptes Couronnés.*	211
XII	*Seconde Claſſe de Protecteurs; Adeptes Princes & Princeſſes.*	234
XIII	*Troiſième Claſſe des Adeptes Protecteurs. Miniſtres, Grands Seigneurs, Magiſtrats.*	253
XIV	*Claſſe des Gens de Lettres.*	300
XV	*Conduite du Clergé envers les Conjurés Anti-chretiens.*	327
XVI	*Nouveaux & plus profonds moyens des Conjurés, pour ſéduire les dernières Claſſes des Citoyens.*	341
XVII	*Progrès Généraux de la Conjuration dans toute l'Europe. Triomphe & Mort des Chefs de la Conjuration.*	368

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0008
DFG

Chap. Pag.

XVIII *De la Grande Illusion qui a fait le succès des Sophistes de l'Impiété, dans leur Conjuration contre l'Autel.* 389

FIN

de la Table de la Première Partie.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0009
DFG

MÉMOIRES

Pour Servir à l'Hiſtoire

DU

JACOBINISME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SOUS le nom déſaſtreux de *Jacobins*, une ſecte a paru dans les premiers jours de la Révolution Françoiſe, enſeignant que *les hommes ſont tous égaux & libres*; au nom de cette égalité, de cette liberté déſorganiſatrices, foulant aux pieds les autels & les trônes; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, appellant tous les peuples aux déſaſtres de la rebellion, & aux horreurs de l'anarchie. Apparition des Jacobins.

Dès les premiers inſtans de ſon apparition, cette ſecte s'eſt trouvée forte de trois cent mille adeptes, ſoutenue de deux millions de bras qu'elle faiſoit mouvoir dans toute l'étendue de la France, armés de torches, de piques, de haches & de toutes les foudres de la Révolution.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0011
DFG

C'eſt ſous les auſpices, c'eſt par les mouvemens, l'impulſion, l'influence & l'action de cette ſecte, que ſe ſont commiſes toutes ces grandes atrocités qui ont inondé un vaſte Empire du ſang de ſes Pontifes, de ſes Prêtres, de ſes Nobles, de ſes Riches, de ſes Citoyens de tout rang, de tout âge, de tout ſexe. C'eſt par ces mêmes hommes que le Roi Louis XVI, la Reine ſon Epouſe, la Princeſſe Eliſabeth ſa ſœur, abbreuvés d'outrages & d'ignominie dans une longue captivité, ont été ſolemnellement aſſaſſinés ſur l'échaffaud, & tous les Souverains du monde fièrement menacés du même ſort. C'eſt par eux que la Révolution Françoiſe eſt devenue le fléau de l'Europe, la terreur des Puiſſances vainement combinées pour mettre un terme aux progrès de ces armées révolutionaires, plus nombreuſes & plus dévaſtatrices que l'inondation des Vandales.

Qu'eſt-ce donc que ces hommes ſortis, pour ainſi dire, tout à coup des entrailles de la terre, avec leurs dogmes & leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs moyens & toute la réſolution de leur férocité? Qu'eſt-ce que cette ſecte dévorante? D'où lui viennent tout à la fois & cet eſſain d'adeptes, & ces ſyſtèmes & ce délire de la rage contre tous les autels & tous les trônes, contre toutes les inſtitutions religieuſes & civiles de nos ancêtres? Auſſi nouveaux que leur nom même, les Jacobins ne ſont-ils devenus

les plus terribles instrumens de la révolution, que parce qu'ils en sont les premiers nés & les enfans chéris ; ou bien, antérieurs à la Révolution, si elle est leur ouvrage, que furent-ils eux-mêmes avant de se montrer? Quelle fut leur école, & quels furent leurs maîtres? Quels sont leurs projets ultérieurs? Cette Révolution Françoise terminée, cesseront-ils enfin de tourmenter la terre, d'assassiner les Rois & de fanatiser les peuples?

Importance de leur histoire

Ces questions ne sont rien moins qu'indifférentes pour les Nations & pour les hommes chargés de leur bonheur, ou du maintien de la société. J'ai cru qu'il n'étoit pas impossible de les résoudre ; mais c'est dans ses annales mêmes que j'ai cru devoir étudier la secte, ses projets, ses systêmes, ses complots & ses moyens. C'est à les dévoiler que je consacre ces Mémoires.

J'aurois vu les sermens & les conspirations des Jacobins se borner aux désastres qu'ils ont déjà produits ; j'aurois vu des jours plus sereins se lever & annoncer le terme de nos maux avec celui de la Révolution Françoise, je n'en croirois pas moins à l'importance, à la nécessité de dévoiler les ténébreux complots auxquels nous la devons.

Pour la postérité,

Les fastes affligeans de la peste & de ces grands fléaux qui, à certaines époques, ont désolé la terre, alors même que les peuples croient enfin respirer tranquillement, ne sont pas le simple

objet d'une curiosité inutile. L'histoire des poisons révèle ordinairement les remèdes qu'il faut leur opposer; celle des monstres nous dit par quelles armes ils ont été domptés. Quand les fléaux antiques reparoissent, & tant qu'il est à craindre de les voir reparoître, il est toujours utile de savoir quelles causes ont hâté leurs ravages, quels moyens auroient pu en arrêter le cours, & quelles fautes peuvent encore les rappeller. Les générations présentes s'instruisent par les malheurs passés; dans l'histoire des nôtres, il faut que nos neveux trouvent les leçons nécessaires pour être plus heureux.

Pour la génération présente,

Mais il est pour nous-mêmes des malheurs plus pressans à prévenir; il est pour la génération présente des illusions à dissiper, qui peuvent redoubler le fléau à l'instant même où elle s'en croira délivrée. Nous avons vu des hommes s'aveugler sur les grandes causes de la Révolution Françoise. Nous en avons connu cherchant à persuader que toute secte révolutionaire & conspirante, avant cette Révolution même, n'étoit qu'une secte chimérique. Pour ceux-là, tous les maux de la France, & toutes les terreurs de l'Europe se succèdent, s'enchaînent par le simple concours de circonstances imprévues, impossibles à prévoir. Il leur semble inutile de chercher des complots & des agens, qui aient ourdi la trame & dirigé la chaîne des événemens. Les acteurs qui dominent aujourd'hui

Première erreur à dissiper sur la cause de leur révolution,

ignorent les projets de ceux qui les ont dévancés; & ceux qui les suivront, ignoreront de même les projets de leurs prédécesseurs.

Préoccupés d'une opinion si fausse, remplis d'un préjugé si dangereux, ces prétendus observateurs diroient volontiers aux Nations diverses: que la Révolution Françoise ne vous allarme plus. C'est un Volcan qui s'est ouvert, sans qu'on puisse connoître le foyer où il s'est préparé; mais il s'épuisera de lui-même, avec son aliment, sur les contrées qui l'ont vu naître. Des causes inconnues dans vos climats, des élémens moins propres à fermenter, des loix plus analogues à votre caractère, la fortune publique mieux assurée, vous annoncent que le sort de la France ne peut pas devenir le vôtre; & si vous deviez un jour le partager, en vain chercheriez vous à l'éviter. Le concours & la fatalité des circonstances vous entraineroient malgré vous; ce que vous auriez fait pour vous y soustraire, appelleroit peut-être le fléau, & ne feroit que hâter vos malheurs.

Croiroit-on que j'ai vu dans une erreur si propre à rendre les Nations victimes d'une fatale sécurité, jusqu'à ces hommes même, que Louis XVI avoit placés auprès de sa personne, pour l'aider à détourner les coups que la Révolution ne cessoit de lui porter? J'ai entre les mains le mémoire d'un Ex-ministre consulté sur les causes de cette infernale Révolution, & en

particulier ſur les principaux conſpirateurs qu'il devoit mieux connoître, & ſur le plan de la conſpiration. Je l'ai vu prononcer qu'il ſeroit inutile de chercher, ſoit des hommes, ſoit une aſſociation d'hommes, qui euſſent médité la ruine de l'Autel & du Trône, ou formé aucun plan que l'on puiſſe appeller conjuration. Infortuné Monarque! quand ceux-même qui doivent veiller pour vous, ignorent juſqu'au nom, & juſqu'à l'exiſtence de vos ennemis, de ceux de votre peuple, eſt-il bien étonnant que vous & votre peuple en ſoyez les victimes!

Vérités à oppoſer à cette première erreur.

Appuyés ſur les faits, & munis des preuves qu'on trouvera développées dans ces Mémoires, nous tiendrons un langage bien différent. Nous dirons, & nous démontrerons ce qu'il importe aux peuples, & aux chefs des peuples de ne pas ignorer; nous leur dirons: dans cette Révolution Françoiſe, tout juſqu'à ſes forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, réſolu, ſtatué: tout a été l'effet de la plus profonde ſcélérateſſe, puiſque tout a été préparé, amené par des hommes qui avoient ſeuls le fil des conſpirations long-tems ourdies dans des ſociétés ſecrètes, & qui ont ſu choiſir & hâter les momens propices aux complots. Dans ces événemens du jour, s'il exiſte quelques circonſtances qui ſemblent moins l'effet des conſpirations, il n'en étoit pas moins une cauſe & des agens ſecrets, qui appelloient ces

événemens, qui ſavoient profiter de ces circonſtances, ou bien les faire naître, & qui les dirigeoient toutes vers l'objet principal. Toutes ces circonſtances ont bien pu ſervir de prétexte & d'occaſion ; mais la grande cauſe de la Révolution, de ſes grands forfaits, de ſes grandes atrocités, en fut toujours indépendante ; cette grande cauſe eſt toute dans des complots ourdis de longue main.

En dévoilant l'objet & l'étendue de ces complots, j'aurai à diſſiper une erreur plus dangéreuſe encore. Dans une illuſion funeſte, il eſt des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette Révolution Françoiſe a été méditée ; mais ils ne craignent pas d'ajouter que dans l'intention de ſes premiers auteurs, elle ne devoit tendre qu'au bonheur & à la régénération des Empires ; que ſi de grands malheurs ſont venus ſe mêler à leurs projets, c'eſt qu'ils ont trouvé de grands obſtacles ; c'eſt qu'on ne régénère pas un grand peuple ſans de grandes ſecouſſes ; mais qu'enfin les tempêtes ne ſont pas éternelles ; que les flots s'appaiſeront, & que le calme renaîtra ; qu'alors les Nations étonnées d'avoir pu redouter la Révolution Françoiſe, n'auront qu'à l'imiter, en s'en tenant à ſes principes.

Seconde erreur ſur la nature de leur révolution.

Cette erreur eſt ſur tout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer. Elle leur a donné, pour premiers

instrumens de la rebellion, toute cette cohorte de Constitutionels, qui regardent encore leurs décrets sur les droits de l'homme, comme un chef-d'œuvre de droit public, & qui ne perdent pas encore l'espoir de voir un jour tout l'univers régénéré par cette rapsodie politique. Elle leur a donné un nombre prodigieux de sectateurs, dans cette espèce d'hommes plus aveugles encore que furieux, que l'on auroit pu prendre pour honnêtes gens, si la vertu pouvoit se combiner avec tous les moyens de la férocité, dans l'intention seule d'un avenir meilleur. Elle leur a donné tous ces hommes, dont la stupide crédulité, avec toutes ses bonnes intentions, ne voit qu'un malheur nécessaire dans les horreurs du dix Août, & dans la boucherie du deux Septembre. Elle leur donne enfin tous ces hommes, qui encore aujourd'hui, se consolent de trois ou quatre cent mille assassinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoisses révolutionnaires ont coutées à la France; tous ces hommes, qui encore aujourd'hui, se consolent de cette immense dépopulation, sous prétexte que toutes ces horreurs emmeneront enfin un meilleur ordre de choses.

Vérités opposées à la 2de. erreur.

A cet espoir fallacieux, à toutes ces prétendues intentions, j'opposerai les intentions de la secte révolutionnaire, ses vrais projets, & ses conspirations pour les réaliser. Je dirai, parcequ'il faut bien enfin le dire, parceque toutes les

preuves en ſont acquiſes: la révolution Françoiſe a été ce qu'elle devoit être dans l'eſprit de la ſecte. Tout le mal qu'elle a fait, elle devoit le faire; tous ſes forfaits & toutes ſes atrocités ne ſont qu'une ſuite néceſſaire de ſes principes & de ſes ſyſtêmes. Je dirai plus encore: bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, la Révolution Françoiſe n'eſt encore qu'un eſſai des forces de la ſecte; ſes conſpirations s'étendent ſur l'univers entier. Dût-il lui en couter par tout les mêmes crimes, elle les commettra; elle ſera également féroce, il eſt dans ſes projets de l'être partout où le progrès de ſes erreurs lui promettra les mêmes ſuccès.

Si parmi nos Lecteurs il en eſt qui concluent: il faut donc que la ſecte des Jacobins ſoit écraſée, ou bien que la ſociété toute entière périſſe, & que partout ſans exception, à nos Gouvernemens actuels ſuccèdent les convulſions, les bouleverſemens, les maſſacres & l'infernale anarchie de la France; je répondrai: oui, il faut s'attendre à ce déſaſtre univerſel, ou écraſer la ſecte; mais je me hâterai d'ajouter: écraſer une ſecte n'eſt pas imiter ſes fureurs, ſa rage ſanguinaire & l'hommicide enthouſiaſme dont elle enivre ſes apôtres; ce n'eſt pas égorger, immoler ſes adeptes, & diriger contre eux toutes les foudres dont elle les armoit. Ecraſer une ſecte c'eſt l'attaquer dans ſes écoles même, diſſiper ſes preſtiges, mettre au jour l'abſurdité de ſes

Vraie conſéquence de ces vérités.

principes, l'atrocité de ſes moyens, & ſur tout la ſcélérateſſe de ſes maîtres. Oui, anéantiſſez le Jacobin, mais laiſſez vivre l'homme. La ſecte eſt toute entière dans ſes opinions; elle n'exiſte plus, elle eſt doublement écraſée, quand ſes diſciples l'abandonnent, pour ſe rendre aux principes de la raiſon & de la ſociété.

La ſecte eſt monſtrueuſe; mais ſes diſciples ne ſont pas tous des monſtres. Les ſoins même qu'elle prenoit pour cacher au grand nombre ſes derniers projets, les précautions extrêmes dont elle uſoit pour ne les révéler qu'aux élus de ſes élus, nous démontrent aſſez combien elle craignoit de ſe voir ſans moyens & ſans force, & d'être abandonnée par la multitude de ſes diſciples, s'ils venoient à pénétrer dans toute l'horreur de ſes myſtères. Je n'en ai pas douté un ſeul inſtant: quelque dépravation qui regnât parmi les Jacobins, la plus grande partie auroit abandonné la ſecte, s'ils avoient ſu prévoir à quel terme, & par quels moyens on vouloit les conduire. Et ce peuple François ſurtout, comment eût-il ſuivi de pareils chefs, s'il eût été poſſible alors de lui dire & de lui faire entendre: voilà les projets de vos chefs; voilà juſqu'où s'étendent leurs complots & leurs conſpirations!

Intérêt des peuples à connoître les projets des Jacobins

Si la France aujourd'hui fermée comme l'enfer, ne peut plus entendre d'autre voix que celle des Démons de la Révolution, au moins eſt-il encore tems de prévenir une partie des

autres Nations. Elles ont entendu parler des forfaits & des malheurs de cette Révolution; il faut bien qu'elles sachent le sort qui les attend elles-mêmes, si la secte des Jacobins prévaut; il faut bien qu'elles sachent aussi que leurs propres révolutions ne sont pas moins partie du grand complot, que celle de la France; & que tous ces forfaits, toute cette anarchie, toutes ces atrocités qui ont suivi la dissolution de l'Empire François, ne sont qu'une partie de la dissolution qu'on leur prépare à toutes; il faut bien qu'elles sachent que leur Religion, ainsi que leurs ministres, leurs temples, leurs autels & leurs trônes ne sont pas moins l'objet de cette même conspiration des Jacobins, que la Religion, les prêtres, les autels & le trône des François.

Lorsque des simulacres de paix sembleront mettre fin à la guerre entre les Jacobins & les Puissances combinées, il faudra bien aussi que ces puissances connoissent à quel point elles peuvent compter sur les traités. Alors plus que jamais, il sera important de revenir sur l'objet de ces guerres faites par une secte, qui envoyoit ses légions, bien moins pour s'emparer des sceptres, que pour les briser tous; qui ne promettoit pas à ses adeptes la couronne des Princes, des Rois, des Empereurs; mais qui exigeoit d'eux le serment de broyer les couronnes, les Princes, les Rois, les Empereurs. Alors plus que jamais, il

intérêt des Puissances.

faudra réfléchir qu'avec les ſectes, la plus dangereuſe des guerres n'eſt pas celle qui ſe pourſuit au champ de Mars. Quand la rebellion & l'anarchie ſont dans les élémens des ſectaires, les bras peuvent bien être déſarmés, mais l'opinion reſte, la guerre eſt dans les cœurs. Une ſecte réduite à ſe cacher, où à ſe repoſer, n'en reſte pas moins ſecte. Elle pourra dormir, mais ſon ſommeil ſera le calme des volcans. Ils ne vomiſſent plus au dehors leurs torrens & leurs flammes, mais les feux ſouterrains ſerpentent, travaillent de nouvelles iſſues, & préparent de nouvelles ſécouſſes.

L'objet de ces mémoires n'eſt donc préciſément, ni cette paix, ni cette guerre, qui ſe font de puiſſance à puiſſance. Alors même que le danger ſubſiſte tout entier, je ſais qu'il eſt des tems où il faut que le glaive de la mort ſe repoſe, je ſais qu'il eſt des reſſources qui s'épuiſent. Je laiſſe aux chefs des peuples les moyens de la force à diſcuter. Mais je ſais, quelsque ſoient les traités, qu'il eſt une eſpèce de guerre, que la ſécurité de ces traités peut rendre plus funeſte ; & cette guerre eſt celle des complots, des conſpirations ſecrètes, dont les traités publics n'effacent pas les vœux & les ſerments. Malheur à la puiſſance qui aura fait la paix, ſans avoir même ſu pourquoi ſon ennemi lui avoit déclaré la guerre ! Ce que les Jacobins ont fait avant d'éclater une première fois, ils

le feront encore avant d'éclater de nouveau ; ils pourſuivront dans les ténèbres, le grand objet de leurs conſpirations ; & de nouveaux déſaſtres apprendront aux peuples que toute la Révolution Françoiſe n'étoit que le commencement de la diſſolution univerſelle que la ſecte médite.

Voilà ce qui a fait des vœux ſecrets des Jacobins, de la nature même de leur ſecte, de leurs ſiſtêmes, de leurs voyes ſourdes & ténébreuſes, enfin de leurs conſpirations ſouterraines l'objet plus ſpécial de mes recherches. On a vu le délire, la rage, & la férocité des légions de la ſecte ; on les connoît aſſez comme inſtruments de tous les crimes, de toutes les dévaſtations, de toutes les atrocités de la Révolution Françoiſe, on ne ſait pas aſſez quels maîtres, quelle école, quels vœux, & quels complots les ont ſucceſſivement férociſés. Il ne ſera que trop longtems facile à nos neveux de juger du fléau par ſes effets. Le François qui voudra retracer le tableau des ravages, n'aura longtems encore qu'à regarder autour de lui. Aſſez longtems encore, les débris des palais & des temples, les décombres des villes, les ruines d'un vaſte empire éparſes dans les provinces atteſteront la barbarie des modernes Vandales. L'épouventable liſte du prince & des ſujets tombés ſous les décrets de la proſcription, la ſolitude des cités & des campagnes, aſſez long tems encore rappelleront le regne des fatales

Objet de ces memoires.

lanternes, de la vorace guillotine, des bandits aſſaſſins, & des légiſlateurs bourreaux.

Ces détails humilians pour la nature, & flétriſſans pour l'ame, n'entrent point dans l'objet de ces mémoires. Ce que j'aurai à dire plus ſpécialement, ce n'eſt point ce qu'ont fait les légions infernales des Marats, des Robespierres, des Syeys, des Philippe d'Orléans; ce ſont les conſpirations & les ſiſtêmes, les écoles, les maîtres; c'eſt tout ce qui a fait les Syeys, les Philippe, les Condorcet, les Péthion, & qui prépare encore à chaque peuple de nouveaux Marats, de nouveaux Robespierres. Ce que je me propoſe, c'eſt que la ſecte des Jacobins & ſes conſpirations connues, ſes forfaits n'ayent plus rien d'étonnant; que ſa facilité a répandre le ſang, que ſes impiétés contre l'autel, & ſes frénétiques fureurs contre le trône, & ſes atrocités contre les citoyens ſoient auſſi naturelles que les ravages de la peſte; afin que déſormais les peuples n'ayent pas moins d'attention à ſe préſerver de l'une que de l'autre.

C'eſt pour atteindre cet objet important, que j'ai dirigé mes recherches ſur la ſecte & ſes chefs, ſon origine, ſes projets, ſes complots, ſes moyens, ſes progrès; ſur tout ce qu'elle a fait pour arriver à la Révolution, bien plus que ſur les détails même de la Révolution.

Le réſultat de ces recherches, & de toutes les preuves que j'ai puiſées ſurtout dans les ar-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0024
DFG

chives des Jacobins & de leurs premiers maîtres, a été que leur ſecte & leurs conſpirations ne ſont en elles-mêmes que l'enſemble, la coalition d'une triple ſecte, d'une triple conſpiration dans leſquelles, longtems avant la Révolution, ſe tramèrent & ſe trament encore la ruine de l'autel, celle du trône, & celle enfin de toute la ſociété civile.

triple conſpiration à dévoiler, & plan de ces mémoires.

1°. Bien des années avant cette Révolution Françoiſe, des hommes qui ſe firent appeller philoſophes, conſpirèrent contre le Dieu de l'Evangile, contre tout Chriſtianiſme, ſans exception, ſans diſtinction du Proteſtant ou du Catholique, de l'Anglican ou du Preſbitérien. Cette conſpiration avoit pour objet eſſentiel de détruire tous les autels de Jeſus Chriſt. Elle fut celle des Sophiſtes de l'incrédulité & de l'impiété.

2°. A cette école des Sophiſtes impies, ſe formèrent bientôt les Sophiſtes de la rebellion; & ceux-ci à la conſpiration de l'impiété contre les autels du Chriſt, ajoutant la conſpiration contre tous les trônes des Rois, ſe réunirent à l'antique ſecte dont les complots faiſoient tout le ſecret des arrières loges de la FrancMaçonnerie; mais qui depuis longtems ſe jouoit de l'honnêteté même de ſes premiers adeptes, en réſervant aux élus des élus le ſecret de ſa profonde haine contre la religion du Chriſt, & contre les Monarques.

3°. Des Sophiſtes de l'impiété & de la rebellion nâquirent les Sophiſtes de l'impiété & de l'anarchie; & ceux-ci conſpirèrent, non plus ſeulement contre le Chriſtianiſme, mais contre toute religion quelconque, même contre la religion naturelle; non plus ſimplement contre les Rois, mais contre tout gouvernement, contre toute ſociété civile, & même contre toute eſpèce de propriété.

Cette troiſième ſecte, ſous le nom d'Illuminés, s'unit aux Sophiſtes conjurés contre le Chriſt, aux Sophiſtes & aux Maçons conjurés contre le Chriſt & contre les Rois. Cette coalition des adeptes de *l'impiété*, des adeptes de la *rebellion*, des adeptes de *l'anarchie*, forma les clubs des Jacobins; ſous ce nom commun déſormais à la triple ſecte, les adeptes réunis continuent à tramer leur triple conſpiration contre l'autel, le trône, & la ſociété.

Telle fut l'origine, & tels ſont les progrès, les complots de cette ſecte devenue ſi déſaſtreuſement fameuſe ſous le nom de Jacobins.

L'objet de ces mémoires ſera de dévoiler ſéparément chacune de ces conſpirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes & leurs coalitions.

Je ſais qu'il faut des preuves, quand on dénonce aux nations des complots de cette nature & de cette importance, c'eſt par ce que je veux inſiſter ſur ces preuves, & les porter

à l'évidence, que je donne à cet ouvrage le titre de mémoires. Je pouvois me contenter d'écrire l'hiſtoire des Jacobins; je veux que l'hiſtoire elle-même puiſſe trouver dans ces mémoires, le recueil des preuves dont elle aura beſoin, & des preuves ſurtout démonſtratives, des preuves multipliées, extraites plus ſpécialement des confidences & des archives même des conjurés. Aſſuré de ces preuves, je ne crains pas de dire aux peuples " à quelque " religion, à quelque gouvernement, à quel- " que rang de la ſociété civile que vous ap- " parteniez, ſi le Jacobiniſme l'emporte, ſi les " projets, les ſermens de la ſecte s'accompliſ- " ſent, c'en eſt fait de votre religion & de " votre Sacerdoce, de votre gouvernement & " de vos loix, de vos propriétés & de vos " magiſtrats. Vos richeſſes, vos champs, vos " maiſons, juſqu'à vos chaumières, juſqu'à vos " enfans, tout ceſſe d'être à vous. Vous avez " cru la Révolution terminée en France; & " la Révolution, en France même, n'eſt qu'un " premier eſſai des Jacobins; & les vœux, " les ſerments, les conſpirations du Jacobi- " niſme s'étendent ſur l'Angleterre, l'Allema- " gne, l'Italie, l'Eſpagne, ſur toutes les Na- " tions, comme ſur la Nation Françoiſe. "

Conſequence de ces conſpirations.

Qu'on ne ſe hâte pas de crier au fanatiſme, à l'enthouſiaſme; je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs. Je demande qu'on juge de

mes preuves avec tout le sang-froid qu'il m'a fallu pour les recueillir, & pour les rédiger. Pour dévoiler les conspirations que je dénonce, je suivrai le même ordre que la secte a suivi pour les tramer. Je commence par celle qu'elle a formée d'abord, qu'elle poursuit encore contre toute la religion de l'Evangile, & que j'appelle Conspiration Antichrétienne.



Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0028
DFG

CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

CHAPITRE I.

DES PRINCIPAUX AUTEURS DE LA *CONSPIRATION.*

VERS le milieu du ſiecle où nous vivons, trois hommes ſe rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine contre le Chriſtianiſme. Ces trois hommes étoient Voltaire, d'Alembert, & Fréderic ſecond, Roi de Pruſſe. Voltaire haïſſoit la religion, parce qu'il jalouſoit ſon auteur, & tous ceux dont elle a fait la gloire ; d'Alembert, parce que ſon cœur froid ne pouvoit rien aimer ; Fréderic, parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ſes ennemis. Chefs des Conjurés.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci, appellé Diderot, haïſſoit la Religion, parce qu'il étoit fou de la nature ; parce que, dans ſon enthouſiaſme pour le cahos de ſes idées, il aimoit mieux ſe bâtir des chimères, & ſe forger lui-même ſes myſtères, que ſoumettre ſa foi au Dieu de l'Evangile.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0029
DFG

Un grand nombre d'adeptes furent dans la ſuite entraînés dans cette conſpiration. La plus part n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs ſtupides, ou d'agens ſecondaires. Voltaire en fut le chef; d'Alembert, l'agent le plus ruſé; Fréderic, le protecteur, & ſouvent le conſeil; Diderot l'enfant perdu.

Voltaire. Le premier de ces conſpirateurs, Marie François Arouet, étoit né à Paris le 20 Fevrier, 1694; fils d'un ancien Notaire au Chatelet, la vanité changea ſon nom en celui de Voltaire, qu'il trouva plus noble, plus ſonore, mieux fait pour ſoutenir la réputation à laquelle il viſoit. Nul homme en effet n'avoit encore paru avec tant de talens, & avec tant d'ardeur pour dominer dans l'empire des lettres. La gravité des mœurs, l'eſprit de méditation, le génie des diſcuſſions, des profondes recherches, malheureuſement ne furent pas au nombre de ces dons que la nature lui avoit départis. Plus malheureuſement encore, il trouva dans ſon cœur toutes les paſſions qui rendent les talents nuiſibles. Dès ſa tendre jeuneſſe, l'uſage qu'il en fit, annonça qu'il les tourneroit tous contre la religion.

Voltaire étoit encore ſimple étudiant de Rhétorique au collège de Louis le Grand; & déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le Jéſuite le Jay, ſon profeſſeur: *malheureux! tu ſeras le Porte-étandart de l'impiété.* (vie de Volt.

Edit. de Kell, & Dict. hist. de Feller.) Jamais oracle ne fut accompli plus littéralement.

A peine sorti du collége, Voltaire ne vit plus, n'aima plus que la société des hommes qui pouvoient fortifier ses penchants à l'incrédulité, par la corruption des mœurs. Il vêcut surtout dans celle de Chaulieu, l'Anacréon du jour, le Poëte des voluptés, & dans celle de quelques Epicuriens qui ténoient leurs séances à l'hôtel de Vendome. Il débuta par des satyres, qui déplurent au gouvernement; par des tragédies qui n'auroient annoncé que l'émule de Corneille, de Racine, & de Crébillon, si dès lors il ne se fût montré aussi celui de Celse, de Porphyre, & de tous les ennemis de la religion. Dans un temps où la licence des opinions trouvoit encore des obstacles en France, il crut devoir chercher un asyle en Angleterre. Il y trouva des hommes que les productions de Shaftesbury, commentées par Bolingbrocke, avoient formés au Déisme. Il les crut philosophes; il se persuada que les Anglois ne connoissoient & n'estimoient que ces sortes de philosophes. S'il ne se trompa pas alors, les temps ont changé en Angleterre. Tous ces Sophistes qu'il célèbre comme faisant la gloire de la grande Bretagne, y sont plus oubliés & mépriſés que lus. Les Collins & les Hobbes sont mis à Londres à côté de Thom-Paine, par ceux qui en connoissent encore le nom;

le bon ſens de l'Anglois ne lui permet guère de haïr la religion, & de faire parade d'impiété. Avec ſa tolérance, & l'étonnante variété de ſes ſymboles, rien ne lui paroît moins digne du Philoſophe, que l'affectation de nos Sophiſtes, ou la haine du Chriſtianiſme, & ſurtout, que des conjurations pour le détruire.

On dit que le philoſophiſme étoit né en Angleterre; je ne ſcaurois ſouſcrire à cette propoſition. Le Philoſophiſme en général, eſt l'erreur de tout homme, qui réduiſant tout à ſa propre raiſon, rejette, en fait de religion, toute autre autorité que celle des lumières naturelles: c'eſt l'erreur de tout homme, qui dèslors ſe refuſe à tout myſtère inconcevable à ſa raiſon; de tout homme, qui rejettant la révélation, renverſe de fond en comble la religion chrétienne, ſous prétexte de maintenir la liberté, les droits de la raiſon, & l'égalité de ces droits dans chaque homme.

Cette erreur peut faire ſecte; l'hiſtoire des Jacobins anciens démontre que la ſecte exiſtoit depuis longtems; mais elle étoit rentrée dans les clubs ſouterrains, à l'époque où Voltaire parut.

Cette erreur peut être celle de quelques individus. Il en avoit paru pluſieurs de cette eſpèce dans les deux derniers ſiecles. De Luther & de Calvin il s'étoit formé un nombre prodigieux de ſectes, qui attaquoient chacune, quelque partie des anciens dogmes du Chriſ-

tianiſme. Il s'éleva enfin des hommes, qui les attaquant toutes, ne voulurent rien croire. On les appella dabord libertins; c'étoit le ſeul nom qu'ils méritaſſent.

Voltaire auroit trouvé partout quelques uns de ces hommes; il en avoit trouvé ſurtout à Paris, ſous la régence du Duc d'Orléans, qui fut lui-même un monſtrueux libertin, mais qui ſentant au moins le beſoin que l'état avoit de la religion, ne permettoit pas que le Chriſtianiſme fût impunément attaqué dans les écrits publics.

Ce fut en Angleterre, il eſt vrai, que, par leur Collins & leur Hobbes, les libertins commencèrent à ſe donner un air de Philoſophes, & à prendre le ton d'être penſeurs: ils le prirent dans quelques productions impies, qui dans le reſte de la chrétienté, n'auroient joui ni de la même publicité, ni de la même impunité; mais il eſt auſſi vrai de dire, que Voltaire auroit été partout ce qu'il devint en Angleterre; il l'auroit été au moins partout où des loix peu répreſſives lui auroient permis de ſuivre le penchant qu'il avoit à tenir tous les ſceptres de l'opinion & de la gloire, dans l'empire des ſciences & des lettres.

Il ne lui étoit pas donné d'atteindre à la réputation des Boſſuet, des Paſcal, & de tous les génies qui s'étoient diſtingués dans la défenſe de la religion; il n'aimoit pas leur cauſe; il

jalouſa leur gloire; il jalouſa celle de leur Dieu même. Réſolu de combattre ſon empire, il voulut être au moins le premier dans celui des Philoſophes: & il y réuſſit. Mais il fallut pour lui donner ce rang, dénaturer l'idée même de la philoſophie, & la confondre avec l'impiété. Voilà ce qui dicta à Voltaire le projet de renverſer la religion. Cependant l'Angleterre fut le lieu où il crut reconnoître la poſſibilité du ſuccès. Condorcet devenu ſon Adepte, ſon confident, ſon hiſtorien, & ſon panégyriſte, nous l'aſſure du moins en ces termes poſitifs: *ce fut là*, ce fut en Angleterre, *que Voltaire jura de conſacrer ſa vie à ce projet; & il a tenu parole.* (vie de Volt. édit. de Kell.)

De retour à Paris vers l'an 1730, il s'en cachoit ſi peu, il avoit déjà publié tant d'écrits contre le chriſtianiſme, il ſe flattoit ſi bien de pouvoir l'anéantir, que Mr. Hérault, lieutenant de Police, lui reprochant un jour ſon impiété, & ajoutant: *vous avez beau faire, quoique vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne*, Voltaire n'héſita pas à répondre: *c'eſt ce que nous verrons.* (ibid.)

Ce vœu ſe fortifiant par les obſtacles, Voltaire ne fit que ſe roidir; il crut voir tant de gloire au ſuccès, qu'il eût voulu ne la partager avec perſonne. " Je ſuis las, diſoit il, de leur " entendre répéter que douze hommes ont

" ſuffi pour établir le chriſtianiſme ; & j'ai " envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un " pour le détruire. " (*ibid.*) En diſant ces paroles, que Condorcet répéte avec complaiſance, la haine l'aveugloit au point de ne pas réfléchir que le génie du ſinge deſtructeur, ou du méchant jaloux, briſant les chef-d'œuvres, les monuments de l'art, n'égale pas la gloire de les avoir produits ; que le Sophiſte élévant la pouſſière, aſſemblant les nuages, rappellant les ténèbres, n'arrive pas au Dieu de lumière ; qu'il ne faut, pour ſéduire les hommes, rien moins que la ſageſſe, les merveilles, & les vertus des Apôtres qui les ſanctifièrent.

Quoique le grand objet de Voltaire ſe bornât à détruire, & quelque prix qu'il mît à la gloire de détruire à lui ſeul la Religion Chrétienne, il n'en crut pas moins dans la ſuite, devoir ſe donner des coopérateurs. Il craignit même que l'éclat de ſon projet ne nuisît à l'exécution; & réſolut d'agir en conjuré. Déjà ſes productions nombreuſes, impies ou obſcènes lui avoient formé des admirateurs. Ses diſciples déjà ſous le nom de philoſophes, aimoient à faire ſentir leur mépris & leur haine pour celui de chrétien. Il regarda autour de ſon école, diſtingua d'Alembert, & en fit le premier confident de la nouvelle marche qu'il croyoit devoir ſuivre dans ſa guerre contre le Chriſt. D'Alembert méritoit cette diſtinction.

Si Voltaire étoit fait pour jouer le rôle d'Agamemnon dans une armée de Sophiſtes conjurés, d'Alembert pouvoit en quelque ſorte leur fournir un Ulyſſe. Si la comparaiſon eſt trop noble, on peut y ſuppléer par celle du Renard. D'Alembert en eut toute la ruſe, toutes les allures, juſqu'au clapiſſement. Batard de Fontenelles, d'autres diſent du médecin Aſtruc, il ne fut jamais lui-même quel étoit ſon père. La chronique du jour pouvoit lui en donner autant que les ſcandales de ſa mère en ſuppoſoient. Claudine Alexandrine Guérin de Tencin, religieuſe au monaſtère de Montfleury en Dauphiné, enſuite dégoutée des vertus de ſon état, & enfin apoſtate, s'étoit fait à Paris une ſociété de certains gens de lettres qu'elle appelloit *ſes bêtes* (Dict. Hiſt.) Ce fut de ſes inceſtes avec quelqu'une de ces bêtes, que naquit d'Alembert. Pour cacher & la honte & le double crime de ſa naiſſance, ſa mère le relégua parmis les enfants trouvés. Il fut d'abord appellé *Jean le Rond*, du nom de l'oratoire où on l'avoit trouvé ſur le ſeuil de la porte, enveloppé de langes, dans la nuit du 16 au 17 *Novembre* 1717.

d'Alembert.

Elevé d'abord par les charités de l'Egliſe, d'Alembert ne tarda pas à la punir des ſoins qu'elle avoit pris de ſon enfance. Sa jeuneſſe fut celle d'un tems où Voltaire commençoit à faire des partiſants à l'incrédulité.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0036
DFG

Avec quelques ſecours pour ſon éducation, il fit tout ce que font tant de jeunes gens, qui trouvent des délices à ſe nourrir furtivement des ouvrages écrits contre une religion, dont ils aiment peu à connoître les preuves. Il fit ſurtout ce que font les enfants méchants, qui ſe plaiſent à déchirer un maître qui les gêne.

Avec ces diſpoſitions du cœur & de l'eſprit, d'Alembert fut bientôt diſciple de Voltaire. La conformité de leur penchant pour l'incrédulité, & leur haine commune pour le Chriſt, compenſèrent la différence des caractères, & l'immenſe intervalle des talents.

Voltaire étoit bouillant, colére & impétueux; d'Alembert réſervé, froid, prudent & aſtucieux. Voltaire aimoit l'éclat; d'Alembert ſe cachoit pour n'être qu'apperçu. L'un ne diſſimuloit que malgré lui, en chef qui doit maſquer ſes batteries; il auroit mieux aimé, comme il s'en explique lui-même, faire à la religion une guerre ouverte, & *mourir ſur un tas de* chrétiens, qu'il appelle *bigots*, *immolés à ſes pieds*. (lettre de Voltaire à d'Alembert, 20 Avril an 1761.) L'autre diſſimuloit par inſtinct. La guerre qu'il faiſoit, étoit celle d'un demi-chef, qui rit derrière ſes buiſſons, de voir ſes ennemis tomber les uns après les autres, dans les piéges qu'il a tendus, (*voyez ſurtout la lettre* 100 *de d'Alembert* 4 *Mai* 1762.) Avec tous les

talents & tout le gout de la belle littérature, Voltaire eſt preſque nul pour les mathématiques. Celles-ci furent pour d'Alembert le ſeul titre à ſa reputation : ſur tout autre ſujet, il eſt maigre, précieux, entortillé ; il eſt par fois bas & ignoble, autant que Voltaire eſt coulant, noble, facile, riche & élégant, quand il veut l'être. D'Alembert méditant un ſarcaſme ou une épigramme, ne l'a pas encore affilée, que la plume courante de Voltaire en a parſemé des volumes.

Hardi juſqu'à l'impudence, Voltaire brave, nie, affirme, invente, contrefait l'Ecriture, les Pères, l'Hiſtoire ; appelle également le *oui*, le *non* ; frappe par tout également, peu lui importe, pourvu qu'il ait bleſſé. D'Alembert, ſur ſes gardes, prévoit une réplique qui pourroit le compromettre ; il marche enveloppé de nuages, & toujours de côté, de peur qu'on ne ſache où il tend. Qu'on l'attaque, il s'enfuit, il diſſimule toute réfutation ; il aime mieux paroître n'avoir pas combattu, qu'ajouter au bruit de ſa défaite. Voltaire ne demande qu'à connoître ſes ennemis ; il les appelle tous. Cent fois défait, cent fois il revient à la charge. C'eſt envain qu'on réfute l'erreur ; il la redit, la répéte ſansceſſe ; il voit toute la honte dans la fuite, jamais dans la défaite. Après une guerre de ſoixante ans, il eſt encore ſur le champ de bataille.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0038
DFG

Il faut à d'Alembert l'hommage des cotteries ; quarante mains qui applaudiſſent dans une enceinte académique, font ſon jour de triomphe. Il faut à Voltaire toutes les trompettes de la renommée : de Londres à Pétersbourg, de Boſton à Stockolm, ce n'eſt pas aſſez pour ſa gloire.

D'Alembert enrole autour de lui, il forme, il initie les adeptes ſecondaires, dirige leurs miſſions, & entretient les petites correſpondances. Voltaire appellera contre le Chriſt, les Rois, les Empereurs, les Miniſtres, les Princes; ſon palais eſt la cour du Sultan de l'incrédulité. Parmi ceux qui lui rendent hommage, & qui entrent le plus avant dans ſes complots, l'hiſtoire doit enfin diſtinguer ce Frédéric, qu'elle n'a fait encore connoître que par des titres à la gloire des Rois, ou Conquérants, ou Adminiſtrateurs.

Dans ce Frédéric II, dont les Sophiſtes ont fait le Salomon du Nort, il y avoit deux hommes. L'un eſt ce roi de Pruſſe, ce héros moins digne de nos hommages par ſes victoires & ſa tactique au champ de Mars, que par des ſoins conſacrés à donner à ſes peuples, à l'agriculture, au commerce, aux arts une nouvelle vie, à expier en quelque ſorte, par la ſageſſe & la bienfaiſance de ſon adminiſtration intérieure, des triomphes peut-être plus éclattants que juſtes. L'autre eſt le perſonna- Frédéric II.

ge qui pouvoit le moins s'allier à la ſageſſe & à la dignité d'un Monarque, le pédant philoſophe, l'allié des Sophiſtes, l'écrivailleur impie, l'incrédule conſpirateur, le vrai Julien du dix-hutième ſiecle ; moins cruel, mais plus adroit, & tout auſſi heureux ; moins enthouſiaſte, & plus perfide que le Julien ſi fameux ſous le nom d'Apoſtat.

Il en coute à l'Hiſtoire de révéler ces ténébreux myſtères de l'impie couronné ; mais il faut bien qu'elle ſoit vraie, & qu'elle diſe ſpécialement ici toute vérité. Il faut bien que les rois de la terre ſachent la part qu'ont eue leurs collègues à la conjuration contre l'Autel, pour qu'ils ſachent d'où vient la conſpiration contre leur trône.

Fréderic eut le malheur de naître avec l'eſprit dont il pouvoit le plus aiſément ſe paſſer, avec celui de Celſe, & de toute l'école des Sophiſtes. Il n'eut auprès de lui, ni des Tertulliens, ni des Juſtins capables d'éclairer ſes recherches ſur la religion ; & il s'entoura d'hommes, qui ne ſavoient que la calomnier. Encore Prince Royal, il étoit déjà en commerce de lettres avec Voltaire ; il diſputoit déjà avec lui ſur la métaphyſique & la religion. Il ſe croyoit déjà grand philoſophe, en mandant à Voltaire : " pour vous parler avec " ma franchiſe ordinaire, je vous avouerai " naturellement que tout ce qui regarde

" *l'homme Dieu* ne me plait point dans la " bouche d'un philoſophe, qui doit être au " deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au " *grand Corneille, vieux radoteur & tombé dans* " *l'enfance*, le travail inſipide de rimer l'imita- " tion de J. C. & ne tirez que de votre pro- " pre fonds, ce que vous avez à nous dire. " On peut parler de fables, mais ſeulement " comme fables ; & je crois qu'il vaut mieux " garder un ſilence profond ſur les fables " chrétiennes canoniſées par leur ancienneté " & par la crédulité des gens abſurdes & ſtu- " pides." (*Lettre* 53. *an* 1738.)

Déjà on voit par ſes premières lettres, qu'avec le ridicule orgueil d'un roi pédant, il aura toute la mobilité & même toute l'hypocriſie des Sophiſtes. Fréderic donne des leçons à Voltaire contre la liberté, quand Voltaire la défend ; (*Voyez leurs lettres en* 1737.) & quand Voltaire ne voit plus que l'homme machine, Fréderic ne voit plus que l'homme libre. (*Voyez ſa lettre* 1771 16 *Septembre.*) Ici il ſoutiendra qu'il y a néceſſairement une liberté, préciſément, par ce que nous en avons une idée nette ; (*ibid.*) & ailleurs il voudra l'homme tout matière, quoiqu'il n'y ait pas d'idée plus ténébreuſe que celle de la matière libre & penſante, ergotiſante, même à la façon de Fréderic. (*Voyez ſa lettre du* 4 *Décembre* 1775.) Il a repris Voltaire de ſa diſſimulation

dans des louanges données à J. C. & il ne rougit pas d'écrire trois ans plus tard ; " pour " moi, je vous avoue, (s'il faut s'enrôler sous " la bannière du fanatisme) que je n'en ferai " rien, & que je me contenterai de composer " quelques Psaumes pour donner bonne opi- " nion de mon orthodoxie . . . . Socrate " encensoit les Pénates ; Ciceron, qui n'étoit " pas crédule, en faisoit autant ; il faut se " prêter aux fantaisies d'un peuple futile, " pour éviter la persécution & le blâme. Car " après tout, ce qu'il y a de plus désirable en " ce monde, c'est de vivre en paix. Faisons " quelques sottises avec les sots, pour arriver " à cette situation tranquille." (*Lettre du 7 Janvier* 1740.)

Ce même Fréderic partageant la haine de son maître, avoit aussi écrit que la Religion Chrétienne *ne portoit que des herbes venimeuses* ; (let. à Volt. 143. an. 1766.) & Voltaire l'avoit félicité d'avoir, par dessus tous les Princes, *l'ame assez forte, le coup d'œil assez juste, & d'être assez instruit pour savoir que depuis dix sept cents ans, la secte chrétienne n'avoit jamais fait que du mal* (let. du 5 Avril 1764. On ne s'attendoit pas qu'avec le coup d'œil si juste, un Roi si philosophe se trouvât obligé de combattre dans les autres ce qu'il croyoit avoir si bien vu lui-même. Qu'on lise cependant ce qu'il oppose aux mêmes assertions, quand il réfute le *système*

de la nature. " On pourroit, nous dit-il, accu-
" ſer l'auteur de ſéchereſſe d'eſprit & ſurtout
" de maladreſſe, par ce qu'*il calomnie la Reli-*
" *gion Chrétienne, en lui imputant des défauts*
" *qu'elle n'a pas.* Comment peut-il dire avec
" vérité, continue Fréderic, que cette Reli-
" gion eſt cauſe de tous les malheurs du genre
" humain ? Pour s'exprimer avec juſteſſe, il
" auroit fallu dire ſimplement, que l'ambition
" & l'intérêt des hommes ſe ſervoient de cette
" Religion, pour troubler le monde & conten-
" ter les paſſions. Que peut-on reprendre de
" bonne foi dans la morale contenue dans le
" Décalogue ? N'y eut-il dans l'Evangile
" que ce ſeul précepte : ne faites pas aux
" autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous
" faſſe, on ſeroit obligé de convenir que ce peu
" de mots renferme toute la quinteſſence de la
" morale. Et le pardon des offenſes, & la cha-
" rité, & l'humanité ne furent-elles pas prê-
" chées par JESUS, dans ſon excellent ſermon
" de la montagne ! &c. " (v. *examen du ſyſt. de la nat. par Fréderic R. de P. Jan.* 1770.)

Quand Fréderic écrivoit ces paroles, il n'avoit donc plus le coup d'œil aſſez juſte pour voir que cette Religion ne peut produire que de l'ivraie, & n'a fait que du mal. Mais par une contradiction plus étrange encore, après avoir ſi bien vu que cette Religion Chrétienne eſt loin d'être la cauſe de nos maux, il n'en conti-

nue pas moins à féliciter Voltaire d'en être *le fléau* (12 Aout 1773): il n'en donne pas moins lui-même ſes projets pour la détruire (29 *Juil.* 1775): il n'en prétend pas moins que ſi elle eſt conſervée & protégée en France, c'en eſt fait *des beaux arts & des hautes ſciences*, & que *la rouille de la ſuperſtition achevera de détruire un peuple d'ailleurs aimable & né pour la ſociété*. (let. à Volt. 30 Juil. 1777.)

Si le Roi ſophiſte avoit été Prophête, on voit par les événemens, qu'il eût préciſément annoncé le contraire. Il eût dit que ce peuple *d'ailleurs aimable & fait pour la ſociété* épouvanteroit l'univers par ſes atrocités, à l'inſtant même où il auroit perdu ſa religion; mais Fréderic devoit, comme Voltaire, être auſſi le jouet de toute ſa prétendue ſageſſe & de ſes opinions. Il l'étoit même de toute ſon affection pour la Philoſophie; il eut bien des caprices & pour elle & contre elle. Nous le verrons un jour apprécier aſſez juſtement ſes adeptes; mais au milieu de ſes mépris pour eux, nous ne le verrons pas ceſſer de conſpirer, pour détruire comme eux, la Religion de JESUS-CHRIST.

La correſpondance qui nous apprend ſi bien à connoître & ce Roi adepte, & Voltaire ſon idole, commence en 1736. Elle fut aſſidue le reſte de leur vie, ſi on en excepte quelques années de diſgraces pour l'idole. C'eſt là qu'il faut étudier l'incrédule & l'impie. Pour en

jouer le rôle, Fréderic y dépose presque toujours celui de Roi. Passionné pour la gloire des prétendus philosophes, plus encore qu'il ne fut jaloux de celle des Césars, pour égaler Voltaire il ne dédaigne pas de s'en faire le singe. Poëte sous-médiocre, métaphysicien subalterne, il n'excelle que dans deux choses, dans son admiration pour Voltaire, & dans son impiété quelque fois pire encore que celle de son maître.

En faveur des hommages & du zele de Fréderic, Voltaire crut devoir oublier tous ses caprices, tous les désagrémens qu'il en avoit reçus à Berlin, & jusqu'à ces coups de bâton que le sophiste despote lui avoit envoyés à Frankfort, par un de ses majors. Il étoit trop intéressant pour la secte d'avoir dans ses complots tout l'appui d'un adepte souverain. Nous verrons à quel point Fréderic les séconda; mais pour sentir combien la haine qui dicta ces complots, étoit commune à Fréderic & à Voltaire, il faut savoir de quels obstacles elle fut triompher dans l'un & dans l'autre; il faut entendre Voltaire lui-même sur ce qu'il avoit eu à souffrir à Berlin. A peine y avoit-il passé quelques années, qu'il écrivit à Me. Denis sa niece, & la confidente de ses secrets: „ La Métrie, dans " ses préfaces, vante son extrême félicité " d'être auprès d'un grand Roi, qui lui lit " quelquefois ses vers; & en secret il pleure " avec moi; il voudroit s'en retourner à pied;

" mais moi pourquoi ſuis-je ici? Je vais bien
" vous étonner: ce La Métrie eſt un homme
" ſans conſéquence, qui cauſe familiérement
" avec le Roi, après la lecture. Il me parle
" avec confiance. Il ma juré qu'en parlant au
" Roi, ces jours paſſés, de ma prétendue fa-
" veur, & de la jalouſie qu'elle excite, le Roi
" lui avoit répondu: j'aurai beſoin de lui
" encore un an tout au plus. On preſſe l'oran-
" ge, & on jette l'écorce. Je me ſuis fait ré-
" péter ces douces paroles: j'ai redoublé mes
" interrogations, & il a redoublé ſes ſermens. . .
" J'ai fait ce que j'ai cru pour ne pas croire
" La Métrie. Je ne ſais pourtant. En reliſant
" ſes vers (du Roi) je ſuis tombé ſur une épi-
" tre à un peintre nommé *pere*, qui eſt à lui;
" en voici les premiers vers:

Quel ſpectacle étonnant vient de frapper mes yeux?
Cher Père, ton pinceau t'égale au rang des Dieux.

" Ce Père eſt un homme qu'il ne regarde pas;
" cependant c'*eſt* le *cher Père*; c'*eſt un Dieu*:
" il pourroit bien en être autant de moi; c'eſt-
" à dire, pas grand choſe. . Vous imaginez
" bien quelles réflexions, quel retour, quel
" embarras, & pour tout dire, quel chagrin
" l'aveu de La Métrie fait naître " (*let. à Me. Denis. Berlin 2 Sept.* 1451.)

Cette lettre fut ſuivie d'une ſeconde conçue en ces termes. „ Je ne ſonge qu'à déſerter
" honnêtement, à prendre ſoin de ma ſanté, à

" vous revoir, à oublier le rêve de trois années. " Je vois bien qu'on a preſſé l'orange ; il faut " penſer à ſauver l'écorce. Je vais me faire, " pour mon inſtruction, un dictionnaire à l'u- " ſage des Rois. *Mon ami* ſignifie *mon eſclave* : " *mon cher ami* veut dire : *vous mêtes plus qu'in-* " *différent*. Entendez par : *je vous rendrai heu-* " *reux*, *je vous ſouffrirai tant que jaurai beſoin* " *de vous*. *Soupez avec moi ce ſoir* ſignifie : *je* " *me moquerai de vous ce ſoir*. Le dictionnaire " peut être long : c'eſt un article à mettre dans " l'Encyclopedie. "

" Sérieuſement cela ſerre le cœur. Tout ce " que j'ai vu eſt-il poſſible ? Se plaire à met- " tre mal enſemble ceux qui vivent avec lui ! " Dire à un homme les choſes les plus tendres, " & écrire contre lui des brochures ! Arracher " un homme à ſa patrie par les promeſſes les " plus ſacrées, & le maltraiter avec la malice " la plus noire ! Que de contraſtes ! Et c'eſt là " l'homme qui m'écrivoit tant de choſes phi- " loſophiques, & que j'ai pu croire philoſophe ! " Et je l'ai appellé le *Salomon du Nord !* Vous " ſouvenez-vous de cette belle lettre, qui ne " vous a jamais raſſurée ? Vous êtes philo- " ſophe, diſoit-il, je le ſuis auſſi. Ma foi, Sire, " nous ne le ſommes ni l'un ni l'autre " (*let. à la même* 18 *Decem.* 1752.)

Voltaire n'avoit jamais rien dit de plus vrai : ni lui, ni Fréderic ne furent philoſophes dans le

ſens qui devoit reſter attaché à ce mot; mais l'un & l'autre le furent au ſuprême degré, dans le ſens que les conjurés y attachoient; dans celui d'une raiſon impie, dont la haine du chriſtianiſme eſt toute la vertu.

Ce fut à la ſuite de cette dernière lettre, que Voltaire quitta furtivement la cour de ſon diſciple, & reçut à Frankfort ce traitement deſpotique, qui fit alors de lui la riſée de l'Europe. Pour oublier l'outrage, il n'eut beſoin que du tems qu'il lui falloit pour s'établir à Fernei. Fréderic & Voltaire ne ſe revirent plus; mais le premier n'en redevint pas moins *le Salomon du Nord*; & Voltaire, en revanche, n'en fut pas moins pour lui, le premier philoſophe de l'univers. Sans s'aimer d'avantage, ils furent de nouveau unis pour toujours par la haine du Chriſt, qui n'avoit pas ceſſé de leur être commune: la trame du complot n'en fut ourdie qu'avec moins d'obſtacles, & conduite avec plus d'intelligence, par le moyen de leur correſpondance.

Diderot. Quant-à Diderot, il vola de lui-même au devant des conjurés. Une tête emphatique, un enthouſiaſme de pythoniſſe pour ce philoſophiſme, dont Voltaire avoit donné le ton, un déſordre dans ſes idées, pareil à celui du cahos, & d'autant plus ſenſible, que ſa langue & ſa plume ſuivoient tous les élans & toutes les ſecouſſes de ſon cerveau, le montrèrent à d'A-

lembert, comme un homme essentiel à l'objet de la conspiration. Il se l'associa pour lui faire ou l'aisser dire tout ce qu'il n'osoit pas dire lui-même. L'un & l'autre furent jusqu'à la mort, toujours intimement unis à Voltaire, comme Voltaire le fut à Fréderic.

Si leur serment de détruire la Religion Chrétienne avoit renfermé celui d'y substituer une religion, une école quelconque, il étoit difficile de réunir quatre hommes moins propres à s'accorder sur une pareille entreprise.

Incertitude & diversité des Chefs dans leurs opinions philosophiques.

Voltaire eût bien voulu être Déiste; il le parut long-tems: ses erreurs l'entraînèrent vers le Spinosisme; il finit par ne savoir quel parti prendre. Ses remords, si on peut appeller ainsi des doutes & des inquiétudes sans repentir, le tourmentèrent jusque dans ses dernières années. Il se tourna tantôt vers d'Alembert, tantôt vers Fréderic; ni l'un ni l'autre ne purent le fixer. Il étoit presque octogénaire, & se trouvoit encore réduit à exprimer ainsi ses incertitudes: „ tout ce qui nous environne est l'em-
“ pire du doute, & *le doute est un état désagré*
“ *able*. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit, une
“ ame telle qu'on l'imagine, des relations telles
“ qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à
“ espérer après le moment de la vie? Gilimer
“ dépouillé de ses états, avoit-il raison de se
“ mettre à rire, quand on le presenta devant
“ Justinien? Et Caton avoit-il raison de se tuer

" de peur de voir Céſar? La gloire n'eſt-elle
" qu'une illuſion? Faut-il que Muſtapha, dans
" la moleſſe de ſon Harem, faiſant toutes les
" ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux &
" battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un
" philoſophe qui ne digére pas? Tous les
" êtres ſont-ils égaux devant le grand Etre
" qui anime la Nature? En ce cas, l'ame de
" Ravaillac ſeroit-elle égale à celle d'Henri IV?
" ou ni l'un ni l'autre n'auroit-il d'ame? Que
" le héros philoſophe débrouille tout celà;
" pour moi je n'y entends rien." (*let* 179, 12 *Oct.* 1770).

D'Alembert & Fréderic preſſés alternativement par ces queſtions, y répondoient, chacun à leur manière. Le premier ne pouvant ſe fixer lui-même, confeſſe franchement qu'il ne lui a pas été donné de ſavoir y répondre. " Je
" vous avoue, dit-il que ſur l'exiſtence de
" Dieu, l'auteur du *ſiſtême de la nature* me
" paroit trop ferme & trop dogmatique, & je
" ne vois en cette matière que le Scepticiſme
" de raiſonnable. *Qu'en ſavons-nous*, eſt pour
" moi la réponſe à preſque toutes les queſtions métaphiſiques; & la réflexion qu'il faut
" y joindre, c'eſt, puiſque nous n'en ſavons
" rien, qu'il ne nous importe pas ſans doute
" d'eu ſavoir d'avantage. " (*let.* 36. *an.* 1770)

Cette réflexion ſur le peu d'importance de toutes ces queſtions, étoit ajoutée de peur que

tourmenté par ſes inquiétudes, Voltaire ne s'arrachât à un philoſophiſme incapable de réſoudre ſes doutes ſur des objets qu'il ne s'accoutumoit pas à régarder comme indifferens pour le bonheur de l'homme. Il inſiſta, & d'Alembert auſſi; mais ce fut pour lui dire encore que " *non* en métaphſique ne lui paroiſſoit guères " plus ſage que *oui*; & que le *non liquet*, (ou " cela n'eſt pas clair) eſt la ſeule réponſe raiſonnable preſqu'à tout. " (*lett.* 38. *ibid.*

Fréderic n'aimoit pas les doutes plus que Voltaire; mais à force de vouloir s'en délivrer, il crut y avoir réuſſi. " Un philoſophe de ma " connoiſſance, répondit-il, homme aſſez dé- " terminé dans ſes ſentiments, croit que nous " avons aſſez de dégrés de probabilité, pour " arriver à la certitude que *poſt mortem nihil* " *eſt* (ou bien que la mort n'eſt qu'un ſommeil " éternel) il prétend que l'homme n'eſt pas " double, que nous ne ſommes que la matiè- " re animée par le mouvement; cet étrange " homme dit qu'il n'y a aucune relation en- " tre les animaux & l'intelligence ſuprême " (*lett. du* 30. *Oct.* 1770.)

Ce philoſophe ſi déterminé, cet homme ſi étrange, c'étoit Fréderic même. Il ne s'en cacha plus, & il écrivit d'un ton plus déterminé encore quelques années après: " je ſuis " très certain que je ne ſuis pas double; de- " là je ne me conſidère que comme un être

" unique. (Pour parler françois, dites ſimp-
" le) je ſais que je ſuis un animal organiſé,
" & qui penſe; d'où je conclus que la matiè-
" re peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété
" d'être électrique. " (*Lett. du* 4. *Décemb.* 1775.)

Plus près de ſa tombe encore, & toujours pour inſpirer ſa confiance à Voltaire, il lui écrivoit de nouveau; " la goute s'eſt promenée
" ſucceſſivement dans tout mon corps. Il faut
" bien que notre frêle machine ſoit détruite
" par le tems, qui abſorbe tout. Mes fonde-
" ments ſont déjà ſappés; mais tout cela ne m'embaraſſe guères. " (*Lett. du* 8 *avril* 1776.)

Le quatrième héros de la conſpiration, le ſameux Diderot étoit préciſément celui dont les déciſions contre Dieu paroiſſoient à d'Alembert trop fermes & trop dogmatiques. Diderot en revanche, avoit bien des momens où dans le même ouvrage, après avoir tranché contre les Déiſtes, il n'en tranchoit pas moins, tantôt en faveur des Sceptiques ou de l'Athée, tantôt contre l'Athée & contre le Sceptique. Mais ſoit qu'il écrivit pour Dieu ou contre Dieu, Diderot paroiſſoit ignorer ces troubles & ces inquiétudes. Il écrivoit franchement ce qu'il penſoit, au jour & au moment où il tenoit la plume, ſoit lorſqu'il *écraſoit les Athées du poids de l'univers* & que *l'œil d'un Cyron*, *l'aile d'un Papillon* ſuffiſoient pour les battre (V. ſes pen-

sées philosophiques N° 20.) Soit quand tout *ce spectacle ne le menoit pas même à l'idée de quelque chose de divin* (code de la nature) & que cet univers n'étoit qu'un *résultat fortuit du mouvement & de la matière* (pensées philos. N° 21.) soit lorsqu'il ne falloit rien assurer sur Dieu, & que *le Scepticisme en tout tems, en tout lieu, pouvoit seul se garantir des deux excès opposés* (idem N°. 33.) soit lorsqu'il *prioit Dieu pour les Sceptiques*, parcequ'il les voyoit tous *manquer de lumières* (idem N°. 22.) soit enfin, lorsque pour faire un Sceptique, *il falloit avoir la tête aussi bien faite que le philosophe Montagne*. (id. N°. 28.)

On ne vit jamais d'homme prononçant & le pour & le contre d'un ton plus affirmatif, qui sente moins la gêne, la contrainte, le trouble, le remords, l'inquiétude. Diderot ne les connoissoit pas même lorsqu'il prononçoit hardiment qu'entre *lui & son chien, il n'y avoit de différence que l'habit*. (vie de Seneq. pag. 377.)

Avec ces disparates dans leurs opinions religieuses, Voltaire se trouvoit un impie tourmenté par ses doutes & son ignorance; d'Alembert un impie tranquille dans ses doutes & son ignorance; Fréderic un impie triomphant ou croyant avoir triomphé de son ignorance, laissant Dieu dans le ciel, pourvu qu'il n'y eût point d'ames sur la terre; Diderot alternativement Athée, Matérialiste, Déiste & Sceptique,

mais toujours impie & toujours fou, n'en étoit que plus propre à jouer tous les rôles qu'on lui deſtinoit.

Tels ſont les hommes dont il importoit ſpécialement de connoître les caractères & les erreurs religieuſes, pour dévoiler la trame de la conſpiration dont ils furent les chefs, & dont nous allons conſtater l'exiſtence, indiquer l'objet précis, développer les moyens & les progrès.

CHAPITRE. II.

OBJET, ÉTENDUE, ÉPOQUE, EXISTENCE, DE LA CONJURATION ANTICHRÉTIENNE.

DIRE qu'il exiſta une conjuration antichrétienne, dont Voltaire, d'Alembert, Fréderic II. Roi de Pruſſe, & Diderot furent les chefs, les grands mobiles, les principaux auteurs, ce n'eſt pas ſe borner à dire ſimplement que chacun de ces hommes fut ennemi de la religion de Jéſus-Chriſt, & que leurs ouvrages tendent à la détruire. Avant eux & après eux, cette même religion a eu bien d'autres ennemis, qui cherchèrent auſſi à répandre dans leurs écrits tout le venin de l'incrédulité. La France a eu ſes Bayle, ſes Monteſquieu. Le prémier écrivit en Sophiſte, qui ne ſavoit à quoi s'en tenir; il débita toute ſa vie le pour & le contre, avec une égale facilité; il n'eut point cette haine qui fait les conjurés, & cherche des complices. Monteſquieu dans ſes *Lettres Perſannes* n'eſt encore qu'un jeune homme, qui n'a rien d'arrêté ou de fixe contre les objets de ſa foi, & qui un jour réparera ſes torts, en déclarant *avoir toujours reſpecté la religion*; qui verra même bientôt dans l'Evangile, *le plus beau préſent que Dieu ait fait aux hommes*. (Dict. des hom. illuſ. par Dufeller art. Monteſquieu.

Vrais caractères d'une conſpiration.

L'Angleterre a ſes Hobbes, ſes Colins, ſes Woolſtons, & bien d'autres incrédules de cette eſpèce; mais chacun de ces Sophiſtes ſuit ſa propre impulſion. Quoiqu'en diſent plus d'une fois Voltaire & Condorcet, rien n'a manifeſté le concert de ces écrivains; ils ſont impies chacun à leur manière, & ſans accord entre eux; ils combattent chacun le Chriſtianiſme, ſans autre conſeil, & ſans autres complices qu'eux mêmes. Cela ne ſuffit pas pour en faire autant de conjurés antichrétiens.

Une véritable conſpiration contre le Chriſtianiſme ſuppoſe non ſeulement le vœu de la détruire, mais un concert & des intelligences ſecrétes dans les moyens de l'attaquer, de le combattre, & de l'anéantir. Auſſi, lorſque je nomme Voltaire & Fréderic, Diderot & d'Alembert comme les chefs d'une conſpiration anti-chrétienne, je ne prétends pas me réduire à prouver que leurs écrits ſont ceux d'autant d'impies ennemis du Chriſtianiſme; je dis que chacun d'eux avoit formé le vœu d'anéantir la religion de Jéſus-Chriſt; qu'ils ſe communiquèrent ſecrétement ce vœu; qu'ils combinerent de concert les moyens de le réaliſer; qu'ils n'épargnèrent rien de ce que toute la politique de leur impiété pouvoit mettre en uſage pour le remplir; qu'ils furent les appuis, les principaux mobiles des agents ſecondaires entrés dans leur complot; & qu'ils mirent enfin à le pour-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0056
DFG

suivre toute l'intelligence, toute l'ardeur, & toute la constance de véritables conjurés. Je prétends même tirer les grandes preuves de cette conjuration antichrétienne, de ce que nous pouvons justement appeller les archives des conjurés : c'est à dire, de leur correspondance intime, & longtemps secrète, ou bien de leurs aveux, & de diverses productions des principaux adeptes de la conjuration.

vraies archives des conjurés sophistes.

Au moment où Beaumarchais donna l'édition générale de Voltaire, avec toute la pompe des caractères de Baskerville, déjà les succès des adeptes leur persuadoient peut-être que la gloire de leur chef, loin d'être compromise par l'idée d'un complot monstrueusement impie, recevroit un nouvel éclat de la publicité de leurs projets. Peut-être aussi les éditeurs de ces archives n'avoient-ils pas saisi eux-mêmes, ou bien n'imaginoient-ils pas que dans quarante volumes de lettres à toutes sortes de personnes, & sur mille sujets divers, qui s'entrecoupent, s'entrelacent, il fût facile de saisir, de rapprocher les fils d'une trame ourdie pendant bien des années. Quelque intention qu'ils aient eue, quelque art même qu'ils aient pu mettre à supprimer une partie de cette correspondance, ils n'ont pas réussi à rendre impossibles tous les raprochements que cet objet exige. Un travail de cette espèce n'eût été que fastidieux, pénible & révoltant, si je n'avois senti combien il

pouvoit être utile, combien il étoit intéreſſant de conſtater ſur les archives même des conjurés l'éxiſtence de leurs complots, de ſe préſenter preuves en main pour dire aux nations par quel art, par quels hommes on cherche à les ſéduire, à renverſer tous leurs autels ſans exception; ceux de Luther, ceux de Calvin, de Zuingle & de toute ſecte Chrétienne, comme tous ceux des Catholiques; ceux de Londres, de Genéve, de Stockolm, de Peterſbourg, tout comme ceux de Paris, de Vienne, de Madrid, & de Rome; pour ajouter un jour, avec toutes les preuves de l'évidence: voilà quels crimes ſouterrains appelloient, par la conſpiration contre votre Dieu, les conſpirations contre vos Princes, contre vos Magiſtrats, contre toute ſociété civile, & tendoient à rendre univerſel le fléau de la révolution Françoiſe.

Je ſens toute la force & toute l'évidence des démonſtrations qui peuvent ſeules juſtifier un pareil langage; qu'on me pardonne de multiplier ici les preuves juſqu'à ſatiété.

Mot du guet des conjurés.

Tous les conſpirateurs ont ordinairement leur langage ſecret; tous ont un mot du guet, une eſpèce de formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication ſecrète dévoile & rappelle ſans ceſſe aux adeptes le grand objet de leur conſpiration. La formule choiſie par Voltaire, pour exprimer la ſienne, fut dictée par le Démon de la haine, de la rage & de la

phrénésie ; elle consistoit dans ces deux mots, *écrasez l'infame :* & ces mots dans sa bouche, dans celle de d'Alembert, de Fréderic & de tous les adeptes, signifièrent constamment *écrasez Jésus-Christ*, *la Religion de Jésus-Christ :* écrasez toute Religion qui adore Jésus-Christ.

Preuves du vrai sens de ce mot du guet. chez Voltaire.

Que le lecteur retienne son indignation, toute juste qu'elle est, pour écouter nos preuves.

Quand Voltaire se plaint que les adeptes ne sont pas assez unis dans la guerre qu'ils font à *l'infame :* quand il veut ranimer leur zele par l'espoir du succès dans cette guerre, il rappelle distinctement le projet & l'espoir qu'il avoit déjà conçu lui-même, lorsque vers l'an 1730, le Lieutenant de Police de Paris lui dit qu'il ne réussiroit pas à détruire la Religion de Jésus Christ, & qu'il eut la hardiesse de répondre : *c'est ce que nous verrons.* (Lett. 66 à d'Alemb. an. 1760, 20 Juin.)

Quand il se félicite de ses propres succès dans la guerre contre *l'infame* & des progrès que la conjuration fait autour de lui, il s'applaudit spécialement qu'à Genève, dans la ville de *Calvin* il n'y a plus que quelques gredins qui croient au Consubstantiel. (*Lett.* 119. *an.* 1763, 28 *Sept.*)

Quand il veut exprimer ce qui dans sa guerre contre *l'infame*, le rend plus tolérant pour les Sociniens, c'est, dit-il lui même, parceque *Julien les auroit favorisés, parcequ'ils haïssent ce qu'il*

haïssoit, & méprisent ce qu'il méprisoit. (Lett. à Fréderic 5. Novem. 1773.)

Quelle est donc cette haine commune aux Sociniens & à Julien l'Apostat, si ce n'est leur haine & leur mépris pour la Divinité de Jésus Christ? Quel est encore ce *Consubstantiel* dont Voltaire se réjouit de voir l'Empire détruit autour de lui, si ce n'est Jésus-Christ? Quel pouvoit être enfin cet infame à écraser, pour un homme qui avoit dit: " je m'ennuie de leur " entendre répéter que douze hommes ont " suffi pour établir le Christianisme; & j'ai en- " vie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un " pour le détruire; „ (*Vie de Volt. par Condorcet*) pour un homme, qui dans ses combinaisons contre *l'infame*, ne craignoit pas de s'écrier: " seroit-il possible que cinq ou six hommes de " mérite, qui s'entendroient, ne réussissent pas, " après l'exemple de douze faquins qui ont " réussi? „ (*Lett. à d'Alemb. 24 Juill. an. 1760.*)

Peut-on bien se cacher que dans la bouche de ce frénétique, ces *douze faquins* sont les Apôtres, & *l'infame*, leur Maître?

J'insiste peut-être trop, je prouve ce qui n'a plus besoin d'être prouvé; mais l'évidence ne peut être superflue dans une pareille accusation.

Tous les hommes que Voltaire exalte, comme se distinguant par leur ardeur à écraser l'infame, sont précisément ceux qui ont observé le

moins de décence & de ménagement dans leur guerre contre le Chriſtianiſme. Ce ſont les Diderot, les Condorcet, Helvétius, Freret, Boulanger, Dumarſais & autres impies de ce rang. Ceux qu'il charge d'Alembert de réunir pour écraſer plus efficacement l'infame, ce ſont préciſément & nommément les Athées, les Déiſtes, & les Spinoſiſtes. (*Lett. 37 à d'Alemb. an.* 1770.)

Quelle coalition que celle-là? & contre qui encore peuvent ſe réunir les Athées, les Déiſtes & les Spinoſiſtes, ſi ce n'eſt contre le Dieu de l'Evangile?

Ceux au contraire contre leſquels Voltaire preſſe, anime le zele des conjurés, ceux qu'il veut voir traités avec le plus profond mépris, ſont les Saints Pères, & les auteurs modernes qui ont écrit pour démontrer la vérité du Chriſtianiſme & la Divinité de J. C. " La victoire " ſe déclare pour nous de tous côtés, écrit-il " aux adeptes, je vous aſſure que dans peu il " n'y aura plus que la canaille ſous les éten- " darts de nos ennemis; & nous ne voulons pas " de cette canaille, ni pour partiſans, ni pour " adverſaires. Nous ſommes un corps de bra- " ves Chevaliers, défenſeurs de la vérité, qui " n'admettons parmi nous que des gens bien " élevés. Allons, brave Diderot, intrépide " d'Alembert, joignez-vous à mon cher " Damilaville; courez ſus aux fanatiques &

" aux fripons; plaignez Blaise Pascal, mé-
" prisez Houteville & Abadie, autant que s'ils
" étoient Pères de l'Eglise. " *(Lett. à Damilaville an.* 1765.*)*

Voilà donc ce que c'est pour Voltaire qu'*écraser l'infame*; c'est défaire ce qu'ont fait les Apôtres; c'est haïr ce que haïssoit Julien l'Apostat; c'est combattre celui qu'ont toujours combattu les Athées, les Déistes & les Spinosistes; c'est courir sus à tout St. Père, & à tout homme qui se déclare pour la Religion de J. C.

Chez Fréderic.

Le sens de cet atroce mot du guet n'est pas moins évident sous la plume de Fréderic. Pour le Sophiste couronné, tout comme pour Voltaire, *le Christianisme*, *la secte chrétienne*, *la superstition christicole* & *l'infame* sont toujours synonimes. Pour lui, tout comme pour Voltaire, ce prétendu *infame ne porte que des herbes venimeuses*; les meilleures pieces contre *l'infame* sont encore précisément les productions les plus impies; & si elles meritent plus spécialement son estime, c'est que, *depuis Celse*, *on n'a rien publié de plus frapant* contre le Christianisme; c'est que Boulanger, cet auteur malheureusement plus connu par son impiété que par ses rétractations, *est encore supérieur à Celse*. (V. lett. du R. de Prusse, 143, 145, 153. an. 1767, &c. &c.)

Quant à d'Alembert, quoique plus réservé dans l'usage de l'affreux mot du guet, la preu-

ve qu'il l'entend, c'eſt qu'il répond toujours dans le ſens de Voltaire ; c'eſt que tous les moyens que nous le verrons ſuggérer, les ouvrages que nous le verrons approuver, & chercher à répandre comme les plus propres à écraſer l'infâme, ſont encore préciſément tous ceux qui tendent le plus directement, à effacer dans l'eſprit du peuple tout reſpect pour la religion, c'eſt que toutes les preuves qu'il allégue de ſon zèle contre l'infâme, & des progrès que ſont les conjurés, n'annoncent jamais que ſon ardeur à ſeconder les efforts de Voltaire, ou ſes regrets de ne pouvoir parler auſſi librement que Voltaire, contre le Chriſtianiſme. Ses expreſſions & le nombre de ſes lettres que nous aurons à citer, ne laiſſeront pas plus de doute ſur cet objet, que celles de Voltaire & de Fréderic. (*Voyez lettres d'Alemb.* 100, 102, 151.) Chez d'Alembert

Les autres adeptes n'entendirent pas autrement eux-mêmes ce mot du guet. Au lieu du ſerment d'écraſer *l'infâme*, Condorcet met nettement dans la bouche de Voltaire, le ſerment d'écraſer *le Chriſtianiſme* (vie de Voltaire.) & Mercier celui d'écraſer *Jéſus-Chriſt*. (Lett. de Mercier. N° 60. de Mr. Pelletier.) Etendue de la conjuration.

Dans l'intention des conjurés, il n'étoit pas trop fort, ce mot *d'écraſer* le Chriſt & ſa religion. L'étendue qu'ils donnoient à leurs complots, ne devoit pas laiſſer ſur la terre les

moindres veſtiges de ſon culte. Ils faiſoient aux catholiques l'honneur de les haïr plus que tout le reſte des chrétiens; mais toutes les Egliſes de Luther, de Calvin, celles du Genevois, celles de l'Anglican, toutes celles enfin qui, dans leur ſéparation de Rome, ont conſervé au moins l'article de ſa foi au Dieu du Chriſtianiſme, toutes étoient compriſes dans la conſpiration, comme Rome elle-même.

Tout l'Evangile de Calvin, n'étoit pour Voltaire que *les ſottiſes de Jean Chauvin* (Let. à Damila 18. Aouſt, 1766.) C'étoit de ces ſottiſes qu'il ſe félicitoit d'avoir ſpécialement délivré Genève, quand il mandoit à d'Alembert, que *dans la ville de Calvin, il n'y avoit plus que quelques gredins qui cruſſent au conſubſtiantiel, c'eſt à dire, qui cruſſent à Jéſus-Chriſt*. C'étoit ſurtout la chute de l'Egliſe Anglicane qu'il ſe réjouiſſoit de pouvoir annoncer, quand il applaudiſſoit aux *vérités angloiſes*, c'eſt à dire, à toutes les impiétés de Humes; (Let. au Mar. d'Argence, 28 Avr. 1760.) ou quand il croyoit avoir le droit d'écrire que dans Londres le Chriſt étoit baffoué (*Lett, à d'Alemb.* 28. *Sept.* 1763.)

Les diſciples qui lui faiſoient hommage de leur ſcience philoſophique, écrivoient comme lui " je n'aime point Calvin, il étoit intolé-
" rant, & le pauvre Servet en a été la victi-
" me; auſſi n'en parle-t-on plus à Genève,
" comme s'il n'avoit jamais exiſté. Pour Lu-

" ther, quoiqu'il ne fût pas doué de beau-
" coup d'esprit, comme on le voit dans ses
" écrits, il n'étoit pas persécuteur, & il n'ai-
" moit que le vin & les femmes. (*V. Lett. du Landgrave à Voltaire.* 9. *Sept.* 1766.)

Il est même à observer que les succès des Sophistes conjurés, dans toutes ces églises protestantes, furent longtems le spécial objet de leur satisfaction. Voltaire ne se contenoit plus de joye, quand il croyoit pouvoir écrire que l'Angleterre & la Suisse regorgeoient de ces hommes *qui haïssent & méprisent* le Christianisme comme *Julien* l'Apostat le *haïssoit*, *le méprisoit*; (V. Lett. au R. de P. 15. Nov. 1773.) & *qu'il n'y avoit pas actuellement un chrétien de Genève à Berne.* (Lett. à d'Alemb. 8. Fev. 1776.) Ce qui plaisoit enfin spécialement à Fréderic dans le succès de la conjuration, c'est ce qu'il annonçoit en disant à Voltaire, *dans nos pays protestans on va plus vite*, (Lett. 143.)

Telle étoit donc l'étendue de la conspiration, qu'elle ne devoit laisser subsister aucune des églises, aucune des sectes reconnoissant le Dieu du Christianisme. L'historien auroit pu s'y méprendre, en voyant les adeptes solliciter plus d'une fois le retour des protestans en France; mais alors même que Voltaire écrivoit aux adeptes combien il regrettoit que la demade de ce retour des Calvinistes, faite

par le Miniſtre Choiſeul, eut été rejettée,, alors même, crainte que les adeptes n'imaginaſſent qu'il épargnoit les Huguenots plus que les Catholiques ,il ſe hâtoit d'ajouter que les Huguenots ou les Calviniſtes *nétoient pas moins fous que les Sorboniqueurs* ou les Catholiques; qu'ils étoient même des *fous à lier*. (Lett. à Marmont. 21. Aouſt. 1767.) Quelquefois même il ne voyoit *rien de plus atrabilaire & de plus féroce que les Huguenots*. (Lett. au Marquis d'Argence de Dirac, 2. Mars. 1763.)

Tout ce prétendu zèle des conjurés pour Calviniſer la France, n'étoit même dèslors inſpiré que par l'eſpoir d'aller un jour plus vite; c'étoit un premier pas à faire pour la déchriſtianiſer. La gradation de leur marche eſt ſenſible dans ces mots de d'Alembert à Voltaire: " pour moi qui vois tout en ce moment cou- " leur de roſe, je vois d'ici la tolérance s'éta- " blir, *les Proteſtans rapellés*, les prêtres mariés, " la confeſſion abolie, & le fanatiſme écraſé, " *ſans qu'on s'en appercoive*. " (4. Mai, 1762.) Ce mot de *fanatiſme* s'entend dans la bouche de d'Alembert; il dit la même choſe que celui *d'infâme* dans la même lettre; il dit le Chriſt & toute ſa religion écraſée.

Une exception que Voltaire faiſoit quelquefois, auroit laiſſé au Chriſt quelques adorateurs dans la plus vile populace. On croiroit qu'il étoit peu jaloux de cette conquête, lorſqu'il

mandoit à d'Alembert " Damilaville doit être " bien content, & vous auſſi, du mépris où " l'infâme (la religion du Chriſt) eſt tombée " chez tous les honnêtes gens de l'Europe. " *C'étoit tout ce qu'on vouloit*, & tout ce qui étoit " néceſſaire. On n'a jamais prétendu éclairer " les *cordonniers & les ſervantes*; c'eſt le parta- " ge des Apôtres, (2. *Sept.* 1768.) ou bien encore lorsqu'il écrivoit à Diderot " quelque " parti que vous preniez, je vous recommande " *l'infâme* (la religion du Chriſt) il faut la dé- " truire chez les honnêtes gens, *& la laiſſer à* " *la canaille* pour qui elle eſt faite, (25, *Dec.* 1762,) ou bien enfin quand il écrivoit à Dami- laville, " je vous aſſure que dans peu il n'y " aura que la canaille ſous les étendards de " nos ennemis, & nous ne voulons de cette canaille ni pour partiſans, ni pour adverſaires. (*An.* 1765.)

Mais Voltaire, dans le déſeſpoir d'un plus ample ſuccès, exceptoit auſſi quelquefois le *Clergé & la Grande Chambre du Parlement*. Nous verrons dans la ſuite de ces mémoires, le zele des conjurés s'étendre ſur cette canaille même, le ſerment d'écraſer J. C. propager leurs complots & leur activité, du palais des Rois juſqu'aux chaumières.

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0067 DFG

CHAPITRE III,

SECRET ET UNION DES CONJURÉS.

Noms de guerre des conjurés.

IL suffit rarement à des conjurés de cacher l'objet général de leur conspiration sous des formules dont ils ont seuls le sens, ou sous un mot du guet convenu parmi eux. Ils ont aussi leur manière spéciale de se désigner les uns aux autres, sous des noms différens de ceux aux quels le public pourroit les reconnoitre. Ils ont soin de tenir secrète leur correspondance; & s'ils craignent de la voir interceptée, c'est alors surtout qu'ils usent de ces précautions, pour ne compromettre ni leur nom, ni l'objet de leur complot.

Voltaire & d'Alembert ne négligèrent aucun de ces moyens. Dans leur correspondance, *Duluc* est assez souvent le nom de guerre de Fréderic (*V. Lett.* 77. *de d'Alemb.*) D'Alembert est désigné sous le nom de Protagoras, (*Lett. de Volt. à Thiriot.* 26. *Janv.* 1762.) mais souvent il change lui-même ce nom en celui de *Bertrand.* (Lett. 90.) L'un & l'autre lui convenoient à merveille; celui-là pour désigner l'impie, celui-ci pour marquer les moyens de son impiété, les ruses de Bertrand dans la fable du Singe & du Chat. Quand d'Alembert est Bertrand, c'est Voltaire qui est Raton (*Lett.*

22 *Mars.* 1774.) Diderot eſt quelquefois *Platon*, & d'autres fois *Tomplat* (Lett. de Volt. à Damilaville, 25. Aouſt, 1766.) Le nom général des conjurés eſt *Cacouac*, c'eſt un bon *Cacouac* ſignifie entre eux, c'eſt un de nos fidèles. (*Lett.* 76. *de d'Alemb.*) Plus ſouvent Voltaire ſurtout les appelle *frères*, comme ſont entre eux les Maſſons. Dans leur langage énigmatique, il eſt auſſi des phraſes entières qui ont pour eux un ſens ſpécial; par exemple *la vigne de la vérité eſt bien cultivée*, ſignifie: nous faiſons de grands progrès contre la religion. (*Lett.* 35. *à d'Alem.* Leur langage énigmatique.

Ce langage ſecret eſt ſurtout employé, quand les conjurés doutent ſi leurs lettres arriveront. D'Alembert & Voltaire eurent quelquefois des inquiétudes ſur cet article. Auſſi s'écrivoient-ils ſous les adreſſes fictices, tantôt d'un négotiant, tantôt de quelque commis, ou ſecretaire de bureau, qui avoit le ſecret. On ne voit pas qu'ils ayent employé des chiffres pour les caractères ordinaires. Cette méthode eût été trop longue pour Voltaire, pour la multitude de lettres qu'il écrivoit ou recevoit. Elle étoit réſervée à des conſpirateurs non moins ardents, mais plus profonds. En général même, Voltaire & d'Alembert raſſurés par précaution des adreſſes fictices, & par celle de ne pas ſigner leur nom, ſe parloient dans leurs lettres aſſez ouvertement. S'il en eſt quel-

qu'une plus énigmatique, il eſt aiſé de l'expliquer par celles qui précédent ou qui ſuivent. L'uſage qu'ils ſont de ces diverſes ruſes, eſt aſſez fréquent pour qu'on voie le ſoin de ſe ménager des explications, des excuſes; & s'ils ſont ſurpris, il eſt rarement aſſez énigmatique pour avoir beſoin d'étude.

Il y a cependant quelques une de leurs lettres plus difficiles à déchiffrer, telle que celle-ci écrite par Voltaire à d'Alembert le 30. Janvier 1764. " Mon illuſtre philoſophe m'a " envoyé la lettre *d'Hippias B.* Cette lettre " de B: prouve qu'il y a des T. & que la " pauvre littérature retombe dans les fers " dont *Malherbes* l'avoit tirée. Ce demi ſavant & demi citoyen, d'Agueſſeau, étoit un " *T.* Il vouloit empêcher la nation de penſer. " Je voudrois que vous euſſiez vu un animal " nommé *Maboul.* C'étoit un bien ſot *T.* chargé de la douane des penſées ſous le *T.* " d'Agueſſeau. Enſuite viennent les ſous *T.* " qui ſont une demi douzaine de gredins, dont " l'emploi eſt d'ôter pour quatre cents francs " par an, tout ce qu'il y a de bon dans les " livres."

On voit bien ici que ces *T.* tiennent la place du mot *Tyran*; & que de ces prétendus tyrans, l'un eſt le Chancelier d'Agueſſeau, & le ſecond, Maboul, l'intendant de la librairie. On voit que les ſous-*T.* ou ſous tyrans, ne ſont

que les censeurs publics, dont la pension étoit en effet de quatre cents livres. Mais il est difficile de deviner quel étoit cet *Hippias B.* apparemment aussi quelque autre tyran, qui ne vouloit pas laisser imprimer & vendre librement tous ces livres, dont le poison préparoit les peuples à renverser l'autel & le trône. Mais peut-on ne pas s'indigner, quand on voit un homme tel que le Chancelier d'Aguesseau, l'honneur de la Magistature, traité de tyran, de demi citoyen, de demi savant. Au reste c'est encore beaucoup que Voltaire ne l'outrage pas davantage; car dans toute cette correspondance, il faut s'attendre à le voir lui & d'Alembert, n'épargner ni les titres de quistre, ni ceux de canaille, de polisson, & autres injures de cette espece, à tout homme qui ne pense pas comme eux, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, & surtout à tout homme qui écrit ou travaille en faveur de la religion.

Quoique ces conjurés se parlassent ordinairement avec assez de clarté, sur l'objet de leurs complots, le secret n'en étoit que plus recommandé à l'égard du public. Voltaire surtout le recommandoit aux adeptes, comme un objet de la plus grande importance. " Les mystères " de Mitra, leur faisoit-il dire par d'Alembert, " ne doivent point être divulgués. Il " faut qu'il y ait cent mains invisibles, qui " percent le monstre (la religion) & qu'il Leur secret.

" tombe ſous mille coups redoublés. " (*Lett. à d'Alemb.* 27. *Avril* 1768.)

Ce ſecret cependant devoit moins tomber ſur l'objet de la conſpiration, que ſur le nom même des agens, & ſur la manière dont ils s'y prenoient pour renverſer l'autel. Car pour ſon vœu général d'anéantir le Chriſtianiſme, la haine de Voltaire ne lui avoit pas permis de le cacher; mais il avoit à craindre, d'une part l'oppoſition des loix, & de l'autre, il vouloit éviter le mépris & la honte, qui pouvoient rejaillir ſur lui, ſur les adeptes, de l'impudence de leurs menſonges, de l'éffronterie de leurs calomnies, ſi l'on avoit pu en nommer les auteurs, & les prendre perſonnellement à partie.

Ce n'eſt pas la faute de l'hiſtoire, ſi elle eſt obligée de montrer dans le chef des conjurés, l'homme tout à la fois le plus hardi, le plus conſtant dans ſa haine du Chriſt, & en même temps le plus jaloux de cacher ſes attaques.

Voltaire conjurant en ſecret, & cachant ſes moyens, n'eſt pas un autre homme que Voltaire hardi profanateur. C'eſt le même ſophiſte attaquant les autels du Chriſt en face de l'univers, mais eſpérant bien plus encore des coups qu'il lui porte en ſecret, & des mines qu'il creuſe ſous le temple. C'eſt une même haine qui laiſſe publiquement échapper ſes tranſports, & qui le fait agir en conjuré plus encore qu'en ennemi

public: & c'eſt ce conjuré ſurtout que j'ai à dévoiler dans ces mémoires.

En cette qualité, les myſtères de Mytra, & toutes les ruſes des conſpirateurs lui tiennent infiniment à cœur. En cette qualité, voici ſes inſtructions ſecrètes: " confondez l'infame le " plus que vous pourrez: dites hardiment tout " ce que vous avez ſur le cœur: frappez & " *cachez votre main*. On vous reconnoîtra; je " veux bien croire qu'on en ait l'eſprit, qu'on " ait le nez aſſez bon; mais on ne pourra pas " vous convaincre " (*let. à d'Al. Mai* 1761.)

Leurs leçons ſur l'art de ſe cacher.

" Le Nil, diſoit-on, cachoit ſa tête, & ré- " pandoit ſes eaux bienfaiſantes: *faites en* " *autant*; vous jouirez en ſecret de votre tri- " omphe. Je vous recommande l'infame " (*let.* " *à Helvetius* 11 *Mai* 1761.) " on embraſſe " notre digne Chevalier, & on l'exhorte à " *cacher ſa main aux ennemis*. " (let. à Mr. de Villevielle 26 Avril 1767.)

Il n'eſt point de précepte que Voltaire inculquât plus ſouvent que celui de frapper & de cacher ſa main. Si par fois des adeptes indiſcrets le faiſoient reconnoître, il ſe plaignoit amérement de voir ſes manœuvres découvertes. Alors il démentoit juſqu'aux ouvrages le plus inconteſtablement ſortis de ſa plume; alors il écrivoit: " je ne ſais par quelle fureur on " s'obſtine à me croire l'auteur du *dictionnaire* " *philoſophique*; le plus grand ſervice que vous

" puiſſiez me rendre, eſt de bien aſſurer, ſur " votre part du Paradis, que je n'ai nulle part " à cette œuvre d'enfer. Il y a trois ou qua- " tre perſonnes qui crient que j'ai ſoutenu la " bonne cauſe, que je combats juſqu'à la " mort contre les bêtes féroces; *c'eſt trahir ſes* " *frères que de les louer en pareille occaſion: ces* " *bonnes ames me béniſſent & me perdent.* C'eſt " lui, dit-on, c'eſt ſon ſtyle, c'eſt ſa manière. " Ah, mes frères! quels diſcours funeſtes! " Vous devriez au contraire crier dans les " carrefours: ce n'eſt pas lui, *il faut qu'il y ait* " *cent mains inviſibles qui percent le monſtre, &* " *qu'il tombe ſous mille coups redoublés.*" (let. à d'Alemb. 152 & 219.

D'Alembert excelloit dans cet art du ſecret, & de cacher ſa marche; auſſi Voltaire le recommandoit-il aux frères, comme le vrai modèle à ſuivre, & comme *l'eſpoir du troupeau.* " Il eſt " hardi, leur diſoit-il; mais il n'eſt point té- " méraire: il eſt pour faire trembler les hypo- " crites, (entendez les hommes religieux) ſans " donner priſe ſur lui. (*let. de Volt. à Thiriot* 19 *Novemb.* 1760)

Non ſeulement Fréderic approuvoit ce ſecret & ces ruſes (*let. à Volt.* 16 *Mai* 1771); mais nous le verrons appliquer lui-même tous les artifices de ſa ténébreuſe politique aux moyens de faire réuſſir la conjuration.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0074
DFG

Dans tout complot encore, l'union à conſerver parmi les conjurés n'eſt pas moins eſſentielle que le ſecret; auſſi leur étoit-elle bien ſpécialement, & bien ſouvent recommandée. Leurs inſtructions ſur cet objet portent entre autres: " ô mes philoſophes, il faudroit marcher ſerrés comme la Phalange Macédonienne: elle ne fut vaincue que pour avoir été diſperſée. Que les philoſophes véritables faſſent une confrérie comme les Franc-Maçons; qu'ils s'aſſemblent; qu'ils ſe ſoutiennent; qu'ils ſoient fideles à la confrérie. Cette Académie vaudra bien mieux que l'Académie d'Athènes, & que toutes celles de Paris. (*let. de Volt. à d'Alemb.* 85 *an* 1761 & 2. *an* 1769. Union des conjurés.

S'il arrivoit quelque diviſion entre les conjurés, le chef ne manquoit pas de leur écrire pour les appaiſer; alors il leur diſoit: " Ah " pauvres frères! les premiers fideles ſe conduiſoient mieux que nous. Patience, ne nous " décourageons point, Dieu nous aidera, ſi " nous reſtons unis." Pour marquer plus ſpécialement l'objet de cette union, c'eſt alors qu'il rappelloit ſa réponſe à Hérault: *nous verrons s'il eſt vrai qu'on ne puiſſe pas détruire la Religion Chrétienne.* (let. 66 au même.)

La plupart de ces diviſions provenoient ſurtout de ce que les conjurés variant dans leurs opinions, & s'accordant fort peu dans leurs ſo-

phiſmes contre le chriſtianiſme, ſe bleſſoient, ſe heurtoient par fois les uns les autres. Voltaire s'apperçut de tout l'avantage qu'en tiroient les écrivains religieux; & ce fut alors qu'il donna à d'Alembert le ſoin de rapprocher le parti des Athées, des Spinoſiſtes, de celui des Déiſtes. " Il faut, lui diſoit-il, que les deux partis s'u-" niſſent. Je voudrois que vous vous char-" geaſſiez de cette réconciliation, & que vous " leur diſſiez: paſſez moi l'émétique, & je " vous paſſerai la ſaignée. (*au même, let.* 37 *an* 1770.

Ardeur & conſtance dans le complot.

Ce chef des conjurés ne ſouffroit pas que leur ardeur ſe refroidît. Pour la renouveller, & pour animer leur zele & leur conſtance, tantôt il écrivoit aux principaux: " j'ai peur que " vous ne ſoyez pas aſſez zélés: vous en-" fouiſſez vos talens: vous vous contentez de " mépriſer un monſtre qu'il faut abhorrer & " détruire. Que vous en couteroit-il de l'écra-" ſer en quatre pages, en ayant la modeſtie de " lui laiſſer ignorer qu'il meurt de votre main. " C'eſt à Méléagre à tuer le ſanglier; *lancez* " *la fléche ſans montrer votre main.* Conſolez " moi dans ma vieilleſſe. (*let. à d'Alemb.* 28 *Sep.* 1763) tantôt il faiſoit dire à quelque jeune adepte qu'un défaut de ſuccès pouvoit abbattre: *courage qu'il ne ſe rebute pas.* (let. à Damil.) tantôt enfin, pour les engager tous par le plus vif des intérêts, il leur diſoit à tous, par d'A-

lembert: " telle eſt notre ſituation, que nous " ſommes l'exécration du genre humain, ſi nous " n'avons pas pour nous les honnêtes gens. " Il faut donc les avoir à quelque prix que ce " ſoit. Travaillez donc à la vigne. *Ecraſez* " *l'infame*, *écraſez l'infame*". (let. 13 Fev. 1764.

Aveu formel de Voltaire.

C'eſt ainſi que tout ce qui diſtingue des conjurés, langage énigmatique, vœu commun & ſecret, union, ardeur conſtance, tout devoit ſe trouver chez les auteurs de cette guerre faite au Chriſtianiſme. C'eſt ainſi que tout montre à l'hiſtorien le droit & le devoir de préſenter cette coalition de Sophiſtes, comme une vraie conſpiration contre l'Autel. Enfin Voltaire même ne ſe le cachoit pas, & ne vouloit pas qu'on le cachât à ſes adeptes, que la guerre dont il étoit le chef, étoit un vrai complot dans lequel chacun d'eux avoit à jouer ſon rôle en conjuré. Quand un excès d'ardeur expoſoit le ſecret, il avoit ſoin de leur dire, ou de leur faire dire par d'Alembert: que dans la guerre qu'ils avoient entrepriſe, *il falloit agir en conjurés & non pas en zelés* (let. 142 de Volt. à d'Alem.)

Quand le chef des impies fait lui-même un aveu ſi formel, quand il donne des ordres ſi précis & ſi clairs *d'agir en conjurés*, il ſeroit abſurde de vouloir encore de nouvelles preuves pour croire à la conjuration. A force de les multiplier, j'ai peut-être fatigué le lecteur;

mais sur un objet de cette importance, j'ai dû le supposer aussi sévère qu'il me convenoit à moi-même de l'être pour la démonstration.

Maintenant qu'on ne peut, sans résister à l'évidence, contester ni l'existence de cette coalition des Sophistes de l'impiété, ni rien de tout ce qui fait de leur coalition une vraie conjuration contre le Christ, & sa Religion, je ne finirai pas ce chapitre, sans avoir dit un mot pour fixer l'origine, la véritable époque de leurs complots.

Epoque de la conjuration.

Si le moment où Voltaire jura de consacrer sa vie à l'anéantissement du Christianisme, peut être regardé comme la première époque de la conjuration, c'est aumoins à l'année 1728 qu'il faut remonter pour en découvrir l'origine. Car c'est de cette année que datte son retour de Londres en France; & ses plus fideles disciples nous apprennent qu'il étoit encore en Angleterre, lorsqu'il fit ce serment. (*Vie de Volt. Edit. de Kell.*) Mais Voltaire vécut bien des années, seul, ou presque seul ennivré de sa haine contre le Christ. Il est vrai que dès lors il se fit le champion, le protecteur de tous les écrits impies tendant au même but; mais ces productions étoient encore l'ouvrage de quelques Sophistes isolés, écrivant sans concert, & sans toutes ces intelligences, sans ce concours, & cet accord secret, que suppose une véritable conjuration. Il lui fallut du tems

pour former des adeptes, & leur souffler la même haine. Ses malheureux succès les avoient déjà multipliés, quand en 1750, il se rendit aux vœux de Fréderic & partit pour Berlin. De tous les disciples qu'il laissoit à Paris, les plus zelés se trouvèrent d'Alembert & Diderot. C'est même à ces deux hommes que le philosophisme doit plus spécialement la première coalition contre le Christ. Sans être encore dans toute sa force, elle datte au moins comme complot, comme véritable conjuration, du jour où ils formèrent le projet de l'Encyclopédie, c'est-à-dire, de la même année où Voltaire avoit quitté Paris pour se rendre à Berlin. Voltaire avoit formé tous les disciples, mais ce fut d'Alembert & Diderot qui les réunirent pour faire de l'énorme compilation annoncée sous le titre d'Encyclopédie, le réceptacle universel, & en quelque sorte l'arsenal de tous les sophismes & de toutes les armes de l'impiété contre la religion du Christ.

Voltaire qui valoit à lui seul une armée d'impies, travaillant seul de son côté à la guerre contre le Christ, laissa encore quelque tems les Encyclopédistes livrés à leurs propres moyens; mais si les disciples avoient pu commencer la coalition, il ne leur étoit pas donné de la soutenir seuls. Les obstacles se multiplièrent, les Encyclopédistes sentirent qu'il leur falloit un homme capable de les vaincre.

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0079 DFG

Ils n'hésitèrent pas sur le choix; où plutôt *Voltaire*, nous dit son historien, *se trouva naturellement leur chef, par son age, sa célébrité & son génie.*

A son retour de Prusse, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1752, la conjuration se trouva complette. Son objet précis fut d'écraser le Christ & la religion; son chef primordial fut celui qui le premier avoit fait le serment de renverser les Autels du Christ; ses chefs secondaires furent d'Alembert, Diderot & ce Frédéric qui, malgré ses brouilleries avec Voltaire, ne cessa jamais de lui rester uni, quant à l'objet de ce serment. Les adeptes furent tous ceux que Voltaire comptoit déjà parmi ses disciples. Depuis le jour où la partie se trouva complettement liée entre le chef primordial, & les chefs secondaires, & les adeptes acteurs ou protecteurs; depuis le jour où il fut décidé que le grand objet de leur coalition seroit d'anéantir le Christianisme, & sous le nom d'Infâme, d'écraser J. C. toute sa religion, tous ses autels, jusqu'au moment où les décrets, les proscriptions, & les massacres des Jacobins devoient remplir & consommer en France, le grand objet de la coalition, il devoit s'écouler encore près d'un demi siecle. Il ne fallut rien moins que cet intervalle aux philosophes corrupteurs, pour préparer les voies aux philosophes massacreurs.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0080
DFG

Nous n'arriverons pas à la fin de cette longue période, ſans avoir vu la ſecte qui ſe dit philoſophe, & jure d'écraſer, ſe réunir à celle qui écraſe & maſſacre, ſous le nom de *Jacobins*.

Rapports des conjurés Sophiſtes, & des conjurés Jacobins.

Dans cette conjuration de la prétendue philoſophie de Voltaire & de d'Alembert, tout nous montre d'avance les vœux, les ſermens, & le ſyſtême d'impiété, que la révolution Françoiſe doit un jour conſommer. Ce Dieu du Chriſtianiſme, & cette religion que Voltaire, d'Alembert, Fréderic & tous leurs adeptes ſous le nom de philoſophes ont juré d'écraſer, ne ſont pas en effet un autre Dieu, une autre religion que le Dieu & la religion dont les Sophiſtes, ſous le nom de Jacobins, viendront un jour proſcrire le culte, renverſer les autels, égorger ou chaſſer les Prêtres & les Pontifes.

Avec la même haine contre le Chriſt, & & avec le même ſerment de l'écraſer, ce ſont encore & les mêmes ſophiſmes, ce ſont juſqu'aux mêmes prétextes, que nous retrouverons à l'école des Jacobins, & que nous entendons à celle de Voltaire.

Les Jacobins diront un jour: tous les hommes ſont libres, tous les hommes ſont égaux. De cette liberté, de cette égalité, ils concluront que l'homme ne doit être livré qu'aux lumières de ſa raiſon; que toute religion ſoumettant la raiſon à des myſtères,

ou à l'autorité d'une révélation qui parle au nom de Dieu, n'eſt qu'une religion d'eſclaves; qu'il faut l'anéantir, pour rétablir la liberté, l'égalité des droits à croire, ou ne pas croire tout ce que la raiſon de chaque homme approuve ou déſaprouve; & ils appelleront le regne de cette liberté, de cette égalité, l'empire de la raiſon, de la philoſophie. Ce ſeroit une grande erreur de fait, que de croire cette même liberté, & cette même égalité étrangères à la guerre de Voltaire contre le Chriſt. Dans toute cette guerre, ni les chefs, ni les adeptes n'eurent point d'autre objet, que celui d'établir l'empire de leur prétendue philoſophie, de leur prétendue raiſon, ſur cette même liberté, ſur cette égalité appliquées à la révélation, à ſes myſtères, & ſans ceſſe miſes en oppoſition avec les droits du Chriſt & de ſon égliſe.

Si Voltaire déteſte & l'Egliſe & les Prêtres, c'eſt parcequ'il ne trouve rien de ſi contraire au droit égal de croire tout ce que bon nous ſemble; c'eſt parcequ'il ne voit rien de *ſi pauvre & ſi miſérable*, qu'un homme recourant à un autre homme, pour diriger ſa foi, pour ſavoir *ce qu'on doit croire*. (Lett. au Duc d'Uſez 19 Nov. 1760.) *Raiſon, Liberté & Philoſophie*, ces mots là ſont ſans ceſſe dans la bouche de d'Alembert & de Voltaire, comme ils ſont ſans ceſſe dans celle des Jacobins du jour, pour

les tourner contre la religion de l'évangile & la révélation. (Voyez toute leur correſpondance.) Quand les adeptes viennent, & veulent exalter la gloire des maîtres, ils nous les repréſentent *ne ſe laſſant jamais de réclamer l'indépendance de la raiſon*, & ſans ceſſe rappellant ces jours *où le ſoleil n'éclairera plus que des hommes libres, & ne reconnaiſſant d'autres maîtres que leur raiſon.* (Condorcet eſquiſſe d'un tableau des prog. Epoq. 9.)

Lors donc que ſur les débris des temples & des autels du Chriſt, les Jacobins érigeront l'idole de leur raiſon, de leur liberté, de leur philoſophie, le vœu qu'ils rempliront ne ſera pas un autre vœu que celui de Voltaire & de ſes adeptes, de ſa conjuration contre le Chriſt.

Alors même que la hache des Jacobins ſera tomber également les temples du Proteſtant & ceux du Catholique, & ceux de toute ſecte reconnoiſſant encore pour Dieu le Dieu du Chriſtianiſme, ils ne donneront pas à leur ſyſtême deſtructeur plus d'étendue que ne lui en donnoit Voltaire, maudiſſant également les autels de Genève, de Londres & ceux de Rome.

Quand le grand club ſe remplira également de tout ce que la révolution Françoiſe doit nous montrer d'Athées, de Déiſtes, de Sceptiques & d'impies de toutes les dénominations, leurs légions coaliſées & réunies contre le

Chriſt ne ſeront pas d'autres légions que celles dont Voltaire exhortoit d'Alembert à compoſer ſes armées dans la guerre contre le même Dieu.

Et enfin, lorſque les légions du grand club, ou de toutes les ſectes de l'impiété, réunies ſous le nom de Jacobins, porteront en triomphe au Panthéon les cendres de Voltaire, dans les rues de Paris, la révolution antichrétienne conſommée par ce triomphe, ne ſera pas autre choſe elle-même, que la révolution méditée par Voltaire. Les moyens auront pu varier; la conſpiration dans ſon objet, dans ſes prétextes & dans ſon étendue aura été la même. Encore verrons-nous que, dans ſes moyens même, cette révolution qui briſe les autels, qui dépouille & maſſacre les miniſtres par la hache des Jacobins, ne fut étrangère ni aux vœux des philoſophes conjurés, ni à ceux de leurs premiers adeptes. Pour la partie même la plus révoltante de cette révolution antireligieuſe, toute la différence pourroit bien ſe réduire à ces mots: les uns auroient voulu écraſer, & les autres écraſent. Les moyens pour les uns & pour les autres, ont été tout ce qu'ils pouvoient être à chaque époque de la conjuration. Cherchons à dévoiler ce qu'ils furent ſucceſſivement pour les Sophiſtes qui avoient encore un demi ſiecle à préparer les voyes.

CHAPITRE III.

PREMIER MOYEN DES CONJURÉS.

POUR *écraſer l'infame* dans le ſens de Voltaire, pour arriver au point d'anéantir les autels & le culte du Dieu prêché par les apôtres, il ne falloit rien moins que changer, ou dompter l'opinion publique, la foi de tous les peuples répandus ſur la ſurface de la terre, ſous le nom de Chretiens. La dompter par la force ne pouvoit pas entrer dans les moyens des conjurés, au moment où ſe forma leur coalition. Il falloit pour cela, que la Révolution des idées religieuſe eût été ménagée, & ſucceſſivement conduite au point où l'ont trouvée nos Légiſlateurs Jacobins. Il falloit que l'incrédulité eût acquis un aſſez grand nombre d'adeptes, pour les voir dominer dans les Cours, les Sénats, les Armées, & dans les diverſes claſſes des peuples. Ces progrès de la corruption & de l'impiété ſuppoſoient un aſſez grand nombre d'années, pour que Voltaire & Fréderic ne ſe flataſſent pas d'y arriver *(let. de Fréd. à Volt. 5 Mai 1767)*. Les conſeils des conjurés ne pouvoient donc pas reſſembler encore à ceux de nos Conquérans Carmagnioles. Auſſi n'avons-nous pas à parler ici de guillotines, de requiſitions à for-

ce armée, & de combats livrés pour abbattre tous les autels du Chriſtianiſme.

Les premiers moyens des Sophiſtes devoient être moins tumultueux, plus ſourds, plus ſouterrains, plus lents ; mais dans leur lenteur même, ils n'en devoient être que plus inſidieux & plus efficaces. Il falloit que l'opinion publique périt en quelque ſorte par la gangrène, avant que les autels tombaſſent ſous la hache. C'eſt ce que Fréderic avoit très bien ſenti, lorſqu'il écrivoit à Voltaire que, *miner ſourdement & ſans bruit l'édifice, c'étoit l'obliger à tomber de lui-même* (29 *Juil.* 1775.) C'eſt ce que d'Alembert avoit encore mieux ſenti, lorſqu'il reprochoit à Voltaire d'aller trop vite, lorſqu'il lui écrivoit que ſi le genre *humain s'éclairoit*, c'eſt par ce qu'on *avoit la précaution de ne l'éclairer que peu à peu* (31 *Juil.* 1762.) Ce fut enfin la néceſſité de cette précaution, qui inſpira à d'Alembert le projet de l'Encyclopédie, comme le grand moyen d'éclairer peu à peu le genre humain, & d'écraſer l'infame. Il conçut ce projet ; Diderot le ſaiſit avec enthouſiaſme ; Voltaire le ſoutint avec une conſtance qui ranima ſouvent celle de d'Alembert & de Diderot, prêts à ſuccomber l'un & l'autre plus d'une fois, ſous leur entrepriſe.

Projet de l'Encyclopédie.

Pour ſentir à quel point le ſuccès de ce fameux Dictionnaire devoit intéreſſer le chef & les complices, il faut abſolument ſavoir ſur

Objet ſuppoſé de l'Encyclopédie.

quel plan il avoit été conçu, & comment ſon exécution étoit devenue dans leur conſeil, le premier & le plus infaillible des moyens deſtinés à changer peu à peu l'opinion publique, à inſinuer tous les principes de l'incrédulité, à renverſer enfin ſucceſſivement tous ceux du Chriſtianiſme.

L'Encyclopédie fut d'abord annoncée comme devant former l'enſemble, le tréſor le plus complet de toutes les connoiſſances humaines. Religion, Théologie, Phyſique, Hiſtoire, Géographie, Aſtronomie, Commerce, tout ce qui peut être l'objet d'une ſcience; Poëſie, Eloquence, Grammaire, Peinture, Architecture, Manufacture, tout ce qui eſt l'objet des arts utiles ou agréables; tout en un mot, juſques aux préceptes & aux procédés des métiers, des plus ſimples manœuvres, tout devoit ſe trouver réuni dans cet ouvrage. Il devoit valoir ſeul les plus immenſes bibliothéques, & ſuppléer à toutes. Il devoit être le réſultat des travaux d'une ſociété d'hommes choiſis parmi ceux que la France contenoit de plus célèbres dans chaque genre de ſciences. Le diſcours par lequel d'Alembert l'annonçoit à tout l'univers, étoit écrit avec tant d'art; il avoit été ſi bien péſé & ſi bien médité; l'enchainement des ſciences, les progrès de l'eſprit humain y paroiſſoient ſi bien tracés; tout ce qu'il avoit pris dans les œuvres de

Chambers & du Chancelier Bacon, sur la filiation des idées, étoit si bien déguisé ; le sophiste plagiaire avoit si bien su se parer des richesses d'autrui, que le prospectus de l'Encyclopédie fut regardé comme un chef-d'œuvre, & son auteur comme l'homme du monde le plus digne de se voir à la tête d'un ouvrage si étonnant.

Objet secret de l'Encyclopédie.

C'étoient là de superbes promesses hautement annoncées, & que l'on avoit fort peu envie de tenir. Il étoit en revanche un objet sur lequel on gardoit un profond silence, & qu'on se tenoit à peu près assuré de remplir. Cet objet si secret étoit de faire de l'Encyclopédie un immense dépot de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de toutes les calomnies qui, depuis les premières écoles de l'impiété jusques à cette énorme compilation, pouvoient avoir été inventées contre la religion ; mais de cacher si bien le poison, qu'il se versât très insensiblement dans l'ame des lecteurs, sans qu'ils pussent s'en appercevoir. Pour abuser de leur crédulité, l'erreur ne devoit jamais se trouver, elle devoit au moins se cacher avec un soin particulier dans les articles où l'on auroit pu la prévoir, la soupçonner. La religion devoit paroître respectée, & même défendue dans les discussions qui la regardoient plus directement. Quelque fois l'objection devoit être réfutée de manière à persuader

qu'on vouloit la faire disparoître, tandis qu'on ne pensoit qu'à la rendre plus dangereuse, en faisant semblant de la combattre. Il y a même plus; les auteurs qui devoient seconder d'Alembert & Diderot dans ce travail immense, n'étoient pas tous des hommes dont la religion dût être suspecte. La probité de quelques uns, de Mr. de Jaucourt, par exemple, de ce savant, qui seul a rempli un nombre prodigieux des articles de l'Encyclopédie, étoit si bien connue, qu'elle sembloit devoir servir de garant contre les embûches de la ruse & de la perfidie. Enfin on annonçoit que les objets religieux seroient discutés par des Théologiens connus par leur savoir & leur orthodoxie.

Tout cela pouvoit être très vrai, & l'ouvrage n'en être que plus perfide. Il restoit à d'Alembert & à Diderot une triple ressource pour remplir tout l'objet de la conspiration antichrétienne.

La première étoit l'art d'insinuer l'erreur, l'impiété, dans les articles où naturellement elle devoit le moins être attendue, dans les parties de l'Histoire, de la Physique, même de la Chimie, de la Géographie, que l'on auroit cru pouvoir parcourir avec le moins de danger. La seconde étoit l'art des renvois, cet art si précieux, qui consistoit, après avoir mis sous les yeux du lecteur quelques vérités religieuses, à lui faire sentir qu'il devoit cher- Moyens & ruses de l'Encyclopédie,

cher d'autres leçons dans des articles d'une toute autre espèce. Quelque fois même, le mot seul du renvoi pouvoit faire Epigrame & Sarcasme. Pour cela il suffisoit de mettre au dessous de l'article traité religieusement, l'un de ces mots: *voyez l'article préjugé*; ou bien, *voyez superstition*; *voyez fanatisme*. Enfin si le sophiste renvoyeur craignoit que cette ruse ne suffît pas encore, il pouvoit altérer les discussions d'un collaborateur honnête, il pouvoit, sur le même objet, ajouter son propre article, & faire semblant d'appuyer en réfutant. En un mot, le voile de l'impiété devoit être assez transparent pour la rendre piquante, assez obscur pour ménager une excuse & des défaites. Cet art étoit sur tout celui du sophiste renard, de d'Alembert. Diderot plus hardi, devoit quelque fois être livré à toute la folie de son impiété; mais quand le sang froid de la réflexion venoit, ses articles devoient être retouchés; & il devoit alors ajouter de lui même quelque restriction apparente, en faveur de la religion, quelques uns de ces mots révérentiels qui ne laissoient pas moins subsister toute l'impiété. S'il dédaignoit ce soin, d'Alembert Reviseur Général, s'en chargeoit.

Les premiers volumes de l'immense collection devoient être surtout digérés avec prudence, pour ne pas révolter le Clergé, & tout ce que les conjurés appelloient hommes à

préjugés. A mesure que l'on avanceroit, on devoit devenir plus hardi; & si les circonstances ne permettoient pas encore de dire assez ouvertement tout ce que l'on avoit envie de dire, on avoit la ressource des supplémens; on avoit celle des nouvelles éditions à faire dans les pays étrangers, à rendre moins couteuses pour les rendre plus communes, & mettre le poison à la portée des lecteurs les moins riches.

L'Encyclopédie, à force d'être recommandée, exaltée par les adeptes, devoit devenir le livre de toutes les bibliothéques; & peu à peu tout le monde savant devoit se trouver le monde anti-chrétien.

Preuves du fait.

Le projet ne pouvoit être mieux conçu pour arriver au but des conjurés: il étoit difficile de l'exécuter plus fidèlement.

Nous devons à l'historien les preuves du fait, & les preuves de l'intention. Pour saisir les premières, il suffit de jetter un coup d'œil sur divers articles de cette immense collection, de rapprocher tout ce que l'on y trouve d'assez exact sur les principaux dogmes du Christianisme, ou même de la religion naturelle; de rapprocher, dis-je, ces divers articles, de ceux auxquels nos conjurés ont soin de renvoyer le lecteur. On verra l'existence de Dieu, la liberté, la spiritualité de l'ame traitées à peu près comme elles doivent l'être par tout philo-

sophe religieux ; mais le lecteur, que d'Alembert & Diderot ont soin de renvoyer successivement aux articles *démonstration*, *corruption*, verra successivement aussi disparoître toute cette doctrine. Celle qui domine dans les endroits que d'Alembert & Diderot prennent soin de lui recommander, est précisément celle du Sceptique, ou bien du Spinosiste, du Fataliste & du Matérialiste. (*voyez la note*)

Ruses de l'Encyclop. sur l'article Dieu.

Qu'on voie l'article Dieu *dans l'Encyclopédie, édition de Genève, on y trouvera des idées très saines, & la démonstration directe, physique & métaphysique de son existence. Il eut été trop mal adroit de manifester sous un pareil article, les moindres doutes & le moindre penchant pour l'Athéisme, le Spinosisme ou l'Epicuréisme ; mais à la fin de cet article, le lecteur se trouve renvoyé à celui de* démonstration ; *& là disparoît tout ce que l'on avoit trouvé de force, dans les preuves physiques & métaphysiques de cette existence d'un Dieu. Là on vous apprend que toutes les démonstrations directes* supposent l'idée de l'infini, & que cette idée n'est pas fort claire, *soit pour les physiciens, soit pour les métaphysiciens* (art. démonstration), *ce qui d'un seul mot, détruit toute la confiance que le lecteur pouvoit avoir aux preuves qu'on lui avoit données de l'existence de Dieu. Là encore, on veut bien vous dire qu'un insecte seul, aux yeux du philosophe, prouve mieux* un Dieu que tous les raison-

Cette ruſe n'échappa point aux obſervations des auteurs religieux (*v. la religion vengée, Gauchat, Bergier, lettres helviennes*). De ſon côté

---

nemens métaphyſiques (*ibidem*); *mais il eſt auſſi un autre article auquel on a encore ſoin de vous renvoyer; celui de* corruption, *& là vous apprenez qu'*il faut bien ſe garder d'aſſûrer d'une manière poſitive, que la corruption ne puiſſe jamais engendrer des corps animés; *que* cette production de corps animés par la corruption paroît appuyée par des expériences journalières (*art. corruption.*); *& ces prétendues expériences ſont préciſément celles dont les Athées concluent qu'ils peuvent très bien ſe paſſer de Dieu pour créer l'homme & les animaux. Prévenu par le jeu de ces renvois contre les preuves de la Divinité, que le lecteur en vienne aux articles* Encyclopédie, Epicuréiſme; *dans l'un on lui dira qu'*il n'y a aucun être dans la nature, qu'on puiſſe appeller premier ou dernier; & une machine infinie en tout *ſens, prendra la place de la Divinité* (diction. & art. encyclop); *dans l'autre, ce ſera l'*atome *qui ſe trouvera Dieu. Il ſera* la première cauſe de tout, par qui tout eſt & dont tout eſt, actif, eſſentiellement par lui-même, ſeul inaltérable, ſeul éternel, ſeul immuable (*art. épicuréiſme*), *& le lecteur, au lieu du Dieu de l'Evangile, n'aura plus à choiſir qu'entre le Dieu de Spinoſa & celui d'Epicure.*

Voltaire prit sur lui de venger l'Encyclopédie des réclamations, en représentant ces auteurs religieux comme les ennemis de l'état, comme

---

Ruses sur l'article Ame.

Mêmes ruses, lorsqu'il s'agit de l'ame. *Lorsque les Sophistes conjurés traitent directement de son essence, ils ne refusent pas de mettre sous nos yeux ces preuves ordinaires de sa spiritualité, de son* immortalité ; *ils ont même soin de vous dire encore ailleurs qu'on ne peut supposer l'ame matérielle, ou réduire la bête* à la qualité de machine *sans s'exposer à faire de l'homme un* automate (*art. bête*). *Ils ajoutent que si les déterminations de l'homme, ou même ses oscillations naissent de quelque chose de matériel qui soit extérieur à son ame ; il n'y aura ni bien ni mal, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit* (art. droit naturel) ; *mais aussi pour faire disparoître toute cette importance, ils vous diront ailleurs : qu'importe que la matière pense ou non, qu'est-ce que cela fait à la justice ou à l'injustice, à l'immortalité & à toutes les vérités du système, soit politique, soit religieux* (art. Locke) *& le lecteur, dans sa qualité d'être pensant, ne trouvant plus les preuves d'un être spirituel, ne sait plus s'il doit se croire tout matière. Pour le tirer encore de cette incertitude, ils lui diront ailleurs que* le vivant & l'animé n'est qu'une propriété physique de la matière *(art. animal)*; *& de crainte qu'il ne se croie humilié de ressembler à la plante, à l'animal, ils lui apprendront à ne pas rougir même de*

autant de mauvais citoyens *(v. let. 18 à dAlembert)*. C'étoient assez là ses armes ordinaires; s'il avoit réussi à donner le change, il eût

---

ressembler à la plante; *ils lui diront que* la seule différence qu'il y auroit entre certains végétaux & des animaux tels que nous, c'est qu'ils dorment & que nous veillons, que nous sommes des animaux qui sentent, & qu'ils sont des animaux qui ne sentent pas *(v. art. encyclop. & animal)* *ou bien même que la différence entre la tuile & l'homme, c'est que l'une tombe toujours, & que l'autre ne tombe jamais de la même manière* (v. art. animal) *& le lecteur parcourant de bonne foi ces divers articles, se trouvera conduit insensiblement au plus parfait Matérialisme.*

Mêmes ruses encore, & même artifice sur la liberté. *Quand il faut en traiter directement, ils laissent leurs faiseurs vous dire clairement :* " *ôtez* " *la liberté; toute la nature humaine est renversée,* " *& il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la soci-* " *été. . . Les récompenses sont ridicules, les châti-* " *mens injustes. . . La ruine de la liberté ren-* " *verse avec elle tout ordre, toute police, autorise* " *toute infamie monstrueuse. . . Une doctrine si* " *monstrueuse ne doit point être examinée dans* " *l'école; mais punie par les Magistrats &c.*" " *ô liberté, s'écrient-ils eux-mêmes,* ô liberté présent des Cieux ! Liberté d'agir & de penser ! *seule tu es capable de produire de grandes choses*

Sur l'art. Liberté.

ſuffi d'entrer dans ſes confidences, avec les auteurs-mêmes de l'Encyclopédie, pour voir ſi les

---

(v. art. autorité & diſcours prélim.); *mais ailleurs toute cette liberté d'actions & de penſées, n'eſt plus qu'*un pouvoir qui ne s'exerce pas, qui ne peut être connu par l'exercice actuel *(art. fortuit). Ailleurs encore, faiſant ſemblant de maintenir la liberté, Diderot dira bien que tout* " *cet enchainement des cauſes & des effets, imagi-* " *né par les philoſophes, pour ſe former des idées* " *repréſentatives du méchaniſme de l'univers, n'a* " *pas plus de réalité que les Tritons & les Nayades*" (art. évidence); *mais d'Alembert & Diderot reviendront ſur cette grande chaîne, & d'Alembert alors vous dira que ſi elle eſt ſouvent imperceptible, elle n'en eſt pas moins* réelle; *qu'elle lie tout dans la nature,* que tous les événemens en dépendent, *comme toutes* les roues d'une montre, *dans leur mouvement,* dépendent les unes des autres; *que depuis* le premier inſtant de notre exiſtence, nous ne ſommes nullement les maîtres de nos mouvemens; *que* s'il y avoit mille mondes exiſtans à la fois, tous ſemblables à celui-ci, & gouvernés par les mêmes loix, tout s'y paſſeroit abſolument de même; que les hommes, en vertu de ces mêmes loix, feroient aux mêmes inſtants les mêmes actions, dans chacun de ces mondes (*art. fortuit*); *& vous ſaurez alors combien eſt chimérique toute la liberté dont l'homme peut jouir*

intentions qu'on leur prêtoit, ſe trouvoient dénuées de fondement.

A cent lieues de Paris, & loin des obſtacles qu'éprouvoit d'Alembert, Voltaire n'eût pas été fâché que ces intentions ſe manifeſtaſſent par des attaques plus directes: il n'aimoit pas certaines reſtrictions familières à d'Alembert: il lui reprocha ſpécialement celle qu'il avoit miſe à l'article de Bayle; d'Alembert répondit: " vous me faites une querelle de Suiſſe, au ſujet Preuves de l'intention.

---

dans ce monde, & qu'il ne peut exercer actuellement. Diderot auſſi reviendra ſur cette chaine qui, article évidence, *n'étoit pas plus réelle que les Tritons & les Nayades, pour vous prouver fort longuement que ſon exiſtence ne ſauroit être conteſtée, ni* dans le monde phyſique, ni dans le monde moral & intelligible (*art. fatalité*) *& vous ſaurez encore à quel point il faut croire à cette liberté ſans laquelle* il n'y a plus ni juſte, ni injuſte, *ni obligation ni droit.*

Ces exemples, auxquels il ſeroit facile d'ajouter, ſuffiront à l'hiſtorien, pour voir combien le plan ſur lequel cette Encyclopédie fut rédigée, répond à l'idée que j'ai donnée de cet ouvrage: combien ſes grands auteurs ſe ſont étudiés à répandre les principes de l'Athéiſme même, du Matérialiſme, du Fataliſme & de toutes les erreurs les plus incompatibles avec cette religion, pour laquelle ils avoient eu ſoin d'annoncer un ſi grand reſpect.

" du dictionnaire de Bayle. Premièrement je " n'ai point dit: heureux s'il eût plus respecté " la Religion & les mœurs: ma phrase est " beaucoup plus modeste: *mais d'ailleurs, qui ne " sait pas que, dans le maudit pays où nous écri- " vons, ces sortes de phrases sont de style de no- " taire, & ne servent que de passeports aux vérités " qu'on veut établir d'ailleurs. Personne au monde " n'y est trompé.* (let. de d'Alembert 10 Oct. 1764).

Dans ce tems où Voltaire étoit tant occupé des articles qu'il envoyoit à d'Alembert pour l'Encyclopédie, ne pouvant se cacher combien il auroit mieux aimé que l'on allât directement au fait, qu'on laissât de côté tous ces ménagements que l'on avoit encore pour la Religion, il écrivoit: " ce qu'on me dit des articles de la " théologie & de la métaphysique me ferre le " cœur: *il est bien cruel d'imprimer le contraire " de ce que l'on pense.* (let. 9 Oct. 1755.) D'Alembert plus adroit, s'entoit combien tous ces ménagemens étoient nécessaires pour n'être pas *traité de fou par ceux même qu'il vouloit convertir*, c'est à dire par ceux dont il vouloit faire autant d'apostats; il prévoyoit le tems où il pourroit répondre: " le genre humain n'est " aujourd'hui si éclairé, que par ce qu'on a eu " la précaution, ou le bonheur de ne l'éclairer " que peu à peu." *(let. du 16 Juil. 1762).*

Quand, sous le nom d'un Prêtre de Lausanne, Voltaire envoyoit des articles trop hardis, d'Alembert encore avoit soin de lui dire: " nous " recevrons avec reconnoissance tout ce qui " nous viendra de la même main. Nous demandons seulement permission à votre hérétique de faire patte de velours, dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe: " *c'est le cas de reculer pour mieux sauter* (let. 21 Juil. 1757.) Pour démontrer en même tems, qu'il n'oublioit jamais cet art de reculer pour mieux sauter, d'Alembert répondoit aux reproches que Voltaire faisoit sur l'article *enfer*: " sans doute nous avons de mauvais articles de " théologie & de métaphysique; mais avec des " censeurs théologiens & un privilége, je vous " défie de les faire meilleurs. *Il y a d'autres* " *articles moins au jour, où tout est réparé.* (ibid).

Comment douter enfin de l'intention précise & décidée des Encyclopédistes, quand on voit Voltaire exhorter d'Alembert à profiter du tems où l'autorité plus occupée d'autres objets, se montroit moins attentive aux progrès des impies, & lui écrire formellement; " *pendant* " *la guerre des Parlemens & des Evêques, les* " *Philosophes auront beau jeu. Vous aurez le* " *loisir de farcir l'Encyclopédie de vérités qu'on* " *n'auroit pas osé dire il y a vingt ans.* (let. à d'Alem. 13 Nov. 1756).

Toutes ces intrigues, toutes ces ſollicitudes de Voltaire ſe concoivent aiſément, quand on ſait à quel point il faiſoit dépendre de l'Encyclopédie le ſuccès de ſa conſpiration. Je m'intéreſſe bien à une bonne piéce de théatre, écrivoit-il à Damilaville, " mais j'aimerois " encore mieux un bon livre de philoſophie, " qui écraſât pour jamais l'Infame. *Je mets* " *toutes mes eſpérances dans l'Encyclopédie.*" (Let. à Damil. 23 May 1764.) Quel hiſtorien, après un aveu ſi formel, pourroit ſe refuſer à regarder cette maſſive compilation, comme ſpécialement deſtinée à devenir l'arſenal de toutes les armes des Sophiſtes contre la Religion?

Diderot dont la marche étoit toujours plus franche juſques dans ſes embuches, ne cachoit pas ce qu'il lui en coutoit de ſe voir ſi ſouvent réduit à employer la ruſe. Il ne diſſimuloit pas combien il eût voulu pouvoir inſérer ſes principes avec moins de réſerve ; & il étoit aiſé de voir ce qu'il entendoit par ſes principes, quand il diſoit que " tout le ſiecle de Louis XIV n'avoit produit que deux hommes dignes de travailler à l'Encyclopédie." De ces deux hommes l'un étoit Perrault, l'autre Boindin. Le premier, on ne ſait trop pourquoi; la raiſon du ſecond étoit plus claire. Boindin qui étoit né en 1676, venoit de mourir avec une réputation ſi publique d'Athéiſme, qu'on avoit refuſé de l'enterrer avec les cérémonies chrétiennes;

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0100
DFG

cette même réputation d'athée lui avoit fait refuſer les portes de l'Académie Françoiſe; & c'étoient là ſes titres à l'Encyclopédie, s'il eût vêcu.

Tel étoit donc l'objet de cet ouvrage; telle étoit l'intention de ſes auteurs coaliſés. D'après leur aveu même, l'eſſentiel n'étoit pas d'y réunir tout ce qui auroit pu en faire le tréſor des ſciences; mais bien d'en faire le dépot de ces prétendues vérités, c'eſt-à-dire de toutes ces impiétés, qu'on n'eût pas oſé dire, lorſque l'autorité veilloit ſur ſes propres intérêts, & ſur ceux de la Religion; de faire paſſer toutes ces impiétés ſous le maſque & le *paſſeport* de l'hypocriſie, de dire à contre cœur quelques vérités religieuſes, *d'imprimer le contraire de ce que l'on penſoit* ſur le Chriſtianiſme, pour ſe ménager l'occaſion d'imprimer tout ce qu'on penſoit contre.

Malgré toutes ces ruſes, les perſonnes zélées pour la Religion s'élevèrent avec force contre l'Encyclopédie; le Dauphin ſe récria ſurtout, & obtint pour un tems la ſuſpenſion de cet ouvrage. Les auteurs eſſuyèrent des dégouts à diverſes repriſes. d'Alembert fatigué ſembloit y renoncer. Voltaire qui ſentoit mieux que perſonne l'importance de ce premier moyen des conjurés, releva leur courage. Loin de ſe relacher lui-même, il travailloit, il demandoit, il envoyoit ſans ceſſe de nouveaux articles. Il

Obſtacles & ſuccès de l'Encyclopédie.

exaltoit ſurtout l'honneur de la perſévérance dans une ſi belle entrepriſe: il montroit à d'Alembert, à Diderot l'opprobre des obſtacles retombant ſur leurs perſécuteurs (*v. ſes lett. années* 1755 & 1756) il les preſſoit, les conjuroit au nom de l'amitié, au nom de la philoſophie, de vaincre les dégouts, de ne pas ſe laiſſer décourager dans une ſi belle carrière (*v. ſes lettres du* 5 *Sept.* 1752 *& du* 13 *Nov.* 1756, *ſurtout du* 8 *Jan.* 1757)

L'Encyclopédie fut enfin terminée: elle parut ſous le ſceau d'un privilège public; & ce premier triomphe annonça aux conjurés tous les autres ſuccès qu'ils pouvoient ſe promettre contre la Religion.

Coopérateurs de l'Encyclopédie.

Pour juger encore mieux de l'intention qui avoit préſidé à cette énorme compilation, l'hiſtorien doit être inſtruit du choix que d'Alembert & Diderot avoient eu ſoin de faire, en ſe donnant des coopérateurs, ſurtout pour la partie religieuſe. Le premier de leurs théologiens fut Raynal. Les Jéſuites qui avoient découvert ſon penchant pour l'impiété, venoient de le chaſſer de leur ſociété. Ce fut là le meilleur de ſes titres auprès de d'Alembert. On ſait à quel point ce frénétique a juſtifié la ſentence de ſes anciens confrères, & le choix des encyclopédiſtes, par ſes déclamations atroces contre la Religion; mais ce qu'on ne ſait pas, & ce qu'il eſt bon de ſavoir, c'eſt l'anec-

dote qui fit rayer Raynal du nombre même des coopérateurs de l'encyclopédie, & lie ſon hiſtoire avec celle d'un ſecond théologien, qui ſans avoir été impie, s'étoit d'abord laiſſé entrainer dans les ſociétés philoſophiques.

Celui-ci étoit l'abbé Yvon, métaphyſicien ſingulier, mais bon homme, & plein de candeur, manquant ſouvent de tout, & autant qu'il croyoit pouvoir le faire honnêtement, faiſant ſervir ſa plume à le ſuſtenter dans ſon indigence. Il avoit fait de la meilleure foi du monde *la défence de l'abbé de Prades*. Je le ſais de lui même: je l'avois entendu défier un théologien de trouver la moindre erreur dans cet ouvrage: & je le vis ſe rendre au premier mot. Je l'ai entendu raconter avec la même ſimplicité, comment il s'étoit laiſſé engager à travailler pour l'Encyclopédie: " j'avois beſoin d'argent, " me dit-il; Raynal me rencontra, & m'ex- " horta à faire quelques articles, ajoutant " qu'on me payeroit bien. J'acceptai l'offre; " mon travail fut remis au bureau par Raynal, " & je reçus de lui vingt cinq louis. Je me " croyois très bien payé, lorsqu'un des librai- " res de l'Encyclopédie, à qui je faiſois part " de ma bonne fortune, me parut fort ſurpris " d'apprendre que les articles remis au bureau " par Raynal, n'étoient pas de lui. Il s'indi- " gna du tour qu'il ſoupçonnoit. Peu de jours " après, je fus mandé au bureau, & Raynal

" qui avoit reçu mille écus en donnant mon " travail pour le ſien, fut condamné à me reſ- " tituer les cent louis qu'il avoit gardés pour " lui. "

Cette anecdote n'étonnera pas ceux qui ſont un peu inſtruits des autres plagiats de Raynal très connu en ce genre. Le Bureau ne voulut plus de lui. Sa conſtance dans ſon impiété le réconcilia pourtant avec d'Alembert & Diderot.

Pour l'honnneur de l'abbé Yvon, je dois ajouter que ſes articles ſur Dieu & ſur l'ame dans l'Encyclopédie, ſont préciſément ceux qui ſerroient le cœur à Voltaire, mais aux quels d'Alembert & Diderot ſuppléerent ſi bien par leurs renvois.

Le troiſième théologien de l'Encyclopédie, ou bien, en comptant comme d'Alembert qui, pour la gloire du bon abbé Yvon, n'oſe pas même parler de lui à Volraire, le ſecond de ces théologiens fut ce fameux abbé de Prades, obligé de s'enfuir en Pruſſe pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les Théſes de ſon impiété pour celles de la Religion. C'étoit la ruſe de ſes Théſes qui avoit trompé l'abbé Yvon: elle fut découverte: le Parlement ſévit contre l'auteur: mais Voltaire & d'Alembert le mîrent ſous protection du Roi de Pruſſe. *(Correſp. de Volt. & d'Alemb. lett. 2 & 3.)*

L'honneur de ce de Prades exige encore que je révéle ici, ce que l'on ne trouve pas dans la correſpondance de ſes protecteurs. Trois ans après ſon eſpèce d'Apoſtaſie publique, il rétracta publiquement ſes erreurs, par une déclaration ſignée du 6. Avril 1754, déteſtant ſes liaiſons avec les Sophiſtes, & ajoutant qu'il *n'avoit pas aſſez d'une vie pour pleurer ſa conduite paſſée.* Il mourut en 1782. *(Dict. hiſt. de Feller.)*

Un nouveau *théologien ou théologal* de l'Encyclopédie fut l'abbé Morrelet, homme infiniment cher à d'Alembert & ſurtout à Voltaire, qui l'appelloit: *Mords les*; parceque ſous prétexte de s'élever contre l'inquiſition, il avoit mordu l'Egliſe de toutes ſes forces. *(V. correſp. de d'Alemb. lett*, 65. & 96; & *lett. à Thiriot*, 26. *Janvier*. 1762.)

La plûpart des écrivains laïques coadjuteurs de l'Encyclopédie, étoient encore bien pires. Je ne diſtinguerai que Dumarſais, cet impie ſi fameux & ſi diffamé, que l'autorité pulique s'étoit vue obligée de détruire l'école qu'il avoit érigée pour y faire ſuccer à ſes éléves tout le venin de ſon impiété. Ce malheureux auſſi rétracta ſes erreurs, mais au lit de la mort ſeulement. Le choix que d'Alembert avoit fait de ſa plume, n'en démontre pas moins quels hommes, & quelle intention devoient ſeconder ſes projets Encyclopédiques.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0105
DFG

Il ne faut pourtant pas cofondre avec ces hommes tous ceux qui ont eu part à cet ouvrage, tels que M M. Formey & de Jaucourt. Ce dernier ſurtout, comme je l'ai déjà dit, a fourni grand nombre d'articles: tout le reproche que l'hiſtoire doit lui faire, eſt d'avoir continué à en fournir, quand il s'apperçut, ou dut s'appercevoir de l'abus qu'on faiſoit de ſon zéle, pour mêler au dépot de ſes vaſtes compilations tous les ſophiſmes & tout l'artifice de l'impiété.

jugement de l'Encyclopédie par Diderot.

Après les deux hommes que je viens de nommer, l'hiſtoire peut, à un fort petit nombre près, comprendre tous les autres auteurs Encyclopédiques dans le tableau qu'en fait Diderot lui même, lors qu'il peint " toute cette " race déteſtable de travailleurs, qui ne ſachant " rien, mais ſe piquant de tout ſavoir, cher- " chèrent à ſe diſtinguer par une univerſalité " déſeſpérante, ſe jettèrent ſur tout, brouillè- " rent tout, gâtèrent tout, & firent de ce pre- " tendu dépot des ſciences, *un gouffre où des* " *eſpèces de chiffonniers jettèrent pêle-mêle une* " *infinité de choſes mal vues, mal digérées, bonnes,* " *mauvaiſes, incertaines, & toujours incohéren-* " *tes.* " Cet aveu eſt précieux quant au mérite intrinſéque de l'Encyclopédie; mais quant à l'intention des auteurs principaux, il en eſt un plus précieux encore de Diderot, dans le même endroit de ſes ouvrages, lors qu'il parle de

l'art qu'il a fallu, des peines, des tourmens qu'il leur en a couté, pour insinuer tout ce qu'on ne pouvoit dire ouvertement sans révolter les préjugés, c'est à dire dans son style, les idées religieuses; & pour les renverser sans qu'on s'en apperçut. *

Dailleurs toute l'ineptie des chiffoniers n'empêcha pas qu'ils ne fussent très utiles aux conjurés. Leurs compilations faisoient masse, & hâtoient l'apparition des volumes. Voltaire, d'Alembert & Diderot, de leur côté, se hâtoient d'inférer à droite & à gauche, dans chaque volume, ce qui tendoit au grand objet. Enfin l'ouvrage fut terminé, les trompêtes & tous les journeaux du parti remplirent le monde de sa renommée. L'univers littéraire y fut trompé; chacun voulut avoir une Encyclopédie. Il s'en fit des éditions de toutes les formes, & de tous les prix. Sous prétexte de corriger, on devint plus hardi. Au moment où la révolution de l'impiété se trouvoit à peu près complette, parut *l'Encyclopédie par ordre de matières*. Lors qu'on la commença, il falloit encore quelque ménagement pour la partie de la religion. Un

Nouvelle Encyclopédie.

* *N. Le texte de Diderot sur les vices de l'Encyclopédie est bien plus long; ne l'ayant pas en main, j'ai pris ce que j'en cite ici, de son article, Diction. des hommes illustres par Dufeller, nouv. edition.*

homme de très grand mérite, Mr. Bergier chanoine de Paris, crut devoir s'en charger, & se rendre aux sollicitations pressantes qu'on lui en faisoit, de peur que la science même de la religion ne fût traitée dans cet ouvrage, par ses plus grands ennemis. Il arriva ce qu'il étoit facile de prévoir. Le travail de ce savant, connu par d'excellens ouvrages contre Rousseau, Voltaire, & les autres impies du jour, ne fit que servir de passe-port à cette nouvelle collection appellée l'Encyclopédie méthodique. Lorsque celle-ci fut commencée, la révolution Françoise étoit sur le point d'éclater. Bientôt les petits impies du jour qui s'étoient chargés de ce travail, sentirent qu'ils pouvoient se passer des ménagements, des égards que leurs prédécesseurs avoient eus pour la religion. Quelque éloge que l'on doive au travail de Mr. Bergier & à quelques autres parties de cet ouvrage, la nouvelle Encyclopédie n'en devint pas moins, à plus juste titre encore que la première, le dépot des sophismes & des principes anti-religeux. Les Sophistes du moment y consommèrent les intentions & les projets de d'Alembert, & de Diderot, relativement à ce premier moyen des conjurés anti-chrétiens.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0108
DFG

CHAPITRE IV.

SECOND MOYEN DES CONJURÉS. EXTINCTION DES JÉSUITES.

L'HYPOCRISIE de d'Alembert & de Voltaire avoit triomphé de tous les obſtacles. Ils avoient ſi bien ſu préſenter les ennemis de l'Encyclopédie, comme autant de barbares & de fanatiques ennemis de toutes les ſciences; ils avoient trouvé ſucceſſivement dans les miniſtres d'Argenſon, Choiſeul & Maleſherbes, des protecteurs ſi puiſſans, que toute l'oppoſition du Grand Dauphin, du Clergé & des écrivains religieux, n'empêchèrent pas que ce dépot de toute impiété ne fût regardé comme un ouvrage déſormais néceſſaire. Il étoit devenu en quelque ſorte le fondement de toutes les bibliothéques publiques & particulières, ſoit en France, ſoit même dans tous les pays étrangers. C'étoit par-tout le livre à conſulter ſur toute ſorte d'objets. C'étoit bien plus ſpécialement encore le livre où toute ame ſimple, ſous prétexte de s'inſtruire, pouvoit, ſans s'en appercevoir, avaler le poiſon de l'incrédulité, celui où tout Sophiſte & tout impie devoient trouver des armes contre la Religion. Les conjurés s'applaudiſſoient de ce premier moyen.

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0109 DFG

Ils ne se dissimulèrent pas qu'il existoit des hommes dont le zéle, la science, la considération & l'autorité pouvoient encore faire avorter la conjuration. L'Eglise avoit ses défenseurs dans le corps des Evêques & dans tout le clergé du second ordre. Elle avoit de plus, un grand nombre de corps religieux, que le clergé séculier pouvoit regarder comme des troupes auxiliaires & toujours prêtes à s'unir à lui, pour la cause du Christianisme. Avant de dire comment les conjurés s'y prirent pour ôter à l'Eglise tous ses défenseurs, je dois dabord parler d'un projet que Fréderic forma pour la ruiner, & dont nous verrons naître la résolution de commencer par la destruction des Jésuites, pour arriver à celle de tous les autres ordres religieux, à celle des Evêques & de tout le Sacerdoce.

Vœu général des Conjurés sur les corps religieux.

En l'année 1743, Voltaire avoit été chargé d'une négociation secrète auprès du Roi de Prusse. Parmi les lettres qu'il écrivoit alors de Berlin, il en existe une adressée au Ministre Amelot, & conçue en ces termes: " dans le " dernier entretien que j'eus avec sa Ma- " jesté Prussienne, je lui parlai d'un imprimé " qui courut, il y a six semaines, en Hollande, " dans lequel on propose des moyens de paci- " fier l'Empire, en sécularisant des princi- " pautés ecclésiastiques, en faveur de l'Empe- " reur & de la Reine d'Hongrie. Je lui dis

Ier. plan de Fréderic pour ruiner l'église.

" que je voudrois de tout mon cœur le succès
" d'un pareil projet; que c'étoit rendre à
" César ce qui appartient à César; que l'Eglise
" ne devoit que prier Dieu & les Princes; que
" les Bénédictins n'avoient pas été institués
" pour être Souverains, & que cette opinion
" dans laquelle j'avois toujours été, m'avoit fait
" beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'a-
" voua que c'étoit lui qui avoit fait imprimer
" le projet. Il me fit entendre qu'il ne seroit
" pas fâché d'être compris dans ces restitutions
" que les prêtres doivent, dit-il, en conscience
" aux Rois, & qu'il embelliroit volontiers
" Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain
" qu'il veut parvenir à ce but, & ne procurer
" la paix que quand il verra de tels avatanges.
" C'est à votre prudence à profiter de ce
" dessein secret, qu'il n'a confié qu'à moi."
(*corresp. génér. lett.* 8 *Oct.* 1743.)

Effets de ce plan à la cour de Versailles.

Au moment où cette lettre fut écrite, la Cour de Louis XV se rempliſſoit de ministres pensant comme Voltaire & Fréderic sur la Religion. Ils ne trouvèrent pas autour d'eux des électeurs ecclésiastiques à dépouiller; mais ils virent un grand nombre de religieux, dont les possessions réunies pouvoient fournir de grandes sommes. Ces ministres conçurent que, si le plan de Fréderic ne pouvoit pas encore être suivi, il n'étoit pas du moins impossible d'en tirer, avec le tems, un certain parti pour

la France. Le Marquis d'Argenſon Conſeiller d'état, & miniſtre des affaires étrangères, étoit un des plus grands protecteurs de Voltaire: ce fut lui qui entra le premier dans ſes vues pour dépouiller l'Egliſe, & qui traça le plan à ſuivre pour la deſtruction des Religieux.

Projet du Miniſtre d'Argenſon contre les religieux.

La marche de ce plan devoit être lente & ſucceſſive, crainte d'effaroucher les eſprits: d'abord on ne devoit détruire & ſéculariſer que les ordres les moins nombreux. Peu à peu on devoit rendre l'entrée en religion plus difficile, en ne permettant la profeſſion qu'à un age où l'on s'eſt ordinairement décidé pour un autre genre de vie. Les biens des couvens ſupprimés devoient être d'abord employés à des œuvres pies, ou même réunis aux évêchés; mais le tems devoit auſſi arriver où, tous les ordres religieux ſupprimés, on devoit faire valoir les droits du Roi comme grand Suzerain, & appliquer à ſon domaine tout ce qui leur avoit appartenu, & même tout ce qu'en attendant, on avoit réuni aux évêchés.

Les miniſtres en France changent bien ſouvent, diſoit un Légat obſervateur; mais les projets une fois admis par la Cour de France, reſtent, ſe perpétuent juſqu'au moment propice pour l'exécution. Celui qu'avoit formé Mr. d'Argenſon pour la deſtruction des corps religieux, avoit été rédigé avant 1745. Il étoit encore ſur la cheminée du premier miniſtre

Maurepas, quarante ans après. Je le fais d'un religieux bénédictin, nommé de Bevis, savant distingué que Mr. de Maurepas estimoit, chérissoit au point de vouloir l'engager à quitter son ordre, afin de lui procurer quelque bénéfice séculier. Le bénédictin repoussoit toutes ces offres. Pour le déterminer à les accepter, le ministre lui dit qu'également il faudroit tôt ou tard s'y résoudre ; & pour l'en convaincre, il lui donna à lire le plan de Mr. d'Argenson, que l'on suivoit depuis long tems, & qui devoit bientôt se consommer.

La preuve que l'avarice seule n'avoit pas dicté ce projet, c'est qu'il détruisoit non seulement les ordres rentés, mais aussi tous ceux qui ne possédant rien, ne pouvoient rien offrir à voler par leur destruction.

Presser l'exécution de ce projet, ou le dévoiler avant que les sophistes de l'Encyclopédie n'eussent disposé les esprits à s'y prêter, c'étoit l'exposer à de trop grands obstacles. Il fut donc enseveli dans les bureaux de Versailles pendant quelques années. En attendant, les ministres voltairiens favorisoient sous main tous les progrès de l'incrédulité : d'un côté ils sembloient poursuivre les philosophes, & de l'autre ils les enhardissoient. Ils ne permettoient pas à Voltaire de rentrer dans Paris, & il se trouvoit *tout ébahi de recevoir une pancarte du Roi* qui rétablissoit sa pension *supprimée depuis douze ans*.

(let. à Dameville 9 Janv. 1762). Des premiers commis, & des miniſtres lui prêtoient leur nom & leur cachet, pour ſa correſpondance avec tous les impies de Paris, & pour les complots anti-religieux dont ils connoiſſoient tous les ſecrets. *(let. à Marmontel 13 Août 1760)*. C'eſt là cette partie de la conſpiration anti-chrétienne dont Condorcet décrit lui-même les manœuvres, quand il nous dit: " ſouvent un " Gouvernement récompenſoit d'une main " les philoſophes, en payant de l'autre leurs " calomniateurs, les proſcrivoit & s'honoroit " que le ſort eût placé leur naiſſance ſur ſon " territoire, les puniſſoit de leurs opinions & " auroit été humilié d'être ſoupçonné de ne " pas les partager *(eſquiſſe d'un tableau hiſt. par Condorcet 9 époque)*,

Choiſeul d'intelligence avec les Philoſophes.

Cette perfide intelligence des miniſtres du Roi très Chrétien avec les conjurés anti-chrétiens hâtoit les progrès de la ſecte. Enfin le plus impie & le plus deſpote de ces miniſtres crut le tems arrivé où il pouvoit frapper le coup le plus déciſif pour la deſtruction des corps religieux. Ce miniſtre eſt le Duc de Choiſeul. De tous les protecteurs de l'impiété, il fut dans tout le tems de ſa puiſſance celui ſur lequel Voltaire comptoit le plus. Auſſi Voltaire écrivoit-il à d'Alembert: " ne craignez pas du tout que le Duc " de Choiſeul vous barre, je vous le répéte, " je ne vous trompe pas: il ſe fera un mérite

" de vous servir. (*let.* 68 *an.* 1760.) Nous " avions été un peu allarmés de certaines " terreurs paniques, disoit-il encore à Mar- " montel, jamais crainte ne fut plus mal fon- " dée; Mr. le Duc de Choiseul & Mde. de " Pompadour connoissent la façon de penser de l'oncle & de la niéce: on peut nous tout envoyer sans risque." Telle étoit enfin sa confiance à la protection que ce même Duc accordoit aux sophistes contre la Sorbonne & l'Eglise, qu'il s'écrioit dans ses transports; *vive le ministère de France, vive surtout Mr le Duc de Choiseul.* (let. à Marmontel 13 Août 1760, 2 Sep. 1767.)

Comment il fait résoudre la destruction des Jésuites; & pourquoi il commence par eux.

Cette confiance du chef des conjurés ne pouvoit pas être mieux méritée; Choiseul avoit repris le projet du Comte d'Argenson; les Ministres crûrent y voir une source de richesses pour l'Etat; plusieurs cependant se trouvoient encore loin de chercher par la destruction des Moines, celle de la religion; ils ne crûrent pas même qu'on pût se passer de tous. Ils firent d'abord excepter les Jésuites, de la proscription. C'étoit préciséement par ceux-ci que Choiseul vouloit commencer. Son intention étoit même connue par une anecdote qui déjà se répétoit chez les Jésuites. Je les ai entendus raconter entre eux, qu'un jour Choiseul conversant avec trois Embassadeurs, l'un de ceux-ci lui dit que s'il avoit jamais quelque pouvoir,

il détruiroit tous les corps religieux excepté les Jéſuites, par ce qu'au moins ceux-ci étoient utiles pour l'éducation. " Et moi, reprit Choi- " ſeul, ſi jamais je le puis, je ne détruirai que " les Jéſuites, par ce que leur éducation dé- " truite, tous les autres corps religieux tom- " beront d'eux-mêmes. " Cette politique étoit profonde. Il eſt conſtant que détruire en France, un corps qui, à lui ſeul, étoit chargé de la plus grande partie des colléges, c'étoit dans un inſtant tarir la ſource de cette éducation chrétienne, qui fourniſſoit aux divers ordres religieux, le plus grand nombre de leurs ſujets. Malgré l'exception du conſeil, Choiſeul ne déſeſpera pas de l'ammener à ſon opinion.

Les Jéſuites furent ſondés; on ne les trouva nullement diſpoſés à ſeconder la deſtruction des autres corps religieux, mais à repréſenter au contraire tous les droits de l'égliſe, & à les maintenir de toute l'influence qu'ils pouvoient avoir ſur l'opinion publique, ſoit par leurs diſcours, ſoit par leurs écrits. Il fut alors facile à Choiſeul de faire entendre au Conſeil, que ſi l'on vouloit jamais procurer à l'état les reſſources qui devoient lui venir des poſſeſſions religieuſes, il falloit commencer par les Jéſuites.

Je ne donne encore cette anecdote que comme la tenant des Jéſuites, & comme devenue, par les faits au moins, aſſez vraiſemblable pour

n'être pas abſolument négligée par l'hiſtoire. Mon objet au reſte, n'eſt point ici d'examiner ſi ces religieux méritèrent, ou non, le ſort qu'ils eſſuyèrent, mais uniquement de montrer la main qui ſe cachoit, & les hommes qui, ſuivant l'expreſſion de d'Alembert, *avoient donné les ordres* pour la deſtruction de cette ſociété. Eſt-il vrai que cette deſtruction des Jéſuites à été conçue, preſſée, méditée par les conjurés, & regardée par eux comme un des grands moyens pour arriver à l'anéantiſſement du Chriſtianiſme? Voilà uniquement ce que l'hiſtorien doit chercher à conſtater relativement à cette conſpiration antichrétienne. Pour cela il faut voir quelle étoit la deſtination des Jéſuites; combien l'idée qu'on avoit alors d'eux, tendoit en général à les rendre odieux aux conjurés. Il faut ſurtout entendre les conjurés eux-mêmes ſur la part qu'ils eurent, & l'intérêt qu'ils prirent à la deſtruction de cette ſociété.

Ce que c'étoit que le corps des Jéſuites.

Les Jéſuites étoient un corps de vingt mille religieux, répandus dans tous les pays catholiques; ils étoient ſpécialement dévoués à l'éducation de la jeuneſſe. Ils ſe livroient auſſi à la direction des conſciences, à la prédication; par un vœu ſpécial, ils s'engageoient à faire les fonctions de miſſionnaires, partout où les Papes les enverroient prêcher l'Evangile. Formés avec ſoin à l'étude des lettres, ils avoient produit un grand nombre d'auteurs, & ſurtout

de théologiens appliqués à combattre les diverſes erreurs qui s'élevoient contre l'égliſe. Dans ces derniers tems, en France ſurtout, ils avoient pour ennemis les Janſéniſtes & les ſoi-diſant philoſophes. Leur zele pour l'égliſe catholique étoit ſi connu & ſi actif, que le Roi de Pruſſe les appelloit *les gardes du corps du Pape.* (Lett. du Roi de P. à Volt. 154 1767.

Opiuion des Evêques ſur les Jéſuites.

L'aſſemblée du Clergé compoſée de cinquante Prélats, Cardinaux, Archévêques ou Evêques François, conſultée par Louis XV. lorſqu'il fut queſtion de détruire cette ſociété, répondit expreſſément: " les Jéſuites ſont très " utiles à nos diocèſes, pour la prédication, " pour la conduite des ames, pour établir, " conſerver & renouveller la foi & la piété " par les miſſions, les congrégations, les re- " traites qu'ils font, avec notre approbation, " & ſous notre autorité. Par ces raiſons, nous " penſons, Sire, que leur interdire l'inſtructi- " on, ce ſeroit porter un notable préjudice à " nos diocèſes, & que pour l'inſtruction de la " jeuneſſe, il ſeroit très difficile de les rempla- " cer avec la même utilité, ſurtout dans les " villes de provinces où il n'y a point d'uni- " verſités. " (*avis des Evêques An.* 1761.)

Voilà l'idée que l'on avoit en général parmi les catholiques de ces religieux. Voilà auſſi ce que l'hiſtoire ne doit pas diſſimuler

pour faire concevoir combien leur deſtruction devoit naturellement entrer dans le plan des conjurés antichrétiens. Elle fut dans le tems attribuée au Janſéniſme; & il eſt certain que les Janſéniſtes ſe montrèrent très ardens pour en venir à bout. Mais le Duc de Choiſeul, & cette fameuſe courtiſanne, la Marquiſe de Pompadour, qui regnoient alors en France ſous le nom & à l'ombre de Louis XV. n'aimoient pas plus les Janſéniſtes que les Jéſuites. Le Duc & la Marquiſe avoient tous les ſecrets des conjurés Sophiſtes, par cela ſeul qu'ils avoient celui de Voltaire. (*Lett. de Volt. à Marmontel* 13. *Août.* 1760.) Et Voltaire, ainſi qu'il s'en explique lui-même, auroit voulu *qu'on envoyât chaque Jéſuite dans le fond de la mer avec un Janſéniſte au cou.* (Lett. à Chabanon.)

Les Janſéniſtes ne furent donc que les dogues, ou la meute lancée par Choiſeul, la Pompadour & les philoſophes, contre les Jéſuites. Mais Choiſeul lui-même & la Pompadour, quel intérêt les preſſoit ſi fort, & quelle main les dirigeoit? Le Miniſtre d'abord étoit un de ces hommes dont toute la conduite décèle hautement l'impiété. La courtiſanne avoit à ſe venger du Jéſuite de Sacy, qui refuſoit de lui adminiſtrer les Sacremens, à moins qu'elle ne réparât, en quittant la Cour, le ſcandale de ſa vie publique avec Louis

XV. L'un & l'autre, d'après les lettres de Voltaire, avoient toujours été les grands protecteurs des nouveaux Sophiſtes, le Miniſtre ſurtout favoriſoit ſous main tous leurs ſecrets, autant que les circonſtances le permettoient à ſa politique. *(V. Lett. de Volt. à Marmontel 21. Août. 1767.)* Or voici quels étoient relativement aux Jéſuites le ſecret des conjurés. Il ne faut encore que les entendre les uns après les autres, pour en dévoiler la profondeur. Ecoutons d'abord ce que d'Alembert écrivoit à Voltaire, dans le preſſentiment de ſa victoire ſur les Jéſuites, & des grands avantages que la conjuration devoit retirer de leur chute.

Aveux de d'Alembert ſur la deſtruction des Jéſuites.

" Ecraſez l'infame, me répétez vous ſans " ceſſe, *(c'eſt à dire écraſez la Religion Chréti-* " *enne.)* Eh mon Dieu, laiſſez-la ſe précipiter " elle-même! Elle y court plus vite que vous " ne penſez. Savez-vous ce que dit Aſtruc? " Ce ne ſont point les Janſéniſtes qui tuent les " Jéſuites; c'eſt l'Encyclopédie, mordieu, c'eſt " l'Encyclopédie. Il pourroit bien en être " quelque choſe; & le Maroufle d'Aſtruc eſt " comme Paſquin; il parle quelquefois d'aſſez " bon ſens. Pour moi qui vois tout, en ce " moment, couleur de roſe, je vois d'ici les " Janſéniſtes mourant de leur belle mort, l'an- " née prochaine, après avoir fait périr cette " année les Jéſuites de mort violente, la tolé-

" rance s'établit, les Proteſtants rappellés, les " prêtres mariés, la confeſſion abolie, & le " fanatiſme (ou l'infame) écraſé ſans qu'on " s'en apperçoive" (*lettre* 100.)

Dans le langage des conjurés eux-mêmes, telle eſt donc la véritable part qu'ils ont à la mort des Jéſuites. Telle en eſt la vraie cauſe, tel eſt l'eſpoir qu'ils en conçoivent: ils ont ſouffle la haine, & prononcé l'arrêt de mort; les Janſéniſtes, après avoir ſi bien ſervi les conjurés, doivent périr eux-mêmes; les Calviniſtes reviendront, périront à leur tour; tout ce que les Sophiſtes appellent fanatiſme, toute Religion Chrétienne ſera écraſée, il ne reſtera plus que les conjurés & leurs adeptes.

D'Alembert ne voit dans les Parlemens même que des magiſtrats aveuglés qui, par la deſtruction des Jéſuites, ſecondent ſans le ſavoir, les intentions des philoſophes. C'eſt dans ce ſens qu'il écrivoit à Voltaire encore "les " Jéſuites n'ont plus les rieurs pour eux depuis " qu'ils ſe ſont brouillés avec la philoſophie; " ils ſont à préſent aux priſes avec les gens du " Parlement, qui trouvent que la Société de " Jéſus eſt contraire à la ſociété humaine, " comme la Société de Jéſus trouve de ſon " côté, que l'ordre du Parlement, n'eſt pas " l'ordre de ceux qui ont le ſens droit; & *la* " *philoſophie jugeroit que la Société de Jéſus &* " *le Parlement ont tous deux raiſon.* " (lett. 98

an. 1761.) C'eſt dans ce ſens encore qu'il mandoit, toujours à Voltaire; " l'évacuation du " Collége de Louis le Grand (*Collége des " Jéſuites à Paris*) nous occupe beaucoup plus " que celle de la Martinique. Par ma foi, " ceci eſt très ſérieux, & les claſſes du Parle- " ment n'y vont pas de main morte. Ils " croient ſervir la religion, mais ils ſervent la " *raiſon, ſans s'en douter*. Ce ſont des exécu- " teurs de la haute juſtice pour la *philoſophie*, " *dont ils prennent les ordres ſans le ſavoir*. " (lett. 100) Toujours plein de ſon idée, au moment où il voit les ordres de l'Encyclopédie près de s'exécuter, il s'ouvre franchement ſur la cauſe de ſes vengeances; il va juſqu'à s'adreſſer au Dieu qu'il ne croit pas, de peur que ſa proie ne lui échappe. Il écrit encore: " la " philoſophie touche peut-être au moment où " elle va être vengée des Jéſuites. Mais qui " la vengera des autres fanatiques? Prions " Dieu, mon cher confrère, que la raiſon ob- " tienne de nos jours ce triomphe. " (*lett.* 90 1761.)

Le jour de ce triomphe arrive, d'Alembert l'annonce encore comme l'objet tant déſiré; " enfin, s'écrie-t-il, le ſix du mois prochain, " nous ſerons délivrés de la canaille Jéſuiti- " que. Mais la raiſon en ſera-t-elle mieux, & " l'infame plus mal? " (*lett.* 102.)

Ainſi l'abolition de cette Religion Chrétienne toujours déſignée ſous l'affreuſe formule, ſous le mot d'*infame*, dans le langage des conjurés, ſe trouve toujours unie à leurs vœux & à leur joie ſur la deſtruction des Jéſuites. D'Alembert étoit ſi perſuadé de l'importance de ſon triomphe ſur cette ſociété, que, redoutant un jour ce qu'on lui avoit dit de la prétendue reconnoiſſance de Voltaire pour ſes anciens maîtres, il ſe hâta de lui écrire: " ſavez vous " ce qu'on me dit hier? Que les Jéſuites com- " mençoient à vous faire pitié, & que vous " feriez preſque tenté d'écrire en leur faveur, " s'il étoit poſſible de rendre intéreſſans, des " gens que vous avez rendus ſi ridicules. *Cro-* " *yez moi, point de foibleſſe humaine*; laiſſez la " canaille Janſéniſte nous défaire de la canail- " le Jéſuitique; & n'empêchez pas ces arai- " gnées de ſe dévorer les unes les autres. " *(lett. du 15 Sept. 1762.)*

Rien n'étoit moins fondé que cette allarme ſur la foibleſſe de Voltaire. Il ne faiſoit pas ſecrétement les réquiſitoires des Avocats Généraux du Parlement, comme d'Alembert étoit accuſé d'avoir fait celui de Mr. de la Chalotais, le plus ruſé & le plus virulent de tous ceux qui parurent contre les Jéſuites; mais il n'en travailloit pas moins efficacement à leur perte. Il compoſoit, & faiſoit circuler des mé-

Aveux de Voltaire

moires contre eux. (*lett. au Marq. d'Argence de Dirac*, 26 *fev.* 1762.)

S'il leur connoiſſoit quelques protecteurs parmi les grands, il mettoit tout ſon zéle à les tourner contre eux. C'eſt ainſi qu'il écrivoit, par exemple, au Duc de Richelieu: " on ma " dit, Monſeigneur, que vous aviez favoriſé " les Jéſuites à Bordeaux. Tachez d'ôter tout " crédit aux Jéſuites. " (*lett. du* 27 *Novemb.* 1761.) C'eſt ainſi encore qu'il ne rougiſſoit pas de reprocher au Roi de Prúſſe d'avoir offert un azyle à ces malheureuſes victimes du complot. (*lett. du* 5 *Novemb.* 1773.) Tout auſſi haineux que d'Alembert, il marquoit de même, ſur le ton des injures les plus groſſiéres, toute ſa joie, lorsqu'il étoit inſtruit de leurs déſaſtres; & l'on voit par ſes lettres, avec quels adeptes il la partageoit, quand il écrit au marquis de Villevielle: " je me réjouis avec mon brave Chevalier de " l'expulſion des Jéſuites. Le Japon commen- " ça par chaſſer ces frippons de Loyola; les " Chinois ont imité le Japon, la France & " l'Eſpagne imitent les Chinois. Puiſſe-t-on " exterminer tous les moines qui ne valent " pas mieux que ces frippons de Loyola. Si " on laiſſoit faire la Sorbonne, elle ſeroit pire " que les Jéſuites. On eſt environné de monſ- " tres. On embraſſe notre digne Chevalier; " *on l'exhorte à cacher ſa marche aux ennemis.* " (let. du 27 Avril 1767.)

Quels exemples que ceux qu'allegue ici le philoſophe de Fernei! Celui du Japon, c'eſt à dire, de ſon féroce Taïkoſama, qui ne chaſſe ou ne crucifie les miſſionnaires Jéſuites, qu'en verſant dans ſon empire, le ſang de mille & mille martyrs, pour y éteindre le Chriſtianiſme! (v. l'hiſt. du Japon par Charlevoix) celui de la Chine infiniment plus moderèe ſans doute, mais où chaque perſécution contre les mêmes miſſionnaires a toujours été ſuivie ou précédée de la défence de prêcher l'Evangile! L'homme qui s'appuie ſur de ſemblables autorités, n'a-t-il pas évidemment formé le même vœu!

Il eſt à remarquer que Voltaire n'oſe pas rapporter ici l'exemple du Portugal ou du tyran Carvaho. * La vraie raiſon de ce ſilence, c'eſt que Voltaire, avec tout le reſte de l'Europe, ſe voyoit forcé de convenir que la conduite de ce miniſtre à l'égard de Malagrida & de la prétendue conſpiration des Jéſuites en Portugal, étoit *l'excès du ridicule joint à l'excès d'horreur* (ſiecle de Louis XV. chap. 33.)

---

* *N. J'ai vu des perſonnes inſtruites, penſant que la perſécution excitée contre les Jéſuites en Portugal, n'étoit pas ſans liaiſon avec la conſpiration philoſophique; qu'elle n'étoit qu'un premier eſſai de ce que l'on pourroit tenter contre eux par-tout ailleurs. Cela pourroit être; la politique & l'influence de Choiſeul, le caractère de Carvalho ſont aſſez*

Il eſt à remarquer auſſi que les Sophiſtes conjurés, ſurtout Damilaville, ayant fait leur poſſible pour mettre ſur le compte des Jéſuites l'aſſaſſinat de Louis XV, Voltaire répondit: " mes frères, vous devez vous appercevoir " que je n'ai pas ménagé les Jéſuites; mais je " ſouleverois la poſtérité en leur faveur, ſi je " les accuſois d'un crime dont l'Europe & " Damien les ont juſtifiés—je ne ſerois qu'un " vil écho des Janſéniſtes, ſi je parlois autre- " ment. " *(Lett à Damilav. 2 Mars, 1763.)*

Malgré ce peu d'accord dans les accuſations intentées aux Jéſuites, aſſuré que Voltaire n'en eſt pas moins conſtant que lui dans toute cette guerre, d'Alembert lui envoie ſa prétendue hiſtoire de ces religieux, ouvrage ſur lequel il faut encore l'entendre s'exprimer lui-

---

connus pour ne pas contrarier cette opinion; mais je n'ai point de preuves ſur l'intelligence ſecréte de ces deux miniſtres; & d'un autre côté, la férocité & la ſcélérateſſe de Carvalho ont été miſes dans un ſi grand jour; il a fait mourir, il a tenu dans une longue & cruelle captivité, tant de victimes démontrées innocentes par le décret rendu le 8 Avril 1771, qu'il n'avoit beſoin que de lui-même, pour tous les forfaits, & toute la tyrannie dont ſon miniſtère eſt un affreux tiſſu. (V. les mémoires & les anecdotes de Mr. de Pombal; les diſcours ſur l'hiſt. par le Comte d'Albon &c.

même, pour voir avec quel art l'atroce hypocrisie s'étoit appliquée à le tourner vers le grand objet de la conspiration. " Je recom-
" mande ce livre à votre protection, écrit-il à
" Voltaire, & je crois qu'en effet il pourra
" être utile à la cause commune, & que la
" superstition, avec toutes les révérences que
" je fais semblant de lui faire, ne s'en trou-
" vera pas mieux. Si j'étois, comme vous,
" assez loin de Paris, *pour lui donner de bons*
" *coups de bâtons*, assurément ce seroit de tout
" mon cœur, de toute mon ame, de toutes
" mes forces, comme on prétend qu'il faut
" aimer Dieu. Mais *je ne suis posté que pour lui*
" *donner des croquignoles*, en lui demandant
" pardon de la liberté grande ; & il me semble
" que je ne m'en suis pas mal acquitté. *(Lett. du 3 Janv. 1765.)*

Ce n'est plus simplement la bassesse des expressions qui revolte dans cette confidence, c'est encore la profondeur de cette hypocrisie, de cette dissimulation dont nos soi-disant philosophes se font l'aveu entr'eux. Certes, si l'artifice, les ruses les plus noires & les plus laches sont le grand appanage des conjurés, l'Histoire en trouvera difficilement des exemples plus odieux, des aveux plus frappans.

Etrange conduite & aveux de Fréderic.

Quant à Fréderic, dans toute cette guerre Anti-jésuitique, il se conduisit d'une manière qui ne peut être rendue que par lui-même. Il

voyoit dans les Jèſuites *les Gardes du Corps de la Cour de Rome*, les Grenadiers de la Religion; comme tels, il les déteſtoit, & il applaudiſſoit à leur deſtruction; il ſe joignott contre eux au triomphe des conjurés: mais il voyoit auſſi dans cette ſociété, un corps extrémement utile, & même néceſſaire à ſes états; comme tels, il les conſerva encore quelques années, il réſiſta aux ſollcitations de Voltaire & de tout le Philoſophiſme. On diroit même qu'il les aimoit, les eſtimoit franchement, quand on l'entend répondre en ces termes à Voltaire: " pour moi " j'aurois tort de me plaindre de Ganganelli; " il me laiſſe mes chers Jéſuites que l'on per- " ſécute par tout. J'en conſerverai la pré- " cieuſe graine, pour en fournir à ceux qui " voudoient cultiver chez eux cette plante ſi " rare." *(Lett. du 7 Juillet 1770.)* Fréderic daigna même entrer avec Voltaire dans de plus grands détails, comme pour ſe juſtifier de la réſiſtance qu'il oppoſoit aux vues, aux ſollicitations des conjurés. " J'ai conſervé cet " ordre, tant bien que mal, répondoit-il, tout " hérétique que je ſuis, & puis encore incré- " dule. En voici les raiſons:

" On ne trouve dans nos contrées aucun " Catholique lettré, ſi ce n'eſt parmi les Jé- " ſuites. Nous n'avions perſonne capable de " tenir les claſſes. Nous n'avions ni Pères de " l'Oratoire, ni Puriſtes, (Piariſtes, ou Pères

" des écoles Pies) il falloit donc conserver les " Jésuites, ou laisser périr toutes les Ecoles. " Il falloit donc que l'Ordre subsistât, pour " fournir des professeurs, à mesure qu'il venoit " à en manquer; & la fondation pouvoit " fournir la dépense à ces fraix: elle n'auroit " pas été suffisante pour payer des professeurs " laïques. De plus, c'étoit à l'université des " Jésuites que se formoient les Théologiens " destinés à remplir les Cures. Si l'Ordre " avoit été supprimé, l'université ne subsiste- " roit plus, & l'on auroit été obligé d'envoyer " les Siléſiens étudier leur Théologie en Bo- " hême, ce qui auroit été contraire aux " principes fondamentaux du gouvernement. *(Lett. du 8 Novembre 1777.)*

Ainsi s'exprimoit Fréderic, quand il parloit en Roi, quand il croyoit pouvoir exposer les raisons politiques de sa conduite; & on voit qu'il avoit bien saisi celles qui pouvoient l'engager à se désister en ce point, de l'objet des conjurés. Mais je l'ai dit: il y avoit deux hommes dans Fréderic. Il y avoit dans lui le Roi, qui se croyoit obligé de conserver les Jésuites, & le Sophiste, qui conspiroit avec Voltaire, l'impie qui applaudissoit aux pertes que faisoit la religion, en perdant les Jésuites. En cette qualité d'impie, Fréderic s'expliquoit plus librement avec les conjurés. Il se félicitoit, aussi bien que d'Alembert, de voir dans

l'abolition des Jéſuites, un préſage aſſuré pour lui, de l'abolition de tout Chriſtianiſme. Sur le ton du ſarcaſme, alors il écrivoit: " quel mal-
" heureux ſiecle pour la cour de Rome! On
" l'attaque ouvertement en Pologne; on
" chaſſe *ſes Gardes du Corps* de France & de
" Portugal, & il paroît qu'on en fera autant
" en Eſpagne. Les philoſophes ſappent ou-
" vertement les fondemens du Trône Apoſ-
" tolique; on perſifle le grimoire du Magicien;
" on éclabouſſe l'auteur de la ſecte; on
" prêche la tolérance, tout eſt perdu; il faut
" un miracle pour ſauver l'Egliſe. C'eſt elle
" qui eſt frappée d'un coup d'apopléxie terri-
" ble; & vous, (*Voltaire*) vous aurez la conſo-
" lation de l'enterrer, & de faire ſon épitaphe,
" comme vous fites autrefois pour la Sorbo-
" ne." (*Lett.* 154 *an.* 1767.)

Quand ce que Fréderic prévoyoit des Eſpagnols fut enfin arrivé, il ne put contenir ſa joie. Il écrivit encore à Voltaire: " voilà
" pourtant un nouvel avantage que nous ve-
" nons d'emporter en Eſpagne; les Jéſuites
" *ſont chaſſés du royaume*. De plus, les Cours de
" Verſailles, de Vienne, de Madrid ont de-
" mandé au Pape la ſuppreſſion d'un grand
" nombre de couvens. On dit que le St. Père
" ſera obligé d'y conſentir, quoiqu'en enra-
" geant. Cruelle révolution! A quoi ne doit
" pas s'attendre le ſiecle qui ſuivra le nôtre!

" La coignée eſt miſe à la racine de l'arbre;
" d'une part les Philoſophes s'élevent con-
" tre les abus d'une ſuperſtition révérée;
" d'une autre les abus de la diſſipation forcent
" les Princes à s'emparer des biens de ces
" reclus, les ſuppots & les trompettes du fa-
" natiſme. Cet édifice ſappé par ſes fonde-
" mens va s'écrouler; & les nations tranſcri-
" ront dans leurs annales, que Voltaire fut le
" Promoteur de cette révolution, qui ſe fit au
" dixneuvième ſiecle, dans l'eſprit humain. "
(*Lett. du 5 Mai* 1767.)

Nouveaux aveux de d'Alem. & de Volt.

Longtems combattu par la diverſité de ces opinions, comme ſophiſte & comme roi, Fréderic ne cédoit pas encore aux ſollicitations des conjurés. Celles de d'Alembert ſurtout étoient vives & fréquentes. On ne peut mieux juger de l'importance qu'il mettoit au ſuccès, que parcequ'il en dit lui-même. " Mon reſ-
" pectable Patriarche, écrit-il à Voltaire, ne
" m'accuſez pas de ne pas ſervir la bonne
" cauſe; *perſonne peut-être ne lui rend plus de*
" *ſervices que moi:* ſavez-vous à quoi je travaille
" actuellement? A faire chaſſer de Siléſie *la*
" *canaille Jéſuitique*, dont votre ancien diſciple
" n'a que trop envie de ſe débarraſſer, atten-
" du les trahiſons & les perfidies qu'il m'a dit
" lui-même en avoir éprouvées durant la
" dernière guerre. Je n'écris point de lettres
" à Berlin, où je ne diſe *que les philoſophes de*

" *France ſont étonnés que le roi des philoſophes*, " *le protecteur déclaré de la philoſophie*, tarde ſi " longtemps à imiter les rois de France & " de Portugal. Ces lettres ſont lues au roi, " qui eſt très ſenſible, comme vous le ſavez, " à ce que les vrais croyans penſent de lui; " & cette ſemence produira ſans doute un bon " effet, moyennant la grace de Dieu, qui " comme le dit très bien l'écriture, tourne " le cœur des rois comme un robinet." (*lett. de d'Alem. à Volt.* 15 *Décem.* 1763.)

Il m'en coute de tranſcrire ces plattes bouffonneries dont d'Alembert accompagne la noirceur de ſes complots & le ſang froid de ſes perſécutions ſouterraines contre une ſociété, dont pour lui tout le crime étoit de ne pas penſer comme lui ſur la religion. J'épargne à mes Lecteurs bien d'autres expreſſions de cette eſpèce ou même plus indécentes; mais au moins faut-il que l'on voye quelquefois ces prétendus grands hommes dans leur deſhabillé, & comme ils ſont petits, vils & mépriſables avec tout leur orgueil, quand ils ſe montrent tels qu'ils ſont.

Au reſte, toutes ces ſollicitations auprès de Fréderic produiſirent leur effet bien plus tard que d'Alembert ne l'eût voulu; puiſque 15 ans plus tard, Fréderic conſervoit encore *ſes chers Jéſuites*. Cette expreſſion de ſa part, & lorſqu'enfin il ſe laiſſa vaincre par ces intrigues,

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0132
DFG

ſon ſilence abſolu ſur les trahiſons de ces religieux, prouveroient aſſez qu'il n'en coutoit pas plus à d'Alembert d'appuyer ſur des calomnies, ſur les prétendus témoignages des autres, que de les calomnier lui-même. Car, ainſi qu'il le dit ailleurs, Fréderic n'étoit pas homme à *renfermer dans ſon cœur royal* les ſujets de plaintes qu'il auroit eus contre eux, (*Lett. du* 24 *Juillet* 1767) comme l'avoit fait le roi d'Eſpagne, dont la conduite paroiſſoit en cela ſi blamable aux conjurés eux-mêmes. (*Lett. de d'Alem. à Volt.* 4 *Mai* 1767.)

Leur inquiétnde ſur le retour des Jéſuites.

Quoiqu'il en ſoit, ce n'étoit pas aſſez pour ces conjurés d'avoir obtenu de tant de Rois l'abolition des Jéſuites, ce fut encore de leurs clubs que ſortîrent les cris pour obtenir de Rome *l'extinction totale de cette ſociété*. On le voit par l'intérêt que Voltaire mettoit à un ouvrage dont cette extinction étoit le ſeul objet. Elle fut obtenue. La France enfin s'apperçut de la plaie qu'elle avoit faite à l'éducation publique: ſans paroître vouloir reculer, quelques perſonnes puiſſantes s'occupèrent du ſoin d'y remédier par une nouvelle ſociété, dont tout l'objet ſeroit l'éducation de la jeuneſſe; & dans laquelle on admettroit ſur tout les anciens Jéſuites, comme plus exercés dans cette partie du ſervice public. Sur les premières nouvelles de ce projet, d'Alembert ſallarme de nouveau, il croit voir les Jéſuites

reſſuſcités. Il écrit, il récrit à Voltaire ; il lui donne encore ſon thême à diriger contre ce plan. Il veut ſur tout que l'on inſiſte *ſur le danger qui en réſulteroit pour l'état, pour le roi, pour le Duc d'Eguillon*, ſous le miniſtère duquel la deſtruction de cette ſociété s'étoit conſommée. Ce n'eſt pas tout, il faut que l'on inſiſte ſur *l'inconvénient de mettre la jeuneſſe entre les mains d'une communauté de prêtres quelconque*, & qu'on les repréſente tous comme *ultramontains par principes & anti-citoyens*. *Bertrand* d'Alembert finit par dire en ſon langage, à Voltaire *Raton, que ce maron demande un feu couvert, & une patte auſſi adroite que celle de raton; & ſur ce, il baiſe bien tendrement ſes chères pattes*. Tout auſſi allarmé que d'Alembert, Voltaire ſe met à l'ouvrage ; & demande de nouvelles inſtructions. Il médite quel tour on peut donner à cette affaire ; Il la trouve trop ſérieuſe pour reſter dans le domaine du ridicule. D'Alembert revient à la charge. (*Voyez ſur tout, leurs lett.* 26 *Fév.* 5 *Mars*, 22 *Mars* 1774.) Tandis que Voltaire écrit à Fernei contre le projet, les conjurés agiſſent dans Paris & à la Cour. Les Miniſtres ſont gagnés de nouveau, & le plan eſt rejetté ; la jeuneſſe reſte encore ſans maîtres ; & Voltaire peut encore de nouveau écrire à d'Alembert ; " mon cher ami, je ne ſais pas ce qui m'arrivera, mais goutons tou-

jours le plaisir d'avoir vu chasser les Jésuites." *(Let. du 27 Avril 1771.)*

Ce plaisir est encore troublé par de fausses nouvelles; & d'Alembert s'effraye de nouveau. " On assure, écrit-il à Voltaire, que la " canaille Jésuitique va être rétablie en " Portugal, à l'exception de l'habit. Cette " nouvelle Reine me paroît une superstitieuse " majesté. Si le roi d'Espagne vient à mou- " rir, je ne réponds pas que ce royaume " n'imite le Portugal. *C'en est fait de la raison* " *si l'armée ennemie gagne cette bataille.*" *(Lett. du 23 Juin 1777.)*

Pour démontrer combien les conjurés avoient à cœur la destruction des Jésuites, combien ils regardoient la ruine de leur société comme essentiellement liée au projet de détruire la Religion Chrétienne, & combien elle faisoit partie de leurs complots, j'avois promis de m'en tenir aux aveux, aux archives des conjurés eux-mêmes. Je laisse bien des lettres qui auroient ajouté à la démonstration; je laisse même celle, où 15 ans après l'extinction des Jésuites en France, on voit encore Voltaire se flatter de les faire chasser de la Chine, *par le moyen de la Cour de Pétersbourg*; & cela, uniquement parceque ces *Jésuites que l'Empereur de la Chine a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens.* Lett. du 8 Décembre 1776.) Si les Sophistes

avoient mis moins d'intérêt & moins d'activité dans l'extinction de cette société, j'aurois moins insisté moi-même sur cet objet. Je crois à présent devoir observer que toute cette guerre d'extinction déclarée aux Jésuites par le philosophisme, venoit elle-même d'une idée fausse & outrageante pour la religion. Les conjurés sophistes étoient persuadés que l'Eglise chrétienne est l'ouvrage des hommes, & la plûpart croyoient que lui ôter la resource des Jésuites, c'étoit hâter sa ruine, sapper ses fondemens & la réduire à ne pouvoir plus exister. Elle avoit cependant existé, cette même église, plus de quatorze siecles avant les Jésuites. L'enfer pouvoit dilater ses portes après leur mort: il n'en étoit pas moins écrit qu'il ne prévaudroit pas. La puissance & les intrigues des ministres en France; celles d'un Choiseul & d'une Pompadour ligués avec Voltaire; en Espagne, celles d'un Daranda, l'ami public de d'Alembert & de tous nos impies; en Portugal, celles d'un Carvalho, le féroce persécuteur des gens de bien, & ailleurs celles de tant d'autres ministres subjugués par les relations de l'impiété, plus encore que par celles de la politique, ont bien pu menacer le Pape du schisme des empires; ces menaces ont pu arracher à Ganganelli le décret qui éteint une société chère à tant d'autres papes; mais ce Pontife savoit, & tous les chrétiens savent que l'évangile ne porte pas

Erreur des conjurés sur cette destruction.

ſur les Jéſuites; qu'il porte ſur le Dieu qui juge & les Jéſuites, & les ſophiſtes, & les miniſtres & les Pontifes même. Cette ſociété de vingt mille religieux répandus ſur la ſurface de la chrétienté, formant une ſucceſſion d'hommes appliqués à l'éducation de la jeuneſſe, à l'étude des humanités & des ſciences religieuſes, pouvoit être ſans doute d'une grande utilité à l'Egliſe & à l'Etat; mais les conjurés eux-mêmes ne furent pas long tems à s'appercevoir qu'il reſtoit à la religion d'autres ſecours; qu'ils faiſoient trop d'honneur aux Jéſuites, en faiſant repoſer l'égliſe ſur eux, comme ſur la pierre fondamentale. Il fallut encore s'occuper d'autres moyens pour la détruire. Celui que les conjurés ſuivîrent avec une nouvelle ardeur, fut la deſtruction abſolue de tous les autres corps religieux.

CHAPITRE V.

TROISIÈME MOYEN DES CONJURÉS. EXTINCTION DE TOUS LES CORPS RELIGIEUX.

LES ennemis des moines ont pris à tâche de les faire regarder comm edes corps parfaitement inutiles à la religion, & furtout à l'Etat.

Reproches faits aux Religieux.

Je ne sais de quel droit l'Europe peut se plaindre d'une association, à la quelle elle doit n'être plus ce quelle fut sous nos anciens Gaulois, Tudesques & Bretons; c'est à dire, une région qui n'avoit pas les deux tiers des terres cultivées qu'elle a aujourd'hui, qui n'avoit que des villes très médiocres, & beaucoup moins de villages, par ce qu'elle fourniſſoit beaucoup moins à leur subsistance, par ce qu'elle étoit, en très grande partie couverte de forêts, de marais, & des landes stériles. Je ne sais comment l'état pouvoit regarder comme inutiles des hommes sans contredit encore les meilleurs cultivateurs des terres défrichées par leurs fondateurs, & par là même fourniſſant aux citoyens une grande partie de leur subsistance; des hommes que devoient apprendre à nommer avec reconnoissance, au moins ceux qui, jusques dans le nom de leur patrie, de leur ville, ou

de leur village, devroient apprendre que ſans les moines, ils n'éxiſteroient pas; des hommes enfin ſans lesquels toute l'hiſtoire dit que nous en ſerions encore où en étoient nos pères dans les ſiecles barbares, à ne ſavoir pas lire. Et de ce côté-là, peut-être, helas! n'ont-ils rendu que trop de ſervices. Ils ont appris à nos pères à lire; & nous avons appris à mal lire. Ils ont ouvert le temple des ſciences, & nous n'y ſommes entrés qu'à demi; & dans toutes les ſciences, l'homme le plus dangereux n'eſt pas celui qui ne ſait rien, c'eſt celui qui ſait mal; c'eſt celui-là ſurtout qui ſait très peu, & qui croit tout ſavoir.

Que l'on prenne d'ailleurs ceux que l'on ſe plaiſoit à appeller des moines ignorans; je mets en fait qu'on les trouvera tous au moins auſſi inſtruits que l'eſt le commun des laïques, de ceux même qui ont eu une éducation ſoignée. Mon témoignage doit être peu ſuſpect, je n'ai jamais appartenu à aucun des corps compris dans ce reproche. Je le crois pour tous les religieux en général, auſſi injuſte, qu'il eut été honteux de le mériter. J'ai vu beaucoup de ces hommes qu'on traitoit d'ignorans; jai vu qu'ils ſavoient ce qu'ils devoient ſavoir; & que s'ils n'avoient point la ſcience du ſiecle, & celle de notre philoſophiſme, ils n'en étoient que plus heureux, en ſe contentant de la ſcience de leur état. Jai vu ſurtout qu'il

y avoit non seulement chez les Benedictins, les seuls auxquels on rende une espece de justice, mais encore dans presque tous les autres corps religieux, des hommes qui méritoient d'être distingués par leurs connoissaces, comme par leur piété; & cela, en beaucoup plus grande proportion que dans le siecle. L'historien qui voudra être juste, ne doit pas s'en tenir sur cet objet là, aux déclamations qu'il trouvera chez les Sophistes de nos jours; mais il en est un autre sur lequel tous les corps religieux doivent se glorifier, de trouver l'histoire & la preuve de leurs services, dans les annales même des impies conjurés contre eux & la religion.

Projets de Fréderic contre les Religieux.

Les Jésuites étoient détruits; les conjurés sophistes virent que le Christianisme subsistoit encore, & alors ils se dirent: il nous reste à détruire les moines; tant qu'ils existeront, nous nous flattons envain de triompher. Ce projet fut de nouveau fortement senti par Fréderic. Une lettre de Voltaire datée du trois Mars 1767. lui fournit l'occasion de le développer: " Hercule alloit combattre les brigands, & " Bellorophon les Chimères, écrivoit le so- " phiste de Fernei; je ne serois pas fâché de " voir des Hercules & des Bellorophons dé- " livrer la terre des brigands & des Chimères " catholiques. " La réponse de Fréderic, datée du 24, même mois, même année, est

conçue en ces termes: " il n'eſt point réſervé " aux armes de *détruire l'infâme*; elle périra " par les bras de la vérité, & par la ſéduc- " tion de l'interêt. ſi vous voulez que je dé- " veloppe cette idée, voici ce que j'entends. " J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que " les endroits où il y a plus de couvens de " moines, ſont ceux où le peuple eſt le plus " aveuglément attaché à la ſuperſtition. Il " n'eſt pas douteux que ſi l'on parvient à dé- " truire ces aſyles du fanatiſme, le peuple ne " devienne un peu indifférent & tiede ſur " ces objets, qui ſont actuellement ceux de " ſa vénération. Il s'agiroit *de détruire les* " *Cloîtres*, au moins de commencer à dimi- " nuer leur nombre. Ce moment eſt venu, " par ce que le Gouvernement François & ce- " lui de l'Autriche ſont endettés, qu'ils ont " épuiſé les reſſources de l'induſtrie, pour ac- " quitter les dettes, ſans y parvenir. L'appas " des riches Abbayes & des Couvens bien " rentés eſt tentant. En leur repréſentant le " mal que les Cénobites font à la population " de leurs états, ainſi que l'abus du grand " nombre des *Cucullati*, qui rempliſſent les " Provinces, en même tems la facilité de " payer une partie de leur dettes, en y appli- " quant les tréſors de ces communautés, qui " n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les " détermineroit à commencer cette réforme;

" & il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la
" ſécularisation de quelques bénéfices, leur
" avidité engloutira le reſte. "

" Tout gouvernement qui ſe déterminera à
" cette opération, *ſera ami des philoſophes*, &
" partiſant de tous les livres qui attaqueront
" les ſuperſtitions populaires, & le faux zéle
" qui voudra s'y oppoſer. "

" Voilà un un petit projet que je ſoumets à
" l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à
" lui, comme père des fidéles, de le rectifier,
" & de l'exécuter. "

" Le patriarche m'objectera peut-être ce
" *qu'on fera des évêques;* je lui réponds qu'il
" n'eſt pas tems d'y toucher, qu'il faut com-
" mencer par détruire ceux qui ſoufflent l'em-
" braſement du fanatiſme au cœur du peuple.
" Dès que le peuple ſera refroidi, *les evêques*
" *deviendront de petits garçons, dont les ſouve-*
" *rains diſpoſeront par la ſuite des temps comme*
" *ils voudront.* "

De pareils conſeils étoient trop du gout de Voltaire, pour qu'il ne fût pas les apprécier. Auſſi répondit-il au Roi de Pruſſe: " votre
" idée d'attaquer par les moines *la ſuperſtition*
" *chriſticole*, eſt d'un grand capitaine. Les
" moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée
" au mépris univerſel. On écrit beaucoup
" en France ſur cette matière; tout le monde
" en parle; mais on n'a pas cru cette affaire

" assez mûre. On n'est pas assez hardi en " France; les dévots ont encore du crédit. " (*Lett. du 5 Avril 1767.*)

Quand on a lu ces lettres, il n'est plus temps de demander à quoi servoient dans l'Eglise catholique tous ces corps religieux. Il n'est que trop vrai que plusieurs, avec le temps, étoient déchus de leur première ferveur; mais dans leur état même de décadence, Fréderic appliquant toute sa politique à rechercher les causes qui retardent encore les progrès de ses complots contre le Christianisme, voit les plus grands obstacles dans le zele, l'exemple, les leçons de ces corps; il ne croit pas qu'on puisse abattre l'édifice de l'Eglise, jusqu'à ce que ce rempart ait été renversé; Voltaire à cette idée reconnoit un grand capitaine, qui signale tout l'art des guerriers contre la *superstition christicole*, comme il l'a signalé dans ses longues guerres contre l'Autriche & la France. Ils étoient donc encore utiles à quelque chose, ces corps tant accusés d'ignorance & d'oisiveté; ils étoient une véritable barrière contre l'impiété. Fréderic en est si persuadé, que cinq mois après, il revient & insiste pour qu'on renverse cette barrière, avant que d'attaquer directement les Evêques & le corps de la place, alors même que l'incredulité & le philosophisme ont occupé les avenues du trône.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0143
DFG

Le 29 Juillet 1775, Voltaire lui écrit: " nous eſpérons en France, que la philoſophie, " qui eſt *auprès du trône*, ſera *bientôt dedans*. " Mais ce n'eſt qu'une eſpérance. Elle eſt " ſouvent trompeuſe. Il y a tant de gens in- " téreſſés à ſoutenir l'erreur & la ſottiſe; il y " a tant de dignités & de richeſſes attachées à " ce métier, qu'il eſt à craindre que les hypo- " crites ne l'emportent ſur les ſages. Votre " Allemagne elle-même n'a-t-elle pas fait " des Souverains de vos principaux Eccléſi- " aſtiques? Quelle eſt l'Electeur & l'Evêque " parmi vous, qui prendra le parti de la raiſon " contre une ſecte qui lui donne quatre à cinq " millions de rente? "

Fréderic ne vouloit pas encore de cette attaque directe contre les Evêques; mais toujours opinant pour la guerre aux corps religieux, il répondit à Voltaire.

" Tout ce que vous me dites de nos Evê- " ques Teutons, n'eſt que trop vrai. Ce ſont " des porcs engraiſſés des dixmes de Sion; " (telle eſt conſtamment l'honnêteté, ou la groſ- " ſierté des conjurés ſophiſtes, dans les ſecrets " qu'ils ſe communiquent,) mais vous ſavez " auſſi que dans le Saint Empire Romain, " l'ancien uſage, la bulle d'or, & *telles autres* " *antiques ſottiſes* ſont reſpecter les abus établis. " On les voit, on leve les épaules; & les cho- " ſes continuent leur train.

" Si l'on veut diminuer le fanatiſme, *il ne* " *faut pas d'abord toucher aux évêques*; mais ſi " l'on parvient à diminuer les moines, ſurtout " les ordres mendians, le peuple ſe refroidira. " Celui là moins ſuperſtitieux, permettra aux " puiſſances de *ranger les évêques* ſelon qu'il " conviendra au bien de leur état. *C'eſt la ſeule* " *marche à ſuivre. Miner ſourdement* & ſans " bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger " à s'écrouler de lui-même." (*Lett. du* 13 *Août* 1775.

J'ai annoncé que les moyens des conjurés ajouteroient aux preuves que j'ai données de l'exiſtence de la conjuration, & de ſon objet; je ne ſais plus ce qu'il faudroit entendre par ces mots de *conſpiration anti-chrétienne*, ſi l'hiſtorien ne la voit pas dans toutes les confidences mutuelles dont je receuille avec attention les expreſſions même. Qu'eſt-ce qu'une conſpiration, ſi on ne la voit pas dans cette *marche à ſuivre pour miner ſourdemeut l'édifice* de cette religion, qu'on ſe plaît à déſigner ſans ceſſe ſous les noms de *ſuperſtition chriſticole*, de fanatiſme, de déraiſon, pour arriver par là ſucceſſivement à la perte des premiers pontifes, pour détacher inſenſiblement les peuples de tout attachement à l'Evangile? Qu'eſt-ce donc qu'une conſpiration, ſi on n'en veut point voir dans tous ces conſeils ſecrets, que la diſtance des lieux n'empêche pas d'arriver perpétuellement de Fernei

à Berlin, de Berlin à Paris, en paſſant par Fernei? Eh quel lecteur aſſez peu clairvoyant pour ne pas entendre le langage, & concevoir l'objet de tous ces conſeils; pour ſuppoſer encore que par l'établiſſement de la raiſon, les conjurés n'entendent pas l'abolition de tout chriſtianiſme? N'eſt-il pas même bien étonnant que déjà les conjurés s'explicaſſent ſi clairement ſur cet objet de leur complot, & ſur les moyens qu'ils combinoient entre eux, pour le remplir?

Projet qu'on ſuit en France ſur les Religieux.

Au reſte, Voltaire avoit raiſon de répondre à Fréderic qu'on s'occupoit beaucoup en France de la deſtruction des corps religieux. Depuis l'expulſion des Jéſuites, ce projet ſe pourſuivoit efficacement par des hommes chers aux conjurés dans le miniſtère. On commença d'abord par reculer le terme de la profeſſion religieuſe, juſqu'à l'age de vingt & un an; les miniſtres avoient même voulu en exiger vingt cinq. C'étoit dire à peu près, que ſur cent jeunes gens appellés à cet état, à peine un ou deux pourroient-ils ſuivre leur vocation; puiſque peu de parents auroient conſenti à voir leurs enfans arrivés à cet age, ſans ſe décider, & ſe former pour un autre état. Les réclamations des ames pieuſes obtinrent que l'age fixé pour l'émiſſion ſolemnelle des vœux fût celui de dix-huit ans pour les religieuſes, & de vingt un pour les religieux. L'édit n'en fut pas

moins regardé par bien des personnes, comme une atteinte au droit des citoyens, qui certainement doivent avoir celui de se consacrer à Dieu dans l'état où leur conscience les appelle, & de se dérober aux dangers des passions, dans l'age où elles se développent avec plus d'activité. On y vit surtout une atteinte à l'idée d'un Dieu, qui a droit au sacrifice de ceux qu'il veut former de bonne heure aux vertus religieuses; aux droits de l'Eglise, à qui seule il semble appartenir de fixer ce qui regarde les engagements religieux, & qui dans le dernier Concile Œcuménique, avoit elle-même marqué l'age de 16 ans & au dessus, comme un terme auquel les jeunes gens avoient toute la connoissance & la liberté requise pour contracter cet engagement; & qui d'ailleurs accordoit toujours cinq ans pour ceux & celles qui voudroient réclamer contre leur engagement, comme n'ayant pas eu toute la liberté qu'elle exige elle-même, pour accepter les vœux de la religion *(v. la dessus le discours de Chappelain.)* Il eût été ridicule en France, d'objecter que cette profession privoit l'Etat de ses sujets. Dans les idées de la Religion, des hommes consacrés plus spécialement aux œuvres de piété, à l'édification & à l'instruction des peuples, ne sont point inutiles aux Nations. Il étoit d'ailleurs visible que la France, malgré

le nombre de ſes couvens, avoit conſtamment une population plus conſidérable que la plus-part des autres états. Elle comprenoit ſurtout un grand nombre de célibataires mondains, ſur leſquels les loix auroient du fixer leur attention, avant que de parler des pertes qu'elle pouvoit faire par le célibat religieux. Ces réclamations fûrent inutiles; le tems de la profeſſion religieuſe fut reculé à 21 an pour les hommes. Ce qu'on avoit prévu, & ce que déſiroient les miniſtres conduits par les ſophiſtes, arriva. Dans un très grand nombre de collèges où les Jéſuites fûrent mal remplacés, les jeunes gens privés d'une éducation plus ſoignée, livrés enſuite à leurs paſſions, ou bien croyant perdre les années qu'il auroit fallu attendre pour entrer en religion, ne penſèrent preſque plus à cet état. Ceux que l'on recevoit encore, y entroient, les uns uniquement preſſés par la miſère, pour y trouver du pain, plutôt que pour y ſervir Dieu; les autres, avec des penchans & des vices, avec des habitudes trop formées pour ſe plier aiſément à la régle. Il y avoit déjà bien des abus dans les cloîtres. Ils allèrent croiſſant. A meſure que d'un côté le nombre des religieux diminuoit, la ferveur de l'autre ſe perdoit; les ſcandales augmentoient. C'étoit là préciſément ce que vouloient les miniſtres, pour avoir des prétextes de ſuppreſſion, ce que vouloient bien plus encore les

ſophiſtes leurs maîtres, qui d'ailleurs ne ceſſoient de répandre une foule de livres, dont tout l'objet étoit de verſer à pleins torrens le ridicule, le ſarcaſme & le mépris ſur les cœnobites.

Briennes pourſuivant le projet contre les religieux.

Celui qui ſeconda le mieux ici l'intention des conjurés, fut un homme, qui étoit venu à bout de faire croire à ſes confrères même, qu'il avoit quelque aptitude pour le gouvernement, & qui a fini par ſe faire placer au nombre des miniſtres que l'ambition a rendus imbécilles Cet homme étoit Briennes Archevêque de Toulouſe, puis Archevêque de Sens, puis miniſtre principal, puis Apoſtat public, & mort dans un mépris, dans une exécration qui égale au moins celle que l'univers a aujourd'hui pour Neker. Briennes tout honni, tout abhorré qu'il eſt, n'eſt pas encore au point de l'infamie qu'il mérite. On ne ſait pas qu'il fut l'ami, le confident de d'Alembert, & qu'il fut dans l'Egliſe, tout ce qu'auroit pu être d'Alembert archevêque, dans une aſſemblée de commiſſaires chargés de réformer les corps religieux.

Le Clergé avoit cru devoir s'occuper de cette réforme à faire dans les maiſons religieuſes, pour y rétablir leur première ferveur. La Cour fit ſemblant de ſe prêter à cette intention ; elle nomma des conſeillers d'état, pour délibérer ſur cet objet, avec les évêques de la commiſſion appellée des réguliers. Il arriva

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0149 DFG

ce qu'on pouvoit attendre d'un mélange bizarre d'hommes, qui apportoient dans un pareil conſeil les vues du ſiecle, & de Prélats qui ne devoient y apporter que les vues de l'Egliſe. Les intentions ſe croiſèrent ſouvent: on convint cependant, ou l'on crut convenir de divers articles. Pluſieurs évêques ſe dégoutèrent, & abandonnèrent la commiſſion. Il s'en forma une nouvelle, compoſée de Mr. de Dilon archevêque de Narbonne, de Mr. de Boiſgelin archevêque d'Aix, de Mr. de Cicé archevêque de Bordeaux & enfin du fameux Briennes archevêque de Toulouſe.

Le premier de ces commiſſaires, avec de la nobleſſe dans ſon maintien & de la majeſté dans ſon éloquence, étoit mieux fait pour répréſenter dignement le Roi aux états de Languedoc, que St. François ou St Benoiſt, dans une commiſſion de religieux. Auſſi ne voit-on pas qu'il ſe ſoit beaucoup occupé de cet objet.

Mr. de Boiſgelin, avec tous les talens qu'il a développés à l'Aſſemblée appellée Nationale, avec le zéle qu'il a manifeſté pour les droits de l'Egliſe dans l'établiſſement & le maintien d'un état conſacré à la perfection évangélique, pouvoit apporter à cette commiſſion les intentions de l'ordre, & donner des conſeils que la Cour n'avoit pas l'intention de ſuivre.

Quant à Mr. de Cicé, depuis Garde des Sceaux de la Révolution, ſi la ſanction donnée,

ſi les ſceaux appoſés par ſa main aux décrets conſtitutionels, démontrent qu'il pouvoit être trompé, ſon repentir, & ſes rétractations ſont une preuve que ſon cœur auroit moins ſecondé des projets deſtructeurs, s'il les eût mieux connus.

Intelligence de Briennes & d'Alembert.

Dans cette commiſſion des réguliers, Briennes avoit ſeul l'oreille des miniſtres, leur ſecret & celui de d'Alembert. Celui-ci, en revanche, ſavoit ſi bien tout ce que les conjurés pouvoient attendre de ſervices du Prélat philoſophe, qu'au moment où Briennes fut aggregé à l'Académie Françoiſe, d'Alembert ſe hâta de l'annoncer en ces termes au chef des conjurés: " nous avons en lui un très bon confrère, qui " ſera certainement utile aux lettres & *à la* " *philoſophie*; pourvu que la philoſophie ne lui " lie pas les mains par un excès de licence, ou " que le cri général ne l'oblige pas d'agir con- " tre ſon gré" *(let. du 20 Juin & 21 Dec. 1770)*. autant eût valu dire: nous avons dans Briennes un homme qui penſe comme nous, & qui ſera pour nous, pour nos complots, tout ce que je ſerois moi-meme en cachant mon jeu, ſi j'étois à ſa place.

D'Alembert ſe connoiſſoit en confrères; il ſe tenoit ſi ſûr de celui-ci, que Voltaire ayant cru pouvoir ſe plaindre du monſtrueux Prélat, d'Alembert n'héſita pas à répondre: " je vous " demande en grace de ne point précipiter

" votre jugement.—Je gagerois *cent contre un* " qu'on vous en a impoſé, ou qu'on vous a " du moins fort exagéré ſes torts. Je connois " trop ſa façon de penſer, pour n'être pas ſûr " qu'il n'a fait en cette occaſion que ce qu'il " n'a pas pu abſolument ſe diſpenſer de faire. *(let. du 4 Dec. 1770.)*

Les plaintes de Voltaire venoient d'un mandement publié par Briennes contre l'adepte Audra, qui, profeſſeur public, donnoit à Touloufe les leçons de l'impiété-même pour celles de l'hiſtoire. D'après les recherches faites par d'Alembert, il ſe trouva que Briennes, en faveur de cet adepte, avoit " réſiſté pendant " un an entier, aux clameurs du Parlement, " des Evêques, de l'Aſſemblée du Clergé" & qu'il avoit abſolument fallu lui *forcer la main*, pour empêcher la jeuneſſe de ſon Diocèſe de recevoir de pareilles leçons; auſſi l'apologiſte ajoutoit-il: " ne vous laiſſez donc pas prévenir " contre Briennes, & ſoyez ſûr encore une fois " que jamais la raiſon (notre raiſon à nous) " n'aura à s'en plaindre *(21 Dec 1770)*.

Tel étoit l'hyppocrite ſcélérat, ou l'adepte mitré que l'intrigue étoit venue à bout de faire entrer dans une commiſſion établie pour la réforme des ordres religieux. Il ſut en faire une commiſſion de déſordre & de déſtruction. Appuyé du miniſtère, & ſe jouant des autres Evêques de la commiſſion appellée des régu-

liers, il attira tout à lui; il domina seul dans cette prétendue réforme. A l'édit qui reculoit la profession religieuse, il en fit ajouter un nouveau pour suprimer tous les couvens des villes qui n'auroient pas au moins vingt religieux, & ailleurs, tous ceux où il s'en trouveroit moins de dix, sous le prétexte spécieux que la regle s'observoit mieux avec un plus grand nombre. Les Evêques, le Cardinal de Luines surtout, furent obligés de représenter les services que nombre de petits couvens rendoient dans les campagnes, soit pour aider les curés, soit pour les suppléer. Malgré ces réclamations, les prétextes ne manquèrent pas; Briennes se prêta si bien aux vues des sophistes conjurés, qu'avant la révolution, il y avoit déjà en France quinze cents couvens de suprimés. Il s'y prenoit de manière à n'avoir bientôt plus besoin de suppression. A force d'accueillir, & de solliciter lui-même les plaintes des jeunes contre les anciens, des inférieurs contre les supérieurs, à force de géner, de contrarier les élections des supérieurs, il semoit, & nouriſſoit la division, le désordre & l'anarchie dans les cloîtres. D'un autre côté, ses confrères les sophistes inondoient le public de tant de libelles contre les moines, ils étoient venus à bout de les rendre si ridicules, qu'à peine se présentoit-il quelques nouveaux sujets pour remplacer les morts. De ceux qui restoient, les uns étoient honteux *de porter*

Moyens & succès de Briennes contre les religieux.

une robe couverte d'opprobre ; (Volt. lett. 15 au R. de P.) & d'autres excédés par les tracaſſeries de Briennes, demandoient eux mêmes leur ſuppreſſion.

Le philoſophiſme & les principes de la liberté, d'égalité s'introduiſoient même dans pluſieurs de ces maiſons, avec tous les déſordres qu'ils entrainent naturellement. Les bons Religieux, les anciens ſurtout, verſoient des larmes de ſang ſur ces perſécutions de Briennes. Encore quelques années, & il auroit fait, à lui ſeul, en France, tout ce que Fréderic & Voltaire avoient projetté contre l'exiſtence des corps religieux. Leur décadence étoit on ne peut pas plus ſenſible, dans une foule de maiſons. C'étoit un prodige qu'il en reſtât encore de ferventes. C'à été un bien plus grand prodige encore, que la foi du plus grand nombre de ces moines ſe ſoit ranimée préciſément aux jours de la révolution, parmi ceux même qui avoient demandé auparavant leur ſuppreſſion. Je ſais à ne pouvoir pas en douter, que le nombre de ceux-ci étoit au moins le triple de ceux qui ont fait le ſerment conſtitutionnel. Le moment de l'apoſtaſie les a effrayés. La perſécution ſouterraine de Briennes les avoit ébranlés ; la perſécution ouverte de l'aſſemblée nationale les ranima, en leur montrant à quoi tendoit une ſuppreſſion méditée depuis long-tems, comme un des grands moyens philo-

sophiques pour arriver à la perte absolue du Christianisme.

Ses moyens inutiles auprès des religieuses.

Voltaire & Fréderic ne vécurent pas assez longtems, pour voir leur projet consommé en France; mais Briennes le vit; & quand il voulut s'enfaire honneur, il n'en receuillit que l'opprobre. Le remords & la honte l'emportèrent où l'attendoient ceux qui l'avoient conçu. Son impiété & ses complots s'étoient aussi étendus contre les vierges consacrées à la vie religieuse; mais il échoua complettement contre cette précieuse portion de l'église. Celles-ci étoient, pour la plus part, sous l'inspection immédiate des Evêques, qui ne lui auroient pas permis d'aller aussi semer les divisions & l'anarchie parmi ces saintes filles, & qui apportoient le plus grand soin dans le choix des hommes auxquels leur direction étoit confiée. L'âge de leur profession n'avoit pas d'ailleurs été assez reculé pour donner aux passions le tems de se fortifier. Leur éducation se faisoit dans l'intérieur même des couvens, à l'exception de celles qui se dévouoient au service des pauvres, des malades, & dont la charité, la modestie étoient, au milieu du monde, un spectacle digne des Anges. Les autres, retirées dans leurs saintes maisons, y trouvoient un asyle inaccessible à la corruption des mœurs & de l'impiété. Briennes eut beau chercher comment il ôteroit

encore à l'égliſe cette reſſource, les prétextes même lui manquoient.

Pour diminuer le nombre des vraies religieuſes, il imagina qu'elles auroient moins de novices, quand il auroit établi & multiplié une autre eſpece d'aſyle, que ſon intention étoit de rendre motié mondain, motié religieux. Il multiplia ces chanoineſſes dont la regle ſemble moins exiger de ferveur, parcequ'elle laiſſe plus de liberté pour communiquer avec le monde.

Par une ſottiſe inexprimable, ſi elle n'avoit pas eu ſon objet ſecret, il exigea des quartiers de nobleſſe, pour entrer dans ces aſyles auxquels il appliquoit ces fondations qui appartenoient auparavant à tous les ordres de citoyens. On eût dit qu'il vouloit à la fois rendre les vraies religieuſes mépriſables à la nobleſſe, & la nobleſſe elle-même odieuſe aux autres citoyens, en lui appliquant excluſivement des fondations auxquelles tous avoient le même droit; faute que l'on faiſoit auſſi en deſtinant les mêmes fonds à des chanoines nobles.

Ces ſortes de réflexions n'entroient pas dans la tête de Briennes. Il tendoit ſes embuches, & d'Alembert ſourioit, ſe flattant que bientôt on n'auroit plus ni chanoineſſes, ni religieuſes. Ici toutes les ruſes de l'un & de l'autre furent inſuffiſantes. Les unes & les autres ont déjoué

le projet de l'impie. Il fallut tout le despotisme des constituants, pour tirer de leurs maisons & de leurs cellules ces saintes filles, dont la piété & la constance font l'honneur de leur sexe, & avec les Maryrs de Septembre, la partie la plus belle de la Révolution. Jusqu'à ces décrets dignes de Néron, ni le nombre des religieuses, ni leur ferveur n'étoient diminuées. Mais enfin l'Assemblée dite Nationale & Constituante, envoya ses décrets, ses satellites, & même ses canons; trente mille religieuses furent chassées de leurs couvens, malgré un autre décret de la même assemblée, qui promettoit de les y laisser mourir en paix. Il n'y eut plus alors en France, ni maisons de religieux, ni maisons de religieuses. Depuis plus de quarante ans, le projet de leur destruction avoit été dicté par le philosophisme, aux Ministres même d'un Roi très chrétien. Au moment de la consommation, il n'existoit plus de Ministres du Roi très chrétien. Le Roi étoit lui-même aux tours du Temple. L'objet tant recherché par l'abolition des ordres religieux étoit déjà rempli. La religion souffroit dans ses ministres la plus atroce des persécutions; mais pour arriver à ce triomphe, les conjurés, dans ce long intervalle d'années, avoient employé d'autres moyens que j'ai à faire connoître.

Pojets contre les religieux terminés par l'Assemblée Nationale.

CHPITRE VI.

QUATRIÈME MOYEN DES CONJURÉS

COLONIE DE VOLTAIRE.

DANS le tems même où les conjurés étoient si occupés de l'abolition des Jésuites & de tous les corps religieux, Voltaire méditoit un projet qui devoit donner à l'impiété même ses apôtres & ses propagandistes. C'est aux années 1760 & 1761, qu'il semble avoir eu les premières idées de ce nouveau moyen d'arriver enfin à l'extirpation du Christianisme. " Seroit " il possible, écrivit-il alors à d'Alembert, que " cinq ou six hommes de mérite, qui s'en- " tendroient, ne réussissent pas, après les " exemples que nous avons de douze faquins " qui ont réussi. " (*Lett.* 69. *An.* 1760.) L'objet de cette réunion s'explique & se développe dans une autre lettre, que j'ai déjà citée, & dans laquelle il dit: " que les philo- " sophes véritables fassent une confrérie, " comme les Franc-Maçons, qu'ils s'assem- " blent, qu'ils se soutiennent, & qu'ils soient " fidèles à la confrérie; & alors je me fais " bruler pour eux. Cette académie secrète " vaudra mieux que celle d'Athènes & toutes

Objet de cette Colonie.

" celles de Paris. Mais chacun ne ſonge " qu'à ſoi, & on oublie que le premier des " devoirs eſt *d'écraſer l'infâme.* " (Lett. à d'Alemb. 85 An. 1761,)

Les conjurés n'avoient pas oublié ce premier des devoirs; mais ils éprouvoient des obſtacles. La religion trouvoit encore en France des deffenſeurs zélés; Paris ne ſembloit pas encore un aſyle aſſuré pour une pareille aſſociation. Il paroît que Voltaire fut pour quelque tems, obligé d'y renoncer. Il reprit cependant ſon projet quelques années après; il ſe tourna vers Fréderic pour l'exécution; & lui propoſa, dit l'éditeur même de leur correſpondance; " d'établir à Cléves une pe- " tite colonie de philoſophes François, qui " pourroient y dire librement la vérité, *ſans craindre ni miniſtres, ni prêtres, ni parlemens.* " Fréderic répondit à cette propoſition avec tout le zéle que le nouveau fondateur pouvoit eſpérer de la part du ſophiſte couronné. " Je " vois, lui dit-il, que vous avez à cœur l'éta- " bliſſement de la petite colonie dont vous " m'avez parlé . . . Je crois que le moyen le " plus ſimple ſeroit que ces gens (ou bien " vos aſſociés) envoyaſſent à Cléves, pour " voir ce qui ſeroit à leur convenance, & de " quoi je puis diſpoſer en leur faveur. " *(Lett. du 24 Octob. 1765.)*

Fréderic ſeconde le projet.

Il eſt facheux que pluſieurs des lettres de Voltaire ſur cet objet, ſe trouvent ſupprimées dans ſa correſpondance. Mais celles de Frédéric ſuffiſent pour nous montrer Voltaire conſtant dans ſon projet, revenant à la charge, & inſiſtant avec une ardeur dont on ne peut douter, quand on voit le premier répondre de nouveau; " vous me parlez d'une colonie de " philoſophes, qui ſe propoſent de s'établir à " Cléves. Je ne m'y oppoſe point, je puis " leur accorder tout ce qu'ils demandent, au " bois près, que le ſéjour de leurs compatri- " otes a preſque entiérement détruit dans ces " foreſts. Toutes-fois à condition qu'ils ména- " gent ceux qui doivent être ménagés; & " qu'en imprimant, ils obſervent la décence " dans leurs écrits. " (*Lett.* 146. *An.* 1766,)

Lorſque nous en ſerons à la conſpiration anti-monarchique, nous verrons ce que Frédéric entend ici par ceux qui doivent être ménagés. Quant à cette décence à obſerver, elle devoit être un moyen de plus pour arriver au grand objet de la nouvelle colonie, ſans révolter les eſprits, par des éclats qui pouvoient nuire aux conjurés eux-mêmes, & qui auroient néceſſité la politique à réprimer leur hardieſſe ou leur impudence.

En ſollicitant auprès du Roi de Pruſſe, les ſecours & la protection dont les nouveaux apôtres de l'impiété auroient beſoin, pour

faire en toute sûreté la guerre à la religion, Voltaire s'occupoit ailleurs à recruter des hommes dignes d'un tel apostolat. Il étoit prêt à sacrifier lui-même, pour se mettre à leur tête, tous les délices de Fernai. " Votre " ami persiste toujours dans son idée, écrivoit-" il à Damilaville; il est vrai, comme vous " l'avez dit, qu'il faudra l'arracher à bien " des choses qui sont sa consolation, & qui " sont l'objet de ses regrets; mais il vaut " mieux les quitter par philosophie, que par " la mort. Tout ce qui l'étonne, c'est que " plusieurs personnes n'ayent pas formé de " concert cette résolution. Pourquoi un cer-" tain Baron philosophe ne viendroit-il pas " travailler à l'établissement de cette colonie? " Pourquoi tant d'autres ne saisiroient-ils pas " une si belle occasion? "

Par cette même lettre, on voit que Frédéric n'étoit pas le seul Prince que Voltaire eût déjà fait entrer dans ce projet; car il ajoute: " Votre ami a reçu depuis peu, chez " lui, deux Princes Souverains, qui pensent " entiérement comme vous. L'un d'eux offriroit " une ville, si celle concernant le grand ou-" vrage n'étoit pas convenable. " *(Lett. du 6 Août. 1766.)*

Le tems où Voltaire écrivoit cette lettre, étoit précisément celui où le Landgrave de Hesse-Cassel venoit de payer son hommage à

l'Idole de Fernei. La date du voyage, & la conformité de sentimens, nous laissent peu de doute que ce ne fût ce même Prince, qui se chargeoit de fournir une ville à la colonie anti chrétienne, supposé que Cléves ne fût pas convenable, (*V. la Lett. du Landgrave.* 9 *Sept.* 1766.)

Froideur des Conjurés pour cette Colonie.

Cependant les apôtres du nouveau messie, quel que fût leur zéle pour le grand ouvrage, ne se montroient pas également prêts aux mêmes sacrifices. D'Alembert qui jouoit dans Paris, le premier rôle auprès des philosophes, sentoit qu'il ne seroit auprès de Voltaire, qu'une divinité subalterne. Ce Damilaville, leur ami commun, & que Voltaire peint lui-même comme haïssant Dieu, ce Damilaville étoit un personnage nécessaire à Paris pour le secret de la correspondance. Diderot & ce certain Baron philosophe, & les autres adeptes trouvoient en France des jouissances que ne leur offroient pas les villes Allemandes. Tant de lenteurs déconcertoient Voltaire; il essaya de réchauffer l'ardeur des conjurés. Pour les piquer d'honneur, il écrivit: " six ou sept " cens mille huguenots ont abandonné leur " patrie *pour les sottises de Jean Chauvin*; & il " ne se trouvera pas douze sages qui fassent " le moindre sacrifice à la raison universelle " qu'on outrage. " (*Lett. à Damilaville.* 18 *Août même année.*)

Pour leur représenter qu'il ne manquoit plus de leur part, que de consentir au grand œuvre, il écrivit encore: " tout ce que je puis vous " dire aujourd'hui par une voye sure, c'est " que tout est prêt pour l'établissement de la " manufacture. Plus d'un Prince en disputeroit l'honneur; & des bords du Rhin jusques à l'Oby, Tom plat (c'est à dire, le Platon " Diderot) trouveroit sureté, encouragement " & honneur. "

Crainte que cet espoir ne suffît pas pour décider les conjurés, c'est alors que Voltaire rappelloit le grand objet de la conjuration. C'est alors que pour faire passer dans leurs cœurs, toute la haine qui enflammoit le sien contre le Christ, il ajoutoit, il leur crioit, il leur répétoit; *écrasez* donc *l'infâme, écrasez l'infâme, écrasez l'infâme.* (Lett. au même, 25 Août, même année.)

Regrets de Voltaire sur sa Colonie.

Des sollicitations, des instances si vives, si pressantes ne l'emportèrent pas sur les attraits de Paris. Cette même raison, qui disoit à Voltaire de sacrifier jusques aux délices de Fernei, pour aller au fonds de l'Allemagne, consacrer ses écrits & ses jours à l'extinction du Christianisme, disoit aux adeptes qu'il falloit savoir unir le zéle à tout ce que le monde, & à ce que Paris surtout leur offroit de plaisirs. Il fallut donc enfin renoncer à l'espoir d'expatrier ces apôtres. Pour concevoir combien Voltaire y

fut ſenſible, il faut l'entendre s'en exprimer lui-même, trois ou quatre ans encore après ce défaut de ſuccès: " j'avourai, écrivit-il alors " à Fréderic, que j'ai été ſi fâché, & ſi hon- " teux du peu de ſuccès de la tranſmigration " de Cléves, que je n'ai oſé, depuis ce temps- " là, préſenter aucune de mes idées à votre " Majeſté. Quand je ſonge qu'un fou, & " qu'un imbécille, comme St. Ignace, a trou- ," vé une douzaine de proſélites qui l'ont ſui- " vi, & que je n'ai pu trouver trois philoſophes, " j'ai été tenté de croire que la raiſon n'étoit " bonne à rien. " (*Novemb.* 1769.) " Je ne " me conſolerai jamais de n'avoir pas pu exé- " cuter ce deſſein. C'étoit là où je devois " achever ma vielleſſe. " (12 *Octob.* 1770.)

Nous verrons dans ces mémoires qu'au moment où Voltaire ſe plaignoit ſi amèrement de la froideur des conjurés, ils ne méritoient rien moins que ces reproches.

D'Alembert ſurtout avoit bien d'autres projets à ſuivre. Au lieu d'expatrier ſes adeptes, au lieu de s'expoſer à perdre ſa dictature, il ſe plaiſoit ſurtout à leur ménager dans Paris les honneurs du Palladium, dont il avoit ſu accaparer l'empire. Nous le verrons même en ſon tems, avec les élus des adeptes, ſuppléer abondamment à ce projet. La manière ſeule dont il s'y prit pour ériger le Lycée françois en une vraie colonnie de conjurés, devoit ſuffire pour conſoler Voltaire.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0164
DFG

CHAPITRE. VII.

CINQUIÈME MOYEN DES CONJURÉS.

HONNEURS ACADÉMIQUES.

LA protection que les Rois accordoient aux sciences & aux arts, valoit aux gens de lettres une estime qu'ils surent mériter, tant qu'on les vit se tenir dans leur sphére, & que l'abus des talens ne les tourna ni contre la religion, ni contre la politique. L'Académie Françoise étoit surtout devenue en ce genre, le siege de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, des poëtes, de tous les écrivains distingués dans la carrière de l'histoire, ou dans tout autre genre de littérature françoise. Corneille, Bossuet, Racine, Massillon, la Bruyère, Lafontaine, tous les auteurs enfin qui avoient illustré le regne de Louis XIV. s'étoient fait une gloire d'être admis à siéger dans ce sanctuaire des lettres. Les mœurs & les loix sembloient avoir pourvu à ce que les impies ne vinssent jamais le profaner. Toute marque publique d'incrédulité devoit être un titre d'exclusion, & le fut encore long tems, sous le regne de Louis XV. Le fameux Montesquieu s'étoit vu lui-même repoussé, à cause des soupçons

Premier objet des Académies.

que certains articles de ſes Lettres Perſannes autoriſoient ſur ſon orthodoxie. Il fallut pour être admis, déſavouer l'impiété, & témoigner des ſentimens plus religieux. Voltaire a prétendu que Monteſquieu avoit trompé le Cardinal de Fleury, pour le faire conſentir à ſon admiſſion; qu'il lui avoit préſenté une nouvelle édition des Lettres Perſannes, dont on avoit eu ſoin de ſupprimer tout ce qui pouvoit autoriſer l'oppoſition de ce premier miniſtre. Cette ſupercherie étoit indigne de Monteſquieu; il paroît qu'on n'exigea de lui qu'un repentir, dont il donna, au moins dans la ſuite, des marques ſincères.

Boindin dont l'incrédulité ne laiſſoit pas lieu à l'examen, avoit été abſolument rejetté par cette Académie, quoiqu'il eût été admis dans pluſieurs autres. Voltaire avoit auſſi long-tems été repouſſé; il n'avoit triomphé des obſtacles, que par de grandes protections, & par ces moyens d'hypocriſie, que nous le verrons conſeiller aux autres. D'Alembert qui ſavoit tout prévoir, avoit eu ſoin de ne pas s'afficher, avant que d'être admis; mais déjà les adeptes que l'incrédulité avoit à la cour, & parmi les miniſtres, commençoient à élargir les voies.

Projet de d'Alembert ſur les Académies.

D'Alembert s'apperçut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de changer, avec le tems, les titres d'excluſion; & qu'à force d'intrigues, cette même Académie, qui d'abord rejettoit les impies,

pourroit bien un jour ne ſouvrir que pour eux, ou n'offrir ſes fauteuils, ſes honneurs, qu'à ceux des adeptes que leurs productions auroient rendus dignes de s'aſſeoir près de lui, de partager les ſecrets du complot. Les petites intrigues, ſon vrai champ de bataille, le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admiſſion des nouveaux membres. Il réuſſit ſi bien, qu'à la fin de ſa vie, le titre d'académiſcien ſe confondoit, à peu de choſes près, avec celui d'incrédule. D'Alembert ne fut pas toujours auſſi heureux qu'il l'eût voulu, ſur cet objet; mais la trame ourdie entre Voltaire & lui, pour l'admiſſion de Diderot, ſuffira pour prouver l'avantage que les conjurés ſe flattoient de trouver dans ce nouveau moyen d'accréditer l'impiété.

Intrigues pour Diderot.

D'Alembert avoit fait les premières propoſitions; Voltaire les reçut comme un homme qui en concevoit toute l'importance. Il répondit: " vous voulez que Diderot entre à " l'Académie, & il faut en venir à bout. " L'approbation du choix appartenoit au Roi, & d'Alembert craignoit l'oppoſition du miniſtère. Ce fut alors que Voltaire lui dit tout ce que le philoſophiſme pouvoit attendre de Choiſeul; qu'il aſſura, qu'il répéta que ce miniſtre, loin de barrer de ſemblables complots, ſe feroit un mérite de les ſervir. " En un mot, ajoutoit-il, " il faut mettre Diderot à l'Académie; c'eſt

" la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de " la piece contre les philosophes. L'Académie " est indignée contre le Franc-de Pompignan. " Elle lui donnera avec plaisir ce soufflet à " tour de bras—je ferai un feu de joie, lors- " que Diderot sera nommé. Ah qu'il seroit " doux de recevoir à la fois Diderot & Hel- " vetius! " (*Lett.* 9 *Juil.* 1760).

Ce triomphe eût été aussi doux pour d'Alembert, qu'il pouvoit l'être pour Voltaire; mais d'Alembert étoit sur les lieux, il voyoit plus d'obstacles à la Cour, surtout de la part du Dauphin, de la Reine, & du Clergé. Aussi répliqua-t-il: " j'aurois plus d'envie que vous " de voir Diderot à l'Académie. *Je sens tout* " *le bien qui en résulteroit pour la cause commune;* " mais cela est plus impossible que vous ne " pouvez l'imaginer. " (*Lett.* 18 *Juillet*, 1760.)

Voltaire bien instruit que Choiseul & la Marquise de Pompadour avoient déjà remporté sur le Dauphin bien d'autres victoires, ordonna à d'Alembert de ne pas désespérer. Il se met lui-même à la tête de l'intrigue; il espére sur tout beaucoup de la Courtisanne en faveur. " Il y a plus, dit-il, il se peut qu'elle se fasse " un mérite & un honneur de soutenir Diderot; " qu'elle désabuse le Roi sur son compte, & " qu'elle se plaise à confondre une cabale " qu'elle méprise (*let.* 28 *Juil. même année.*)

Ce que d'Alembert ne peut essayer par lui-même auprès du ministre, Voltaire le recommande aux courtisans, & sur tout au Comte d'Argental. " Mon divin ange, dit-il à celui-" ci, mettez Diderot de l'Académie; c'est le " plus beau coup qu'on puisse faire dans la " partie que la raison joue contre le fanatisme, " & la sottise (traduisez: dans la guerre que le " philosophisme fait à la Religion & à la piété), " imposez pour pénitence au Duc de Choiseul " de faire entrer Diderot à l'Académie" *(let. 153 an. 1760.)*

Voltaire appelle encore à son secours le secrétaire de l'Académie; il prescrit à Duclos comment il faut s'y prendre, pour faire réussir le mémoire en faveur de l'adepte à recevoir. " Ne pourriez-vous pas représenter, ou faire " représenter combien un tel homme vous " devient nécessaire pour la perfection d'un " ouvrage nécessaire? Ne pourriez vous pas, " *après avoir sourdement établi cette batterie*, " vous assembler *sept à huit élus*, & faire une " députation au Roi, pour lui demander Mr. " Diderot comme le plus capable de concourir " à votre entreprise? Mr. le Duc de Niver-" nois ne vous seconderoit-il pas dans ce pro-" jet? Ne pourroit-il pas même se charger de " porter avec vous la parole? Les dévots " diront que Diderot a fait un onvrage de " métaphysique qu'ils n'entendent pas; il n'a

" *qu'a répondre qu'il ne l'a point fait, & qu'il eſt* " *bon catholique: il eſt ſi aiſé d'être catholique!* (let. du 11 Août même année).

Le Lecteur & l'hiſtorien-même pourroient s'étonner de voir ici Voltaire mettre tant d'importance, employer tant d'intrigue, appeller à la fois les Ducs, les Courtiſans & ſes confrères, & ne pas rougir même de conſeiller la lâche hypocriſie, la vile diſſimulation, pour la ſimple admiſſion d'un de ſes conjurés à l'Académie Françoiſe; mais que le Lecteur & l'hiſtorien péſent ces paroles de d'Alembert: *je ſens tout ce qu'il en réſulteroit pour la cauſe commune*, ou bien pour la guerre que nous & nos adeptes avons vouée au Chriſtianiſme; & toutes ces machinations pour un ſemblable objet, ſeront aiſées à expliquer. Admettre en effet à cette Académie l'homme publiquement reconnu pour le plus hardi des incrédules, n'étoit-ce pas mettre le ſceau à la faute que le Gouvernement avoit déjà faite, en ſe laiſſant tromper par les hypocrites démonſtrations de d'Alembert & de Voltaire. N'étoit-ce pas ouvrir la porte des triomphes littéraires à l'impiété la plus ſcandaleuſe! N'étoit-ce pas déclarer hautement que déſormais la profeſſion la plus ouverte d'athéiſme, loin d'être regardée comme une tache dans la ſociété, jouiroit paiſiblement des honneurs accordés aux ſciences & aux lettres? N'étoit-ce pas au moins afficher la plus par-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0170
DFG

faite indifférence pour la Religion? Choiseul & la Pompadour sentirent qu'il n'étoit pas encore tems d'accorder ce triomphe aux conjurés. D'Alembert lui-même redouta les clameurs qu'il n'auroit pas manqué d'exciter, & il fallut s'en désister; mais on en étoit à ce moment où les ministres protégeoient d'une main ce qu'ils sembloient rejetter ou repousser de l'autre. D'Alembert espéra qu'avec quelques ménagemens, il ne seroit pas impossible d'arriver au même but, d'exclure des honneurs académiques, tout écrivain qui n'auroit pas au moins fait quelque sacrifice à la philosophie anti-chrétienne; & il y réussit.

Succès des Conjurés dans les Académies.

A datter de l'époque où d'Alembert conçut combien pouvoit être utile aux conjurés cette Académie Françoise métamorphosée en vrai club de Sophistes irreligieux, que l'on prenne les titres de ceux qui furent admis parmi ses membres; on verra à leur tête *Marmontel*, l'homme le plus uni d'opinions, de sentiment, à Voltaire, à d'Alembert & à Diderot. On verra arriver successivement au Fauteuil Académique un la Harpe, adepte favori de Voltaire, un Champfort, l'adepte coadjuteur hebdomadaire de Marmontel & de la Harpe, un Lemierre signalé à Voltaire comme *un bon ennemi de l'infâme*, ou du Christ. (*lett. de Volt. à Damilav.* 1767). Un abbé Millot dont tout le titre étoit auprès de d'Alembert, d'avoir parfaitement

Liste des principaux Académiciens.

oublié qu'il étoit prêtre; & auprès du public, d'avoir su métamorphoser l'histoire de France en histoire d'Anti-Pape *(v. lett. de d'Alem. 27 Déc. 1777)*. Un Briennes, depuis long tems connu par d'Alembert comme un ennemi de l'Eglise, dans le sein même de l'Eglise; un Suar, un Gaillar, enfin un Condorcet, dont l'admission à l'Académie Françoise diroit seule à quel point le Démon de l'Athéisme devoit y dominer.

Je ne sais trop pourquoi Turgot n'y parvint pas, malgré toutes les intrigues de Voltaire & de d'Alemdert qui l'y poussoient également *(v. lett. de Volt. 8 Fev. 1776)*. Pour se faire une idée de l'intérêt qu'ils mettoient à remplir ce Sanédrin philosophique de leurs adeptes favoris, que l'on jette un coup d'œil sur leurs lettres. Il en est plus de trente, où on les voit se consulter, tantôt sur celui des adeptes dont il faut presser l'admission à cette Académie, tantôt sur les protections qu'il faut mettre en mouvement, pour écarter l'homme religieux. Leurs intrigues en ce genre furent si bien suivies, & leur succès fut si complet, qu'en peu d'années, le titre d'Académicien se confondoit presque avec celui de Déiste, ou d'Athée. Si l'on trouvoit encore parmi eux quelques hommes, sur tout quelques Evêques, d'une autre trempe que Briennes, c'étoit un reste de déférence, que quelques uns d'entre eux prenoient

pour un honneur, & qu'ils auroient mieux fait, à côté de d'Alembert, de Marmontel, & de Condorcet, de regarder comme un outrage.

Dans cette Académie des quarante, il étoit cependant un laïque infiniment respectable par sa piété; c'étoit Mr. Beauzet. Je lui demandois un jour comment il avoit pu se faire que le nom d'un homme comme lui se trouvât sur la liste de tant d'hommes connus pour vrais impies; " La question que vous me faites, me répondit-il, je l'ai moi-même faite à d'Alembert. Me voyant presque seul à croire en Dieu dans nos séances, je lui disois un jour: comment avez-vous pu penser à moi, que vous saviez si éloigné de vos opinions, & de celles de M M. vos confrères? D'Alembert, ajoutoit Mr. Beauzet, n'hésita pas à me répondre; je sens bien que cela doit vous étonner; mais nous avions besoin d'un Grammairien: parmi tous nos adeptes, il n'en étoit pas un qui se fût fait une réputation en ce genre. Nous savions que vous croyez en Dieu; mais vous sachant aussi fort bon homme, nous pensames à vous, faute d'un philosophe qui pût vous suppléer.

C'est ainsi que le sceptre des talens & des sciences devint en peu de tems celui de l'impiété même. Voltaire avoit voulu transplanter les conjurés sous la protection du sophiste couronné; d'Alembert les retint, & les fit triompher sous la protection des Monarques même.

dont le premier & le plus honnorable des titres étoit celui de Princes très chrétiens. Sa trame mieux ourdie mettoit d'un côté toutes les couronnes littéraires sur la tête des impies du jour; de l'autre, elle vouoit au mépris, au sarcasme tout écrivain religieux. L'Académie Françoise seule, métamorphosée en club d'impiété, servit mieux la conjuration des Sophistes contre le Christianisme, que n'auroit pu le faire toute la Colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres; & les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en innondant l'Europe de ces productions que nous allons voir devenir, pour les chefs, un des grands moyens de préparer les peuples à une apostasie générale.

CHAPITRE VIII.

SIXIÈME MOYEN DES CONJURÉS.

INONDATION DE LIVRES ANTICHRÉTIENS.

QUE depuis quarante ans, & surtout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions antichrétiennes, en pamphlets, en systêmes, en romans, en prétendues histoires, & sous toutes les formes, c'est là un de ces faits trop clairs, trop évidens pour que je doive chercher à en fournir les preuves. Sans dire encore ici tout ce que j'ai à révéler sur cet objet, je veux montrer au moins le concert des chefs de la conjuration, quant à la marche à suivre dans ces productions antichrétiennes, & leur intelligence dans l'art de les multiplier & d'en aider la circulation, pour infecter l'Europe de leur impiété.

Concert des chefs pour leurs productions antichrétiennes.

Cette marche à suivre dans leurs propres ouvrages, se concertoit spécialement entre Voltaire, d'Alembert & Fréderic. Leur correspondance nous les montre attentifs à se rendre compte des ouvrages qu'ils préparent les uns ou les autres, contre le Christianisme, & du fruit qu'ils en attendent, de l'art qu'il

faut y mettre, pour en assurer le succès. Tel étoit ce concert, que dans leur intime correspondance, on les voit rire entre eux des embuches qu'ils tendent à la religion, précisément dans ces ouvrages & ces systêmes qu'ils affectent le plus de faire regarder comme indifferens pour la religion, ou mêm comme tendant plutôt à la servir qu'à la détruire. D'Alembert est surtout admirable en ce genre. Que l'historien & le lecteur, par l'exemple suivant, apprennent à juger de l'art que ce rusé sophiste mit à tendre ses pièges.

Ruse spéciale de d'Alembert sur les systêmes.

On sait assez combien nos philosophes se sont occupés dans ce siecle, de leurs prétendus systêmes physiques sur la formation de l'univers; on sait quelle peine ils ont prise pour nous donner des théories & des généalogies du globe terrestre. On les a vus occupés à fouiller dans les mines, disséquer les montagnes, ou creuser la surface, pour trouver des coquilles, pour tracer les voyages de l'Océan, & bâtir des époques. L'objet de ces recherches & de tant de travaux, n'étoit, à les entendre, que de faire des découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle & pour les sciences purement profanes. La religion surtout n'en devoit pas être moins respectée par ces faiseurs d'époques. On doit même croire que de nos physiciens naturalistes, quelques-uns en effet n'avoient point d'autre objet. Mais lorsque ceux-ci se sont

trouvés de vrais savans, des hommes francs dans leurs recherches, & capables d'observer, de comparer sans préjugé les observations, leurs courses, leurs études, leurs travaux, leurs découvertes n'ont fait précisément que nous fournir des armes contre ces vains systêmes. Il n'en est pas ainsi de d'Alembert & de ses adeptes. Il vit que ces systêmes, & toutes ces époques excitoient l'attention des théologiens, qui avoient à maintenir la vérité des faits & l'authenticité des livres de Moyse, comme le fondement & les premières pages de la révélation. Pour donner le change à la Sorbonne & à tous les défenseurs des livres saints, il se mit à écrire, sous le titre captieux *d'abus de la critique*, une véritable apologie de tous ces systêmes. Le grand objet de cet écrit étoit, en affichant un profond respect pour la religion, de prouver que la révélation & l'honneur de Moyse n'étoient pas le moins du monde intéressés dans toutes ces théories & ces époques; que les craintes de la Théologie n'étoient que de fausses allarmes. Il fit plus, il employa bien des pages & bien des argumens, pour démontrer que ces systêmes sont faits pour donner une idée grande & sublime; que loin d'avoir rien de *contraire à la puissance de Dieu, ni à sa sagesse divine*, ils servent à la *développer d'avantage*. Il prétendit surtout que, vu l'objet de ces systêmes, ce n'étoit nullement *aux théologiens*,

mais aux phiſiciens à les juger. Il traita les premiers *d'eſprits étroits*, *puſillanimes*, *ennemis de la raiſon*, s'effrayant d'un objet qui ne les regardoit ſeulement pas. Il écrivit très poſitivement contre ces terreurs prétendues paniques, & il diſoit, entre autres choſes: " on a " voulu lier au Chriſtianiſme les ſiſtêmes de " la philoſophie les plus arbitraires. En vain " la religion ſi ſimple & ſi préciſe dans ſes " dogmes a rejetté conſtamment un alliage " qui la défiguroit: c'eſt d'après cet alliage " qu'on a cru la voir attaquée dans les ou- " vrages où elle l'étoit le moins. " Ces ouvrages étoient préciſément ceux dont les auteurs exigent pour la formation de l'univers un tems *plus long* que l'hiſtoire de la création tracée par Moyſe ne permet de le ſuppoſer. (*Voyez Abus de la crit*, N°. 4, 15, 16, 17.)

Qui n'eût cru d'Alembert perſuadé que tous ces ſyſtêmes prétendus phyſiques, ces théories, & ce tems *plus long*, au lieu de renverſer le Chriſtianiſme, ne ſervoient qu'à donner une idée plus grande, plus ſublime du Dieu des Chrétiens & de Moyſe? C'étoit cependant ce même d'Alembert, qui dans l'eſpoir de découvrir les preuves *d'un tems plus long*, applaudiſſoit d'avance au démenti que ſes adeptes voyageurs étoient chargés de donner à Moyſe, à la révélation. C'étoit d'Alembert qui recommandoit à Voltaire, comme des hommes *préci-*

eux à la philoſophie, ces adeptes qui alloient parcourir les Alpes & l'Appennin, dans cette intention. C'étoit lui, qui tenant au public ce langage ſi raſſurant pour l'honneur de Moyſe & la révelation, écrivoit en ſecret à Voltaire: " cette lettre, mon cher confrère, vous ſera " remiſe par Deſmarets, homme de mérite & " bon philoſophe, qui déſire vous rendre ſes " hommages, en allant en Italie, où il ſe propo- " ſe de faire *des obſervations d'hiſtoire naturelle* " *qui pourroient bien donner le démenti à Moyſe.* " Il n'en dira rien au maître du ſacré Palais; " mais ſi par haſard, *il s'apperçoit que le monde* " *eſt plus ancien que ne le prétendent même les* " *Septante, il ne vous en fera pas un ſecret.*" (Lett. 137 an. 1763.)

Ouvrages de Voltaire dirigés par d'Alembert.

Il ſeroit difficile de mieux cacher ſa main dans le moment même où l'on dirige celle de l'aſſaſſin. D'Alembert dirigeoit auſſi par fois la plume de Voltaire, quand il falloit faire partir de Fernei, des traits qu'il n'étoit pas encore tems de lancer de Paris. Dans ces occaſions, il envoyoit le thême à peu près fait, & il ne reſtoit plus à Voltaire qu'à y mettre ſon coloris.

Lors qu'en ſoixante & treize, la Sorbonne affiſha cette fameuſe thêſe, qui prédiſoit aux Rois tout ce que la révolution françoiſe vient de leur apprendre, ſur les dangers de la philoſophie moderne, quant à leur trône même,

d'Alembert se hâta d'annoncer à Voltaire combien il importoit d'effacer l'impression qu'alloit faire une pareille insurrection contre les conjurés. Il apprit à Voltaire comment il falloit s'y prendre pour donner le change aux Rois eux mêmes, & pour faire retomber toutes leurs craintes, tous leurs soupçons sur l'Eglise. En lui donnant pour thême un chef-d'œuvre de ruse, il l'invitoit surtout à rappeller ces contestations depuis long tems éteintes, entre le Sacerdoce & l'Empire ; il lui montroit tout l'art de rendre le clergé suspect & odieux. (v. lett. de d'Alemb. 18 Janv. & 9 Fev. 1773.) On trouve dans ses lettres, bien d'autres plans semblables qu'il traçoit au philosophe de Fernei, suivant les circonstances. (v. surtout les lett. 26 Fev. 22 Mars 1774.) C'étoit là, dans leur style, les *marons* que *Bertrand* d'Alembert *montroit sous la cendre*, & que *Raton* Voltaire devoit l'aider à tirer du feu avec ses *pattes délicates*.

Conseils & concert de Voltaire dans ces productions.

De son côté, Voltaire ne manquoit pas d'instruire d'Alembert, ou les autres adeptes qui pouvoient l'appuyer, des ouvrages qu'il composoit dans le même genre, ou même des démarches qu'il faisoit auprès du ministère. C'est ainsi que préludant d'avance aux décrets spoliateurs de la révolution, il eut soin d'avertir le Comte d'Argental, du mémoire qu'il envoyoit au Duc de Praslin, pour engager le Minis-

tère à priver le Clergé de ſa ſubſiſtance, en lui ôtant les dixmes. (*Lett. au C. d'Argent.* 1764.)

Juſques à ces mémoires ſecrets, tout ainſi ſe faiſoit de concert parmi les conjurés. Il n'y avoit pas juſqu'aux anecdotes, vraies ou calomnieuſes contre les écrivains religieux, qui ne fuſſent concertées entre Voltaire & d'Alembert (lett. 18 & 20) Il n'y avoit pas juſqu'au ſourire, aux bons mots, aux plates épigrammes des adeptes, que Voltaire ne dirigeât, ne fît entrer dans les moyens de la conjuration. Sachant mieux que perſonne toute la puiſſance du ridicule, c'eſt ſurtout de cette arme qu'il leur recommandoit le fréquent uſage, ſoit dans les converſations, ſoit dans leurs livres, " tachez " toujours de conſerver votre gaieté, écrivoit-" il à d'Alembert, tachez toujours d'écra-" ſer l'infame. Je ne vous demande que cinq " à ſix bons mots par jour; cela ſuffit. Il ne " s'en relevra pas. Riez Démocrite, & faites " moi rire; & les ſages triompheront. " (*lett.* 128.)

Voltaire cependant ne crut pas toujours que cette manière d'attaquer la Religion ſuffît à la gloire des Philoſophes, & pour écraſer le Chriſtianiſme. Continuant à diriger l'attaque, il manifeſta le deſir qu'il avoit de voir paroître, *après ces déluges de plaiſanteries & de ſarcaſmes, quelque ouvrage ſérieux qui pourtant ſe fit lire;* où les Philoſophes fuſſent juſtifiés, & l'infame con-

fondu. (lett. 67 à d'Alemb.) Cet ouvrage eſt le ſeul que les exhortations de Voltaire, & ſon concert avec les autres adeptes n'aient jamais produit. En revanche, la ſecte, à leur exemple, enfantoit chaque jour, ceux où le Déiſme, & ſouvent le groſſier Athéiſme diſtilloient contre la Religion tout le venin de la calomnie & de l'impiété. En Hollande ſurtout, il paroiſſoit chaque mois, chaque ſemaine, quelques unes de ces productions ſorties de la plume des plus hardis impies. On y faiſoit paroître, entre autres, *le militaire philoſophe*, *les doutes*, *l'impoſture ſacerdotale*, *le poliſſonisme dévoilé*, productions à peu près les plus monſtrueuſes de la ſecte. On eût dit que Voltaire préſidoit ſeul à tout ce commerce de l'impiété; tant il mettoit de zèle pour en ſeconder le débit. Il étoit averti des éditions; il en avertiſſoit ſes frères de Paris; il leur recommandoit de ſe les procurer, de les faire circuler; il leur reprochoit leur défaut d'ardeur à les répandre; il les ſemoit lui-même dans tous ſes environs. (v. ſes lett. au Comte d'Argental, à Mde. du Deffant, à d'Alemb. & ſurtout lett. 2. an. 1769.) Pour les encourager, il leur mandoit avec tranſport, que c'étoit dans ces ſortes d'ouvrages que *toute la jeuneſſe Allemande apprenoit à lire; qu'ils devenoient le catéchiſme univerſel depuis Bade juſqu'à Moſkou.* (lett. au C. d'Argental 26 Sept. 1766.)

Exhortations à les répandre.

Crainte que la Hollande ne suffît pas encore pour infecter la France, il choisissoit, il désignoit à d'Alembert celles précisément des productions les plus impies qu'il le chargeoit de faire réimprimer dans Paris, & de distribuer par milliers d'exemplaires; telles, par exemple, qu'un prétendu examen de la religion par Dumarsais.

" On m'a envoyé, ce sont les termes de " Voltaire à d'Alembert, on m'a envoyé " l'ouvrage de Dumarsais attribué à St. " Evremont. *C'est un excellent ouvrage* " (c'étoit précisément un des plus impies) " je vous exhorte, mon très cher frère, à dé- " terminer quelqu'un de nos amés & féaux " à faire réimprimer ce petit ouvrage qui " peut faire beaucoup de bien.) " (*Lett.* 122.) Mêmes exhortations & plus pressantes encore, pour reproduire & multiplier *le testament de Jean Meslier*, de ce fameux curé d'Etrépigni, dont l'apostasie & les blasphêmes pouvoient faire encore bien plus d'impression sur la populace des esprits. Voltaire se plaignoit qu'il n'y eût pas au moins dans Paris, autant d'exemplaires de cet impie testament, qu'il avoit eu soin d'en répandre & faire circuler dans les cabanes des montagnes suisses. (*Lett. de d'Al.* 3 *Juill. de Volt.* 15 *Sept.* 1762.)

D'Alembert fut lui-même obligé de répondre à des reproches, comme s'il eût montré

trop de tiedeur, trop peu d'empreſſemeat à ſeconder ce zèle, & ſpécialement pour n'avoir pas oſé, ſur les inſtances de Voltaire, *imprimer* dans Paris & *diſtribuer les quatre ou cinq mille exemplaires du teſtament de Jean Meſlier*. Son excuſe fut celle d'un conjuré qui ſait attendre l'occaſion, prendre ſes précautions, pour obtenir peu à peu un ſuccès que la précipitation auroit fait perdre. (*Lett.* 102.) La preuve qu'il ſavoit auſſi bien que Voltaire, tout ce que peut produire dans l'eſprit du peuple, ce ſoin de multiplier & de rendre vulgaires les ouvrages les plus impies, la preuve qu'il ſavoit ſaiſir le moment, quand il étoit propice, c'eſt le conſeil qu'il donne lui-même ſur une de ces productions, chef-d'œuvre d'impiété ſous le titre *de bon ſens*. " Cette production, " écrit-il à Voltaire, eſt un livre bien plus " terrible que le ſiſtême de la nature. " Elle l'eſt en effet, par ce qu'avec plus d'art, plus de ſang froid, elle n'en prêche pas moins le plus pur Athéiſme. Mais c'eſt pour cela même que d'Alembert fait ſentir l'avantage que les conjurés en tireroient, ſi on abrégeoit encore ce livre, déjà très portatif, & qu'on le mît au *point de ne couter que dix ſous, & de pouvoir être lu & acheté par les cuiſinières*. (Lett. 146.)

Excuſes de d'Alembert

Les moyens des conjurés pour inonder l'Europe de ces productions antichrétiennes, ne ſe

réduiſoient pas à leurs intrigues ſouterraines, & à l'art d'éluder la vigilance de la loi. Ils avoient à la Cour même, des hommes puiſſans, des Miniſtres adeptes, qui ſavoient faire taire la loi même, ou ne lui permettoient de parler quelques fois, que pour favoriſer ſous main plus efficacement le commerce d'impiété & de corruption que les Magiſtrats proſcrivoient. Le Duc de Choiſeul & Maleſherbes furent encore les promoteurs de ce grand moyen d'arracher au peuple ſa religion, & de lui inſinuer toutes les erreurs du philoſophiſme. Le premier, avec toute la confiance que lui donnoit le deſpotiſme de ſon Miniſtère, menaçoit la Sorbonne de ſon indignation, lorſque, par ſes cenſures publiques, elle eſſayoit de prévenir les peuples contre ces productions du jour. C'étoit ſpécialement pour cet étrange uſage de l'autorité, que Voltaire s'écrioit *vive le Miniſtère de France*, vive ſurtout Mr. le Duc de Choiſeul! (*Lett. de Voltaire à Marmontel.* 1767.)

Circulation de ces ouvrages aidée par les Miniſtres.

Maleſherbes, que la Surintendance de la librairie mettoit plus à portée d'éluder à chaque inſtant la loi, par l'introduction & la circulation de ces œuvres impies, étoit ſur cet objet dans une parfaite intelligence avec d'Alembert. ils euſſent bien voulu l'un & l'autre, que les défenſeurs de la religion n'euſſent pas la même liberté de faire imprimer leurs réponſes à la légion d'impies qui s'élevoit en Fran-

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0185 DFG

ce. Ce moment n'étoit pas encore venu. Avec sa prétendue tolérance, Voltaire s'indigna que, sous le Ministre philosophe, les apologistes de l'Evangile jouissent encore du droit d'être entendus; & d'Alembert fut obligé d'écrire que si Mr. de Maiesherbes laissoit imprimer contre les philosophes, c'étoit à contre cœur, & *par des ordres supérieurs* dont ce Ministre même n'avoit pas pu empêcher l'exécution. (*Lett. du 15 Janv. 1757.*) Voltaire n'étoit pas encore content de ces excuses; une simple connivence ne lui suffisoit pas; il lui falloit l'autorité des Rois pour seconder son zéle; il eut encore recours à Fréderic. Ce déluge

---

NOTE sur les ouvrages plus spécialement recommandés par les conjurés.

Doctrine des ouvrages recommandés par les Conjurés

Si je connoissois moins une espèce très nombreuse de Lecteurs, je pourrois regarder comme superflues les observations que je vais faire sur la doctrine des ouvrages que les chefs des conjurés, indépendamment de leurs productions propres, cherchoient plus spécialement à répandre, & à faire circuler dans toutes les classes de la société; mais il n'est pas seulement des hommes difficiles à convaincre; il en est encore qui résistent à l'évidence même, à moins qu'elle ne les opprime. Malgré toutes les preuves que j'ai déjà fournies d'une conspiration formée & conduite par Voltaire, par d'Alembert, Fréderic, Diderot & leurs adeptes, contre l'existence même du christi-

de productions impies devoit être le principal objet de sa colonie. Dans ces tems où il n'étoit pas encore consolé d'avoir vu son projet échoué, il écrivit à ce roi des sophistes, " si " j'étois moins vieux, & si j'avois de la santé, " je quitterois sans regret le chateau que

Accord de Voltaire & de Fréderic sur le même objet.

---

anisme, j'ai peur qu'on en revienne à dire encore que tous ces Sophistes n'en vouloient qu'aux abus, & non pas à la Religion même; que tout au plus ils en vouloient au Catholicisme, & nullement aux autres religions qui font partie du Christianisme, telles que les diverses religions des Protestans de Genève, d'Allemagne, de Suede, d'Angleterre. Cette prétention, à force d'être fausse, devient de la plus grande absurdité, quand on réflechit tant soit peu sur la nature des ouvrages, que l'on a vu les conjurés s'étudier à répandre. Sans doute tout leur zéle, en faisant circuler ces productions, n'avoit pas d'autre objet que de répandre aussi les opinions prêchées dans ces ouvrages: consultons-les donc, & voyons s'il en est un seul qui se réduise à la réforme des abus, ou bien même à la destruction du Catholicisme.

généralité de la conjuration prouvée par les ouvrages que les chefs font circuler.

Ces ouvrages que l'on a vus si fort recommandés par Voltaire & d'Alembert, sont spécialement ceux de Fréret, de Boulanger, d'Helvétius, de Jean Mesliers, de Dumarsais, de Maillet, ou du moins ceux qui portent le nom de ces Sophistes. Ce sont encore, le militaire philosophe, le bon sens, les

" j'ai bâti, les arbres que j'ai plantés, pour " venir achever ma vie dans le pays de Clé- " ves avec deux ou trois philosophes, & pour " consacrer mes derniers jours, sous votre " protection à l'impression de quelques li-

---

doutes ou le pyrronisme du sage, *dont les auteurs sont restés inconnus. Je veux mettre sous les yeux du Lecteur les diverses opinions de ces auteurs chéris des conjurés, sur des objets que l'on ne peut attaquer, sans renverser les premiers fondemens de tout Christianisme. Que l'historien déduise de ces preuves, s'il est vrai que la conjuration ne s'étendit jamais au delà des abus, ou de quelques branches du Christianisme.*

Toutes les branches du Christanisme, portent au moins sur l'existence même de la Divinité: quelle est sur cet objet, la doctrine de ces auteurs tant exaltés par les chefs des conjurés ?

Fréret nous dit expressément " la cause univer- " selle, ce Dieu des philosophes, des Juifs & Doctrine de ces ouvrages sur Dieu. " des Chrétiens n'est qu'une chimère & un " fantôme.—*Ce même auteur insiste pour nous* " *dire:* " *l'imagination enfante tous les jours de* " *nouvelles chimères, qui excitent dans eux les* " *mouvemens de la terreur, & tel est le* phantôme " de la Divinité" *(lett. de Trasibule à Leucippe pag.* 164 *&* 254*).*

L'auteur du bon sens, *ou de ce même ouvrage que d'Alembert voudroit voir abrégé, pour le ven-*

" vres utiles. Mais, Sire, *ne pouvez vous pas*
" *ſans vous compromettre, faire encourager quel-*
" *queslibraires de Berlin à les imprimer, & à les*
" *faire débiter dans l'Europe, à un bas prix, qui*
" *en rende la vente facile.* (5 Avril, 1767.)

---

dre dix ſous, à la claſſe du peuple la moins inſtruite & la moins riche, n'eſt pas ſi expreſſif; mais qu'apprend-il au peuple? Que les phénomènes de la Nature ne prouvent l'exiſtence de Dieu qu'à quelques hommes prévenus, *c'eſt à dire, remplis d'un faux préjugé. . . que* les merveilles de la Nature, *loin d'annoncer un Dieu*, ne ſont que les effets néceſſaires d'une matière prodigieuſement diverſifiée *(N° 36 & paſſim).*

Le Militaire philoſophe *ne nie point l'exiſtence de Dieu; mais ſon premier chapitre eſt une monſtrueuſe comparaiſon de* Jupiter, *& du* Dieu des Chrétiens; *& tout l'avantage de cette comparaiſon eſt pour le Dieu du Paganiſme.*

D'après le Chriſtianiſme dévoilé, paroiſſant ſous le nom de Boulanger, il eſt plus raiſonnable *d'admettre avec Manés*, un double Dieu, *que le Dieu du Chriſtianiſme.* (Chriſtianiſme dévoilé pag. 101).

L'Auteur des doutes, *ou du Pyrroniſme, apprend aux peuples qu'ils ne peuvent ſavoir, ni s'il exiſte un Dieu, ni s'il exiſte la moindre différence* entre le bien & le mal, le vice & la vertu. *Ceſt à cela que ſe réduit tout cet ouvrage.* (V. entre autres

Cette propoſition, qui faiſoit du Roi de Pruſſe le colporteur en chef de toutes les brochures anti-chrétiennes, ne déplut point à ſa majeſté protectrice. " Vous pouvez, répondit Fréde-" ric, *vous ſervir de nos imprimeurs ſelon vos de-*" *ſirs*; ils jouiſſent d'une liberté entière; &

---

les N°. 100 & 101). *Même oppoſition entre la*
Sur l'ame. *doctrine de toute Religion Chrétienne, & celles de ces mêmes auteurs, ſur la ſpiritualité de l'ame. Tout ce qu'on appelle* eſprit *ou* ame, n'a pas plus de réalité *pour Fréret*, que les phantômes, les chimères, les ſphinx. *(lett. de Traſibule).*

Le Sophiſte du prétendu bon ſens, *accumule les argumens pour démontrer encore que c'eſt le corps qui ſent, penſe & juge, & que l'ame n'eſt qu'un être chimérique. (v. N°. 20 & 100.)*

Helvétius nous débite que l'on a tort de faire de l'ame un être ſpirituel; que rien n'eſt plus abſurde; que cette ame n'eſt pas un être diſtinct du corps *(extrait de l'eſprit, & de l'homme, & de ſon éducation N° 4 & 5).*

Bonlanger nous décide que l'immortalité de l'ame, *loin d'être un motif de pratiquer la vertu*, n'eſt qu'un dogme barbare, funeſte, déſeſpérant & contraire à toute légiſlation. *(antiquité dévoilée pag. 15).*

Sur la morale. *Si de ces dogmes fondamentaux, eſſentiels à toute religion, comme au catholiciſme, nous paſſons à la morale, il faudra entendre Fréret apprenant au*

" comme ils ſont liés avec ceux de Hollande,
" de France & d'Allemagne, je ne doute pas
" qu'ils n'ayent des voies pour faire paſſer
" des livres où ils jugent à propos. " (*Lett. du 5 Mai*, 1767.

---

peuple que les idés de juſtice & d'injuſtice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, ſont purement arbitraires, & dépendantes de l'habitude *(lett de Traſybule)*.

Helvétius nous dira tantôt, que la ſeule régle, pour diſtinguer les actions vertueuſes *des actions* vicieuſes,, *c'eſt la loi des Princes, & l'intérêt public*; *tantôt, que* la vertu, la probité, par rapport au particulier, n'eſt que l'habitude des actions perſonnellement utiles; que l'intérêt perſonnel eſt l'unique, & l'univerſel apprécia-teur du mérite des actions des hommes; *enfin que ſi un homme vertueux n'eſt pas, dans ce monde, un homme heureux*, c'eſt alors le cas de s'écrier: ô vertu! tu n'eſt qu'un vain ſonge. *(v. Helvét. de l'eſprit, diſcours 2 & 4)*.

Près du même Sophiſte, les peuples apprendront que la ſublime vertu, la ſageſſe éclairée, ſont le fruit des paſſions qu'on appelle folie; *que l'on devient ſtupde, dès que* l'on ceſſe d'être paſſionné, *que vouloir modérer les paſſions*, c'eſt la ruine des Etats. *(idem diſc. 2 & 3 chap. 6, 7, 8 & 10)*. *que la conſcience* & les remords ne ſont que la prévoyance des peines phyſiques, auxquelles le

Jusques à Petersbourg, Voltaire avoit des hommes qui secondoient ce zéle pour innonder l'Europe de ces productions anti-chrétiennes. Sous la protection & sous l'influence du Comte Schouvallow, laRussie faisoit demander à Diderot *la permission d'être honnorée de l'impression de*

---

crime nous expose; qu'un homme au dessus des loix, commet sans repentir, l'action malhonnête qui lui est utile. *(Helvét. de l'homme tom. 1 sect. 2 chap. 7)*. que peu importe que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés *(idem N° 9 chap 6)*.

Les femmes apprendront spécialement de ce même auteur, que la pudeur *n'est qu'une* invention de la volupté rafinée, *qu'il n'y a rien à craindre pour* les mœurs de la part de l'amour ; *que cette passion* forme les genies, & les gens vertueux *(de l'esprit disc. 2 chap. 4 & 15 &c.)*. *il dira aux enfants que* le commendement d'aimer ses pères & mères, est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature. *(de l'homme chap. 8) Il dira aux époux que la loi qui les condamne à vivre ensemble, est une* loi barbare & cruelle, aussitôt qu'ils cessent de s'aimer. *(de l'homme, sect. 8 &c)*

Dans les autres ouvrages que les chefs des conjurés cherchent à répandre parmi le peuple, on chercheroit en vain des principes d'une morale plus chrétienne. Du Marsais, ainsi qu'Helvétius, ne connoît de vertu que ce qui est utile, *& de vice*

l'Encyclopédie. Voltaire fut chargé d'annoncer ce triomphe à Diderot. (*Lett. de Voltaire à Diderot.*) Le plus impie & le plus séditieux ouvrage d'Helvétius se réimprimoit à la Haye; & c'étoit le Prince Gallizin, qui osoit dédier cet ouvrage à l'Impératrice de Russie. Pour le

---

que ce qui est nuisible *à l'homme sur la terre.* (essai sur les préjugés chap. 8). *Le* Militaire Philosophe *croit que, loin de pouvoir offenser Dieu,* les hommes sont forcés d'exécuter ses loix *(chap 20). L'auteur du* bon sens *encore, cet auteur si précieux aux chefs des conjurés, leur diroit aussi que, croire pouvoir offenser Dieu,* c'est se croire plus fort que Dieu. *(sect. 67). Il leur apprendroit même à nous répondre:* " si votre " Dieu laisse aux hommes la liberté de se dam- " ner, de quoi vous mêlez-vous? êtes-vous " donc plus sage que ce Dieu dont vous voulez " venger les droits" *(le bon sens, sect 135).*

Boulanger, dans l'ouvrage tant exalté par Voltaire & Fréderic, nous apprend que la crainte de Dieu, *loin d'être le commencement de la sagesse,* seroit plutôt le commencement de la folie. *(le Christianisme dévoilé pag.* 163. *en note).*

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux qui voudront trouver ces textes, & une foule d'autres du même genre cités plus au long, n'ont qu'à parcoueir les Lettres Helviennes; *mais certainement en voilà bien assez, pour démontrer que des*

coup le zéle de Voltaire ne conçut pas lui-même ſes ſuccès. Il ne put s'empêcher d'obſerver combien on ſeroit étonné de voir un pareil livre dédié à la puiſſance la plus deſpotique qui ſoit ſur la terre; mais tout en riant de l'imprudence & de la ſottiſe du Prince Adepte, il obſervoit au moins avec tranſport, combien *le troupeau des ſages croiſſoit à la ſourdine*, puiſque des princes même ne ſe montroient pas moins empreſſés que lui, à faire circuler les productions les plus anti-chrétiennes. Au comble de ſa joie, on le voit dans ſes lettres à d'Alembert, revenir juſqu'à trois fois ſur cette nouvelle, tant il comptoit ſur ce mo-

---

conjurés, qui mettent tant de ſoin à répandre des productions de cette eſpèce, ne ſe bornent pas à vouloir détruire la Religion Catholique; bien moins encore à réformer quelques abus; que leur complot s'étend évidemment à l'abolition de tout Proteſtantiſme, de tout Calviniſme, de tout Angliciſme, de tonte religion en un mot, qui conſerve encore le moindre reſpect pour Jeſus-Chriſt, & la Révélation.

Le projet ſeul de faire circuler, de diſtribuer quatre à cinq mille exemplaires du Teſtament de Jean Meſlier, *prouveroit le deſſein bien formé d'anéantir juſqu'aux plus légers veſtiges du Chriſtianiſme, puiſque ce Teſtament eſt une déclamation des plus groſſières contre tous les dogmes de l'Evangile.*

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0194
DFG

yen d'anéantir enfin, dans l'opinion publique, toute idée du Chriſtianiſme.

Je n'ai dit dans ce chapitre, que les ſoins particuliers des Chefs, pour faire circuler dans le public tout le venin de ces productions. Quand il en ſera tems, nous verrons les moyens de la ſecte, pour le faire arriver juſque dans les cabanes des pauvres, & pour empoiſonner de ſon impiété, juſqu'à cette partie de la vile populace, que Voltaire ne ſembloit pas dabord avoir envie de conquérir à ſon philoſophiſme.



CHAPITRE IX.

SPOLIATIONS, VIOLENCES PROJETTÉES PAR LES CONJURÉS, ET CACHÉES SOUS LE NOM DE TOLÉRANCE.

Ce que c'étoit que tolérance pour les Conjurés.

DES moyens adoptés par les chefs de la conjuration anti-chrétienne, il n'en eſt point peut-être qui leur réuſſit mieux que leur affectation a répéter ſans ceſſe dans leurs écrits, ces mots de *tolérance*, *raiſon*, *humanité*, dont Condorcet nous dit qu'ils avoient fait leur *cri de guerre*. (Eſquiſſe du Tableau Hiſt. Epoque 9.) Il étoit en effet aſſez naturel que l'on crût devoir prêter l'oreille à des hommes, qui ſembloient pénétrés des ſentimens exprimés par ces mots; mais étoient-ils réels, ces ſentimens? Les Conjurés Sophiſtes vouloient-ils, avec le tems, ſe contenter de cette vraie tolérance? En la demandant pour eux, étoit-il dans leurs vœux de la laiſſer aux autres, ſi jamais ils étoient les plus forts? L'hiſtorien qui voudra réſoudre cette queſtion, n'en ſera pas réduit à examiner, ce que peuvent être l'humanité, la tolérance pour des hommes, qui admettant ce cri de guerre, lorſqu'ils ont à parler en public, n'en ont pas moins entre eux, d'autre formule que

celle qui ſans ceſſe leur rappelle le vœu d'anéantir & *d'écraſer la Religion*. Il ſuffira de jetter un coup d'œil ſur leur correſpondance, pour voir s'il n'en fut pas des premiers Conjurés de ce ſiecle, comme des Jacobins leurs ſucceſſeurs; & ſi les Pethions, les Condorcets, les Robeſpierres parlant auſſi beaucoup de tolérance, ont fait autre choſe qu'adopter les vœux de leurs prédéceſſeurs, & les exécuter.

Les ſpoliations, les violences les plus outrées, la mort, telle a été la tolérance des Révolutionnaires. Ni les uns, ni les autres de ces moyens ne furent étrangers aux vœux des premiers conjurés, dont ils avoient emprunté ce langage. Quant aux ſpoliations d'abord, j'ai déjà dit ceque Voltaire, dès l'année 1743, combinoit avec le Roi de Pruſſe, pour priver de leurs poſſeſſions, les Princes Eccléſiaſtiques & les corps religieux. On a vu qu'en 1764, il étendit ſes projets ſur les dixmes, & envoya au Duc de Praſlin un mémoire tendant à leur abolition, pour ôter au Clergé ſa ſubſiſtance. *(Lett. de Voltaire au Comte d'Argental an.* 1764*)* En 1770, il n'avoit pas perdu de vue toutes ces ſpoliations; on voit très clairement combien elles lui tenoient au cœur, lorſqu'il écrivoit à Fréderic: " plût à Dieu que Ganganelli eût " quelque bon domaine dans votre voiſinage, " & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Lorette. " Il eſt beau de ſavoir railler ces arlequins

Spoliations méditées par Voltaire.

" faiſeurs de Bulles; j'aime à les rendre ridi-
" cules; *j'aimerois mieux les dépouiller*" (Lett. du 8 Juil. 1770).

Ces diverſes lettres apprennent à l'hiſtorien, comment le chef des conjurés prévenoit les décrets ſpoliateurs des Jacobins, & ces courſes même, que les armées des Révolutionnaires dévoient pouſſer juſqu'à Lorette.

Tour à tour approuvées, rejettées par Fréderic.

Fréderic prenant le ton des Rois, parut un inſtant révolté de ces ſpoliations; il ſembla oublier qu'il avoit été le premier à les ſolliciter; il répondit: " Lorette ſeroit à côté de ma vi-
" gne, je n'y toucherois pas. Ses tréſors pour-
" roient ſéduire des Mandrins, des Conflans,
" des Turpins, des Rich . . . & leurs pareils.
" Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que
" l'abrutiſſement a conſacrés; mais il faut
" épargner ce que le public vénére; il ne faut
" point donner de ſcandale; & ſuppoſé qu'on
" ſe croie plus ſage que les autres, il faut
" par compaſſion, par commiſération pour
" leurs foibleſſes, ne point choquer leurs pré-
" jugés. Il ſeroit à ſouhaiter que les préten-
" dus philoſophes de nos jours penſaſſent de
" même. (*Lett. du 7 Juillet* 1770) Mais bientôt, le Sophiſte dominant les idées du Monarque, Fréderic ne vît plus que les Mandrins duſſent être les ſeuls à dépouiller l'Egliſe. Dès l'année ſuivante, plus conformément aux vœux de Voltaire, il lui écrivit: " ſi le nouveau

" Miniſtre François eſt homme d'eſprit, il " n'aura ni la foibleſſe, ni l'imbécillité de " rendre Avignon au Pape. " (*Lett.* 29 *Juin.* 1771.) Il revint ſur les moyens de *miner ſourdement l'édifice*, de dépouiller dabord les Religieux, en attendant qu'on pût dépouiller les Evêques, (*V. Lett. du* 13 *Août* 1775.)

Conſeils de d'Alembert

Avant que d'en venir à ces ſpoliations, d'Alembert eût voulu que l'on commençât par ôter au clergé la conſidération dont il jouiſſoit dans l'Etat. Envoyant à Voltaire ſon thême à peu près fait, pour lui faire dire ce qu'il n'oſoit pas trop dire lui-même, " il ne " faudroit pas oublier, lui écrivoit-il, ſi cela " pouvoit ſe faire délicatement, de joindre à " la première partie un petit appendice, ou " poſtſcript intéreſſant ſur le danger qu'il y " a pour les Etats & les Rois, de ſouffrir " que les prêtres faſſent dans la Nation un " corps diſtingué, & qui ait le privilége de " s'aſſembler régulièrement. " (*Lett.* 95. *An.* 1773.)

Ni les Rois ni l'Etat ne s'étoient encore apperçus de ce prétendu danger, qu'il y avoit à laiſſer le Clergé faire dans la Nation un corps diſtingué, comme les deux autres ordres de la Nobleſſe & du tiers: mais c'eſt ainſi que les chefs préludoient dans leurs conſeils, aux vœux & aux décrets ſpoliateurs des adeptes Jacobins qui les ont ſuivis.

Quant aux décrets d'exil, de violence, de sang & de mort, on ne voit pas non plus, qu'ils fussent absolument étrangers aux vœux & aux conseils des premiers chefs. Quelque souvent qu'on trouve chez Voltaire, ces mots de tolérance, humanité, raison, on seroit dans une grande erreur, si on croyoit que son vœu d'écraser la Religion Chrétienne ne s'étendoit pas à celui d'employer d'autres armes pour y réussir. Quand il écrivoit au Comte d'Argental: " si j'avois cent mille hommes je sais bien ce " que je ferois." (16 *Fe.* 1761.) On le voit bien mieux encore, quand il écrivoit à Fréderic: " Hercule alloit combattre les brigands, & Bel- " lorophon les Chimères; je ne serois pas faché " de voir des Hercules & des Bellorophons " délivrer la terre des Chimères Catholiques. (3 *Mars* 1764.) Ce n'étoit pas sans doute la tolérance qui lui dictoit ces vœux; & l'on se sent porté à conclure qu'il ne lui manqua que l'occasion pour applaudir au massacre des prêtres par les Hercules & les Bellorophons Septembriseurs. Lorsqu'il souhaite encore de voir précipiter *tous les Jésuites au fond des mers avec un Janséniste au cou;* lorsque pour venger Helvétius & le philosophisme, il ne rougit pas de demander: *est-ce que la proposition honnête & modeste d'étrangler le dernier des Jésuites avec les boyaux du dernier des Jansénistes*, ne pourroit pas emmener les choses à quelque conciliation?

Vœux de Voltaire pour les moyens violens.

Lors dis-je qu'on entend Voltaire exprimer des vœux de cette eſpèce, on ſeroit au moins tenté de ſoupçonner que ſa tolérance & ſon humanité n'auroient pas été bien révoltées de voir les prêtres catholiques amoncelés dans ces vaiſſeaux, que Lebon faiſoit percer pour les engloutir tous à la fois dans l'Océan.

Fréderic ſembloit plus approcher de la ſimple tolérance, quand il répondoit à Voltaire: " il n'eſt point réſervé aux armes de détruire " l'infâme, (ou la Religion Chrétienne) elle " périra par les bras de la vérité; " (25 *Mars* 1767.) Fréderic cependant crut prévoir que le dernier coup ne ſeroit porté à la Religion, que par une force majeure; & il ne paroît plus ennemi de cette force, on voit même que ſi l'occaſion eût été favorable, il auroit bien ſu la mettre en uſage, lorſqu'il écrit encore à Voltaire: " c'eſt à Bayle votre précurſeur, & à " vous ſans doute, que la gloire eſt due de " cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. " Mais diſons la vérité: elle n'eſt pas complette; les dévots ont leur parti, & *jamais on ne l'achevera que par une force majeure: c'eſt du Gouvernement que doit partir la ſentence qui écraſera l'infâme.* Des Miniſtres éclairés pourront y contribuer beaucoup, mais il faut *que la volonté du Souverain s'y joigne.* Sans doute cela ſe fera avec le tems; mais ni

vœux de Fréderic pour la force majeure.

" vous ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce " moment ſi déſiré. " (*Lett.* 95. *An.* 1775.)

On ne peut s'y méprendre, ce moment ſi déſiré pour le Roi Sophiſte, étoit celui où l'impiété aſſiſe ſur le thrône leveroit enfin ce maſque de tolérance, dont il eſt encore forcé de ſe couvrir lui-même. Si ce moment tant déſiré fût arrivé, Fréderic, tout comme Julien, auroit eu recours *à la force majeure*; il eût porté cette ſentence qui devoit écraſer la religion de J. C. aux ſophiſmes des adeptes, il eût joint la volonté du Souverain; il eût parlé en maître, & alors peut-être, ſous peine d'être traité comme rebelle aux loix du Souverain, ſous Fréderic tout comme ſous Julien, ou ſous Domitien, il eût fallu choiſir entre l'apoſtaſie & la mort ou l'exil. Au moins eſt-il bien difficile d'accorder avec cette force majeure, avec cette ſentence du Gouvernement qui écraſe, le jugement que d'Alembert portoit du roi ſophiſte, quand il écrivoit à Voltaire: " je le crois aux abois, & " c'eſt grand dommage. La philoſophie ne " trouvera pas aiſément un Prince tolérant " comme lui par indifférence, ce qui eſt la " bonne manière de l'être, & l'ennemi de la " ſuperſtition & du fanatiſme. " (*Lett.* 195. *An.* 1762.)

vœu phrénétique de d'Alembert

Mais pour d'Alembert même cette manière d'être tolérant par indifférence n'excluoit pas les perſécutions ſourdes. Elle n'étoit pas même

incompatible avec le vœu de la rage même & de la phrénésie, avec ce vœu qu'il exprime franchement dans ses lettres à Voltaire, de voir périr une Nation entière, précisément parce-qu'elle a fait preuve de son attachement au Christianisme. L'homme tolérant par indifférence, n'auroit pas écrit ces paroles: " à " propos de ce Roi de Prusse, le voilà pour- " tant qui surnage, & je pense bien comme " vous, en qualité de François & d'être pen- " sant, que c'est un grand bonheur pour la " France & pour la philosophie. Ces Autri- " chiens *sont des Capucins insolens, qui nous* " *haïssent & nous méprisent, & que je voudrois* " *voir anéantir avec la superstition qu'ils proté-* " *gent.* (12 Jan. 1763.)

Il n'est pas inutile d'observer ici que ces Autrichiens que d'Alembert voudroit voir anéantir, étoient précisément les alliés de la France, alors en guerre avec le Roi de Prusse, aux victoires duquel il applaudit. Cette double circonstance sembleroit annoncer combien la philosophie l'emportoit dans le cœur des conjurés, sur l'amour de la patrie. Elle sembleroit dire que la tolérance les eût peu empêché de trahir & leur Roi & l'Etat, si cette trahison leur eût fourni un nouveau moyen d'écraser l'infâme.

Cependant tous ces vœux inhumains échappoient aux conjurés, plutôt qu'ils n'étoient le

véritable objet de leur correſpondance & de leurs délibérations. Ils préparoient les voies aux ſéditieux & aux ames féroces, qui devoient exécuter ce que les ſophiſtes ne pouvoient encore que méditer & projetter. Le tems des ſéditions & de l'atrocité n'étoit pas encore arrivé. Avec les mêmes vœux, les circonſtances n'offroient pas encore les mêmes rôles à jouer. Il me reſte à expoſer celui des premiers chefs, & par quels ſervices chacun d'eux ſignalant ſon zéle pour la Révolution Antichrétienne, prépara le regne des nouveaux adeptes.

CHAPITRE X.

ROLE, MISSION, SERVICES ET MOYENS PARTICULIERS DE CHACUN DES CHEFS DE LA CONJURATION ANTICHRÉTIENNE

Services de Voltaire.

POUR arriver au grand objet de leur conjuration, pour écraſer enfin ce Chriſt dont la haine les tourmentoit, c'étoit peu encore que tous ces moyens généraux, concertés entre les conjurés pour l'extinction du Chriſtianiſme. Chacun d'eux devoit y concourir de plus par ſes moyens propres, par tous ceux que ſes facultés reſpectives, ſa ſituation perſonnelle, ou ſa miſſion particulière mettoient en ſa puiſſance. Voltaire avoit reçu preſque tous les talens, qui peuvent diſtinguer un homme dans la carrière des écrivains; auſſitôt que la partie fut liée contre le Chriſt, il les conſacra tous à cette guerre. Pendant les vingt cinq dernières années de ſa vie, il n'eut plus d'autre objet. Il le diſoit lui-même: *ce qui m'intereſſe, c'eſt l'aviliſſement de l'infame.* (lett. à Damilaville 15 Juin 1762.) Juſqu'alors il avoit partagé ſon tems entre la carrière des Poëtes, & celle des impies: à cette époque il ne fut plus qu'impie. On eût dit qu'il vouloit à lui ſeul, livrer plusde com-

ſon ardeur.

bats, vomir contre le Chriſt plus de blaſphêmes, plus de calomnies, que tous les Porphires & les Celſes de tous les âges. De la nombreuſe collection de ſes œuvres, plus de quarante volumes in 8°, romans, dictionnaires, hiſtoires, lettres, mémoires, commentaires, coulèrent de ſa plume, tous dictés par la rage, par le vœu d'écraſer Jéſus-Chriſt.

Il ne faut pas chercher dans cette immenſe collection, le ſyſtême ſpécial du Déiſte, ou celui du Matérialiſte, ou celui du Sceptique. On les y trouve tous. On l'a vu conjurant d'Alembert de concilier ces ennemis divers, pour les réunir contre le Chriſt. Cette réunion s'eſt faite dans ſon cœur. De quelque main qu'il reçoive le trait, peu lui importe, pourvu qu'il puiſſe le lancer contre le Chriſt, ſes Autels ou ſes Prêtres. Les auteurs religieux, & nous mêmes nous le repréſentames adoptant à chaque heure du jour, une opinion nouvelle; ce tableau étoit pris de ſes œuvres diverſes. (v. les Helviennes & ſurtout lett. 34 & 42.) On y voyoit vingt hommes dans un ſeul; c'étoit dans tous, la même haine. Le phénoméne de ces contradictions s'explique par celui de ſa rage. Celui même de ſon hypocriſie n'a point d'autre principe. Ce dernier phénoméne n'eût pas aſſez connu; il faut le conſacrer dans l'hiſtoire: mais c'eſt de Voltaire même qu'il faut en apprendre toute l'étendue, & toute la cauſe.

Raiſon de ſes contradictions.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0206
DFG

Pendant toute cette inondation de livres anti-chretiens, l'autorité en France féviſſoit quelque fois, quoique bien mollement contre leurs auteurs. Voltaire lui même s'étoit vu ſous les décrets, pour ſes premières productions impies. Quand il ſe vit le chef des chefs anti-chretiens, il crut avoir beſoin de plus de précautions, pour éviter au moins toute preuve légale de ſon impiété. Pour combattre plus ſurement le Chriſt, pour l'écraſer, il ſe cacha ſous les livrées du Chriſt, il fréquentoit ſes temples, il aſſiſtoit à ſes myſtères; il reçut dans ſa bouche le Dieu qu'il blaſphêmoit; il ne le recevoit, il ne faiſoit annuellement ſes pâques, que pour le blaſphêmer plus hardiment. Si l'accuſation eſt monſtrueuſe, que la preuve en ſoit ſans réplique.

De ſon hypocriſie & de ſes communions.

Le 15 Janvier 1761, Voltaire envoie à l'une des adeptes femelles, à cette comteſſe d'Argental qu'il appelloit ſon Ange, je ne ſais quel ouvrage. Son éditeur conjecture que c'eſt l'épitre à Clairon, fameuſe actrice de ces jours. A coup ſûr, c'eſt une de ſes plus ſcandaleuſes productions; car Voltaire n'oſe encore la communiquer qu'aux élus des élus. Quelque ſoit l'objet de cet envoi, voici la lettre qui l'accompagne.

" Voulez-vous vous amuſer à lire ce chif-
" fon? Voulez-vous le lire à Mademoiſelle
" Clairon? Il n'y a que vous & Mr. le Duc

" de Choiseul, qui en ayez. Vous m'allez dire " que je deviens bien hardi, & un peu mé- " chant sur mes vieux jours. Méchant! Non, " je deviens Minos. Je juge les pervers — " Mais prenez garde à vous. Il y a des gens " qui ne pardonnent pas — je le sais, & je suis " comme eux. J'ai soixante sept ans; je vais " à la messe de paroisse; j'édifie mon peuple. " Je bâtis une Eglise, je communie; & je m'y " ferai enterrer, mordieu, malgré les hypo- " crites. Je crois en Jésus-Christ Consubstan- " tiel à Dieu, en la Vierge Marie Mère de " Dieu. Laches persécuteurs, qu'avez-vous " à me dire — mais vous avez fait la Pucelle " — non je ne l'ai pas faite; c'est vous qui " en êtes l'auteur; c'est vous qui avez mis les " oreilles à la monture de Jeanne. Je suis bon " Chretien, bon serviteur du Roi, bon seigneur " de paroisse, bon précepteur de fille. Je fais " trembler Jésuites & Curés; je fais ce que je " veux de ma petite Province grande comme " le plat de la main (sa terre avoit deux lieues " d'étendue) je suis homme à avoir le Pape " dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, " quistres, qu'avez vous à me dire? Voila, " mes chers anges, ce que je répondrois aux " Fantins, aux Grisels, aux Guyons, & au " petit Singe noir &c. "

Les adeptes femelles pouvoient rire du ton, de la tournure de cette lettre, mais dans le fond, des

lecteurs réfléchis y voient-ils autre chose qu'un viellard insolent, fort de ses protections, & qui n'en est pas moins déterminé à mentir impudemment, à faire la profession de foy la plus chrétienne, si des auteurs religieux l'accusent d'impiété; à opposer aux loix ses désaveux mensongers, ses communions? Et l'impie parle des hypocrites & des laches!

Il paroît que le Comte d'Argental fut lui même révolté de ces odieux artifices. Car on voit Voltaire lui écrire le 16 Janvier suivant: " mes anges, si j'avois cent mille hommes, je " sais bien ce que je ferois; mais comme je ne " les ai pas, *je communierai à Pâques*, & vous " m'appellerez *hypocrite tant que vous voudrez*. " Oui par dieu, je communierai avec Mde. " Denis & Mlle. Corneille, & si vous me fa- " chez, je mettrai en rimes croisées le *tantum* " *ergo*. "

Il paroît que bien d'autres adeptes encore rougissoient de cette lacheté de leur chef. Il se crut obligé d'en écrire à d'Alembert, & il lui dit: " je sais qu'il y a des gens qui disent du " mal de mes pâques; c'est une pénitence " qu'il faut que j'accepte pour racheter mes " péchés . . . *Oui, j'ai fait mes pâques, & qui* " *plus est, j'ai rendu le pain béni en personne*. . . " Après cela je défierai hardiment les Jansé- " nistes & les Molinistes. " (*Lett. du* 27 *Avril* 1768.)

Si ces dernières paroles ne montrent pas assez clairement les motifs de cette hypocrisie, on les trouve encore plus indubitablement exprimés, dans la lettre qui suivit celle là de très près. " A votre avis, disoit Voltaire à d'A- " lembert, que doivent faire les sages, quand " ils sont environnés d'insensés barbares? Il y " a des tems où il *faut imiter leurs contorsions*, " *parler leur langage. Mutemus clypeos* (chan- " geons nos boucliers) au reste ce que j'ai fait " cette année, je *l'ai déjà fait plusieurs fois*, & " s'il plait à Dieu, je le ferai encore. " (1er. Mai 1768.) C'est dans cette même lettre que Voltaire recommande spécialement que *les mystères de Mitra ne soient pas divulgués*; c'est encore cette même lettre qu'il termine par ces vœux contre le Christianisme: *il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, & qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés!*

Avec cette profonde dissimulation * se com-

---

* *N. Si j'en crois à des hommes qui avoient connu Voltaire dans les premières années de ses triomphes littéraires, cette profonde hypocrisie n'étoit pas dans sa conduite, un artifice nouveau. Voici au moins un fait que j'ai appris de ces hommes, qui l'avoient bien connu. Par une des plus étranges bizareries, Voltaire avoit dans l'abbé Arouet, un frère Janséniste zelé, & mettant dans ses mœurs toute l'austérité qu'affectoit cette secte. L'abbé*

binoit dans Voltaire, toute l'activité souterraine que pouvoit inspirer au chef des chefs anti-chrétiens, le ferment & le vœu d'écraser le Dieu du Christianisme. Peu content de ce qu'il faisoit lui même contre ce Dieu, il pressoit, il animoit, & harceloit sans cesse les légions d'adeptes répandus de l'Orient à l'Occident, & faisant tous au Christ la même guerre. Présent à tous par sa correspondance, il écrivoit à l'un: " *engagez tous les frères à poursuivre l'infâme*

Ses pressantes exhortations aux adeptes

Arouet héritier d'une fortune considérable, refusoit de voir un frère impie; & disoit hautement qu'il ne disposeroit jamais de rien en sa faveur. Mais il étoit d'une santé infirme, & qui annonçoit une mort prochaine. Voltaire n'avoit pas renoncé à l'héritage; il se fit Janséniste, & joua le dévot personnage. Tout à coup on le vit arborer le rigoureux costume, le grand chapeau aux ailes rabattues; il se mit à courir les Eglises. Il s'y rendoit surtout aux mêmes heures que l'abbé Arouet; & là, avec tout l'air contrit & humilié du Diacre Paris, à genoux au milieu de la nef, ou bien debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers la terre, ou sur l'autel, ou bien sur l'orateur chrétien, il écoutoit ou il prioit avec toute la componction d'un pécheur revenu de ses égaremens. L'abbé crut voir son frère converti; il l'exhorta à la persévérance, lui donna tous ses biens, & mourut. Voltaire ne garda de sa conversion, que les écus du Janséniste.

" *de vive voix & par écrit, ſans lui donner un* " *moment de relache.* " Il mandoit à l'autre: " *faites tant que vous pourrez les plus ſages ef-* " *forts pour écraſer l'infâme.* S'il trouvoit des " adeptes moins ardents qu'il ne l'étoit lui " même, il étendoit ſes reproches à tous: " *on oublie*, diſoit-il alors, *que la principale oc-* " *cupation doit être d'écraſer le monſtre*; " & dans ſa bouche, le monſtre, comme l'infâme, étoit toujours le Chriſt, la Religion du Chriſt. (v. lett. à Thiriot, à Saurin, à Damilaville &c.) Dans la guerre des enfers contre les Cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur à ſoulever ſes légions contre le Verbe. Il ne put pas leur dire d'une voix plus preſſante: il faut ou triompher du Verbe, ou ſervir en eſclaves. Il ne put pas leur montrer plus de honte dans la défaite, que Voltaire criant à ſes adeptes: " *telle eſt notre ſituation, que nous ſommes* " *l'exécration du genre humain, ſi* (*dans cette* " *guerre contre le Chriſt*) *nous n'avons pas pour* " *nous les honnêtes gens. Il faut donc les avoir à* " *quelque prix que ce ſoit: écraſez l'infâme,* " *écraſez l'infâme, vous dis-je.* " (lett. 129 à d'Alemb.)

Sa correſpondence.

Tant de zéle avoit fait de lui l'idole du parti. Les adeptes accouroient de toutes parts pour le voir, & s'en retournoient remplis du même feu, ou de la même rage, pour écraſer le Chriſt. Ceux qui ne pouvoient pas l'approcher,

le cosultoient, lui exposoient leurs doutes, lui demandoient s'il y avoit réellement un Dieu, ou s'ils avoient une ame. Voltaire qui ne savoit rien de tout cela, rioit lui-même de son empire, n'en répondoit pas moins qu'il falloit écraser le Dieu des Chrétiens. Tous les huit jours il recevoit de pareilles lettres. (*V. Lett. à Mde. du Deffant.* 22 *Juillet* 1761.) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations à écraser l'infâme. Il faut en avoir vu la collection, pour croire que le cœur & la haine d'un seul homme ait pu suffir à les dicter, ou que sa plume ait suffi à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blasphêmes. Dans l'antre de Fernei, il falloit qu'il sût tout, qu'il vît tout, & qu'il dirigeât tout ce qui avoit rapport à la conjuration. Rois, Princes, Ducs, Marquis, petits Auteurs, Bourgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire, il répondoit à tous, les fortifioit, & les animoit tous. Jusques à la dernière décrépitude, sa vie étoit celle de cent Démons, tous occupés, & toujours occupés du serment d'écraser le Christ & ses Autels.

L'adepte Fréderic sur le thrône, n'en étoit pas un chef moins actif & moins inconcevable dans son activité. Cet homme, qui faisoit à lui seul pour ses Etats, tout ce que font les Rois, & plus que la plûpart des Rois ne font par leurs

Services de Fréderic.

Miniſtres, faiſoit auſſi lui ſeul contre le Chriſt tout ce que font les ſophiſtes. En qualité de chef des conjurés, ſon rôle ou ſa folie étoit de les voir tous, de les protéger tous, de les dédomager ſurtout de ce qu'ils appelloient les perſécutions du fanatiſme. Deprades eſt obligé de fuir les cenſures de la Sorbonne & les décrets du Parlement, la Sophiſte Roi le fait en recompenſe Chanoine de Breſlau. (*Correſp. de Volt. & d'Alemb.* 2 & 3.) Un jeune écervelé échappe aux Magiſtrats qui avoient à punir ſes outrages aux monumens publics de la religion; le Sophiſte Roi l'accueille, & le charge de porter ſes Enſeignes. (*ibid. Lett.* 211.) Alors même que ſes tréſors ſemblent épuiſés par ſes armées, ils ne le ſeront pas pour les adeptes. Au plus fort de ſes guerres, les penſions qu'il leur fait, celle ſurtout qu'il paye à d'Alembert, ſont la plus ſacrée de ſes dettes.

Quelquefois on le vit ſe ſouvenir qu'un Monarque eſt peu fait pour ſe confondre avec de vils ſophiſtes. Alors il ne voyoit chez eux qu'un tas de poliſſons, de fats, de viſionaires. (*V. ſes dialogues des morts.*) C'étoient-là des caprices que les ſophiſtes lui pardonnoient; & bientôt en effet, tout ſon philoſophiſme revenoit, ſa paſſion contre le Chriſt l'emportoit de nouveau; il revenoit à eux; il reprenoit alors ſa guerre contre le Chriſt; & comme ſi Voltaire n'avoit pas eu aſſez de haine, aſſez d'activité,

Fréderic le preſſoit, il le ſollicitoit, il attendoit avec impatience toutes ſes œuvres antichrétiennes ; & plus elles étoient impies, plus il applaudiſſoit. Alors comme Voltaire même & d'Alembert, il s'abaiſſoit aux artifices ; il approuvoit ſurtout cette main qui frappoit ſans ſe montrer, & pour me ſervir de ſes expreſſions même, *cette méthode de donner des nazardes à l'infâme, en le comblant de politeſſes.* (Lett. du 16. Mars An. 1771.)

Alors lâche flatteur, il faiſoit de Voltaire le Dieu de la philoſophie, il le voyoit " comblé, " raſſaſié de gloire, & vainqueur de l'infâme, " monter l'Olympe, ſoutenu par les Génies " de Lucrece, de Sophocles, de Virgile, & de " Locke ; placé entre Newton & Epicure, " ſur un Char brillant de clarté. (*Lett. 25. Novemb.* 1766.) Il lui faiſoit hommage de la Révolution antichrétienne, qu'il voyoit ſe préparer (*Lett.* 154. *Au*, 1767.) Ne pouvant ſe promettre de triompher lui-même à tous ces titres, il eſſayoit du moins de mériter tous ceux d'un laborieux impie. Les volumes d'impiétés ſoit rimées, ſoit en proſe, publiés ſous ſon nom, ne ſont pas en effet les ſeules productions du Roi Sophiſte. Il en eſt un bon nombre qu'il faiſoit paroître ſecrétement, & qu'on n'eût jamais cru les productions d'un homme à qui le thrône marquoit tant de devoirs à remplir. Tel cet extrait de Bayle, où plus

impie que Bayle même, il n'élague les articles inutiles, que pour condenser le poison des autres; tels cet Akakia, & ce discours pour servir à l'histoire de l'Eglise, discours & préface si souvent exaltés par le coryphée des impies. Tels encore une foule d'autres productions, où Voltaire ne trouve que le défaut des siennes, celui de répéter, de ressacer, de rabacher sans cesse les mêmes argumens contre la religion. *(V. Corresp. du R. de P. & de Volt. Lett*, 133, 151, 159. &c. &c.*)*

Ainsi pour Fréderic ce n'étoit pas assez de tous ces conseils, que nous avons vu sa politique donner aux conjurés, ou de cet asyle qu'il leur offroit à tous; il vouloit encore avoir, & il eut en effet, par son application & sa constance à infecter l'Europe de ses impiétés, le rang & le mérite des chefs. S'il fît moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le talent seul qui lui manqua; & il est vrai de dire que Voltaire auroit lui-même beaucoup moins fait, s'il n'avoit pas eu Fréderic pour excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur. Avec tout le secret de la conspiration, Fréderic eût voulu initier tous les Rois à ses mystères; il fut celui de tous, qui seconda le plus les conjurés. Sa protection & ses ouvrages les servirent encore moins que ses exemples. Il fut vraiment tant qu'il regna, l'impie couronné.

Placés dans une sphère plus obscure, Diderot & d'Alembert commencèrent leur mission & leur role par un jeu, dans lequel ils annonçoient, l'un & l'autre, le caractère de leur apostolat. Ils en avoient déjà tout le zéle; mais ni l'un ni l'autre n'avoit encore cette réputation qu'ils durent dans la suite à leur impiété, bien plus qu'à leurs talens. Les caffés de Paris furent leur premier théatre. Là, sans être connus, tantôt dans un caffé, tantôt dans un autre, ils amenoient la conversation sur des objets religieux. Diderot attaquoit, d'Alembert défendoit. L'objection étoit toujours pressante; l'action de Diderot, & son ton triomphant la rendoient invincible; la réponse étoit foible, mais faite avec tout l'air d'un chrétien, qui voudroit soutenir l'honneur & la vérité de sa religion. Les Parisiens oisifs, dont ces retraites étoient le rendez-vous ordinaire, écoutoient, admiroient, se mêloient de la partie; Diderot insistoit, reprenoit & pressoit l'argument. D'Alembert finissoit par convenir que la difficulté lui paroissoit sans réplique. Puis il se retiroit comme un homme honteux, & désespéré que toute sa théologie, & son amour pour la Religion ne lui fournissent pas de réponse plus satisfaisante. Bientôt nos deux amis se retrouvoient, & se félicitoient de l'impression que leur dispute simulée avoit faite sur une foule d'auditeurs ignorans & dupes de ce

Services de Diderot

charlataniſme. Ils ſe donnoient un nouveau rendez-vous; la diſpute recommençoit; l'avocat hypocrite de la religion montroit toujours le même zéle; & toujours ſe laiſſoit battre par l'avocat de l'athéiſme. Quand la police inſtruite de ce jeu, voulut y mettre fin, il n'en étoit déjà plus tems; les ſophiſmes étoient entrés dans les ſociétés, ils n'en ſortirent plus; & c'eſt delà en grande partie; que vinrent à la jeuneſſe Pariſienne cette manie bientôt changée en mode, de diſputer contre la religion, & cette folie de regarder comme invincibles des objections qui diſparoiſſent, quand on veut étudier ſérieuſement la vérité, & ſurtout quand on veut la connoître & la ſuivre, malgré tout ce qu'elle pourroit avoir de contraire aux paſſions.

Ce fut à l'occaſion de ces diſputes de caffé, que le Lieutenant de Police reprochant à Diderot de prêcher l'Athéiſme, cet inſenſé répondit fiérement; *cela eſt vrai, je ſuis Athée, & m'en fais gloire.* Eh! Monſieur, répliqua le Miniſtre, vous ſauriez, à ma place, que ſi Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer.

Quelque exalté que fût l'athée, il fallut renoncer à ſon apoſtolat dans les caffés, crainte de la Baſtille. Le Miniſtre eut mieux fait de menacer Diderot des Petites-Maiſons ou des Bedlam de Paris. On peut voir dans l'ouvrage des *Helviennes* combien il y avoit de titres. (v. les Helviennes lett. 57 & 58.) Il fut vraiment

le fou glorieux des conjurés. Il leur falloit un homme de cette espèce, pour dire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui pussent lui passer par la tête. Il en remplit ses productions, telles que ses pensées soi-disant philosophiques, telles que sa lettre sur les aveugles, son code, & son système de la nature.

Pour des raisons que nous ferons connoître, en parlant de la conspiration contre les Rois, ce dernier ouvrage révolta Fréderic qui crut devoir le réfuter. Aussi d'Alembert ne vouloit-il pas qu'on en connût l'auteur. Il fit toujours semblant de l'ignorer, même auprès de Voltaire, quoiqu'il le sût alors tout aussi bien que je l'ai su moi-même. Diderot n'avoit pas fait, à lui tout seul, ce fameux système. Pour bâtir ce cahos de la *nature*, qui sans *intelligence* a fait l'homme *intelligent*, il s'étoit associé deux autres sophistes, que je n'ose pas nommer, parceque dans le tems où je fus instruit de cette anecdote, je ne mettois pas assez d'importance dans le nom de ces vils coopérateurs pour assurer que je m'en souviens bien. Quant à Diderot, j'en suis bien sur, parceque je le connoissois déjà. Ce fut lui qui vendit le manuscript pour être imprimé hors de France. Le prix fut de cent pistoles. Je le sais de l'homme même qui les avoit payées, & qui m'en fit

l'aveu, dans un tems où il avoit appris à mieux connoître toute cette société d'impies.

Malgré toutes ces folies, Diderot n'en fut pas moins aux yeux de Voltaire, *l'illustre philosophe*, *le brave Diderot*, & l'un des plus utiles *chevaliers* de la conjuration. (V. lett. de Volt. à Diderot 25 Décemb 1761. à Damilaville 1765 &c.) Les conjurés le proclamoient comme un grand homme; ils le montroient, ils l'envoyoient dans les Cours étrangères, comme l'homme admirable; ils en étoient quittes pour le désavouer, ou pour se taire, quand il avoit fait quelque grande sottise. C'est spécialement ce qui lui arriva auprès de l'Impératrice de Russie.

Autrefois les Princes avoient des fous à leur Cour, pour se désennuier. La mode étoit venue dans le Nord, d'avoir des philosophes françois. On y avoit peu gagné du côté du bon sens. L'Impératrice Catherine ne fut pas longtems à voir ce qu'on pouvoit y perdre du côté de la tranquillité publique. Elle avoit fait venir Diderot; elle lui *trouva* d'abord *une imagination intarissable;* elle le *rangeoit parmi les hommes les plus extraordinaires qui eussent existé.* (V. sa corresp. avec Voltaire lett. 134 an. 1774.) Elle le jugeoit bien. Diderot se montra si extraordinaire, qu'il fallut le renvoyer bien vite d'où il étoit venu. Il se consola de cette disgrace, en jugeant que les Russes n'étoient pas

assez murs pour la sublimité de sa philosophie. Il se remit en route pour Paris, voyageant le bonnet sur la tête, & en robe de chambre. Son domestique marchoit devant lui, quand il falloit traverser quelque ville ou village, & avoit soin de dire aux admirateurs; c'est le grand homme, Mr. Diderot, qui passe. (V. son article Dict. des hommes illustres par Fellert, nouv. édit.) Il arriva dans cet équipage, de St. Pétersbourg à Paris. Là, il fut encore l'homme extraordinaire, tantôt écrivant à son bureau, tantôt débitant dans les sociétés toutes ses absurdités philosophiques, toujours le grand ami de d'Alembert, & l'admiration des autres sophistes. Il finit son apostolat par la *vie de Sénèque*, ouvrage dans lequel il ne trouvoit plus de différence que dans l'habit, entre lui & son chien; & par ses *nouvelles pensées philosophiques*, où il faisoit de Dieu *l'animal prototype*, & des hommes autant de parcelles de ce grand animal; parcelles, qui successivement se métamorphosent en toutes sortes d'animaux jusqu'à la fin des siècles, & qui viendront se réunir à la substance Divine, comme elles en étoient émanées originairement. (V. nouvelles pensées philoso. page 17 & 18, & les Helviennes lett. 49.)

Diderot disoit en fou toutes les absurdités possibles, comme Voltaire les disoit en impie. On n'en croyoit pas une; mais on cessoit de croire aux vérités religieuses, contre lesquelles se

dirigeoient ces abſurdités décorées du verbiage, & de l'appareil philoſophique. On ceſſoit de croire à la Religion du Chriſt toujours outragée dans ces ſortes de productions, & c'étoit là tout ce que demandoient les conjurés. C'eſt par là que le rôle de Diderot leur fut ſi précieux, tout abſurde qu'il étoit.

Que l'on explique comme on pourra ce zéle antichrétien, ce zéle même toujours bouillant, & toujours emphatique de Diderot, quand ſon imagination ſe montoit; il n'en eſt pas moins vrai que cet homme avoit auſſi des momens d'une franche admiration pour l'Evangile. J'en citerai ce que j'ai entendu raconter à l'académicien qui en fut témoin. Mr. Bauzé entre un jour chez Diderot, & le trouve expliquant à ſa fille un chapitre de l'Evangile, avec autant de ſérieux & d'intérêt, qu'auroit pu le faire un père vraiment chrétien. Mr. Bauzé témoigne ſa ſurpriſe. J'entends ce que vous voulez dire, répond Diderot; mais au fond, quelles meilleures leçons pourrois-je lui donner; où trouverai-je mieux?

Services de d'Alembert.

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Conſtant ami de Diderot, il n'y eut pas moins toute leur vie, dans leur rôle philoſophique, la même différence que dans les premiers eſſais de leur apoſtolat. Diderot diſoit tout ce qu'il avoit pour le moment dans l'ame; d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je défie

qu'on trouve son secret sur Dieu, & sur l'ame, autre part que dans ses intimes confidences aux conjurés. Ses ouvrages ont toute la ruse de l'impiété; mais c'est le renard qui empeste, & se tapit. On suivroit plutôt les replis tortueux de l'anguille, ou du serpent qui se glisse sous l'herbe, que les tours & retours de sa plume, dans les ouvrages qu'il avoue. *

---

* *D'après l'examen que j'ai fait de ses œuvres, dans mes Lettres Helviennes, voici ce qui en résulte. D'Alembert ne dira jamais qu'il est sceptique, qu'il ne sait s'il y a un Dieu ou non. Il vous laisse même penser qu'il croit en Dieu; mais il attaquera d'abord certaines preuves de la Divinité; il vous dira que c'est par zéle même pour la Divinité, qu'il faut savoir choisir parmi ces preuves; il finira par les attaquer toutes, & à force de* oui *sur un objet, de* non *en suite sur le même objet, mais dans un autre endroit, il entortillera l'esprit de ses lecteurs, leur fera naître des doutes, & rira de les voir arrivés, sans s'en appercevoir, au point où il veut les conduire. Jamais il ne vous dit de combattre la Religion; mais il fait un faisceau de ses armes, & les met dans vos mains pour la battre.* (V. ses éléments de Philosophie, & nos Helviennes, Let. 37). *Il se gardera bien de déclamer contre la morale de l'Eglise, & les commandemens de Dieu; mais il vous dira qu'*il n'existe pas encore un seul catéchisme de morale à la portée de la

Jamais perſonne n'obſerva mieux que lui ce précepte de Voltaire: frappez & cachez votre main. L'aveu qu'il fait lui-même de ſes *révérences* à la Religion, dans le moment même où il cherche le plus à la déchirer, *(Lett. 151 à Volt.)* diſpenſe l'hiſtorien des preuves nombreuſes qu'offriroient en ce genre les œuvres de ce ſophiſte. Pour ſe dédommager de la contrainte où le réduiſoit cette diſſimulation, dans ſes propres ouvrages, il s'exprimoit par fois plus librement par la bouche des autres adeptes, ou des jeunes éléves de la ſecte. En revoyant leurs œuvres, il ſavoit inſinuer, tantôt un article, tantôt une préface; & tant pis pour l'éléve

---

jeuneſſe, *& qu'il eſt à ſouhaiter qu'un Philoſophe vienne enfin nous faire ce cadeau.* (élém. de phil. N° 12). *Il ne prétendra pas vous parler contre le bonheur de la vertu; mais il nous apprendra que* " *tous les Philoſophes auroient mieux connu notre* " *nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'ex-* " *emption de la douleur, le ſouverain bien de la* " *vie préſente.* (Préface de l'Encyclop). *Il ne vous mettra pas ſous les yeux des deſcriptions obſcènes; mais il vous dira:* " *les hommes ſe réuniſſent* " *ſur la nature du bonheur; ils conviennent tous* " *qu'il eſt le même que le plaiſir, ou du moins qu'il* " *doit au plaiſir tout ce qu'il a de plus délicieux.* " (Encyclop. art. bonheur), *& ſon éléve ſe* " *trouvera ainſi, ſans le ſavoir, un petit Epicure.*

s'il subissoit la peine méritée par le maître. Morellet jeune encore, quoique déjà théologal de l'Encyclopédie, venoit de publier son coup d'essai philosophique. C'étoit un Manuel qui enchantoit Voltaire. Il en estimoit sur tout la préface ; il y voyoit *un des meilleurs coups de dent, qu'eût jamais donné Protagoras*. Le jeune adepte fut saisi, & mis à la Bastille. Le vrai Protagoras, ou d'Alembert, qui lui avoit si bien appris à mordre, se garda bien de dire que le coup de dent étoit de lui. (*v. Lett. de d'Alemb. à Volt. an* 1760, *& de Volt à Thiriot* 26 *Janv.* 1762).

Sa mission spéciale pour la jeunesse.

Dans le fonds, d'Alembert n'eût rendu que peu de services aux conjurés, s'il s'en fût tenu à celui de sa plume. Malgré son style pointilleux, & toutes ses épigrammes, le talent d'ennuier laissoit à ses lecteurs, au moins une espèce de contre poison. Voltaire, en lui donnant une autre mission, attrappa mieux son genre. Il s'étoit chargé, lui, des Ministres, des Ducs, des Princes & des Rois, & de cette espèce d'adeptes qui se trouvoient déjà assez avancés, pour entrer dans les profondeurs de la conjuration. Il chargea d'Alembert du soin de former les jeunes adeptes. " Tâchez, lui écrivit-il formel- " lement, *tâchez de votre côté, d'éclaircr la jeunesse autant que vous le pourrez.* (15 Sep. 1762).

Jamais mission ne fut remplie avec plus d'adresse, plus de zéle & plus d'activité. Il est même à observer que d'Alembert, quelque

ſecret qu'il mit dans ſes autres ſervices rendus aux conjurés, ne fut pas fâché que cette partie de ſon zéle fut connue. Il s'établit le protecteur de tous les jeunes gens, qui venoient à Paris avec quelques talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montroit les couronnes, les prix, les fauteuils académiques, dont il diſpoſoit à peu près ſouverainement, ſoit comme ſecretaire perpétuel, ſoit par toutes ces petites intrigues dans leſquelles il excelloit. J'ai déjà dit comment c'étoit un coup de parti pour les conjurés, que de remplir ainſi de leurs adeptes, cette eſpèce de tribunal de nos Mandarins lettrés européens. L'influence, & les manœuvres de d'Alembert en ce genre, s'étendirent bien plus loin que Paris: " je viens, " écrivoit-il à Voltaire, de faire entrer dans " l'Académie de Berlin, Helvétius & le Che- " valier de Jeancourt ".

Ceux des adeptes auxquels d'Alembert donnoit le plus de ſoins, étoient deſtinés à former d'autres adeptes, à remplir les fonctions de précepteurs, d'inſtituteurs, de profeſſeurs, les uns dans les maiſons d'éducation publique, les autres dans l'éducation particulière des enfans, de ceux là ſur tout dont la naiſſance promettoit aux conjurés un protecteur, & dont l'opulence annonçoit à l'adepte inſtituteur une récompenſe plus généreuſe. C'étoit le vrai moyen d'inſinuer à l'enfance même tous les principes

de la conjuration. D'Alembert sentit mieux que personne, toute l'importance de ce service: il en fit si bien son affaire, qu'il réussit, disent nos Biographes, à répandre ces sortes de gouverneurs, d'instituteurs, dans toutes les provinces de l'Europe, & mérita par-là que le Philosophisme le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs.

Les preuves qu'il citoit lui-même de leurs progrès, suffisent pour donner une idée du choix qu'il avoit soin de faire, " Voilà, mon " cher philosophe, écrit-il à Voltaire, dans la " joye de son ame, voilà ce qui a été pro- " noncé à Cassel, le 8 Avril, en présence " de Mgr. le Landgrave de Hesse Cassel, de " six Princes de l'Empire, & de la plus nom- " breuse assemblée, par *un Professeur d'histoire* " *que j'ai donné à Mgr. le Landgrave.* " La pièce envoyée étoit un discours plein de grossières invectives contre l'Église & le Clergé. *Obscurs fanatiques, phraseurs crossés ou sans mitres, avec un capuchon ou sans capuchon*; c'étoit là le style du Professeur donné par d'Alembert, c'étoit la preuve qu'il fournissoit lui-même de la victoire que ses protégés remportoient sur les idées religieuses, & des sentimens qu'ils inspiroient à la jeunesse. (*Lett. 78 de d'Alemb. An.* 1772.)

C'étoit surtout auprès des jeunes Princes, aux enfans destinés à gouverner les peuples

qu'il importoit aux conjurés de placer des inſtituteurs initiés aux myſtères. Leur attention à ne pas négliger un moyen ſi puiſſant, & tout ce que Voltaire & d'Alembert s'en promettoient, s'explique encore par leur correſpondance.

La Cour de Parme cherchoit des hommes dignes de préſider à l'éducation du jeune Infant. On crut y avoir réuſſi, en mettant à la tête de ſes inſtituteurs, l'Abbé de Condilhac & de Leire. En s'arrêtant à ces deux hommes, on ne penſoit rien moins qu'à remplir la tête du jeune Prince de toutes les idées anti-religieuſes des Sophiſtes du jour. L'Abbé de Condilhac ſurtout ne paſſoit pas pour un de ces hommes dont la philoſophie fût abſolument celle des Encyclopediſtes. Il étoit un peu tard quand on s'apperçut de l'erreur, quand pour y rémédier, il fallut renverſer tout l'ouvrage des deux inſtituteurs. On l'auroit prévenu ſi l'on avoit été inſtruit que Condilhac étoit préciſément intime ami de d'Alembert, qui le regardoit comme un des hommes précieux au parti ſoi-diſant philoſophique; & ſi l'on avoit ſu que le choix de ces deux inſtituteurs n'étoit que le fruit d'une intrigue, dont Voltaire s'applaudiſſoit en écrivant à d'Alembert: " il me paroît que l'Enfant Parmeſan ſera bien " entouré. Il aura un Condilhac, un de Leire. " Si avec cela il eſt bigot, il faudra que la

» grace soit forte. » *(Lett. de Vol. à d'Alemb. 77. & de d'Alemb. 151.)*

Ces vœux & ces artifices de la secte se tarnsmîrent si bien aux conjurés, que malgré tout l'attachement de Louis XVI. à la Religion, ils n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'héritier de sa Couronne de nouveaux Condilhacs. Sous divers prétextes, ils réussirent à écarter tout Évêque de l'éducation du jeune Dauphin. Ils eussent bien voulu en écarter aussi tout ecclésiastique. Ne pouvant s'en flatter, ils cherchèrent à faire tomber la fonction d'instituteur sur quelqu'un de ces prêtres disposés comme Condilhac, à inspirer tous les principes des Sophistes à son illustre élève. Je connois un des hommes qu'ils osèrent tenter. Ils lui proposèrent cette place d'instituteur du Dauphin, se disant assurés de la lui procurer, & de faire par là sa fortune ; mais à condition qu'en apprenant son cathéchisme au jeune Prince, il auroit soin de lui insinuer que toute cette doctrine religieuse, & tous les Mistères du Christianisme étoient des préjugés, des erreurs populaires, qu'un Prince doit connoître, mais qu'il ne doit pas croire ; & qu'il lui donneroit pour vraie doctrine, dans ses léçons secrètes, tout leur philosophisme. Heureusement ce prêtre répondit, qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Plus heureusement encore Louis XVI. n'étoit pas hom-

me à vouloir seconder ces intrigues. Mr. le Duc d'Harcourt nommé pour présider à l'éducation du Dauphin consulta des Évêques, & pour donner à son auguste élève des leçons religieuses, choisit un des prêtres qui pouvoient le mieux remplir ces fonctions, puisqu'il étoit alors principal du collége de la Fleche. Il étoit helas! il étoit dans les destinées de ce jeune Prince, qu'il n'échapperoit pas à tous les poisons des Sophistes. Quand ils ne pouvoient pas se promettre encore de renverser le trône dont il étoit héritier, ils cherchèrent à faire de lui un Roi impie; quand leur Révolution eût renversé ce trône, on sait quel maître ils lui donnèrent, & comment ils le conduisirent au tombeau.

Avec le même zéle pour mettre le philosophisme sur le trône, & préparer les voies à la Révolution antichrétienne dans les diverses Cours, d'autres adeptes montroient la même activité. Jusqu'à St. Petersbourg, ils obsédoient l'Impératrice; ils avoient réussi à lui persuader que l'éducation de son fils devoit être confiée à un des conjurés de la première classe. D'Alembert fut nommé; Mr. le Comte de Schouvalow fut chargé de lui en faire la proposition de la part de sa Souveraine. D'Alembert se contenta de voir dans ces offres la preuve que *Voltaire ne devoit pas être mécontent de sa mission*; que *la philosophie commençoit déjà très*

ſenſiblement à gagner les trônes. (Lett. 106 & 107. An. 1762.) Malgré ce qu'il pouvoit eſpérer d'une pareille comimiſſion, d'Alembert eut la prudence de ne point l'accepter; le petit empire qu'il exerçoit dans Paris, comme chef des adeptes, lui parut préférable à la faveur variable des Cours, de celle là ſurtout qui en l'éloignant du centre des conjurés, ne lui eût plus permis de jouer parmi eux le même role.

Roi des jeunes adeptes, il ne concentroit pas ſon zéle pour leur protection à ceux qu'il formoit dans Paris. Juſqu'au fond de la Ruſſie, il ſuivoit leurs progrès, leur deſtin; il eſſayoit dans leurs revers, de leur faire ſentir ſa protection. Quand elle devenoit inſuffiſante, il recouroit au crédit de Voltaire; alors il lui mandoit, par exemple: " ce pauvre Bertrand " n'eſt pas heureux, il avoit demandé à la " *belle Cateau*, (l'Impératrice de Ruſſie) de " rendre la liberté à cinq ou ſix pauvres " étourdis de Velches; il l'en avoit conjurée " au nom de la philoſophie; il avoit fait, au " nom de cette philoſophie, le plus éloquent " plaidoyer que de mémoire de ſinge on ait " jamais fait; & Cateau fait ſemblant de ne " pas l'entendre. " *(Lett. 88. An. 1773.)* C'étoit dire à Voltaire: eſſayez à préſent vous même d'être plus heureux, & de faire pour eux ce que vous avez fait pour tant d'au-

tres adeptes, dont je vous ai fait connoître les malheurs.

Comment il sert Voltaire par son espionage.

Ce concert de Voltaire & de d'Alembert s'étendoit à tout ce qui avoit rapport au grand objet de la conjuration. Peu content de marquer les écrits à réfuter, ou de fournir le thême de quelque nouvelle impiété à composer, d'Alembert étoit vraiment dans Paris, l'espion de tout auteur religieux. On est étonné de trouver dans Voltaire tant d'objets relatifs à l'état & à la vie privée des hommes qu'il prétend réfuter, tant d'anecdotes souvent calomnieuses, quelquefois ridicules, toujours étrangères à la question. C'étoit d'Alembert qui les lui fournissoit. Vraies ou fausses, il choisissoit toutes celles qui pouvoient rendre ridicule la personne de ces auteurs, parcequ'il savoit bien comment Voltaire les feroit servir de supplément à la raison, à la solidité des preuves. La preuve de ces soins officieux, ou de ce vil espionage est dans tout ce qu'il lui écrit sur des hommes du plus grand mérite, tel que le P. Bertier & l'abbé Guénée, que Voltaire lui même ne pouvoit s'empêcher d'admirer, elle est encore dans ce qu'il lui écrit sur M. le Franc, sur Caveirac, Sabbatier, & bien d'autres auxquels Voltaire ne répond le plus souvent qu'avec ces armes fournies par d'Alembert.

De son côté, Voltaire n'épargnoit rien pour donner de la considération à d'Alembert. Il le

recommandoit à ſes amis; il n'eſt pas juſques aux cotteries, juſques aux petits clubs philoſophiques, où il ne lui ſervît d'introducteur. Il ſe formoit déjà dans Paris, de ces clubs domeſtiques, que devoit un jour abſorber le grand club. Il exiſtoit même de ceux que la révolution appelleroit Ariſtocrates. C'étoit le rendez-vous hebdomadaire des Comtes, des Marquis, des Chevaliers, déjà trop importans perſonnages pour fléchir le genou devant l'Autel. Là auſſi on parloit préjugé, ſuperſtition, & fanatiſme. Là on rioit de J. C. de ſes Prêtres, de la bonhommie du peuple adorateur; là on penſoit auſſi à ſecouer le joug de la Religion, & à n'en laiſſer ſubſiſter que ce qu'il en faudroit pour maintenir la canaille dans la ſoumiſſion. Là préſidoit entre-autres une adepte ſémelle Comteſſe du Deffant, dirigée par Voltaire dans ſon cours philoſophique, & par ſes ordres étudiant Rabelais, Polymbrock, Humes, le conte du Tonneau, & autres romans de cette eſpèce. *(V. lett. de Volt. à cette Dame, & ſurtout* 13 *Octob.* 1759.*)* Ses Clubs & Cotteries.

D'Alembert ſe trouvoit peu à l'aiſe dans ces Clubs Ariſtocrates; il n'aimoit pas cette adepte femelle. Voltaire qui ſavoit tout ce qu'on peut attendre de ces ſortes d'aſſemblées, lui en ouvroit les portes par ſes lettres; il vouloit qu'il y fût pour y tenir ſa place. Il en couta bien moins pour l'introduire dans quelques autres

de ces clubs, & surtout chez la Dame Necker, quand celle-ci vint arracher le sceptre de la philosophie à toutes les adeptes de son sexe. (*V. corresp. de d'Alemb. lett.* 77. *& suiv. lett. de Volt. à Mde. Fontaine*, 8 *Fevr.* 1762; *du même à d'Alemb.* 31. *an.* 1770.)

Son projet pour rebâtir le temple de Jérusalem.

Nos deux chefs surtout s'aidoient mutuellement, en se faisant part de leurs projets pour détacher enfin les peuples de leur religion. Parmi ces projets, il en est un entre autres, qui dévoile trop bien le caractère de celui qui le forme, toute l'étendue de ses vues & de celles des autres conjurés, pour ne pas être bien spécialement consigné dans ces mémoires. D'Alembert n'étoit pas le premier à le concevoir; mais il sentit parfaitement le parti que pourroit en tirer sa philosophie; quelqu'étrange qu'il fût, il se flatta de l'exécution.

On sait toute la force que la Religion Chrétienne tire de l'accompliſſement des prophéties, & surtout de celles de Daniel, de Jésus-Christ lui-même, sur le sort des Juifs & de leur temple. On sait que l'Apostat Julien, pour donner le démenti à Jésus-Christ, à Daniel, essaya de rebâtir ce temple; qu'il n'en fut empêché que par des flammes, qui à diverses fois, dévorèrent les ouvriers employés à cette entreprise. D'Alembert savoit bien qu'une foule de témoins oculaires avoient constaté cette preuve des vengeances célestes; il avoit lu, sans doute, ce

fait & ces détails, au moins dans Ammien Marcellin, auteur irrécusable, ami de Julien, & payen comme lui; d'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire la lettre suivante.

" Vous savez apparemment qu'il y a actu-
" ellement à Berlin, un incirconcis, qui en
" attendant le Paradis de Mahomet, est venu
voir votre ancien disciple, de la part du Sultan
" Mustapha. J'écrivois l'autre jour dans ce
" pays là, que si le Roi vouloit seulement dire
" un mot, ce seroit une belle occasion de
" faire rebâtir le temple de Jérusalem. " *(let. du* 18 *Décemb.* 1763.*)*

Le mot de l'ancien disciple ne fut pas dit; d'Alembert en apprit la raison à Voltaire, en ces mots: " je ne doute pas que nous ne par-
" vinssions à faire rebâtir le temple des Juifs,
" si votre ancien disciple ne craignoit de per-
" dre à cette négociation quelques honnêtes
" Circoncis, qui emporteroient de chez lui
" trente ou quarante millions. " *(Lett. du* 29 *Décembre* 1763*)* Ainsi malgré l'envie de donner un démenti au Dieu des Chrétiens, & à ses Prophétes, tout, jusques à l'intérêt des conjurés, ne servit qu'à la confirmation de ses oracles.

Dix-huit ans plus tard, Voltaire n'avoit encore renoncé ni à ce projet, ni à l'espoir de le remplir. Voyant que d'Alembert n'avoit pas réussi auprés du Roi de Prusse, il

se tourna du côté de l'Impératrice de Russie, & lui manda: " si votre Majesté a une correspondance suivie avec Aly Bey, j'implore " votre protection auprès de lui. J'ai une " petite grace à lui demander, ce seroit de " faire rebâtir le temple de Jérusalem, & d'y " rappeller tous les Juifs, qui lui payeroient " un gros tribut, & qui feroient de lui un " grand Seigneur. " (*Lett. du 6 Juill.* 1771)

Voltaire étoit presque octogénaire, qu'il poursuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples que le Dieu des Chrétiens & leurs Prophétes étoient des imposteurs. Fréderic & d'Alembert étoient aussi bien avancés dans leur carrière, & le tems approchoit où ils devoient paroître devant le même Dieu, ce prétendu infâme contre lequel ils conspiroient depuis tant d'années. J'ai dit par quels moyens, & avec quelle constance ils s'étoient occupés d'anéantir son Empire, sa Foi, ses Prêtres, & ses autels; de faire succéder sa haine & son ignominie au culte de l'univers chrétien. Soit pour l'objet, soit pour l'étendue & les moyens de leur conjuration, ce n'est point aux bruits publics, à de simples imputations que je m'en suis tenu; mes preuves sont les leurs; je n'ai eu d'autre travail que celui de rapprocher leurs propres confidences. J'avois promis sur tous ces objets, moins une histoire qu'une vraie démonstration. Il me semble que j'ai tenu parole.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0236
DFG

Mes lecteurs déformais peuvent rapprocher d'avance cette conſpiration & ſes moyens, de toute cette révolution opérée par les Jacobins du jour. Ils peuvent déjà voir comment ceux-ci, en détruiſant tous les autels du Chriſt, ne font qu'exécuter le grand projet des Sophiſtes leurs premiers maîtres.

Il n'eſt pas un temple à renverſer, pas une ſeule ſpoliation à décreter contre l'Egliſe par les Jacobins, dont nous n'ayons déjà trouvé le plan; il n'eſt pas juſques aux Robeſpierres & aux Marats que nous n'ayons vu appellés par les Hercules & les Bellorophons de Voltaire; il n'eſt pas juſqu'à des nations entières à écraſer, en haine du Chriſtianiſme, dont nous n'ayons entendu le vœu exprimé par d'Alembert. Tout nous dit que la haine des pères ſe fortifiant dans les enfans, & les complots ſe propageant, d'une génération impie il devra naître une génération brutale & féroce, quand la force viendra aider l'impiété.

Mais cette force à acquérir par les conjurés, ſuppoſe des progrès ſucceſſifs. Il falloit, pour la voir éclater, que les ſuccès de la conjuration ajoutaſſent au nombre des adeptes, & leur aſſuraſſent les bras de la multitude. Je vais dire quels furent progreſſivement ces ſuccès ſous le regne de la corruption, du vivant

de Voltaire & des autres chefs, dans les diverſes claſſes de la ſociété. L'hiſtoire en concevra, en expliquera mieux dans la ſuite, ce qu'ils furent ſous le regne de la terreur & des déſaſtres.



Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0238
DFG

CHAPITRE XI.

PROGRÈS DE LA CONSPIRATION SOUS VOLTAIRE.

PREMIERE CLASSE. DISCIPLES PROTECTEURS. ADEPTES COURONNÉS.

LE grand objet de Voltaire avoit été d'oter au Chriſt, d'entrainer dans la haine du Chriſt & de ſa Religion, toute cette claſſe d'hommes que les conjurés appelloient honnêtes gens; de ne laiſſer au Chriſt que la populace, ſuppoſé même qu'il fût impoſſible d'anéantir chez elle toute idée de l'Evangile. Cette claſſe d'honnêtes gens comprennoit d'abord tout ce qui brille dans le monde par la puiſſance, le rang & les richeſſes, & enſuite tout ce que l'on appelle gens inſtruits, honnêtes citoyens, élevés audeſſus de ce que Voltaire appelle la canaille, les laquais, les cuiſiniers &c. Ce n'eſt point une obſervation à négliger dans l'hiſtoire, que les progrès de la conjuration antichrétienne commencèrent par la plus haute de ces claſſes, par les Princes, les Rois, les Empereurs, les têtes couronnées, les Miniſtres, les Cours, & par ceux que nous pouvons comprendre ſous le

Courage de vérité néceſſaire à l'Hiſtorien.

nom de grands Seigneurs. Si l'écrivain n'oſe pas dire ces vérités, qu'il laiſſe là ſa plume ; il eſt trop lâche ; il n'eſt pas fait pour donner les leçons les plus importantes de l'hiſtoire. Celui qui craint de dire aux Rois : C'eſt vous qui les premiers, êtes entrés dans la conjuration contre le Chriſt ; & c'eſt le Chriſt qui a laiſſé les conjurés menacer, ébranler & miner ſourdement vos trônes, & enſuite ſe jouer de votre autorité ; celui dis-je qui craint de tenir ce langage, laiſſera les Puiſſances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie, à protéger l'impiété, à la laiſſer dominer auprès d'eux, circuler & ſe répandre des Palais dans les villes, des villes dans les campagnes, des maîtres aux valets, des Seigneurs au peuple ; & le Ciel aura trop de crimes à venger ſur les nations, pour ne pas envoyer le luxe, la diſcorde, l'ambition, les conſpirations & tous les fléaux qui les perdent. Les Monarques, fuſſent-ils ſeuls à braver dans leur Empire le Dieu qui fait les Rois ; qui leur a dit qu'ils ſeroient ſeuls punis, que les crimes du chef ne retomberoient pas ſur les membres, ceux du Prince ſur le peuple. Encore une fois, que l'hiſtorien ſe taiſe, s'il n'oſe pas dire ces vérités. Il cherchera les cauſes de la révolution dans ſes agens ; il verra des Neckers, des Briennes, des Philippes d'Orléans, des Mirabeaux, des Robeſpierres, il trouvera le déſordre dans les

finances, les factions parmi les grands, l'insubordination dans les armées, l'inquiétude, l'agitation, la séduction dans le peuple; il ne verra pas ce qui a fait les Neckers, les Briennes, les Philippes d'Orléans, les Mirabeaux, les Robespierres; celui qui a jetté le désordre dans les finances, l'esprit de faction, d'insubordination, de séduction dans les diverses classes de l'Etat & du peuple. Il sera au dernier fil de la trame, il croira l'avoir développée; il en sera à l'agonie des Empires, & se taira sur la fièvre lente qui les pourrit, les consume, & réserve la violence de ses accès pour ses dernières crises & leur dissolution. Il décrira le mal que tout le monde a vu, & il laissera ignorer le remède. S'il craint de dévoiler le secret des Maîtres de la terre; qu'il les dévoile pour eux-mêmes, pour les sauver d'une conspiration qui retombe sur eux. Et quel secret d'ailleurs? Est-ce nous qui le violons? Je le prends où il repose publiquement depuis plus de dix années, dans leur correspondance avec le chef des Conjurés. Il n'est plus tems de s'inscrire en faux contre nous. Ces lettres ont été imprimées pour le scandale des peuples, pour montrer l'impie jouissant de toute la faveur des Souverains. Quand nous montrons les Souverains punis de cette protection, ce n'est pas leur honte que nous cherchons à divulguer, c'est la vraie cause de leur malheur & de celui des peuples, que

nons cherchons à faire connoître, pour que le vrai moyen d'y remédier, ou d'en prévenir de plus grands, se montre de lui-même; & ce motif vaut bien toutes les considérations qui pourroient nous porter au silence.

Ier. adepte Joseph II.

Dans la correspondance des Conjurés, il est plus d'une lettre qui dépose, avec toute l'évidence possible dans ces sortes de témoignages, que l'Empereur Joseph II avoit été admis & initié par Fréderic aux mystères de la conspiration anti-chrétienne.

Par la première de ces lettres, Voltaire annonçoit en ces termes sa conquête à d'Alembert: " vous m'avez fait un vrai plaisir en " réduisant l'Infini à sa juste valeur. Mais " *voici une chose plus interressante: Grimm assure* " *que l'Empereur est des nôtres. Cela est heureux*; " car la Duchesse de Parme, sa sœur, est con- " tre nous. " *(Lett. du 28 Octob.* 1769.)

Par une seconde lettre, Voltaire, en se félicitant d'une conquête de cette importance, écrit à Fréderic: " un Bohémien qui a beaucoup " d'esprit & de philosophie, nommé Grimm, " m'a mandé que vous aviez initié l'Empe- " reur à nos saints mystères. " Cette lettre est du mois de Novembre, an 1769. *(Lett.* 162.) Enfin une troisième, datée du 21 même mois, an 1770, dans laqu'elle Voltaire, après avoir fait l'énumération des Princes & Princesses qu'il compte parmi les adeptes, ajoute encore

ces mots: " vous m'avez flatté auſſi que l'em-
" pereur étoit dans la voie de perdition." *Voilà une bonne récolte pour la philoſophie.* (Lett. 181.) cette lettre fait alluſion à celle que Voltaire avoit reçue peu de mois auparavant, & dans laquelle Fréderic lui diſoit: " je pars pour la
" Siléſie, & vas trouver l'Empereur, qui m'a
" invité à ſon camp de Moravie, non pas
" pour nous battre, comme autrefois, mais
" pour vivre en bons voiſins. Ce Prince eſt
" très aimable & plein de mérite; *il aime vos
" ouvrages, & les lit autant qu'il peut.* Il n'eſt
" *rien moins que ſuperſtitieux.* Enfin c'eſt un
" Empereur comme de long-tems il n'y en a
" eu en Allemagne: nous n'aimons ni l'un
" ni l'autre les ignorans & les barbares; mais
" ce n'eſt pas une raiſon pour les exterminer."
(18 Août, 1770.)

Quand on ſait ce que c'eſt pour Fréderic, qu'un prince qui *n'eſt rien moins que ſuperſtitieux, & qui lit Voltaire autant qu'il peut*, on entend aiſément ce que ſignifient ces éloges. Ils déſignent vraiment un Empereur tel qu'il n'y en avoit eu de long-tems en Allemagne, un Empereur préciſément auſſi irreligieux que Fréderic. La datte & les dernières paroles de cette lettre: *ce n'eſt pas une raiſon de les exterminer*, nous rappellent un tems où Fréderic trouvant que les philoſophes alloient trop vite, eſſaya lui-même de réprimer une imprudence

qui pouvoit renverser tout le système des Gouvernemens politiques. Ce n'étoit pas encore le tems d'employer une *force majeure*, de porter la *dernière sentence*. La guerre résolue contre le Christ entre Joseph & Fréderic ne fut donc point encore une guerre d'extermination; ce ne fut pas la guerre des Nérons, des Dioclétiens; ce fut une de ces guerres qui minent sourdement & peu à peu. Ce fut celle que Joseph commença aussi-tôt que la mort de Marie Thérése lui en laissa la liberté. Ce fut d'abord une guerre d'hypocrisie; car Joseph tout aussi peu croyant que Fréderic, n'en continua pas moins à se donner pour un Prince religieux, à protester qu'il étoit bien éloigné de vouloir rien changer au véritable Christianisme. Il continua même, en parcourant l'Europe, à s'approcher des Sacremens avec un extérieur de piété qui ne sembloit pas dire qu'il faisoit ses Pâques, & communioit à Vienne & à Naples, précisément comme Voltaire le faisoit à Fernei. Il porta la dissimulation, en traversant la France, jusques à refuser de passer à Fernei, dont il étoit fort près, & où Voltaire croyoit le recevoir. On prétendit même qu'il affecta de dire en se détournant, *qu'il ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité*. Je ne sais à quel point on peut ajouter foi à ces paroles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les philosophes

ne s'en crurent pas moins assurés de Joseph. Ils lui pardonnèrent de n'avoir pas rendu son hommage à Voltaire, en répandant qu'il n'en conservoit pas moins son admiration pour ce Corriphée de l'impiété,; qu'il auroit bien voulu lui faire une visite, mais qu'il s'en étoit abstenu par égard pour sa mère, qui, *à la sollicitation des prêtres, lui avoit fait promettre de ne pas le voir dans son voyage.* (Voyez note sur la lett. de Mr. le Comte de la Touraille, 6 Août, 1777, corresp. génér. de Voltaire.)

Malgré toute cette réserve, & toutes ces dissimulations, la guerre que Joseph faisoit à la religion, devint bientôt une guerre d'autorité, d'oppression même, de rapine & de violence; & peu s'en fallut qu'elle ne devînt une guerre d'extermination pour ses propres sujets. Il commença par supprimer un grand nombre de Monastères. (On a vu que c'étoit le plan de Fréderic, & la partie même la plus essentielle de son plan, pour arriver à l'anéantissement du Christianisme.) Il s'empara d'une grande partie des biens ecclésiastiques. (C'étoit-là encore le vœu que Voltaire exprimoit, en disant: j'aimerois bien mieux les dépouiller.) Joseph II. chassa de leurs cellules jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas le moindre prétexte de destruction à l'avarice, & dont la ferveur angélique en laissoit encore moins à la réforme. Il donna le premier à son siecle le

ſpectacle de ces ſaintes filles réduites à errer dans les autres Empires, pour chercher, juſques en Portugal, un azyle à leur piété. Changeant tout à ſon gré dans l'Egliſe, il préluda à cette fameuſe Conſtitution appellée Civile par des Légiſlateurs Jacobins, & qui a fait en France tous les martyrs des Carmes. Le Souverain Pontife ſe crut obligé de quitter Rome, de ſe tranſporter en Autriche, pour aller, en père commun des fidèles, repréſenter lui-même à cet Empereur, & la foi, & les droits de l'Egliſe. Joſeph II. le reçut avec reſpect; il lui laiſſa rendre tout cet hommage de vénération publique, que commandent également les vertus & la dignité de Pie VI; mais il n'en continua pas moins ſa guerre d'oppreſſion. Il ne chaſſa pas les Evêques, mais il les tourmenta, en s'érigeant lui-même, en quelque ſorte, en Supérieur de Séminaire, en voulant forcer les eccléſiaſtiques à prendre leurs leçons des maîtres qu'il déſignoit lui-même, & dont la doctrine, comme celle de *Camus*, tendoit à préparer la grande apoſtaſie. Ses perſécutions ſourdes & ſes deſtructions firent éclatter les murmures. Les Brabançons laſſés ſe révoltèrent; on les vit dans la ſuite appeller les Jacobins François, qui leur annonçoient la liberté de leur religion, & qui, plus ſéducteurs encore que Joſeph, conſomment aujourd'hui ſon ouvrage. Moins tourmentés dans leur foi par l'adepte

de Fréderic, ces Brabançons euſſent bien moins cherché à ſécouer le joug de la Maiſon d'Autriche; avec plus de zéle & un amour plus mérité pour l'Empereur Joſeph, ils auroient mieux ſecondé ſon ſucceſſeur, & ils auroient eu plus de confiance aux vertus de François II. ils auroient mis de plus grands obſtacles à l'invaſion que l'on a vu s'étendre juſques au Danube. Si l'Hiſtoire s'en prend aux manes de Joſeph, qu'elle remonte juſqu'au tems où il fut initié aux myſtères de Fréderic & de Voltaire; l'Empereur adepte ne ſera pas innocent de la guerre d'extermination, qui a pu menacer juſqu'à ſon trône.

Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage, Joſeph ſe repentir de la guerre qu'il avoit faite au Chriſt, en découvrant celle que la philoſophie lui faiſoit à lui-même & à ſon trône. Il eſſayera alors, mais trop tard, de réparer ſes fautes: il en ſera une triſte victime.

La correſpondance des conjurés nous montre bien d'autres Souverains entrés avec la même imprudence, dans tous ces complots contre le Chriſt. D'Alembert ſe plaignant à Voltaire des obſtacles, qu'il appelloit *perſécutions*, & que l'autorité mettoit encore, de tems à autre, aux progrès de l'impiété, s'en conſoloit en ajoutant: " mais nous avons pour nous l'Im-" pératrice Catherine, le Roi de Pruſſe, le Roi " de Dannemarck, la Reine de Suede & ſon

" fils, beaucoup de Princes de l'Empire, &
" toute l'Angleterre *(Lett. du 28 Nov. 1770)*.
" Vers le même tems Voltaire écrivoit à Fré-
" deric: je ne sais pas ce que pense Mustapha
" (sur l'immortalité de l'ame); je pense qu'il
" ne pense pas: pour *l'Impératrice de Russie, la*
" *Reine de Suede, votre sœur, le Roi de Pologne,*
" *le Prince Gustave*, fils de la Reine de Suede,
" j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. *(Let.*
" *21 Nov. 1770)*.

Voltaire le savoit en effet. Les lettres de ces Rois ne le lui avoient pas laissé ignorer; mais quand même nous n'aurions pas ces lettres à citer, voilà déjà un Empereur & une Impératrice, une Reine & quatre Rois, que la secte des conjurés anti-chrétiens comptoit parmi ses adeptes.

Fausses conséquences à éviter dans l'énumération des adeptes couronnés.

En dévoilant cet horrible mystère, que l'historien ne s'abandonne pas à de fausses déclamations, & à des conséquences plus fausses encore. Qu'il ne dise point au peuple: vos Rois ont secoué le joug du Christ; il est juste pour vous de sécouer celui de leur empire. Ces conséquences blasphémeroient le Christ lui-même, & sa doctrine, & ses exemples. Pour le bonheur des peuples, pour le préserver des Révolutions, des désastres de la rebellion. Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône. Que les Chrétiens résistent à l'apostasie, & qu'ils soient soumis au Prince. Ajouter à son impiété

la révolte des peuples, ce n'eſt pas écarter le fléau religieux; c'eſt vouloir que les Nations y ajoutent le plus terrible des fléaux politiques, celui de l'anarchie. Ce n'eſt pas remédier à la conjuration des Sophiſtes impies contre l'Autel; c'eſt conſommer la conſpiration des Sophiſtes ſéditieux contre le trône, & contre toutes les loix de la ſociété civile. C'eſt là préciſément ce qu'éprouvèrent les Brabançons ſoulevés contre Joſeph II. Ils crurent avoir droit de rejetter leur Souverain légitime; & ils ſont aujourd'hui ſous le joug des Jacobins. Ils appellèrent l'inſurrection au ſecours de la Religion; & la Religion proſcrit l'inſurrection contre toute autorité légitime. Au moment où j'écris, des rapports foudroyans à la Convention annoncent les décrets qui, en mettant le culte religieux, les priviléges, les égliſes des Brabançons au niveau de la Révolution Françoiſe, vont les punir de leur erreur. Lors donc que l'hiſtorien dévoilera les noms des Souverains conjurés contre le Chriſt, ou admis au ſecret de la conſpiration; que ſon intention ſoit toute de ramener les Rois à la Religion, mais qu'il évite, avec ſoin, les conſéquences fauſſes & pernicieuſes au repos des Nations. Alors plus que jamais, qu'il inſiſte ſur les devoirs du peuple même, ſur les devoirs que cette Religion impoſe à tous, à l'égard des Céſars, & de toute autorité publique.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0249
DFG

Parmi ces protecteurs couronnés de Voltaire, tous n'étoient pas d'ailleurs conjurés, comme lui, ou comme Fréderic & Joseph. Ils avoient tous bu le poison dans la coupe de l'incrédulité; mais tous ne vouloient pas également le verser à leur peuple.

Catherine II. Impératrice de Russie.

Entre le Roi de Prusse & cette Impératrice de Russie, dans laquelle les conjurés mettoient tant de confiance, la différence étoit immense. Séduite par l'hommage & les talens du premier des impies, Catherine avoit pu trouver chez lui, le premier moteur de son goût pour les lettres: elle avoit dévoré des livres qu'elle crut les chefs-d'œuvres de l'histoire & de la philosophie, qu'elle ne savoit pas être l'histoire travestie suivant toutes les vues de l'impiété; sur l'éloge trompeur des faux sages, elle avoit imaginé que *tous les miracles du monde n'effaceroient pas la prétendue tache d'avoir empêché l'impression de l'Encyclopédie*. (V. sa corresp. avec Vol. Let. 1, 2, 3 & 8); mais on ne la vit pas, comme Fréderic, pour l'encens grossier des sophistes, rendre à l'impiété même un encens plus grossier encore. Catherine lisoit les œuvres des sophistes; Fréderic les faisoit circuler, en composoit lui-même, & vouloit les voir dévorés par le peuple. Fréderic proposoit des moyens d'écraser la Religion Chrétienne; Catherine rejettoit les plans de destruction que proposoit Voltaire. Elle étoit tolérante par

caractère, Fréderic ne l'étoit que par néceſſité. Il eût ceſſé de l'être, s'il avoit pu concilier ſa haine avec ſa politique, en appellant *la force majeure*, pour écraſer le Chriſtianiſme.*

Cependant Catherine eſt auſſi l'adepte ſur le trône; elle ſait le ſecret de Voltaire; elle ap-

---

* *Ceux qui jugeront la correſpondance de cette Impératrice, comme littérateurs, trouveront une bien grande différence entre ſes lettres, & celle du Roi de Pruſſe. Les premières ſont celles d'une femme d'eſprit, qui ſe joue quelquefois de Voltaire fort agréablement. Avec ſon ſtyle leger, & plein de goût, elle n'en ſait pas moins conſerver de la nobleſſe, & de la dignité. On ne la verra pas au-moins, s'abaiſſer au ton groſſier des injures & des blaſphêmes. Celles de Fréderic ſont les lettres d'un Sophiſte pédant, & ſans pudeur dans ſon impiété, comme ſans dignité dans ſes éloges. Quand Voltaire écrivoit à Catherine*: nous ſommes trois, Diderot, d'Alembert, & moi, qui vous dreſſons des autels, *elle répondoit*: laiſſez moi s'il vous plaît ſur la terre, j'y ſerai plus à portée d'y recevoir vos lettres, & celles de vos amis. *(Lett. 8 & 9). On ne trouvera rien d'auſſi françois que celà chez Fréderic. On eſt ſeulement fâché que cette réponſe s'adreſſe à des impies. Catherine écrit à merveille la langue de Voltaire; & Fréderic ſeroit un bien petit Héros, s'il n'avoit pas mieux ſu manier ſes armes que ſa plume.*

plaudit aux plus fameux de nos impies. (*V. ſes Lett.* 26 *Dec.* 1773 & 1774 *Lett.* 134). Elle va juſqu'au point de vouloir livrer l'héritier de ſon ſceptre aux leçons de d'Alembert: ſon nom eſt mis conſtamment, par les impies, au rang des adeptes protectrices: il n'eſt pas donné à l'hiſtorien de l'effacer. Puiſſe-t-il lui être donné, à elle, de réparer l'erreur & ſes ravages.

Chriſtian VII. Roi de Dannemarc.

Les droits de Chriſtian VII, Roi de Dannemarck, au titre d'adepte couronné, ſe trouvent également dans ſes lettres à Voltaire. Parmi tous les ſervices de d'Alembert, j'aurois pu compter les ſoins qu'il prit, pour faire ſouſcrire les Puiſſances, & les grands Seigneurs à l'érection d'une ſtatue en l'honneur de Voltaire; J'aurois pu montrer le modeſte ſophiſte de Fernei, preſſant lui-même d'Alembert, pour obtenir ces ſouſcriptions, & ſur tout celle du Roi de Pruſſe, qui n'attendit pas ces ſollicitations. Ce triomphe de leur chef étoit trop cher aux conjurés. Chriſtian VII s'empreſſa d'envoyer auſſi ſon contingent. Une première lettre, & quelques complimens à Voltaire ne nous ſuffiroient pas abſolument, pour montrer un adepte; mais Voltaire nommoit lui-même le Roi de Dannemarck; & d'ailleurs, parmi ces complimens adreſſés à Voltaire, nous avons obſervé celui-ci, tout à fait dans le goût, & dans le ſtyle de Fréderic: " vous vous occupez préſentement " à délivrer un nombre conſidérable d'hom-

" mes du *joug des Ecclésiastiques, le plus dur de*
" *tous*, parce que les devoirs de la société, ne
" sont connus que de la tête de ces Messieurs,
" *& jamais sentis dans leur cœur. Ce-ci vaut bien*
" *se venger des barbares.* (Lett. à Volt. an 1770). Infortunés Monarques! c'étoit là aussi le langage que vos corrupteurs tenoient à Marie Antoinette, dans le tems de sa prospérité. Elle fut malheureuse: elle vit la sensibilité, la fidélité de ces prétendus *barbares*, & elle s'écrioit aux Thuileries: *oh que nous avons été trompés! nous voyons bien à present combien les Prêtres se distinguent parmi les fidèles sujets du Roi.* (*) Puisse le Roi séduit par le philosophisme, n'être jamais réduit à la même expérience, & profiter au moins d'une Révolution, qui nous démontre assez qu'il est un joug plus dur que celui de ces Prêtres, que son maître Voltaire lui a si bien appris à calomnier!

Au moins faut-il le dire ici, pour l'honneur de ce Prince, & de tant d'autres qu'avoient séduits les conjurés, les sophistes s'emparoient

---

(*) *Ces paroles de Marie Antoinette me furent rapportées dans le fort de la Révolution, & j'avois besoin de les savoir pour croire qu'elle étoit revenue des préjugés qu'on lui avoit donnés contre le Clergé, & qui avoient semblé redoubler après le second voyage de l'Empereur son frère à Versailles.*

de leur jeuneſſe. A cet age, Voltaire & ſes productions faiſoient aiſément illuſion à des hommes qui, pour être Rois, ne ſavent pas mieux que les autres, ce qu'ils n'ont pas appris, & n'en ſont pas plus en état de diſcerner l'erreur de la vérité, dans des objets ſurtout, où le défaut d'études propres à ces objets, eſt encore moins à craindre que les penchans & les paſſions.

Lors de ſon voyage en France, Chriſtian n'avoit encore que dix ſept ans; & déjà il avoit ce que d'Alembert appelle *le courage de dire à Fontainebleau*, que Voltaire *lui avoit appris à penſer* (lett. de d'Alemb. 12 Nov. 1768.) des hommes qui penſoient différemment à la Cour de Louis XV, voulurent empêcher ſa jeune Majeſté d'apprendre encore à penſer comme Voltaire, & d'en voir dans Paris les adeptes, où les plus fameux diſciples. Ceux-ci furent ſe procurer des audiences. Pour juger comment ils furent en profiter, il ne faut qu'entendre d'Alembert écrivant à Voltaire: " j'a-" vois vu ce Prince chez lui, avec pluſieurs " autres de vos amis; il me parla beaucoup " de vous, *des ſervices que vos ouvrages avoient* " *rendus, des préjugés que vous avez détruits*, " des ennemis que votre *liberté de penſer* vous " avoit faits; *vous vous doutez bien de mes réponſes*." (ib. & lett. du 6 Decem. 1768.) D'Alembert voit de nouveau le Prince; de nouveau il écrit

à Voltaire: " le Roi de Dannemarck ne m'a " preſque *parlé que de vous — je vous aſſure qu'il* " *auroit mieux aimé vous voir à Paris, que toutes* " *les fêtes dont on l'a accablé.*" Cette converſation avoit été courte; d'Alembert y ſuppléa, à l'Académie, par un diſcours qu'il prononça en préſence du jeune Monarque ſur la philoſophie. Tous les adeptes accourus en foule, applaudiſſent; & le jeune Monarque applaudit auſſi. (let. du 17 Decem. 1778.) Enfin telle eſt l'idée qu'il emporte de cette prétendue philoſophie, graces aux nouvelles leçons de d'Alembert, qu'à la première nouvelle d'une ſtatue à ériger en l'honneur du héros des impies conjurés, il envoie *une belle ſouſcription* que Voltaire reconnoît devoir aux leçons que le Prince a reçues de l'adepte Académicien. (v. let. de Volt. à d'Alemb. 5 Nov. 1770.) Il ne m'eſt pas donné de dire à quel point ces leçons ſe trouvent aujourd'hui oubliées par Chriſtian VII; mais aſſurément, depuis que ſa Majeſté Danoiſe avoit appris *à penſer* de Voltaire, il s'eſt paſſé bien des événemens, qui lui auront appris à voir d'un œil bien différent les prétendus *ſervices* que les *ouvrages* de ſon maître ont rendus aux Empires.

Guſtave III. Roi de Suede.

Les mêmes artifices & les mêmes erreurs firent auſſi de Guſtave III. Roi de Suede, un adepte protecteur. Ce Prince étoit auſſi venu à Paris, recevoir les hommages & les leçons des

soi-disant philosophes. Il n'étoit encore que Prince Royal, quand déjà l'exaltant comme un de ces adeptes dont la protection étoit acquise à la secte, d'Alembert écrivoit à Voltaire: " vous aimez la raison & la liberté, mon " cher confrère; & on ne peut guere aimer " l'un sans l'autre. Eh bien, voilà *un digne* " *philosophe républicain*, que je vous présente, " qui parlera avec vous *philosophie & liberté*. " C'est Mr. *Jennings* Chambellan du Roi de " Suede—il a d'ailleurs des complimens à " vous faire de *la part de la Reine de Suede &* " *du Prince Royal, qui protègent dans le nord la* " *philosophie* si mal accueillie par les Princes du " Midi. Mr. *Jennings* vous *dira combien la* " *raison fait de progrès en Suede sous ces heureux* " *auspices.* " (let. du 19 Janv. 1769.)

Lorsque d'Alembert écrivoit cette lettre, Gustave, qui devoit bientôt rendre à la Monarchie des droits que sa couronne avoit perdus depuis longtems, ignoroit sans doute que ses grands protégés fussent par excellence des *Philosophes républicains*. Il ignoroit également quel seroit un jour pour lui, le dernier fruit de cette philosophie des conjurés, quand arrivé au trône, il écrivit à leur corryphée: " je prie " tous les jours l'Etre des êtres qu'il prolonge " vos jours précieux à l'humanité, & si utiles " aux progrés de la raison & de la vraie phi-

" losophie. " *(Let. du Roi de Suede à Voltaire 10 Janv. 1772.)*

La prière de Gustave fut exaucée; les jours de Voltaire furent prolongés; mais celui qui devoit subitement trancher les jours de Gustave lui même, étoit déjà né; & il devoit bientôt sortir, avec tous ses poignards, de l'arrière école de Voltaire. Pour l'instruction des Princes, que l'historien rapproche ici la généalogie philosophique de ce malheureux Roi, & celle de l'adepte qui fut son assassin.

Ulrique de Brandebourg, avoit été initiée aux mystères des Sophistes conjurés par Voltaire lui même. Bien loin de rejetter ses principes, elle ne s'étoit pas même sentie outragée par les vœux d'une passion que Voltaire avoit eu la hardiesse d'exprimer. (*) Devenue Reine de Suede, elle pressa plus d'une fois l'impie de venir terminer ses jours auprès d'elle. (V. ses lett. à Volt. an. 1743 & 1751.) Elle ne crut pas pouvoir lui donner de plus grandes preuves de sa fidélité aux principes qu'elle en avoit reçus, lors du premier séjour de Voltaire à Berlin, qu'en les faisant sucer avec le lait au Roi son fils. Elle initia Gustave, & voulut être la mère du

(*) *C'est pour cette Princesse que Voltaire avoit fait le Madrigal:* souvent un peu de vérité &c.

Sophiſte, comme elle l'étoit du Roi. Auſſi voyons nous conſtamment & la mère & le fils, mis au rang des adeptes, dont les conjurés ſe tenoient le plus aſſurés.

Telle étoit donc la généalogie philoſophique de ce malheureux Roi de Suede. Voltaire avoit initié la Reine Ulrique, & Ulrique avoit initié Guſtave.

Mais d'un autre côté, Voltaire initioit Condorcet; & Condorcet ſiégeant au Club des Jacobins initia Ankeſtron. Eléve de Voltaire, Ulrique apprénnoit à ſon fils à ſe jouer des miſtères & des autels du Chriſt; éléve de Voltaire, Condorcet apprit à Ankeſtron à ſe jouer du trône & de la vie des Rois.

Au moment où les nouvelles publiques annoncèrent que Guſtave III. devoit commander en chef les armées liguées contre la Révolution Françoiſe, Condorcet & Ankeſtron appartenoient au grand Club; & ce grand Club retentiſſoit du vœu de délivrer la terre de ſes Rois. Guſtave fut marqué pour en être la première victime, & Ankeſtron s'offrit pour être le premier bourreau. Il part de Paris, & Guſtave tombe ſous ſes coups. *(V. Le Journal de Fontenai.)*

Les Jacobins venoient de célébrer l'Apothéoſe de Voltaire; ils célébrèrent auſſi celle d'Ankeſtron.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0258
DFG

Voltaire avoit appris aux Jacobins *que le premier des Rois fut un soldat heureux*; les Jacobins apprîrent à Ankestron que le premier héros fut l'assassin des Rois; ils placèrent son buste à côté de celui de Brutus.

Les Rois avoient souscrit pour la statue de Voltaire; les Jacobins souscrivirent pour celle d'Ankestron.

Poniatowski Roi de Pologne.

Enfin les confidences de Voltaire mettent encore Poniatowski, Roi de Pologne, au nombre des adeptes protecteurs. Il avoit en effet connu nos philosophes dans Paris, ce Roi dont la philosophie devoit faire tous les malheurs. Il avoit surtout rendu son hommage à leur chef, il lui avoit écrit: " Mr. de Voltaire, tout " contemporain d'un homme tel que vous, qui " fait lire, qui à voyagé, & qui ne vous a pas " connu doit se trouver malheureux. Il vous " seroit permis de dire: les nations feront des " vœux pour que les Rois me lisent. " *(Lett. du 21 Fev. 1767.)* Aujourd'hui que le Roi Poniatowski a vu les hommes qui avoient lu Voltaire comme lui, qui le préconisoient de même, essayer en Pologne la Révolution qu'ils avoient faite en France; aujourd'hui que victime lui-même de cette Révolution, il a vu son Sceptre se briser entre ses mains, par la suite de cette Révolution, sans doute il fait des vœux bien différens; sans doute il le voudroit, que les nations n'eussent jamais connu Voltaire, &

que les Rois ſurtout l'euſſent moins lu. Mais les tems que d'Alembert annonçoit, & qu'il eût voulu voir, ſont arrivés, ſans que les Rois adeptes protecteurs ayent ſu les prévoir. Quand les malheurs de la Religion retombent ſur eux, qu'ils reliſent ces vœux que d'Alembert, dans ſon ſtyle ſouvent bas & ignoble, exprimoit à Voltaire: " votre illuſtre & ancien " protecteur (le Roi de Pruſſe) a commencé " le branle, le Roi de Suede a continué, Ca- " therine les imite tous deux, & fera peut- " être mieux encore. Je rirois bien, ſi je vo- " yois le chapelet ſe défiler de mon vivant. " *(Lett. du 6 Sept. 1762.)* Le chapelet ſe défile en effet; le Roi Guſtave eſt mort aſſaſſiné; le Roi Louis XVI. guillotiné; le Roi Louis XVII. empoiſonné; le Roi Poniatowſki eſt détrôné; le Stadhouder chaſſé; & les adeptes, enfans de d'Alembert, de ſon école, rient, comme il l'eût fait lui-même, des Rois qui protégeant la conſpiration de l'impie contre l'Autel, n'avoient pas ſu prévoir celle des enfans de l'impie contre le trône.

Ces Réflexions préviennent malgré moi ce que j'aurai à révéler de cette ſeconde conſpiration; mais telle devoit être l'union des Sophiſtes impies & des Sophiſtes ſéditieux, qu'à peine eſt-il poſſible d'expoſer les progrès des uns, ſans avoir à parler des ravages & des forfaits des autres. Ce ſont les faits eux-mêmes

qui dans l'intimité de cette union, nous forcent à montrer aux Monarques protecteurs une des leçons les plus importantes que l'hiſtoire leur ait encore donnée juſqu'à nos jours.

Je ne finirai pas ce chapitre, ſans obſerver que parmi ces Rois du Nord, dont la protection rendoit les Sophiſtes ſi glorieux, on ne les voit pas une ſeule fois mentionner le Roi d'Angleterre. Ce ſilence de la part des conjurés vaut bien tous leurs éloges. S'il ne leur eût fallu qu'un Prince chéri de ſes ſujets, & méritant de l'être, qu'un Roi bon, juſte, ſenſible, bienfaiſant, jaloux de maintenir la liberté des loix & le bonheur de ſon empire, Georges III. eût été auſſi leur Antonin, leur Marc Aurelle, leur Salomon du Nord. Ils le virent trop ſage pour s'unir à de vils conjurés, qui ne connoiſſent de mérite que dans l'impiété; & voilà la vraie cauſe de leur ſilence. Il eſt beau pour un Prince, d'avoir été ſi nul dans l'hiſtoire de leurs complots, quand celle de la Révolution le trouve ſi actif pour en arrêter les déſaſtres, ſi grand, ſi généreux & ſi compatiſſant pour en ſoulager les victimes.

Quant aux Rois du Mibi, c'eſt encore une juſtice à leur rendre dans l'Hiſtoire, que les Sophiſtes, au lieu de les comter parmi leurs adeptes, ſe plaignoient au contraire de les trouver encore ſi loin de leur philoſophiſme.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0261
DFG

CHAPITRE XII.

SECONDE CLASSE DE PROTECTEURS.

ADEPTES PRINCES ET PRINCESSES.

DANS la seconde classe des adeptes protecteurs, je comprendrai ces hommes, qui, sans être sur le trône, jouissent sur le peuple d'une puissance presque égale à celle des Rois, & dont l'autorité, l'exemple, ajoutant aux moyens des conjurés, leur faisoient espérer qu'ils n'auroient pas juré envain d'écraser la Religion Chrétienne.

Fréderic Landg. de Hesse-cassel

La correspondance de Voltaire nous montre plus spécialement dans cette seconde classe de protecteurs, Mgr. le Landgrave de Hesse-Cassel. Le soin que d'Alembert avoit eu de choisir pour ce Prince, le professeur d'histoire, dont nous avons parlé, suffiroit pour nous dire à quel point les Sophistes du jour abusèrent de sa confiance. Elle fut bien spécialement trompée par celle que son Altesse Séreniſſime avoit à la philosophie & aux lumières de Voltaire. Elle souffrit en quelque sorte, que ce chef des Sophistes dirigeât ses études. Il étoit difficile de se livrer à un instituteur plus perfide. Une lettre du 25 Août 1766, suffit pour nous

montrer à quelle ſource Voltaire envoyoit ſon auguſte éléve, puiſer les leçons de la ſageſſe : " votre Alteſſe Séréniſſime, écrivoit ce maî- " tre corrupteur, m'a paru avoir envie de " voir les livres nouveaux qui peuvent être " dignes d'elle. Il en paroît un intitulé : *le* " *Recueil néceſſaire*. Il y a ſurtout dans ce re- " cueil un ouvrage de Mylord Bolinbrock, " qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus " fort contre la ſuperſtition. Je crois qu'on le " trouve à Frankfort ; mais j'en ai un exem- " plaire broché, que je lui enverrai, ſi elle le " ſouhaite.

Pour un Prince qui avoit réellement le deſir de s'inſtruire, qu'elles leçons que celles qu'il devoit trouver dans ce receuil ! Le nom de Bolinbrock ne dit pas aſſez combien elles tendoient à pervertir ſa religion, quand on ſait que Voltaire lui-même publioit ſous ce nom, des ouvrages plus impies encore que ceux du Philoſophe Anglois & qu'il étoit l'auteur de pluſieurs de ceux qu'il recommandoit ſi ſpécialement dans ce receuil.

Réduit à lui-même pour réſoudre les doutes fomentés par ces ſortes de lectures, & prévenu trop malheureuſement contre les hommes qui auroient pu l'aider à les réſoudre, Mr. le Landgrave ſe livroit tout entier à des leçons qu'il prenoit pour celles de la vérité & de la plus haute philoſophie. Quand il pouvoit les

recevoir de la bouche même de Voltaire, l'illusion étoit au point, que son alteſſe s'en applaudiſſoit elle-même, & croyoit franchement avoir trouvé le vrai moyen de s'élever au deſſus du vulgaire. Elle regrettoit une abſence qui la privoit des leçons de ſon maître; elle croyoit réellement lui avoir des obligations; elle lui écrivoit: " j'ai quitté Ferney " avec bien de la peine — je ſuis charmé que " vous ſoyez content de ma façon de penſer; " je tâche autant qu'il m'eſt poſſible, de me " défaire des préjugés; & ſi en cela je penſe " différemment du vulgaire, c'eſt aux entre- " tiens que j'ai eu avec vous, & à vos ouvra- " ges que j'en ai l'unique obligation. " (9 *Sept.* 1766.)

Pour donner quelques preuves de ſes progrets à l'école de la philoſophie, l'illuſtre adepte faiſoit part à ſon maître des nouvelles découvertes qu'il regardoit comme des objections ſérieuſes contre l'authenticité des Livres Saints. " J'ai fait, écrivoit-il encore à ſon hé- " ros, j'ai fait depuis quelque tems, des réfle- " xions ſur Moyſe, & ſur quelques hiſtoriens " du nouveau Teſtament, qui m'ont paru être " très juſtes. Eſt-ce que Moyſe ne ſeroit pas " un batard de la fille de Pharaon, que cette " Princeſſe auroit fait élever? Il n'eſt pas à " croire qu'une fille de Roi ait eu tant de ſoin " d'un enfant Iſraëlite, dont la nation étoit en

" horreur aux Egyptieens. (*Lett.* 66.) Voltaire eût aiſément pu diſſiper ce doute, en faiſant obſerver à ſon éléve que ſon alteſſe calomnioit aſſez gratuitement un ſexe bienfaiſant, ſenſible, porté à s'attendrir ſur le ſort d'un enfant expoſé à un pareil danger; pluſieurs feroient encore très naturellement ce qu'avoit fait la fille de Pharaon, & le feroient préciſément même avec plus de ſoins & plus d'attention encore, ſi des haines nationales ajoutoient au danger de cet enfant. Si Voltaire avoit eu l'intention d'éclairer ſon illuſtre éléve, & de lui donner les regles d'une ſaine critique, il auroit obſervé qu'au lieu d'un fait très ſimple & très naturel, ſon Alteſſe en imaginoit un véritablement incroyable. Une Princeſſe qui veut donner à ſon enfant une éducation brillante, & qui commence par le faire expoſer à être ſubmergé, pour avoir le plaiſir d'aller le chercher & de le trouver à point nommé, ſur les rives du Nil; une Princeſſe Egyptienne, qui aime ſon enfant, qui fait toute l'horreur que les Egyptiens ont pour les Iſraëlites, & qui faiſant allaiter cet enfant par une mère Iſraëlite, lui laiſſe croire à lui-même qu'il naquit de cette nation qu'elle déteſte, & le perſuade même dans la ſuite aux Egyptiens, pour leur rendre cet enfant odieux, déteſtable; & ce qui ſembleroit un myſtère bien plus étrange encore, un enfant qui devient l'homme le plus terrible

aux Egyptiens, & dont perſonne ne découvre l'origine ; un enfant que toute la Cour de Pharaon s'obſtine à croire un Iſraëlite, dans un tems où il auroit ſuffi de dire que Moyſe étoit Egyptien, pour lui ôter toute la confiance des Iſraëlites, & délivrer l'Egypte ; voilà bien des choſes que Voltaire auroit pu répondre à ſon Alteſſe, pour lui faire ſentir qu'il n'eſt pas dans les regles de la critique, d'oppoſer à un fait très naturel, très ſimple, des ſuppoſitions véritablement incroyables. Mais ces ſuppoſitions ſervoient la haine de Voltaire contre Moyſe, contre les livres des Chrétiens : il aimoit bien mieux voir les progrès de ſes diſciples dans l'incrédulité, que leur expoſer les régles d'une ſaine critique.

Voltaire applaudiſſoit encore à ſon adepte, quand il vit ſon Alteſſe prétendre que le *Serpent d'airain*, iſolé ſur une montagne, *ne reſſembloit pas mal au Dieu Eſculape*, tenant un bâton d'une main, & un ſerpent de l'autre, avec un chien à ſes pieds, dans le temple d'Epidaure ; que les *Chérubins* éployant leurs ailes au deſſus de l'arche, *ne reſſembloient pas mal au Sphinx* à la tête de femme, aux quatre griffes, au corps & à la queue de lion ; que *les douze bœufs qui étoient ſous la mer d'airain*, chargés de cette cuve large de douze coudées, haute de cinq, & remplie d'eau, pour ſervir aux ablutions des Iſraëlites, reſſembloient encore aſſez bien *au*

Dieu Apis, ou au bœuf érigé sur l'autel, & voyant à ses pieds toute l'Egypte. *(Ibid)*.

La conclusion de Monseigneur étoit que Moyse sembloit avoir donné aux Juifs beaucoup de cérémonies qu'il avoit prises des Egyptiens. *(Ibid)*. Celle de l'historien doit être qu'avec un peu plus de sincérité, il eût été facile aux conjurés de désabuser un adepte, qui dans le fonds, ne cherchoit qu'à s'instruire. En plaignant son Alteſſe d'avoir été dupe de pareils maîtres, nous devons au moins lui rendre la justice de reconnoître avec quelle franchise elle cherchoit la vérité, quand elle ajoutoit, en parlant toujours à Voltaire: "pour ce qui est " du Nouveau Testament, il y a des histoires " *dans lesquelles je voudrois être mieux instruit.* " Le massacre des Innocens me paroît incom- " préhensible. Comment le Roi Hérode auroit- " il pu faire égorger tous ces petits enfants, " lui qui n'avoit point droit de vie & de mort, " comme nous le voyons par l'histoire de la " Passion, & que ce fut Ponce Pilate, Gou- " verneur des Romains, qui condamna Jésus- " Christ à mort". *(Ibid)*.

En recourant aux sources de l'histoire, en consultant tout autre historien que son profes- seur donné par d'Alembert, ou bien tout autre maître que ces vains sophistes, le Prince qui vouloit être mieux instruit, qui méritoit de l'être, auroit vu cette légère difficulté s'éva-

nouir. Il auroit appris qu'Hérode d'Aſcalon, ſurnommé le grand, & que l'on eût plus juſtement ſurnommé le féroce, celui qui ordonna le maſſacre des Innocens, étoit Roi de toute la Judée, Roi de Jéruſalem, & n'étoit pas le même que celui dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de la Paſſion. Il auroit appris que celui-ci nommé Hérode Antipas, n'avoit pu obtenir des Romains que la troiſième partie des états de ſon père, & qu'étant ſimplement Tétrarque de Galilée, il n'avoit plus la même autorité à exercer ſur les autres Provinces; qu'ainſi il eût été peu ſurprenant qu'il n'eût pas exercé le droit de vie & de mort dans Jérusalem, où cependant Pilate lui-même l'invita à l'exercer, en lui envoyant Jéſus-Chriſt à juger, comme il avoit déjà jugé, & fait décapiter St. Jean Baptiſte.

Quant au féroce Hérode d'Aſcalon, Mgr. eût appris que ce Néron anticipé avoit fait mourir les enfans de Bethléem, comme il fit mourir Ariſtobule, & Hircan, l'un frère, & l'autre ayeul octogenaire de la Reine, comme il fit mourir Marianne ſon épouſe, & deux de ſes enfans; comme il fit mourir Sohême ſon confident, & une foule de ſes amis, ou des Grands de ſa Cour, dèſqu'il commencèrent à lui déplaire. En apprenant tant de meurtres, & tant de tyrannie, en apprenant ſurtout que ce même Hérode d'Aſcalon, ſur le point de mourir, & dans la crainte que le jour de ſa mort

ne fût un jour de réjouiſſance publique, avoit fait enfermer dans le Cirque tous les principaux des Juifs, & ordonné qu'ils fuſſent maſſacrés au moment où il expireroit lui-même ; en apprenant, dis-je, tous ces faits inconteſtables, l'illuſtre adepte eût appris auſſi, comment cet Hérode exerçoit le droit de vie & de mort ; il ne lui ſeroit pas venu dans l'eſprit, que les Evangéliſtes euſſent pu imaginer eux-mêmes un fait pareil au maſſacre des Innocens, un fait aſſez récent, pour que bien des Juifs encore vivans, en euſſent été temoins : il auroit réfléchi que les impoſteurs ne s'expoſent pas à un démenti, ſi facile à donner publiquement ; & toutes ſes difficultés ſur le maſſacre des Innocens, n'auroient pas ébranlé ſa foi à l'Evangile.

Mais il ſe nourriſſoit des mêmes objections que ſon maître ; il étudioit nos Livres Saints dans le même eſprit ; & Voltaire qui avoit donné dans des milliers d'erreurs groſſières ſur ces livres, ſe gardoit bien de renvoyer ſes diſciples aux réponſes qu'il avoit reçues des auteurs religieux. *(V. ſurtout les erreurs de Volt. les lett. de quelques Juifs Portugais).*

En mêlant ces légères diſcuſſions à nos Mémoires, nous n'ajouterons pas à l'amertume des reproches que ſe font aujourd'hui tant de princes ſéduits par les chefs des impies ; nous ne leur dirons pas : " de quel étrange aveugle-" ment étiez-vous donc frappés ? Votre de-

" voir étoit d'étudier nos livres religieux, " pour apprendre à devenir meilleurs, à " rendre vos sujets plus heureux; & vous vous " abaissez, dans l'arène des Sophistes, à disputer " comme eux, contre le Christ & ses Prophêtes. " Si vous avez des doutes sur la Religion, " pourquoi vous adresser aux hommes qui ont " juré sa perte? Un tems viendra aussi, où le " Dieu des Chrétiens fera naître des doutes " sur vos droits, & renverra vos peuples aux " Jacobins, pour les résoudre. Les voilà " aujourd'hui dans vos Etats & vos Palais, " tout prêts à applaudir, comme Voltaire, à " vos objections contre le Christ. Répondez à " leur glaive, pour celles qu'ils oppose nt à vos " loix." Laissons là ces réflexions, & contentons nous de dire avec l'histoire, combien ils étoient malheureux, ces Princes, qui cherchant à s'instruire, s'adressoient à des hommes, dont tout l'objet étoit de les faire servir à renverser l'Autel, en attendant que l'on vît arriver le moment de renverser les Trônes.

Louis Eugène, Duc, & Louis, Prince de Wirtemberg.

Au nombre des adeptes protecteurs, l'historien se trouvera forcée de mettre encore bien d'autres Princes, dont les Etats goutent aussi en ce moment, les fruits de la nouvelle philosophie. Dans le compte que d'Alembert rendoit à Voltaire des Princes étrangers, qui ne visitoient point la France sans rendre leur hommage aux conjurés Sophistes, on le voit

exalter le *Duc de Brunſwick*, comme *méritant d'être fêté*, & le méritant ſurtout, par oppoſition au *Prince des deux Ponts*, qui ne protége que les *Fréron*, *& autre Canaille*, c'eſt à dire ici, que les auteurs religieux. *(23 Juin 1766)*. L'armée des Jacobins prouve aujourd'hui quel fut celui de ces deux Princes qui ſe trompoit le plus dans ſa protection. Nous le verrons encore mieux dans ces Mèmoires, lorſque nous en ferons à la dernière, & à la plus profonde conſpiration du Jacobiniſme.

A ce Duc de Brunſwick, ajoutons Louis Eugène, Duc de Wirtemberg, & Louis, Prince de Wirtemberg. L'un & l'autre s'applaudiſſoient également des leçons de Voltaire. Le premier écrivoit à ſon maître: " je me crois, " lorſque je ſuis à Fernei, plus Philoſophe que " Socrates. *(Lett. du 1 Fev. 1766)*. Le ſecond ajoutoit aux éloges du Philoſophe, la demande du livre le plus licencieux, le plus impie que Voltaire eût écrit, du poëme de Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans.

Charles Théodore Electeur Palatin, tantôt ſollicitoit auprès du même impie, le même chef-d'œuvre d'obſcénités, les mêmes leçons de philoſophie; & tantôt il preſſoit, conjuroit leur auteur de venir à Manheim, pour le mettre à portée d'en reçevoir de nouvelles. *(V. Lett. du 1 Mai 1754, & lett. 38 an 1762)*. Charles théodore, Electeur Palatin.

Princeſſe d'Anhalt-zerbſt.

Il n'y avoit pas juſques à ces adeptes, dont les yeux auroient dû ſe fermer de pudeur, au nom ſeul de cette production: il n'y avoit pas juſques à la Princeſſe d'Anhalt-zerbſt qui n'envoyât des remercimens à l'Auteur, qui avoit eu l'impudence de lui faire un cadeau digne de l'Aretin. *(Lett. de la Princeſſe de d'Anhalt à Volt.* 9 & 39*)*.

L'empreſſement de ces grands adeptes pour une production de cette eſpèce, ne doit pas échapper à l'hiſtorien. Il y verra l'attrait que la corruption des mœurs donnoit aux leçons des conjurés. Il s'étonnera moins ſur le nombre de ceux que les Sophiſmes ſéduiſoient, quand il réfléchira combien ils ont de force ſur l'eſprit, ceux qui commencent par gâter & pervertir le cœur. C'eſt malgré nous que cette réflèxion nous échappe; mais elle tient de trop près à l'hiſtoire du Philoſophiſme, à celle de la conſpiration anti-chrétienne, & aux cauſes de ſes progrès, pour que nous ayons pu la ſupprimer. Nous ſavons reſpecter les grands noms; mais nous ne ſavons pas leur ſacrifier la vérité. Tant pis pour ceux qu'elle couvre de honte, quand la cacher encore feroit trahir leurs propres intérêts, ceux des peuples, ceux des Trônes & de l'Autel.

Son Alteſſe Wilhelmine Malgrave de Bareith dans le même rang des adeptes protectrices, fournit à l'hiſtorien une nouvelle cauſe à dé-

Universitäts Bibliothek Rostock https://purl.uni-rostock.de /rosdok/ppn1858904986/phys_0272 DFG

velopper des progrès des Sophiſtes anti-chrétiens, & du crédit que leur donnoit toute la vanité de leur école, toute leur prétention à ſe diſtinguer du vulgaire par la ſupériorité des lumières. Wilhelmine margrave de Bareith.

Il s'en faut bien qu'il ait été donné à tous les hommes de raiſonner avec un égal ſuccès, ſur les objets religieux ou philoſophiques; ſans manquer au reſpect que nous devons à la précieuſe moitié du genre humain, nous pouvons, je penſe, obſerver qu'en général, il eſt un peu moins donné aux femmes d'exercer leur eſprit ſur les mêmes objets que le Philoſophe, le Métaphyſicien ou le Théologien. La Nature a compenſé chez elles la profondeur des recherches & des méditations, par le don d'embellir la vertu, par la douceur & la vivacité du ſentiment, guide ſouvent plus ſûr que nos raiſonnemens. Elles font mieux que nous le bien qui leur eſt propre. Leurs foyers, leurs enfans, c'eſt là leur véritable empire; celui de leurs leçons eſt dans le charme de l'exemple, & il vaut bien nos ſyllogiſmes. Mais une femme philoſophe de la philoſophie de l'homme, eſt un prodige, ou un monſtre; & le prodige eſt rare. La fille de Necker, la femme de Roland, comme les Dames du Deſant, les Deſpinaſſe, les Geofrin, & bien d'autres adeptes Pariſiennes, malgré toutes leurs prétentions au bel eſprit, ſont reſtées ſans droit à l'exception. Si le

Lecteur s'indigne de trouver sur la même ligne, l'Auguste Wilhelmine Margrave de Bareith, que la honte en retombe sur l'homme qui sut lui inspirer les mêmes prétentions. Qu'on juge de ses maîtres par le ton qu'elle prit avec eux, & qui lui assuroit leurs suffrages. Voici du style de cette Illustre adepte singeant & les principes & les plaisanteries de Voltaire, pour capter ses suffrages, aux dépens de St. Paul.

" Sœur Guillemette à Frère Voltaire Salut.
" J'ai reçu votre consolante épître; je vous
" jure mon grand juron qu'elle m'a infiniment
" plus édifiée, que celle de St. Paul à Dame
" Elue. Celle-ci me causoit un certain assou-
" pissement qui valoit l'opium, & m'empêchoit
" d'en appercevoir les beautés; la vôtre a fait
" un effet contraire; elle m'a tiré de la léthar-
" gie, & m'a remis en mouvement mes esprits
" vitaux. *(Lett. du 25 Dec. 1755).*

Nous ne connoissons point d'épitre de St. Paul à Dame Elue; Sœur Guillemette travestissant comme Voltaire, ce qu'elle a lu, & même ce qu'elle n'a pas lu, veut sans doute parler de l'épître de St. Jean à Electe. Celle-ci ne contient d'autre compliment que ceux d'un Apôtre applaudissant à la piété d'une mère, qui éleve ses enfans dans les voies du salut, l'exhortant à la charité, l'avertissant de fuir les discours & l'école des séducteurs. Il est facheux que ces leçons ne soient que de l'opium

pour l'illuſtre adepte. Voltaire en eût trouvé peut-être une doſe, dans la lettre ſuivante, ſi elle fût venue d'autre part que de Sœur Guillemette. Nous la copierons cependant, comme faiſant époque dans les annales philoſophiques. On y verra une adepte femelle donnant des leçons de philoſophie à Voltaire lui-même, prévenant Helvétius, & par la ſeule force de ſon génie, ſans s'en apperçevoir, copiant Epicure. Avant de les donner ces leçons, ſœur Guillemette aſſurant Voltaire de l'amitié du *Margrave*, avoit eu ſoin de demander *l'eſprit de Bayle*. (Lett. du 19 Juill. 1752). Elle crut un jour l'avoir trouvé tout entier; alors elle écrivit à *frère Voltaire*: " Dieu, dites-vous, " (poëme de la loi naturelle) a donné à tous " les hommes la juſtice & la conſcience, pour " les avertir, comme il leur a donné ce qui " leur eſt néceſſaire. Dieu ayant donné à " l'homme la juſtice & la conſcience, ces deux " vertus ſont innées dans l'homme, & devien- " nent un attribut de ſon être. Il s'en ſuit de " toute néceſſité, que l'homme doit agir en " conſéquence, & qu'il ne ſauroit être ni juſte, " ni injuſte, ni ſans remords, ne pouvant com- " battre un inſtinct attaché a ſon eſſence. " L'expérience prouve le contraire. Si la " juſtice étoit un attribut de notre être, la " chicane ſeroit bannie; vos Conſeillers au " Parlement ne s'amuſeroient pas, comme ils

" le font, à troubler la France, pour un mor-
" ceau de pain donné ou refusé. Les Jésuites
" & les Jansénistes confesseroient leur ignorance
" en fait de doctrine.—Les vertus ne sont
" qu'accidentelles.—L'aversion des peines, &
" l'amour du plaisir, ont porté l'homme à
" devenir juste ; le trouble ne peut qu'enfanter
" la peine; la tranquillité est la mère du plaisir.
" Je me suis fait une étude particulière du
" cœur humain ; je juge par ce que je vois, de
" ce qui a été." *(Lett. du 1 Nov. 1759).*

Il existe une comédie ayant pour titre *la Théologie tombée en quenouille;* cette lettre de son Altesse, Margrave de Bareith métamorphosée en sœur Guillemette, fournira peut-être un jour la même idée pour la philosophie. Laissant aux Molières du jour le soin de s'égayer sur les Socrates femelles, l'historien tirera des erreurs de Willelmine de Bareith, une leçon plus sérieuse sur les progrès d'une philosophie anti-chretienne. Il en verra une nouvelle cause dans les mortifiantes limites de l'esprit humain, & dans la vanité de ces prétentions, qui dans certains adeptes, semblent précisément s'étendre autant que la nature leur avoit ménagé de raisons d'humilité & de modestie, dans la foiblesse de leur entendement.

Sœur Guilemette craint pour la liberté, s'il est vrai que Dieu ait mis dans l'homme la conscience, le sentiment nécessaire pour distin-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0276
DFG

guer le juſte de l'injuſte. Elle ne ſait pas que l'homme, avec les yeux que Dieu lui a donnés, pour voir & diſtinguer ſa route, n'en eſt pas moins libre d'aller où bon lui ſemble. Elle s'eſt fait une étude particulière du cœur humain ; & elle n'a pas lu dans ce cœur, que l'homme voit ſouvent le mieux, & fait le pire. Elle ſe croit à l'école des Socrates ; & avec Epicure, elle ne voit que *l'averſion des peines & l'amour des plaiſirs* pour principe de la juſtice & des vertus. Elle nous dit ſans le ſavoir, ſans s'en appercevoir même, que ſi la chicane n'eſt pas encore bannie, c'eſt que nos procureurs n'ont pas encore aſſez d'averſion pour l'indigence ; que ſi nos veſtales ne ſont pas toutes chaſtes, c'eſt qu'elles ont trop peu d'amour pour le plaiſir ; & il faut devant elle, que Parlemens, Jéſuites, Janſéniſtes & toute la Sorbonne ſans doute, & toute la théologie confeſſent leur ignorance *en fait de doctrine*.

Avec moins de confiance en ſes lumières, avec plus de raiſon de s'en tenir à celles qu'il pouvoit trouver dans ſon génie, Fréderic Guillaume, Prince Royal de Pruſſe, nous montre une toute autre eſpèce d'adeptes. Infatigable aux champs de la victoire, celui-ci n'oſe plus ſe répondre de lui-même ; il ſait ce qu'il voudroit croire ; il ne ſait pas ce qu'il doit croire ; il a peur de ſe perdre dans le raiſonnement. Son ame toute entière lui crie qu'il

doit être immortel ; il craint de ſe tromper ſur cette voix ; & il faut que Voltaire lui évite la peine d'une déciſion. Pour les lauriers de Mars, c'eſt toute la confiance, toute l'activité des Héros ; pour s'aſſurer du ſort qui lui eſt réſervé dans un autre univers, c'eſt toute la modeſtie, toute l'humilité d'un diſciple, c'eſt preſque toute la nonchalance d'un Sceptique. Il faut au moins que l'autorité de ſon maître lui évite la peine des recherches ; & ce maître eſt encore Voltaire. " Puiſque je me " ſuis permis de m'entretenir avec vous, lui " écrivoit-il reſpectueuſement, ſouffrez que " je vous demande pour ma ſeule inſtruction, " ſi en avançant en âge, vous ne trouvez " rien à changer à vos idées ſur la nature " de l'ame . . . Je n'aime pas à me perdre " dans des raiſonnemens métaphyſiques. Mais " je voudrois ne pas mourir tout entier, & " qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas " anéanti. " *(Lett. 12 Novemb. 1770.)*

En homme qui ſait prendre tous les tons, Voltaire répondit : " la famille du Roi de " Pruſſe a grande raiſon de ne pas vouloir que " ſon ame ſoit anéantie . . . Il eſt vrai qu'on " ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une " ame. On n'en a jamais vu. Tout ce que " nous ſavons, c'eſt que le maître éternel de " la nature nous a donné la faculté de ſentir " & de connoître la vertu. Il n'eſt pas dé-

" montré que cette faculté vive après notre " mort; mais le contraire n'eſt pas démontré " davantage; Il n'y a que les charlentans " qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des " premiers principes—Le doute n'eſt pas une " choſe bien agréable, mais l'aſſurance eſt un " état ridicule. " *(28 Novemb. 1770.)*

Je ne ſais pas l'impreſſion que fit cette lettre ſur le Séréniſſime & reſpectueux diſciple; mais on y voit au moins que le chef des conjurés ſait varier l'empire qu'il exerce ſur les Princes adeptes, comme ſur les bourgeois d'Harlem. Quand le Roi Fréderic lui écrit d'un ton ſi ferme, ſi précis que *l'homme mort, il n'y a plus rien*, il ſe garde bien de répondre que l'aſſurance eſt un *état ridicule*, qu'il n'y a que *les charlatans qui ſoient certains*; Fréderic Roi de Pruſſe, eſt toujours le premier des Rois philoſophes. *(V. leur lett. 30 Oct. & 21 Novemb. 1770.)* Et quand huit jours après, Fréderic Prince Royal, ne demande qu'à être raſſuré ſur l'immortalité de ſon ame, c'eſt alors que malgré tous les troubles, toutes les inquiétudes du Scepticiſme, les doutes du Sceptique ſont le ſeul état raiſonnable pour les vrais philoſophes. Cet état lui ſuffit pour ſavoir que ſon adepte n'appartient plus à la religion de J. C. & c'eſt à cet état au moins qu'il veut le conduire, pour s'aſſurer de ſa conquête. Il domine par l'admiration & par les éloges,

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0279
DFG

le Roi matérialiſte & ferme dans ſon opinion, malgré l'incertitude de ſon maître; il ſe laiſſe admirer par Eugène de Wirtemberg qui penſe en tout comme ſon maître; il laiſſe diſputer Willemine de Bareith plus hardie que ſon maître. Il s'éleve, & il tranche, il menace de ne voir plus qu'un ridicule, un charlatan dans l'humble adepte qui eſſaye d'adoucir, de ramener ſon maître. A ceux-là il donne des principes; avec ceux-ci il ordonne de croire que l'homme eſt condamné à ne rien ſavoir des *premiers principes*. Il n'eſt pas moins l'idole de ces Princes admirateurs. Il ne s'en fait pas moins à lui, à ſon école, à tous ſes conjurés, des Princes protecteurs; & tel eſt le ſuccès dont il ſe flatte, que dès l'année 1766. il écrivoit à ſon cher Comte d'Argental: " *il n'y à* " *pas à préſent un Prince Allemand qui ne ſoit* " *philoſophe* — de la philoſophie de l'incrédulité. (*Lett. du* 26 *Sept.* 1766.) Il eſt ſans doute des exceptions à faire à cette aſſertion; mais au moins prouve-t-elle à quel point les Coryphées de l'impiété croyoient pouvoir s'applaudir de leurs progrès auprès de tant de Princes, de tant de Souverains à qui l'impiété devoit un jour devenir ſi fatale.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0280
DFG

CHAPITRE XIII.

TROISIÈME CLASSE DES ADEPTES PROTECTEURS.

MINISTRES, GRANDS SEIGNEURS, MAGISTRATS.

C'ÉTOIT en France que le philoſophiſme avoit pris toutes les formes d'une vraie conſpiration. Ce fut en France auſſi que ſes ſuccès, dans la claſſe des citoyens riches ou puiſſans, annoncèrent plus ſpécialement ſes triomphes & ſes ravages. Il ne fut point donné aux conjurés de le voir aſſis ſur le trône des Bourbons, comme il l'étoit ſur ceux du Nord; mais l'hiſtoire voudroit envain le diſſimuler, Louis XV. ſans être impie, ſans pouvoir être compté au nombre des adeptes, n'en fut pas moins une des grandes cauſes des progrès de la conjuration anti-chrétienne. Il n'eut pas le malheur de perdre la Foi; il eſt même vrai de dire qu'il aima la Religion; mais pendant les trente cinq dernières années de ſa vie, cette Foi dans ſon cœur reſta ſi morte, ſi peu active; la diſſolution de ſes mœurs, la publicité de ſes ſcandales, le

Erreurs de Louis XV.

triomphe de ſes Courtiſannes, répondirent ſi mal au titre de Roi Très Chrétien, qu'autant eût valu preſque qu'il profeſſât la Religion de Mahomet.

Les Souverains ne ſavent pas aſſez tout le mal que leur fait l'apoſtaſie des mœurs. Ils ne veulent pas perdre la Religion, qu'ils ſavent être un frein pour leurs ſujets. Malheur à ceux qui ne la voient que ſous ce jour! Ils auroient beau en conſerver les dogmes dans leur cœur; c'eſt l'exemple qui doit la maintenir. Après celui des prêtres, c'eſt ſurtout l'exemple des Rois qu'il faut, pour contenir les peuples. Quand la Religion n'eſt pour vous qu'une affaire de politique, la plus vile populace n'eſt pas long tems à s'en appercevoir. Alors elle voit elle-même cette Religion, comme une arme dont vous uſez contre elle; cette arme, elle la briſe tôt ou tard, & vous n'êtes plus rien. Que ſi vous prétendez vainement croire à la Religion ſans en avoir les mœurs, le peuple, comme vous, ſe croira auſſi religieux ſans mœurs; & on vous l'a dit depuis ſi long tems: que ſont toutes vos loix ſans les mœurs? Il viendra un jour où le peuple, ſe croyant plus conſéquent que vous, laiſſera là, & les mœurs & le dogme; & alors encore que ſerez-vous pour lui?

Ces leçons furent ſouvent répétées à Louis XV par les orateurs Chrétiens; elles le furent trop inutilement. Louis XV ſans mœurs, s'entoura

de miniſtres ſans foi, par leſquels il eût été bien moins facilement trompé, ſi ſon amour pour la Religion, avoit été ſoutenu de la pratique. Même après la mort du Cardinal de Fleuri, il en eut ſans doute quelques uns encore, tels que le Maréchal de Belle-iſle, ou Mr. de Bertin, qui ne méritent pas d'être confondus dans la claſſe des adeptes; mais il eut ſucceſſivement Mr. Amelot, Miniſtre des affaires étrangères, le Comte d'Argenſon dans le même Miniſtère, les Ducs de Choiſeul, de Praſlin & Maleſherbes. Il eut, tant qu'elle vécut, ſa Marquiſe de Pompadour; & tous ces gens là eurent des rapports intimes avec Voltaire, & ſa conjuration. On l'a vu s'adreſſer à Mr. Amelot, pour faire admettre ſes projets de ruiner le Clergé. Ce Miniſtre avoit eu dans Voltaire aſſez de confiance, pour le charger d'une commiſſion importante auprès du Roi de Pruſſe; Voltaire en avoit eu aſſez en lui, pour ne pas lui cacher à quel point il ſavoit tourner la commiſſion contre l'Egliſe. Il n'en avoit pas moins en ce *Duc de Praſlin*, à qui il envoyoit ſes mémoires tendans à priver le Clergé de la plus grande partie de ſa ſubſiſtance, par l'abolition des dixmes. *(Lett. au Comte d'Argental an 1764)*. Toute cette confiance du chef des conjurés, indique aſſez l'accord de ſes ſentimens avec ceux des hommes à qui il s'adroiſſoit pour remplir ſes projets.

D'Argenſon & Choiſeuil.

Un Miniſtre que l'aſſiduité de ſa correſpondance avec Voltaire, nous montre encore plus d'accord avec tout ſon Philoſophiſme, étoit ce Marquis d'Argenſon, que nous avons vu tracer le plan à ſuivre pour l'extinction des corps religieux. Il fut ſon premier protecteur à la Cour, avec la Marquiſe de Pompadour; il fut auſſi un de ſes diſciples les plus impies. Auſſi voit-on Voltaire lui écrire conſtamment, comme à un des adeptes dont il ſe tient le plus aſſuré. Il paroît même, par leur correſpondance, que Mr. d'Argenſon étoit plus décidé que Voltaire même dans ſes opinions anti-religieuſes; que ſa philoſophie reſſembloit d'avantage à celle du Roi de Pruſſe, bien intimement convaincu qu'il n'étoit pas double, qu'il n'avoit rien à craindre ou à eſpérer pour ſon ame, quand ſon corps ſe ſeroit endormi pour toujours. (*V. dans la correſp. générale, les diverſes lettres à Mr. d'Argenſon*).

Bien plus zélé, bien plus actif que d'Argenſon même, pour le regne de l'impiété, le Duc de Choiſeul connut, & ſeconda bien mieux encore les ſecrets de Voltaire. On a vu à quel point celui-ci s'applaudiſſoit des victoires qu'un ſi grand protecteur l'aidoit à remporter ſur la Sorbonne. On a vu pourquoi ce même Duc, hâtant tous les projets de d'Argenſon pour la deſtruction des corps religieux, commença par celle des Jéſuites. Je n'inſiſterai pas

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0284
DFG

ſur ce Miniſtre, il eſt trop bien connu pour un des impies les plus déterminés qui aient jamais exiſté. De peur qu'on ne pût croire qu'il étoit mort chretien, il s'excommunia lui-même; pour qu'il conſtât bien de ſon apoſtaſie, il ſe fit enterrer loin du tombeau de ſes ancêtres, loin de tout monument religieux, & au milieu des brutes qui paiſſent dans ſon parc.

De ſemblables Miniſtres ſe ſuccédant les uns aux autres, & préparant de loin la ruine des Autels, laiſſoient chacun aux Jacobins qui devoient les ſuivre, quelque choſe de moins à faire pour la Révolution de leur impiété. Celui de tous à qui elle dut d'avantage, à qui tous les impies, & les chefs des impies païérent auſſi le plus aſſidument le tribut de leurs éloges, fut préciſément celui qui devoit voir un jour de plus près toutes les horreurs de cette Révolution, & ſe trouver le moins étonné d'en être la victime. Ce protecteur de la conjuration contre le Chriſt, fut Maleſherbe. Je ſais bien que le nom de cet homme rappelle quelques vertus morales; je ſais que l'on pourra lui ſavoir gré de ce qu'il fit pour adoucir la rigueur des priſons, pour remédier aux abus des Lettres de cachet; mais je ſais que la France lui doit plus qu'à tout autre, la perte de ſes temples; & que jamais Miniſtre n'abuſa d'avantage de ſon autorité, pour établir en France le regne de l'impiété. D'Alembert qui le connoiſſoit bien,

Malſherbe avant la Révolution.

lui rend conſtamment ce témoignage, de n'exécuter que malgré lui des *ordres ſupérieurs*, donnés en faveur de la Religion, & de faire pour ſon philoſophiſme, tout ce que les circonſtances lui permettent. Et malheureuſement combien ne ſut-il pas profiter de ces circonſtances? (*V. corr. de d'Al. lett.* 21, 24, 121, 128 *&c.*) Son miniſtère lui confioit l'obſervation des loix relatives à la librairie; il les effaça toutes d'un ſeul mot, en prétendant que tout livre, ſoit impie, ſoit religieux, ſoit ſéditieux, n'étoit *qu'une affaire de commerce*.

Que les politiques de quelques autres Nations raiſonnent ſur cet objet, conſéquemment à ce que l'expérience peut leur avoir appris chez eux; il eſt au moins conſtant par le fait, que c'eſt aux grands abus de la preſſe, à une véritable inondation de livres d'abord impies, & enſuite de livres impies & ſéditieux, que la France doit tous les malheurs de ſa Révolution; il eſt d'ailleurs bien des raiſons particulières, qui rendent en France les abus de la preſſe plus funeſtes qu'ailleurs.

Liberté de la preſſe plus ſpécialement dangereuſe en France.

Sans prétendre élever nos écrivains au deſſus des autres, on peut obſerver, & je l'ai entendu dire aux étrangers, qu'il eſt un caractère de clarté, une certaine marche, un art plus méthodique, qui en mettant nos livres françois plus à portée du commun des lecteurs, les rend en

quelque sorte plus populaires, & dès-lors plus dangereux, quand ils sont mauvais.

D'ailleurs, notre légéreté peut être un défaut; mais ce défaut en France, faisoit plus rechercher un livre, que toute la profondeur des méditations angloises. Ni la vérité, ni l'erreur cachées au fonds du puits, ne plaisent au François. Il aime à y voir clair; il aime l'épigrame, le sarcasme, & tout ce qu'il appelle un bon mot. Le blasphême même, paré des graces du langage, comme une prostituée entourée de ses charmes, cessera de déplaire à une Nation, qui a le malheureux talent de rire sur les objets les plus sérieux, & qui pardonne tout à celui qui l'égaye. Ce fut là ce qui fit le succès des productions impies, sorties en si grand nombre de la plume de Voltaire.

Quellequ'en soit la raison, les Anglois ont des livres contre la Religion Chrétienne; ils ont leurs Collins, leurs Hobbes, leurs Woolston, & bien d'autres où se trouve en substance, tout ce que nos Sophistes François n'ont fait que répéter à leur manière, c'est à dire, avec cet art qui fait presque tout mettre à la portée des esprits les plus vulgaires. Les Collins & les Hobbes sont très peu lus en Angleterre même; ils y sont presque ignorés. A Londres Bolingbrock, & les auteurs de la même espéce, quoique avec plus de mérite, comme littérateurs, ne sont gueres connus d'un peuple qui fait

s'occuper d'autres choſes. Nos impies françois, & Voltaire ſpécialement, ſont lus en France par toutes les claſſes, depuis le Marquis & la Comteſſe oiſive, juſques aux Clercs de Procureurs, ou au Commis marchand, & à nos petits bourgeois, qui auroient bien autre choſe à faire; mais qui veulent avoir auſſi l'air de connoître le livre du jour, & le plaiſir de le juger. En France en général, le peuple eſt plus liſeur. Le plus ſimple bourgeois y veut ſa bibliotheque. Auſſi dans Paris ſeulement, tout libraire étoit-il ſûr de vendre autant d'exemplaires de l'ouvrage le plus pitoyable, que l'on en vend à Londres, pour toute l'Angleterre, des ouvrages d'une bonté commune.

Le François ſe paſſionne pour ſes auteurs comme pour toutes ſes modes; l'Anglois qui daigne les lire, les juge, & reſte froid. Eſt-ce plus de bon ſens? Ne ſeroit-ce que ce que l'on appelle indiférence? Eſt-ce tout à la fois l'un & l'autre? Malgré tous les bienfaits des Anglois, je ne prononce pas; je ne dois être ni flatteur, ni critique; mais le fait eſt réel, & ce fait auroit dû apprendre à Maleſherbes, qu'en France, plus que par-tout ailleurs, un livre impie ou ſéditieux, ne peut pas être regardé comme un ſimple objet de commerce. Plus ce peuple François eſt liſeur, léger & raiſonneur, plus le Miniſtre de la Librairie devoit faire obſerver les loix portées contre la licence de la

Preſſe. Il la favoriſa au contraire de tout ſon pouvoir. Sa condamnation ſe trouve dans les éloges mêmes des Conjurés, qui ſachant apprécier ce ſervice, ne vîrent plus en lui que l'homme qui *avoit briſé les fers de la littérature*. (Correſpond. de Volt. & de d'Alemb. lett. 128.)

Vainement diroit-on que le Miniſtre laiſſoit la même liberté aux Ecrivains religieux. D'abord cela ne fut pas toujours vrai; Maleſherbes ne laiſſoit paroître que malgré lui, les réfutations des impies; *(ibid. lett. 22 & 24.)* & ce qu'un Miniſtre ſouffre malgré lui, il a bien des moyens de l'empêcher. Il n'eſt pas vrai ſur tout, qu'un Miniſtre ſoit abſous de laiſſer le poiſon devenir public, ſous prétexte qu'il n'empêche pas de vendre le remède. De plus, quelqu'excellent que ſoit un livre religieux, il n'a pas les paſſions pour lui; & il faut beaucoup plus de talent, pour en faire aimer la lecture. Un ſot peut perſuader au peuple de courir aux ſpectacles; il faut des Chryſoſtomes pour l'en arracher. Avec le même talent, celui qui plaide pour la licence & pour l'impiété, ſéduit plus aiſément que le plus ſage & le plus éloquent des Orateurs ne convertit. Les Apologiſtes religieux demandent une lecture ſérieuſe, réfléchie, une volonté ferme de connoître le vrai. Cette étude fatigue; & on n'en a pas beſoin pour ſe gâter. Enfin il eſt bien plus facile

d'irriter, de soulever les peuples que de les appaiser.

Malsherbe pendant la révolution.

Malesherbes voyant la révolution se consommer par la mort de Louis XVI, montra enfin une sensibilité tardive. Son zéle en ce moment, n'empêcha pas des hommes, qui avoient profondément senti sa faute, de pouvoir lui dire: " officieux défenseur, il n'est plus " tems de plaider pour ce Roi, que vous avez " vous même trahi. Cessez de vous en prendre " à cette légion de Régicides, qui demandent " sa tête. Ce n'est pas Robespierre qui est son " premier bourreau; c'est vous qui prépariez " de loin son échaffaud, lorsque vous laissiez " étaler jusque sous le vestibule de son palais, " toutes les productions qui invitoient le peuple " à démolir & l'Autel & le Trône. Ce Prince " malheureux vous avoit honoré de sa confiance; il vous avoit donné une partie de son " autorité, pour réprimer les Ecrivains impies " & séditieux; quand au lieu de remplir ce devoir, vous laissiez son peuple savourer le " blasphême & la haine des Rois, dans les productions d'Helvétius, de Raynald & de Diderot, n'étoit-ce là aussi qu'une affaire de " commerce? Aujourd'hui que ce même peuple enivré des poisons que vous faisiez vous-" même circuler, demande en forcené la tête " de Louis XVI, il n'est plus tems de vous

" faire honneur de ſa défenſe, & de vous en " prendre aux Jacobins. "

Des hommes réfléchis prévirent dès long-temps ces reproches que l'Hiſtoire feroit un jour à Maleſherbes. Ils ne paſſoient jamais ſous la gallerie du Louvre, ſans les lui faire d'avance, ſans dire dans l'amertume de leur cœur: *malheureux Louis XVI! Voilà donc comme on te vend à la porte de ton palais!*

Quand Maleſherbes quitta le miniſtère, vaincus par les réclamations des ames religieuſes, ſes ſucceſſeurs voulurent, ou plutôt firent ſemblant de vouloir rappeller les loix anciennes; mais bientôt, ſous le titre *d'apologues*, les Sophiſtes eſſayèrent encore de diſtribuer leur poiſon au peuple; & charmé du ſuccès, d'Alembert écrivit à Voltaire: " ce qu'il y a " d'heureux c'eſt que ces Apologues, bien " meilleurs que ceux d'Eſope, ſe vendent ici " (à Paris) aſſez librement. Je commence à " croire que la librairie n'aura rien perdu à la " retraite de Mr. de Maleſherbes. " (*Lett.* 121.) Elle y perdit ſi peu en effet, que bientôt les défenſeurs du Trône & de l'Autel ſe trouvèrent les ſeuls contrariés, pour faire paroître leurs ouvrages. *

---

* *Note. Nous connoiſſons de très bons livres, tels, par exemple, que le Catéchiſme Philoſophique de Mr. Feller, qui jamais ne purent obtenir une*

Ministres de Louis XVI.

Cependant les Conjurés calculoient avec soin leurs succès auprès du ministère. Au moment où Louis XVI monta sur le trône, ils étoient déjà tels, que Voltaire écrivant à Frédéric, lui marquoit en ces termes tout son espoir: " je ne sais pas si notre jeune Roi " marchera sur vos traces; *mais je sais qu'il a* " *pris pour ses Ministres des Philosophes*, à un " seul près, qui a le malheur d'être dévot. Il

---

entrée libre en France, par cela seul qu'on y trouvoit une excellente réfutation des systêmes du jour. Nous connoissons d'autres auteurs religieux, & nous pourrions nous citer nous-même, pour qui l'on étoit plus sévère que la loi-même, tandis qu'on la violoit ouvertement pour des livres impies. Le censeur de nos Lettres Helviennes eut besoin de toute sa fermeté pour maintenir ses droits, & les nôtres, en faisant paroître cet ouvrage que les Sophistes voulurent faire supprimer, avant même que le premier volume ne fût à moitié imprimé; & le même censeur, Mr. Lourdet, Professeur au College Royal, réclama envain toutes les loix, pour empêcher la publication des œuvres de Raynald. Cet Auteur séditieux avoit eu l'impudence de soumettre à la censure son Histoire prétendue Philosophique; au lieu d'approbation, il ne reçut que les reproches de la plus juste indignation. En dépit du censeur & des loix, l'ouvrage de Raynald parut le lendemain, & se vendit publiquement.

" y a surtout Mr. Turgot, qui seroit digne de " parler à votre Majesté. Les prêtres sont au " désespoir. Voilà le commencement d'une " grande révolution. " (*Lett. du 3 Août 1775.*)

Ce que disoit ici Voltaire, étoit vrai dans toute la force du terme. Il me souvient d'avoir vu en ce tems, des prêtres vénérables pleurer sur la mort de Louis XV, tandis que toute la France, tandis que nous-même nous nous flattions de voir des jours meilleurs. Ils nous disoient, ces prêtres: celui que nous perdons, avoit sans doute bien des fautes à expier; mais celui qui prend sa place, est bien jeune, & a bien des dangers à courir. Ils prévoyoient cette même Révolution, que Voltaire annonçoit à Fréderic: ils versoient d'avance sur elle des larmes bien amères. Mais que l'historien ne s'en prenne pas à ce jeune Prince du malheureux choix dont Voltaire s'applaudissoit. Louis XVI avoit fait, pour y mieux réussir, tout ce que la défiance de ses propres lumières, tout ce qu'un véritable amour de ses sujets & de la Religion pouvoient lui suggérer. La preuve en est dans cette déférence qu'il eut pour les derniers avis de son père, de ce Louis Dauphin, dont toutes les vertus avoient fait l'admiration de la France, & dont la mort avoit été le deuil de tous les gens de bien. La preuve en est encore dans cet empressement

avec lequel Louis XVI se hâta d'appeller au ministère, ce même homme dont Voltaire nous dit qu'il avoit le malheur d'être dévot. Cet homme étoit Mr. le Maréchal de Muy. Quand l'historien verra au tour du Trône, tant d'autres perfides agens de l'autorité, que sa plume se délasse à venger la piété, la généreuse charité, la ferveur du Chrétien, le courage, la fidélité, & toutes les vertus du citoyen, dans la mémoire de ce Maréchal. Monsieur de Muy fut le compagnon, l'ami de cœur de ce même Dauphin, père de Louis XVI; cette amitié vaut bien les mépris, les outrages de Voltaire. Le Maréchal de Saxe sollicitoit pour un de ses protégés la place de Menin auprès du jeune Prince; il fut qu'elle étoit destinée à Mr. de Muy; il répondit: *je ne veux pas faire à Mr. le Dauphin le tort de le priver de la société d'un homme aussi vertueux que le Chevalier de Muy, & qui peut devenir très utile à la France.* Que la postérité apprécie ce suffrage; & que les manes du Sophiste en rougissent.

Maréchal de Muy à excepter.

Mr. de Muy étoit l'homme qui ressembloit le mieux au Dauphin, son ami; c'étoit la même régularité de mœurs, la même humanité, la même bienfaisance, le même dévoument au bien public, le même zéle pour la Religion. Il fut l'œil de son Prince, qui ne pouvant voir par lui-même, l'envoyoit visiter les Provinces, examiner les plaintes & les malheurs du peu-

ple, pour lui en rendre compte, & préparer enſemble les moyens d'y rémédier dans un tems, helas! qu'une mort pématurée devoit prévenir. Quand la guerre appelloit Mr. de Muy à donner d'autres preuves de ſa fidélité à Crevelt & à Warbourg, le Dauphin chaque jour prononçoit à genoux cette prière: " mon " Dieu, défendez de votre épée, protégez de " votre bouclier le Comte Félix de Muy, afin " que ſi jamais vous me faites porter le peſant " fardeau de la Couronne, il puiſſe me ſoute- " nir par ſa vertu, ſes leçons & ſes exem- " ples. "

Quand le Dieu qui vouloit ſe venger de la France, pour ſon premier fléau, étendit le voile de la mort, ſur le Dauphin, Mr. de Muy verſoit auprès de Louis mourant, les larmes de l'amitié. Le Prince d'une voix qui déchire les entrailles, lui adreſſe ces dernières paroles: " ne vous abandonnez pas à la douleur; con- " ſervez vous pour ſervir mes enfans. Ils " auront beſoin de vos lumières, de vos ver- " tus; ſoyez pour eux, ce que vous auriez " été pour moi; donnez à ma mémoire cette " marque de tendreſſe; & ſurtout que leur " jeuneſſe, dans laquelle j'eſpére que Dieu " les protégera, ne vous éloigne pas d'eux. "

Louis XVI, en montant ſur le trône rappella ces paroles à Mr. de Muy, en le conjurant d'accepter le miniſtère. Mr. de Muy qui l'avoit

réfuſé ſous le regne précédent, ne put réſiſter aux prières du fils de ſon ami. Au milieu d'une Cour aſſiégée par l'impiété, il lui apprit que le héros chrétien ne ſait pas ce que c'eſt que rougir de ſon Dieu. Commandant de la Flandre, il avoit eu l'honneur de recevoir le Duc de Glouceſter, frère du Roi d'Angleterre, dans un tems où l'Egliſe preſcrit l'abſtinence des viandes. Fidèle à ſon devoir, il conduit à ſa table le Prince, en lui diſant: " ma loi s'obſerve " exactement dans ma maiſon. Si j'avois le " malheur d'y manquer quelquefois, je l'ob- " ſerverois plus particulièrement aujourd'hui, " que j'ai l'honneur d'avoir un illuſtre Prince " pour témoin & pour cenſeur de ma conduite. " Les Anglois ſuivent fidèlement leur loi; " par reſpect pour vous-même, je ne don- " nerois pas le ſcandale d'un mauvais catho- " lique, qui oſe violer la ſienne juſqu'en votre " préſence. "

Si le philoſophiſme n'appelle tant de religion que le malheur d'être dévot, qu'il interroge les milliers d'infortunés que cette même religion ſoulageoit par les mains de Mr. de Muy; les ſoldats qu'il commandoit par l'exemple bien plus encore que par le précepte du courage & de la diſcipline; la Province qu'il gouverna, & dont la révolution même, qui ſemble avoir été aſſez généralement l'école de l'ingratitude, n'a pas effacé la réconnoiſſace & les béné-

dictions. (*V. les œuvres de Mr. le Tourneur, de Treſſol, ſur ce Maréchal, & ſon art. Dict. de Feller.*)

Un des grands malheurs de Louis XVI fut de perdre bientôt ce vertueux Miniſtre. Maurepas n'étoit nullement fait pour le remplacer dans la confiance du jeune Roi. Celle de ſon père même qui le lui déſignoit dans ſon teſtament, comme pouvant l'aider de ſes conſeils, avoit été trompée par l'averſion que cet ancien Miniſtre avoit montrée pour la Dame de Pompadour. Les années d'un long exil n'avoient pas produit ſur le vieillard, les effets que Monſieur le Dauphin ſuppoſoit. La docilité du jeune Roi aux conſeils de ſon père montra au moins combien il déſiroit s'entourer de Miniſtres capables de ſeconder ſes vœux pour ſon peuple. Mais il eût été mieux ſervi, s'il avoit pu ſavoir ce qui avoit trompé le Dauphin même. Maurepas n'étoit plus qu'un vieillard décrépit, avec tous les défauts de la jeuneſſe. Voltaire en fait auſſi un philoſophe; Maurepas ne le fut que par légéreté & par indolence. Il étoit incroyant; mais ſans haine pour l'autel, comme ſans amour pour les ſophiſtes. Il eût dit un bon mot fort indifféremment contre un Evêque, ou contre d'Alembert. Il avoit trouvé le plan de Dargenſon pour la deſtruction des corps religieux, & il le ſuivit; mais il ſe fût débarraſſé du Miniſtre haineux qu'il eût connu

Maurepas.

conſpirateur contre la Religion de l'État. Ennemi des ſecouſſes violentes, ſans avoir de principes fixes ſur le Chriſtianiſme, il étoit de ceux qui regardent au moins comme impolitique le vœu de le détruire. Ce n'étoit pas ſans doute un de ces hommes capables d'arrêter les révolutions, mais au moins il ne les hâtoit pas; il faiſoit moins le mal, qu'il ne le laiſſoit faire; mais par malheur, ce mal qu'il laiſſoit faire, étoit grand. Le philoſophiſme, ſous ſon miniſtère, ne laiſſa pas de faire d'horribles progrès. Rien ne le prouve mieux que le choix de ce Turgot, dont Voltaire nous donne l'appel au miniſtère, comme *le commencement d'une grande révolution.*

Turgot.

On a beaucoup parlé de la philantropie de cet homme; elle fut celle d'un hypocrite; il ne faut, pour en juger, qu'écouter d'Alembert même, écrivant à Voltaire: " vous aurez bien-
" tôt une autre viſite, dont je vous préviens;
" c'eſt celle de Mr. Turgot, maître des requê-
" tes, plein de philoſophie, de lumières, de
" connoiſſances, & fort de mes amis, qui veut
" vous voir en bonne fortune. Je dis en bonne
" fortune, car, *propter metum Judæorum*, il ne
" faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non
" plus. " *(Lett, 64 an. 1760.)*

Si l'on ne conçoit pas d'abord ce que ſigniſie cette crainte des Juifs, d'Alembert va lui même l'expliquer par le nouveau portrait de ſon ami:

" ce Mr. Turgot, écrit-il encore à Voltaire;
" eſt un homme d'eſprit, très inſtruit, & très
" vertueux; en un mot c'eſt un très honnête
" Cacouac; mais qui a de bonnes raiſons pour
" ne le pas trop paroître, car je ſuis payé pour
" ſavoir que la Cacouaquerie, (la philoſophie
" du jour) ne conduit pas à la fortune; & il
" mérite de faire la ſienne." *(Lett. 76.)*

Voltaire vit Turgot, & le jugea ſi bien qu'il répondit: " ſi vous avez pluſieurs maîtres de
" cette eſpèce dans votre ſecte, je tremble
" pour *l'infâme;* (c'eſt à dire toujours, pour
" la Religion) elle eſt perdue pour la bonne
" compagnie." *(Lett. 77.)*

Pour l'homme qui ſait lire, & entendre ces éloges de d'Alembert & de Voltaire, autant eût valu dire: Turgot eſt un adepte ſecret, ambitieux, hypocrite, parjure, traître tout à la fois à la Religion, au Roi & à l'Etat; mais il n'en eſt pas moins un de ces hommes que nous appellons, nous, très vertueux, & un des conjurés tels qu'il nous les faut, pour nous flatter d'anéantir bientôt le Chriſtianiſme. Si Voltaire & d'Alembert avoient eu à tracer le portrait d'un prêtre, ou d'un auteur religieux, avec toutes ces vertus de Turgot, ils en auroient fait un monſtre. Que l'hiſtorien plus impartial réforme ces réputations uſurpées, & qu'il diſe: Turgot, riche au deſſus de la plus grande partie des citoyens, & tendant encore à la fortune,

aux dignités, n'eſt certainement pas un de ces hommes que l'on puiſſe appeller Philoſophes. Turgot, adepte des Sophiſtes conjurés & maitre des requêtes, eſt déjà un parjure; il le ſera encore en arrivant au miniſtère. Car d'après les loix alors exiſtantes, il n'a pu arriver à ces dignités, qu'en atteſtant, & faiſant atteſter de ſa fidélité au Roi & à la Religion de l'Etat. Il a trahi la Religion, les loix; il va trahir encore le Roi. Il appartient à cette ſecte d'œconomiſtes, qui déteſtant la Monarchie Françoiſe, ne veut encore d'un Roi que pour en faire préciſément ce qu'en ont fait les premiers rebelles de la révolution.

Arrivé au miniſtère par toutes les intrigues de la ſecte, il profite de ſon crédit, pour inſpirer au jeune Monarque ſes propres dégouts pour la monarchie, & ſes principes contre l'autorité d'un trône qu'il a juré de maintenir comme miniſtre. Autant qu'il eſt en lui, il fait du jeune Roi un Jacobin. Il le prépare, il le diſpoſe à toutes ces erreurs, qui vont mettre le ſceptre entre les mains de la multitude, & renverſer, ſous peu d'années, & l'autel & le trône. Si ce ſont là les vertus d'un Miniſtre, ce ſont celles d'un traître; ſi ce ſont des erreurs de l'eſprit, ce ſont celles d'un ſot. Turgot ne fut jamais que l'un & l'autre. La nature lui avoit donné quelque penchant à ſoulager ſes frères. Il entendit tous les Sophiſtes déclamer contre les

reſtes de l'ancienne féodalité, qui peſoient ſur le peuple; il prit pour ſenſibilité ſur le ſort du peuple, ce qui n'étoit chez les Sophiſtes, que la haine des Rois. Il vit ce que tout le monde voyoit, ſur les corvées ſpécialement. Il ne vit pas, ce que toute l'hiſtoire lui diſoit, que les Monarques n'avoient juſques alors réuſſi à délivrer le peuple de tant d'autres veſtiges de féodalité, que par la ſageſſe & la maturité des conſeils, qu'en prévoyant les inconvéniens, & en ne ſupprimant qu'avec tous les moyens de remplacer. Il voulut tout hâter, il gâta tout. Les Sophiſtes le dirent renvoyé trop tôt, il le fut trop tard. Il avoit apporté auprès du trône toutes les ſottiſes des Clubs ſur le peuple ſouverain. Il n'avoit pas ſenti que donner la Souveraineté au peuple, c'étoit la faire en tout dépendre de ſes caprices. Il prétendoit rendre ce peuple heureux, en lui donnant des armes qu'il ne ſait manier que pour ſe tuer lui même. Il croyoit rendre aux loix leur vrai principe; il n'apprenoit au peuple qu'à ſecouer leur joug. Il abuſa de l'eſprit d'un Monarque trop jeune pour débrouiller les ſophiſmes de la ſecte. La bonté de ſon cœur aida Louis XVI. à ſe laiſſer tromper. Dans les prétendus droits du peuple, il ne vit que les ſiens à ſacrifier; & c'eſt des leçons de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux Prince un devoir de ſa facilité, de ſes perpétuelles condeſcendances, de ſon inalté-

rable patience pour une populace dont la Souveraineté le conduiſoit, lui, ſa femme, ſa ſœur, à l'échafaud.

Turgot fut le premier qui porta au miniſtère le double eſprit de cette révolution, anti-chrétienne à la fois & anti-monarchique. Choiſeul & Maleſherbes furent auſſi impies que Turgot; & le premier ſurtout fut peu-être plus méchant; mais il n'avoit pas encore exiſté de miniſtre aſſez ſot pour chercher à détruire dans l'eſprit du Roi lui même, les principes de l'autorité qu'ils en recevoient. On a dit que Turgot ſe repentit, quand il vit une émeute du peuple Souverain, toute dirigée contre lui; quand il vit ce peuple ſouverain ſe plaindre de la famine, & fondre ſur les marchés & ſur les magaſins, pour jetter & le pain & le bled dans la rivière; on a dit qu'à ce moment enfin, il avoit conçu ſa ſottiſe, & dévoilé à Louis XVI. les projets des Sophiſtes; & qu'alors les Sophiſtes avoient agi pour abattre celui qu'ils avoient élevé. Cette anecdote, pour l'honneur de Turgot, eſt malheureuſement fauſſe. Il avoit été l'idole des Sophiſtes, avant ſon élévation au miniſtère; il le fut juſqu'à ſa mort. Il mérita d'avoir pour hiſtorien & pour panégyriſte Condorcet, qui très certainement n'auroit point pardonné un tel repentir à ſes adeptes.

Les fléaux ſe ſuccédent ſur la France pendant la révolution; ils ſe ſuccedoient ſous

Louis XVI, dans le miniſtère, avant la révolution. Necker parut après Turgot, & Necker reparut après Briennes. Les Sophiſtes parloient auſſi beaucoup de ſes vertus: preſque autant qu'il le faiſoit lui même. C'eſt encore une de ces réputations que l'hiſtorien jugera par les faits, non pas pour ſe donner le plaiſir malin d'humilier des tartuffes conſpirateurs, mais parceque toutes ces réputations n'ont été qu'un moyen de faire réuſſir leur conſpiration.

Necker n'étoit encore que le petit commis d'un banquier; des ſpéculateurs le prirent pour leur confident & leur agent, dans une affaire, qui dans un inſtant, devoit beaucoup accroître leur fortune. Ils avoient le ſecret d'une paix très prochaine, qui alloit redonner leur valeur aux billets du Canada. Une des conditions de cette paix étant le payement de ceux qui étoient reſtés en Angleterre, ils confièrent leur ſecret à Necker, & convinrent que pour leur gain commun, il écriroit à Londres, & feroit acheter tous ces billets au très vil prix où la guerre les réduiſoit encore. Necker conſentit à l'aſſociation, ſe ſervit à Londres du crédit de ſon maître; les billets furent accaparés. Les aſſociés revinrent pour ſavoir où en étoit la commiſſion: Necker leur répondit que la ſpéculation lui paroiſſant mauvaiſe, il s'en étoit déſiſté, & avoit contremandé l'achat. La paix arrivée, les billets ſe trouvèrent dans la caiſſe

de Necker, qui ne les avoit achetés que pour son compte, & se trouva dès lors riche de trois millions. (*V. les détails de cette fraude chez Mr. Meulan, Causes de la Révolution.*) — Telle fut la vertu de Necker encore simple commis.

La table du Mylord impromptu s'ouvrit aux philosophes. Elle devint pour eux un de ces Clubs hebdomadaires, dont le Mécène étoit abondamment payé de ses diners, par les éloges des convives. D'Alembert & les principaux Sophistes de Paris ne manquoient pas de se rendre à ces assemblées, tous les Vendredis. (*V. Corresp. de Voltaire & d'Alemb. lett.* 31. *An.* 1770.) Necker, en entendant parler philosophie, se trouva philosophe presque aussi promptement qu'il s'étoit fait Mylord. L'intrigue & les éloges du parti en firent un Sully protecteur. A force d'entendre parler des talens de cet homme pour les hautes Finances, Louis XVI, l'appella au contrôle général. Parmi tous les moyens de hâter la Révolution méditée par les conjurés, un des plus infaillibles étoit de ruiner le Tréfor public ; Necker y réussit par des emprunts dont les excès auroient annoncé tout l'objet, sans l'aveugle confiance que les éloges affectés de cet homme inspiroient au public. Soit que Necker n'âgît par l'impulsion des conjurés, qu'en Ministre imbécille qui ne sait pas où on le pousse ; soit qu'il creusât l'abyme, en homme qui en sait toute la profon-

deur, ce n'eſt pas au moins ſa prétendue vertu que l'on doit oppoſer à la noirceur du projet. Celui qui rappellé au Miniſtère, imagina d'affamer la France au milieu de l'abondance même, pour la forcer à la Révolution, pouvoit bien dabord n'avoir voulu la ruiner, que pour appeller cette même Révolution. Sa vertu doit s'accorder avec les manœuvres de la plus profonde ſcélérateſſe.

Dans le tems où Necker rappellé au Miniſtère pour remplacer Briennes, publioit & faiſoit publier ſes efforts prétendus, & ſes prétendues généroſités pour donner du pain au peuple, dans ce tems là même, Necker étoit plus que d'intelligence avec Philippe d'Orleans, pour réduire ce peuple à toutes les extrémités de la famine, & l'entrainer ainſi à l'inſurrection contre le Roi, les Nobles & le Clergé. L'aſſaſſin vertüeux accaparoit les bleds, les tenoit renfermés dans des magazins, ou les faiſoit promener de côté & d'autre ſur des bateaux; & défenſe étoit faite aux Intendans de laiſſer vendre ces grains juſqu'au moment que Necker marqueroit. Les magazins reſtoient fermés, les bateaux continuoient à errer d'un port à l'autre. Le peuple demandoit du pain à grands cris, mais envain. Le Parlement de Rouen touché de l'extrémité où ſe trouvoit la Normandie, chargea ſon Préſident d'écrire au Miniſtre Necker, pour obtenir la vente d'une

grande quantité de bleds, que l'on ſavoit être dans la Province. Necker laiſſa la lettre ſans réponſe. Le premier Préſident reçut de ſa compagnie ordre de revenir à la charge, d'écrire de nouveau, & d'inſiſter ſur les beſoins du peuple. Necker répond enfin qu'il fait paſſer à l'Intendant les ordres demandés. Les ordres de Necker s'exécutent; pour ſa propre juſtification, l'Intendant eſt forcé de les produire au Parlement; loin de porter que le bled ſera vendu, on n'y voit qu'une exhortation à différer la vente, à trouver des moyens dilatoires, des excuſes, des prétextes, pour éluder les ſollicitations des Magiſtrats, & délivrer Necker de leurs inſtances.

Cependant les vaiſſeaux chargés de grain ſe promenoient de l'Océan dans les rivières, & des rivières dans l'Océan, ou même ſimplement dans l'intérieur des Provinces. Au moment où Necker fut renvoyé pour la ſeconde fois, le peuple étoit encore ſans pain. Le Parlement avoit acquis des preuves que les mêmes bateaux chargés des mêmes bleds, avoient été de Rouen à Paris, & de Paris à Rouen, rembarqués à Rouen pour le Havre, & du Havre rapportés à Rouen, à moitié pourris. Mr. le Procureur général profita du renvoi de Necker, pour écrire à tous ſes ſubſtituts dans la Province, d'arrêter ces manœuvres, ces exportations, & de donner au peuple la liberté

d'acheter ces grains. Sur le renvoi de ſon vertueux Miniſtre, la populace, ſtupide ſouveraine de Paris, courut aux armes, redemandant Necker, portant ſon buſte dans les rues, & celui de Philippe d'Orléans. Jamais deux aſſaſſins n'avoient mieux mérité d'être accouplés dans leur triomphe. Il fallut rendre à cette populace ſon bourreau, qu'elle appelloit ſon père ; & Necker de retour, ſe hâta de la tuer encore par la famine. A peine eut-il appris les ordres donnés par le Procureur général du Parlement de Normandie, que des brigands partirent pour Rouen, ameutèrent le peuple contre ce Magiſtrat, pillèrent ou briſèrent tout dans ſon Hotel, & mîrent ſa tête à prix.

Telles furent les vertus de Neker adepte, devenu protecteur & Miniſtre.

L'hiſtorien citera pour témoins de ces faits, tous les Magiſtrats du Parlement de Rouen. Si pour faire connoître leur auteur, je me ſuis encore trouvé forcé de prévenir l'ordre des tems, c'eſt que Necker étoit de ces adeptes, dont la conſpiration embraſſoit à la fois le trône & l'autel. Il étoit ce qu'il falloit aux Sophiſtes conjurés, pour ajouter à leur parti celui des Calviniſtes. Laiſſant croire à ceux-ci qu'il penſoit en enfant de Genève, Necker n'avoit réellement d'autre foi que celle d'un Déiſte. S'ils n'avoient bien voulu s'aveugler ſur cet homme, les Calviniſtes auroient aiſément pu s'en

appercevoir, non seulement par ses liaisons avec tous les impies, mais par ses productions. Car cet être, balon enflé de vent, voulut tout faire. Il fut Commis, Contrôleur, Sophiste; il se crut Théologien. Il publia un livre sur les *opinions religieuses*; & ce livre n'étoit que le Déisme; encore est-ce là lui faire grace; car on pouvoit y voir que Necker ne regardoit pas lexistence de Dieu comme démontrée; & qu'est-ce que la religion d'un homme qui vous laisse douter si Dieu existe? Aussi Necker, auteur, fut-il couronné par le Sanédrin Académique, comme ayant donné dans cette production, le meilleur ouvrage du jour; c'est à-dire, celui qui laissant le moins voir l'impiété, l'insinuoit le mieux.

Briennes. Après ce que j'ai dit du Ministre Briennes, de cet intime confident de d'Alembert, après ce que tout le monde sait aujourd'hui de sa scélératesse, je n'en pralerois plus, si je n'avois à dévoiler une intrigue, dont pour l'honneur de la nature humaine, on ne trouvera pas un exemple, autre part que dans les Annales des Sophistes modernes. Sous le nom d'œcomistes réunis dans une société secrète, que je ferai bientôt connoître, les philosophes conjurés attendoient avec impatience la mort de Mr. de Beaumont, Archevêque de Paris, pour lui donner un successeur capable d'entrer dans leurs vues. Le successeur devoit, sous prétexte

d'humanité, de bonté, de tolérance, ſe montrer auſſi patient & auſſi doux pour le philoſophiſme, le Janſéniſme, & toutes les ſectes, que Mr. de Beaumont s'étoit montré plein de zéle & d'ardeur pour le maintien de la Religion. Ce ſucceſſeur devoit ſurtout ſe montrer aſſez indulgent pour laiſſer les prêtres de paroiſſe ſe relacher ſur la diſcipline, au point de la laiſſer périr en peu d'années. Il ne devoit pas être plus ſevère pour le dogme. Il devoit réprimer ceux dont le zéle paroîtroit trop actif, les interdire, les priver de leur place, comme des hommes trop ardens, & comme de vrais perturbateurs. Il devoit ſe prêter à toutes les accuſations de cette eſpèce, donner ces mêmes places à des hommes qu'on auroit ſoin de iſpoſer, & de lui recommander, ſurtout pour les premières dignités. Sur ce plan, les Paroiſſes de Paris adminiſtrées par les prêtres les plus édifians devoient bientôt ſe remplir de ſcandales; les catéchiſmes, les prônes, les ſermons, toutes les inſtructions religieuſes devenant plus rares, ne roulant bientôt plus que ſur une eſpèce de morale philoſophique, les livres des impies ſe multipliant ſans oppoſition, le peuple ne voyant bientôt en fonction que des prêtres mépriſables par leurs mœurs, & peu zéles pour la doctrine, devoit naturellement s'en détacher, laiſſer là, de lui-même, ſes égliſes & ſa religion. L'apoſtaſie de la Capitale entrainoit celle du

Diocèſe le plus eſſentiel, il étoit naturel qu'elle s'étendît plus loin. Ainſi ſans violence & ſans ſecouſſe, la religion ſe trouvoit écraſée, au moins dans Paris, par la ſeule connivence de ſon premier Paſteur qui, dans l'occaſion, auroit pu cependant donner quelques preuves extérieures de zéle, ſi les circonſtances l'avoient quelquefois obligé d'agir contre ſon gré, *(V. ci-après la déclaration de Mr. le Roi.)*

Il falloit toute l'ambition de Briennes, il falloit toute la ſcélérateſſe & tout le Judaïſme de ſon ame, pour ſe faire Archevêque de Paris à ces conditions. Il ſe ſeroit fait Pape, pour trahir Jéſus-Chriſt & ſon Egliſe. Il accepta le pacte; les Sophiſtes mîrent toutes leurs protections en mouvement. La Cour fut obſédée; un Renard, ſous le nom de Vermon, que Briennes avoit donné à Choiſeuil, pour en faire le Lecteur de la Reine, ſaiſit l'occaſion de payer ſon premier protecteur. La Reine crut bien faire, en recommandant le protecteur de Vermon, le Roi lui-même crut faire encore mieux, en nommant Archevêque de Paris, un homme dont il entendoit vanter par bien des gens, la prudence, la modération, le génie. Briennes fut un jour Archevêque de Paris; le bruit s'en répandit; tout ce qu'il y avoit d'ames chrétiennes à la Cour & dans Paris, frémit à cette nouvelle. Meſdames de France, Madame la Princeſſe de Marſan ſurtout, ſenti-

rent toute l'immenſité du ſcandale que cette nomination alloit donner à la France. Le Roi vaincu par leurs prières, en crut aſſez pour rétracter ce qu'il venoit de faire. L'Archevêché fut donné à l'homme, dont la piété franche, la modeſtie, le zéle, le déſintéreſſement contraſtoient le mieux avec les vices de Briennes. Mais pour le malheur de la France, ni le Roi, ni la Reine ſurtout, n'en crurent point aſſez, pour perdre toute confiance aux prétendues vertus de ce dernier. Les Conjurés ne perdirent pas tout eſpoir de le faire arriver plus haut.

Pareil à la foudre qui attend les tempêtes pour éclatter, Briennes ſe cacha juſqu'à l'orage dont il ſortit premier Miniſtre, au milieu des troubles de la première Aſſemblée des Notables, convoquée par Mr. de Calonne. Pour hâter les ſervices qu'il avoit promis aux conjurés, il commença par le fameux Édit que Voltaire ſollicitoit vingt ans auparavant, en faveur des Huguenots, tout en les regardant comme des *fous* & des *fous à lier*, (Lett. à Marmontel, 21 Août 1767.) par cet Édit que d'Alembert attendoit, pour voir les Proteſtans dupés, & tout Chriſtianiſme *écraſé*, *ſans qu'on s'en apperçût*. (Lett. 100. du 4 Mai 1762.) Enfant de la tempête, il ſouleva contre lui-même toutes celles qui firent rappeller Necker, & que Necker termina en livrant la Nobleſſe, le Cler-

gé & le Roi, à toute l'impiété des Sophiſtes, à toutes les fureurs des Démagogues.

Briennes eſt mort conſumé d'infamie, mais ſans remords ; il s'eſt tué d'ennui de ne pouvoir plus nuire.

Lamoignon.

Avec lui, les Sophiſtes avoient pouſſé au Miniſtère un homme dont le nom avoit été dans ſes ancêtres, l'honneur de la Magiſtrature. M. de Lamoignon devint Garde des Sceaux quand Briennes fut fait premier Miniſtre. Ce Lamoignon n'étoit pas ſimplement un incrédule, comme tant d'autres Seigneurs l'étoient alors, il étoit un des impies conjurés. Nous trouverons ſon nom dans un de leurs plus ſecrets comités. Ce Lamoignon ſe tua en philoſophe, après ſa diſgrace, qui ſuivit de très près celle de Briennes. Deux hommes de cette eſpèce aux deux premières places du Miniſtère! Par quelles combinaiſons internales ne pouvoient-ils pas ſeconder celles des conjurés antichrétiens?

Pourquoi tant de Miniſtres impies.

Il ſera difficile à la poſtérité de concevoir comment un Prince auſſi religieux que Louis XVI. fut cependant toujours entouré de ces Miniſtres appellés philoſophes, & qui n'étoient qu'impies. Cette énigme ceſſera d'en être une, quand l'hiſtorien réfléchira que le grand objet des conjurés avoit d'abord été plus ſpécialement de détruire la religion dans les premières claſſes de la ſociété; que dès la première date

de leurs complots, leurs efforts s'étoient toujours dirigés vers ces hommes les plus distingués dans l'ordre des richesses ou des dignités, c'est à dire vers ceux qui approchent ordinairement la personne des Rois. (*Lett. de Volt. à Diderot 25 Decemb. 1762, à d'Alemb. & Damilav. passim.*) Qu'on réunisse avec toutes les passions propres à cette classe, tous les moyens, tout le désir qu'elle a de les satisfaire; & il sera aisé de concevoir avec quelle facilité elle apprît de Voltaire à se jouer d'une religion qui les mortifie toutes. Il y avoit sans doute encore de grandes vertus, des personnes d'une piété édifiante dans la Noblesse, & parmi les grands Seigneurs, à la Cour même: je pouvois dire: à la Cour surtout, il y avoit des vertus éminentes. Madame Elizabeth, sœur du Roi, Mesdames de France ses tantes. les Princesses de Conti, & Louise de Condé, le Duc de Penthièvre, la Princesse de Marsan, le Maréchal de Mouchi, le Maréchal de Broglie, & divers autres étoient de ces personnages, qui dans les plus beaux siécles du Christianisme, auroient honoré la religion. Parmi les Ministres eux-mêmes l'historien aura des exceptions à faire. Mr. de Vergennes, Mr. de St. Germain, & peut-être quelques autres encore, ne sont pas de ces hommes que l'impiété puisse révendiquer. Dans toutes les classes des Nobles & des Riches, ces exceptions seroient peut-être

plus nombreuſes qu'on ne penſe; mais avec tout cela, il eſt malheureuſement vrai de dire que Voltaire avoit grandement lieu de s'applaudir des progrès de ſon philoſophiſme parmi les Grands du monde; & ces progrès expliquent aiſément les plus malheureux choix de Louis XVI. Les vertus aiment à ſe cacher; la piété eſt peu jalouſe des grands poſtes. Louis XVI. regardant autour de lui, voyoit des ambitieux empreſſés à le ſervir pour dominer. Parmi ces ambitieux les Sophiſtes avoient ſoin de déſigner eux-mêmes, ceux qu'ils ſavoient plus propres à ſeconder leurs vues, ceux dont ils avoient la politique de faire des adeptes. Quand leur choix étoit fait, ils dirigeoient l'opinion publique, ils embouchoient toutes les trompettes de la Renommée en faveur de l'adepte qu'ils pouſſoient près du trône. Ils y avoient eux-mêmes leurs agens, & leurs intrigues plus ſecrètes que celles des Courtiſans; il étoit difficile avec tous ces moyens, avec tant d'influence ſur la voix publique, ſur la Cour elle-même, qu'ils n'en euſſent pas auſſi une bien grande ſur l'opinion d'un Roi, qui avoit lui-même trop peu de confiance en ſes lumières. Ce furent ces intrigues du philoſophiſme, bien plus encore que celles de l'ambition, qui donnèrent ſucceſſivement à Louis XVI. les Turgots, les Neckers, les Lamoignons & les Briennes, ſans parler des Miniſtres ſubal-

ternes, des commis importans, dont les Sophiſtes conjurés s'aſſuroient les ſervices.

Avec ces protections, les loix contre l'impiété étoient réduites à ſe taire, ou ne parloient que foiblement. Le Clergé ſollicitoit envain l'autorité; elle étoit de connivence avec les conjurés. Leurs ouvrages circuloient, leur perſonne étoit en ſureté. Lorſque Voltaire écrit à d'Alembert, que graces à un prêtre de Cour, *il étoit perdu, ſans Monſieur le Chancelier, qui dans tous les tems, avoit eu pour lui une extrême bienveillance.* (Lett. 133). On voit facilement comment toutes les réclamations du Clergé devenoient inutiles contre le chef même des conjurés. Cette lettre eſt de l'année 1774. C'eſt encore un nouveau Miniſtre, c'eſt Meaupou à compter parmi les protecteurs. C'eſt celui là même dont l'ambition, & les liaiſons avec le chef des Sophiſtes s'étoient cachées ſous le maſque de tant de zéle pour la Religion. Meaupou.

Les importans ſervices que Voltaire retiroit de ces protections, non ſeulement pour lui, mais pour les adeptes conjurés comme lui, ſe voient encore par ce qu'il écrivoit au même confident ſur le compte de Choiſeul. " Je lui " ai, diſoit-il, les plus grandes obligations. " C'eſt à lui ſeul que je dois les priviléges de " ma terre. Toutes les graces que je lui ai " demandées, *pour mes amis*, il me les a accor- " dées". *(Lett. 110 an 1762).*

Quelques uns de ces grands protecteurs, vouloient auſſi avoir la gloire d'être auteurs; s'ils n'avoient pas les talens de Voltaire, ils eſſayoient par fois de donner au peuple les mêmes leçons. De ce nombre je trouve un Duc Duſez, fort connu par l'importance de ſon nom, & la double protubérance de ſes épaules, & de ſa poitrine. Pour démontrer, ſuivant l'expreſſion de Voltaire, qu'il avoit l'ame plus forte que le corps, Mr. le Duc Duſez s'étoit mis à écrire auſſi en faveur de la liberté, de la raiſon & de l'égalité des droits à croire tout ce que chacun penſe en fait de Religion, ſans conſulter ni docteurs, ni Egliſe. L'ouvrage paroiſſoit admirable à Voltaire, qui ne demandoit qu'à le voir perfectionné, pour le croire auſſi utile aux autres qu'à Mr. le Duc même. (*Lett. de Volt. au Duc Duſez* 19 *Nov.* 1760). Mais cet ouvrage étant reſté ſans titre & inconnu, on ne ſait à quel point il auroit fait honneur au génie du Duc Théologien.

Duc Duſez.

En parcourant les lettres de Voltaire, nous avons vu la liſte des adeptes protecteurs, s'enrichir de bien d'autres noms, qui avoient droit jadis à une célébrité fondée ſur d'autres titres. Nous avons trouvé un deſcendant de *Crillon*, à côté d'un Prince de *Salme*, jugés l'un & l'autre par Voltaire *dignes d'un autre ſiecle*; mais l'on ſe tromperoit en croyant que Voltaire entend par là, dignes du ſiecle des Bayards,

Autres Seigneurs.

& des preux Chevaliers: non, c'eſt un ſiecle digne *de leur modeſtie, & de leur ſcience philoſophique*. On peut y voir encore un Prince de Ligne, en qui Voltaire a placé ſon eſpoir, pour la propagation des lumières philoſophiques dans le Brabant, & un Duc de Bragance tout auſſi exalté par Voltaire, comme penſant de même.

Quant aux Marquis, & Comtes Chevaliers, c'eſt un Marquis d'Argence de Dirac brigadier des armées, fort zélé pour déchriſtianiſer ſa Province d'Angoumois, & pour faire de ſes compatriotes autant de Philoſophes à la moderne. C'eſt Mr. le Marquis de Rochefort Colonel d'un régiment, & devenu par ſon philoſophiſme le grand ami de d'Alembert & de Voltaire. C'eſt Mr. le Chevalier de Chattellux, hardi, mais plus adroit dans la guerre qu'il fait au Chriſtianiſme. En un mot, s'il falloit en croire Voltaire, ce ſeroit à peu près tout ce qu'il connoiſſoit de cette claſſe, qu'il appelloit par excellence les honnêtes gens, lorſque dès l'année 1763, il écrivoit à Helvétius: " ſoyez ſûr que l'Europe eſt remplie d'hom-" mes raiſonnables, & qui ouvrent les yeux à " la lumière. En vérité le nombre en eſt pro-" digieux, & je n'ai pas vu depuis dix ans *un* " *ſeul honnête homme, de quelque pays, & de quel-* " *que religion qu'il fût, qui ne penſât abſolument* " *comme vous*"; mais il eſt vraiſemblable que

Voltaire s'exagéroit à lui-même ſes ſuccès. On ne ſauroit penſer, que de cette multitude de Seigneurs qui alloient à Fernei, contempler le Lama des Sophiſtes, il n'y en eût pluſieurs d'attirés par la curioſité, bien plus que par l'impiété. Une regle plus ſûre pour diſtinguer les vrais adeptes, c'eſt de voir le plus ou moins de confiance avec laquelle il s'exprime auprès d'eux, ou leur envoye tantôt ſes productions, tantôt celles des autres impies. La liſte des adeptes, en ſuivant cette régle, ſeroit encore bien longue. On y trouveroit des Ducheſſes, des Marquiſes protectrices, tout auſſi Philoſophes que la Sœur Guillemette. Laiſſons les dans l'oubli que méritent des adeptes plus dupes que méchantes; elles n'en ſont que plus à plaindre, lorſqu'elles ſe croient moins dignes de pitié.

Un des protecteurs à diſtinguer plus ſpécialement, eſt ce Comte d'Argental, Conſeiller honnoraire au Parlement, auſſi vieux que Voltaire, & toujours ſon ami de cœur. Tout ce que dit Mr. de la Harpe de cet aimable Comte, peut être très vrai; mais il n'eſt que trop vrai auſſi qu'avec toutes ces aimables qualités, le Comte & la Comteſſe d'Argental, n'en furent que plus dupes de leur admiration & de leur amitié pour Voltaire. Sa correſpondance avec ces deux adeptes, étoit auſſi ſuivie qu'avec d'Alembert. Il les exhortoit

avec la même confiance à écraſer l'infâme. Il les appelloit ſes deux anges: il avoit fait du Comte, en quelque ſorte, ſon agent pour tout ce qui demandoit de grandes protections. Il en eu peu de plus empreſſés, de plus fidèles, c'eſt à dire de plus impies. *(V. la correſp. générale).*

Un nom plus important, qu'il faut encore placer ſur la liſte de ces adeptes protecteurs eſt celui de Mr. le Duc de La Rochefoucault. Quand on ſait à quel point ce malheureux Duc ſe trompa, s'il ſe crut de l'eſprit, on eſt peu étonné de le voir preſque nul dans la correſpondance de Voltaire; mais la publicité des faits, ſupplée ici aux preuves écrites. Mr. le Duc de La Rochefoucault avoit eu la bonhomie de ſe laiſſer perſuader que, pour être quelque choſe, il falloit être impie, & ſe donner au moins un nom parmi les Philoſophes. Il les protégea, & les dota même dans la perſonne de Condorcet. Heureux, ſi pour connoître ce que c'eſt que leur Philoſophie, il n'avoit pas attendu que ſes aſſaſſins envoyés par Condorcet vinſſent le lui apprendre!

Dans les Cours Etrangères, auſſi bien que dans Paris, les Hauts & Puiſſants Seigneurs s'imaginoient auſſi que leur zéle pour le Philoſophiſme devoit les diſtinguer du commun des hommes. Voltaire étoit dans l'admiration de celui que témoignoit le Prince Gallitzin, en faiſant imprimer la production la plus impie

d'Helvétius, & en osant dédier cette édition à l'Impératrice de Russie. (*Lett.* 117 *à d'Alem.*). Il savoit encore plus de gré au Comte de *Schouwallow*, protecteur si puissant des Sophistes, à la même Cour, & tous ceux qui étoient venus à bout de faire nommer d'Alembert, pour instituteur de l'Héritier de cette Couronne.

La Suede, d'où étoit parti ce Chambellan Jennings, qui alloit annoncer à Fernei les progrès que la Philosophie faisoit dans son pays, sous les auspices de la Reine, & du Prince Royal, (*Lett. de d'Alemb.* 19 *Janv.* 1769) avoit produit un adepte bien plus précieux encore aux conjurés. C'étoit Mr. le Comte de Creutz, d'abord Ambassadeur en France, & ensuite en Espagne. Le Comte de Creutz avoit si bien uni à son Ambassade la mission d'un apôtre du philosophisme, & Voltaire étoit si enchanté de son zéle, qu'il ne se consoloit pas de le voir quitter Paris. Aussi écrivoit-il à la Dame Geofrin, Reine des Philosophes: " s'il " y avoit un Empereur Julien au monde, " c'étoit chez lui que Mr. le Comte de Creutz " devoit aller en ambassade, & non chez des " gens qui font des auto-da-fé; il faut que la " tête ait tourné au Sénat de Suede, pour ne " pas laisser un tel homme en France, il y " auroit fait du bien; & il est impossible d'en " faire en Espagne. (*Lett. à Mde. Geofrin* 21 *Mai*, 1764.)

Cependant cette Eſpagne tant dédaignée par Voltaire, avoit auſſi ſon d'Aranda, qu'il appelloit le *favori de la philoſophie*, & qui, chaque ſoir, alloit réchauffer ſon zéle avec d'Alembert, Marmontel & autres adeptes majeurs, chez la Demoiſelle d'Eſpinace, la plus chérie des adeptes femelles, & dont le Club valoit preſque l'Académie Françoiſe.

L'Eſpagne comptoit même d'autres Ducs, Chevaliers ou Marquis, grands admirateurs des Sophiſtes François. Elle avoit ſur tout le Marquis de Mora, & le Duc de Villa Hermoſa. (*Lett. de Volt* 1 *Mai*, 1768.) Dans cette même contrée que les conjurés regardoient comme ſi peu mûre pour leur Philoſophie, d'Alembert diſtinguoit plus ſpécialement le Duc d'Albe. C'eſt de lui qu'il écrivoit à Voltaire: " un des plus grands Seigneurs d'Eſ-
" pagne, homme de beaucoup d'eſprit, & le
" même qui a été Ambaſſadeur en France
" ſous le nom de Duc d'Hueſcar, vient de
" m'envoyer vingt louis pour votre ſtatue.
" Condamné, me dit-il, à cultiver en ſecret
" ma raiſon, je ſaiſirai avec tranſport cette
" occaſion de donner un témoignage public
" de ma reconnoiſſance, au grand homme qui
" le premier montra le chemin. (*Lett.* 108 *an.* 1773).

C'eſt en voyant tous ces noms ſur la liſte de ſes diſciples, que Voltaire écrivoit: " la victoi-

" re ſe déclare pour nous de tous côtés; je " vous aſſure que dans peu, il n'y aura que la " canaille ſous les étandarts de nos ennemis. " (*Lett. à Damilaville*) Il ne prévoyoit pas aſſez loin encore. Cette canaille elle même devoit auſſi un jour ſe laiſſer faſciner, comme les grands Seigneurs; mais les premiers adeptes devoient en ce jour, être punis par les derniers.

Quant à d'Alembert, il ne contenoit plus ni ſa joie, ni ſon ſtyle, quand inſtruit du concours de ces admirateurs auprès de Voltaire, il pouvoit lui écrire: " comment Diable! Quarante " convives à votre table, dont deux Maîtres " des Requêtes, & un Conſeiller de Grand-" Chambre, ſans compter les Duc de Villars " & Compagnie. " (*Lett.* 76 *an.* 1760.) Ce n'étoit pas une preuve infaillible ſans doute du philoſophiſme de chacun des convives, que l'empreſſement d'aſſiſter à cette table; mais ce concours n'en déſignoit pas moins en général des hommes, qui alloient admirer le Coriphée d'une impiété, qui devoit tous les perdre.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que d'Alembert fait une mention ſpéciale de ce Conſeiller de la Grand-Chambre. Il ſavoit combien il importoit aux Conjurés d'avoir des protecteurs, ou des admirateurs juſques dans le ſein de la première Magiſtrature. Voltaire le ſavoit auſſi bien que lui, quand il lui écrivoit: " heureuſement on a " fait dans ce Parlement (de Toulouſe) depuis

" environ dix ans, des recrues de jeunes gens " qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu, " & qui pensent comme vous." (*Lett.* 11 *an.* 1769.) Cette lettre expliqueroit seule la molesse des premiers tribunaux, dans les années qui ont précédé la révolution. Ils avoient toute l'autorité requise pour sévir contre les auteurs, & les distributeurs des œuvres de l'impiété & de la sédition; & ils avoient laissé cette autorité s'avilir, au point qu'un Arrêt du Parlement publié par manière d'acquis, contre ces productions, n'étoit plus en quelque sorte, qu'un avertissement de leur publication, & un nouveau titre pour les vendre plus cher.

Cependant ces conquêtes du philosophime dans les premiers tribunaux du Royaume, ne répondoient pas à beaucoup près, au desir de Voltaire. On le voit très souvent se plaindre de ces corps respectables, comme étant encore composés de bien des Magistrats attachés à la religion. En revenche, on le voit applaudir plus spécialement à ceux, dont le zéle philosophique s'étoit manifesté dans les Parlemens du Midi. " Là, écrivoit-il à d'Alembert, vous " allez d'un Mr. *Duché* à un Mr. de *Castillon*. " Grénoble se vante de Mr. *Servan*. *Il est* " *impossible que la raison & la tolérance ne fassent* " *de très grands progrès sous de pareils maîtres*. (Lett. du 5 Novembre 1770.) Cet espoir paroissoit d'autant mieux fondé, que les trois

Magiſtrats, que nomme ici Voltaire, étoient préciſément ceux à qui leurs fonctions de Procureurs ou d'Avocats Généraux auroient fait un devoir plus ſpécial de s'oppoſer aux progrès de cette prétendue raiſon, toujours confondue par Voltaire avec l'impiété, & d'en dénoncer les productions journalières, de requérir l'exécution des loix contre leurs auteurs.

De tous ces Avocats Généraux, celui qui ſemble avoir été le plus d'intelligence avec Voltaire, eſt M. la Chalotaix du Parlement de Bretagne. C'eſt ſurtout par les lettres du Philoſophe de Fernei à ce Magiſtrat, que l'on pourra voir & l'obligation & la reconnoiſſance, que les conjurés lui témoignoient de ſon zéle contre les Jéſuites, & combien la deſtruction de cette ſociété ſe trouvoit liée, dans leurs projets, à celle de tous les autres corps religieux, pour arriver à celle de toute autorité Eccléſiaſtique. (*Voyez ſurtout lett. de Volt. à M. la Chalotaix*, 17 *Mai*, 1762.)

Malgré tous ces progrès du philoſophiſme dans le corps même de la Magiſtrature, il reſtoit dans ces corps des hommes vénérables, dont les vertus étoient l'honneur des premiers tribunaux. La Grand-Chambre ſurtout du Parlement de Paris, ſembloit à Voltaire un corps ſi étranger à ſon impiété, qu'il déſeſpéroit de la voir jamais philoſophe. Il lui faiſoit l'honneur de la mettre ſur la même ligne

que *cette populace & ces assemblées du Clergé*, qu'il ne se flattoit pas de rendre *raisonnables*, c'est-à-dire d'entrainer dans son impiété. (*Lett. à d'Alemb.* 13 *Decemb.* 1763.)

Il fut même un tems, où l'indignation de Voltaire contre les Parlemens, s'exprimoit en ces termes dans ses lettres à Helvétius: " je " crois que les François descendent des Cen- " taures, qui étoient moitié hommes, & *moitié* " *chevaux de bats;* ces deux moitiés là se sont " séparées; il est resté des hommes comme " vous, par exemple, & quelques autres; *& il* " *est resté des chevaux, qui ont acheté des charges* " *de conseiller*, (au Parlement,) ou qui se sont " fait Docteurs en Sorbonne. (22 *Juillet*, 1761.)

Je me fais un devoir de citer ces preuves du dépit des Sophistes, contre le premier corps de la Magistrature Françoise; elles font au moins voir, que ce corps ne fut pas une conquête aisée pour l'impiété. Il est constant qu'aux approches même de la Révolution, il étoit dans les Parlemens de France, bien des Magistrats, qui mieux instruits des artifices des Conjurés, auroient donné aux loix plus de vigeur, pour maintenir la Religion. Mais jusques sur les siéges de la Grand-Chambre, il étoit des Intrus de l'impiété. Elle y avoit jusques à ce Terrey déjà assez infâme comme

Miniſtre, mais pas aſſez connu comme Sophiſte.

Trait de l'Abbé Terrey.

Quelques exemples que ces mémoires ayent déjà fourni de l'atroce diſſimulation des conjurés, il en eſt peu dont la noirceur approche du trait que j'ai à conſigner ici ſur cet adepte.

Le Libraire nommé Léger, vendoit publiquement dans Paris, un de ces ouvrages dont l'impie hardieſſe forçoit quelque fois le Parlement à les proſcrire. Celui qui ſe vendoit dans la boutique de Léger, fut condamné à être brulé, avec ordre de faire des recherches ſur l'auteur & les vendeurs. Terrey s'offrit, & fut nommé pour ces recherches, dont il devoit faire le rapport au Parlement. Il manda le Libraire Léger, dont je vais rapporter les expreſſions, telles que je les ai entendues de ſa bouche même, la ſeule fois que j'ai vu cet homme. Ou il ne me dit pas, ou bien j'ai oublié le nom de l'ouvrage en queſtion; mais ce qu'il me dit bien ſurement, le voici: " mandé d'autorité " par Mr. Terrey, Conſeiller au Parlement, " je me rendis chez lui; il me reçut prenant " un air de gravité, s'aſſit ſur un ſofa, & puis " m'interrogea: eſt-ce vous qui vendez cet " ouvrage condamné par un Arrêt du Parle- " ment? Je répondis; oui, Monſeigneur— " Comment pouvez-vous vendre des livres ſi " mauvais, ſi dangereux?—Comme on en " vend tant d'autres.—En avez-vous déjà

" beaucoup vendu?—Oui, Monſeigneur.—
" Vous en reſte-t-il encore beaucoup?—En-
" viron ſix cens exemplaires.—Connoiſſez-
" vous l'auteur d'un ſi mauvais ouvrage?—
" Oui, Monſeigneur.—Quel eſt-il?—Vous,
" Monſeigneur.—Quoi, moi! Comment oſez-
" vous le dire, & comment le ſavez-vous?
" —Je le ſais, Monſeigneur, de celui-là mê-
" me de qui j'ai acheté votre manuſcrit.—
" Puiſque vous le ſavez, tout eſt dit; reti-
" rez-vous & ſoyez prudent. "

On devine aiſément que le procès verbal de cet interrogatoire ne fut pas rendu au Parlement. L'hiſtorien ſentira de même, quels progrès la Conſpiration Anti-Chrétienne devoit faire, dans un royaume où elle avoit de ſemblables adeptes, juſques dans le ſanctuaire des loix.

CHAPITRE XIV.

CLASSE DES GENS DE LETTRES.

LES passions & la facilité de les satisfaire, quand on a secoué le joug de la Religion, avoient donné aux Conjurés presque tous ces hommes qui dominent dans la société par les distinctions de puissance, de titres, de richesses. La fumée des réputations leur donna bientôt ceux qui ne prétendent pas à des distinctions moins flateuses, par la supériorité des lumières, de l'esprit & du génie. Les talens de Voltaire, & des succès peut-être encore supérieurs à ses talens, lui donnoient un empire que personne n'osoit lui contester, dans la classe des gens de lettres. Il les vit se trainer à sa suite avec une docilité, que l'on ne devoit pas attendre de ces hommes, qui bien plus que les autres, se flattent de penser par eux-mêmes. Il n'eut presque besoin que de donner le ton. Comme on voit chez des Nations frivoles, les Reines des Laïs, par la seule force de l'exemple, faire passer en mode, jusques aux costumes de la lubricité, à peine se fut-il montré impie, que l'empire des lettres se remplit d'écrivains revêtus des livrées de l'irreligion.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0328
DFG

Dans la foule de ces auteurs adeptes, il en eſt un qui put lui diſputer la gloire du génie, qui l'emporta peut-être, qui n'avoit pas au moins beſoin de celui des impies, pour arriver à la célébrité. C'eſt Jean Jacques Rouſſeau. Ce fameux citoyen de Genève, ſublime quand il veut, dans ſa proſe, comme Milton ou Corneille dans leurs vers, pouvoit donner au Chriſtianiſme un nouveau Boſſuet. Malheureuſement pour ſa gloire, il fut connu par d'Alembert, Diderot & Voltaire. Il entra pour un tems dans les complots de ces premiers conſpirateurs; il concerta auſſi avec eux les moyens de détruire la Religion du Chriſt. Dans cette Synagogue des impies, comme dans celle des Juifs, les témoignages ne s'accordèrent pas; les cœurs ſe diviſèrent; mais ce fut de part & d'autre, ſans ſe rapprocher d'avantage du Chriſt, contre qui leurs conſeils ſe tenoient. Les preuves de ce fait ſe trouvent dans une lettre de Voltaire diſant à d'Alembert: " c'eſt bien dommage " que Jean Jacques, Diderot, Helvétius & " Vous, avec d'autres hommes de votre ſorte, " ne vous ſoyez pas entendus pour écraſer " l'Infâme. Le plus grand de mes chagrins eſt " de voir les impoſteurs unis, & les amis du " vrai diviſés". (*Lett. à d'Alemb.* 156 *an.* 1756.) Rouſſeau.

En quitant le conſeil des Sophiſtes, Rouſſeau ne quitta ni leurs erreurs, ni les ſiennes. Il fit

ſa guerre à part. L'admiration des adeptes fut partagée; mais aux deux écoles, l'impiété ne fit que varier l'uſage de ſes armes; les opinions ne furent ni moins inconſtantes, ni plus religieuſes.

Voltaire avoit pour lui l'agilité; les diſciples de Jean Jacques lui trouvoient plus de force. Avec celle d'Hercule, il en eut auſſi tout le délire. Voltaire ſe jouoit des contradictions, & ſa plume voloit au gré des vents; Jean Jacques inſiſtoit ſur ſes paradoxes au gré de ſon génie; ſa maſſue agitée dans les airs, frappoit également la vérité & le menſonge. L'un fut la girouette de l'opinion; & l'autre, le protée du Sophiſme. L'un & l'autre fut nul à l'école de la ſageſſe. L'un & l'autre voulut poſer les baſes & les premiers principes de la philoſophie; l'un & l'autre embraſſa alternativement le oui, le non, & ſe vit condamné à l'inconſtance de l'eſprit la plus humiliante.

Voltaire ne ſachant à quoi s'en tenir ſur le premier être, s'adreſſe à des Sophiſtes incertains, égarés comme lui, & reſte dans ſon indéciſion. (*V. ſupra*) Trop fier pour s'adreſſer à ſes ſemblables & aux Cieux même, Jean Jacques conſulta le haſard pour ſavoir s'il exiſte un Dieu, ou s'il n'en exiſte pas. Aſſis dans ſes profondes méditations, dans les allées de Vincennes, il ſe dit à lui-même: ſi la pierre que ma main va lancer frappe contre cet arbre, il

y a un Dieu ; ſi elle vole à droite ou à gauche de cet arbre, il n'y a point de Dieu. La pierre toucha l'arbre, & il y eut un Dieu. C'eſt Jean-Jacques lui-même qui écrit pour la poſtérité, ce trait de ſon hiſtoire. (*V. ſes confeſſions & ſes lettres.*)

Voltaire crut un jour démontrer l'exiſtence de l'Auteur de l'univers; il crut alors à un Dieu Tout-Puiſſant & Rémunérateur de la vertu. (*Volt. de l'Athéiſme.*) Le lendemain toute cette démonſtration ſe réduiſit pour Voltaire, à des probabilités, & à des doutes qu'il eſt ridicule de vouloir réſoudre. (*V. ſuprà & de l'ame par Soranus.*)

La même vérité fut un jour démontrée pour Jean-Jacques, & il n'en doutoit pas le jour où après l'avoir démontré lui-même, il voyoit Dieu autour de lui, & le ſentoit dans lui-même, dans toute la nature, le jour où il s'écrioit: je ſuis très certain que ce Dieu exiſte par lui-même. (*Emile & lett. à l'Archevêque de Paris.*) Le lendemain toute cette démonſtration lui étoit échappée, & il écrivoit à Voltaire: " j'avoue naïvement que (ſur l'exiſtence de " Dieu) ni le pour, ni le contre ne me paroiſſent démontrés. " Pour Jean-Jacques comme pour Voltaire, le *Théiſme* & l'*Athée* ne *fondoient* alors *leur ſentiment* que *ſur des probabilités*. (Lett. à Volt. Tom. 12 Edit. in-4° de Genève.)

Et Voltaire & Jean-Jacques crurent auſſi un jour à un ſeul principe, ou *ſeul moteur*. (Volt. principe d'action, Jean-Jacques Emile Tom. 3 pag. 115 & lett. à l'Archev. de Paris.) Et Jean-Jacques & Voltaire crurent un autre jour, qu'il pouvoit bien y avoir deux principes, deux cauſes. (*Volt. queſt. Encyclop. Tom.* 9.—*Jean-Jacques Emile Tom.* 3 *pag.* 61 *& lett. à l'Arhev. de Paris.*)

Voltaire après avoir écrit un jour que l'Athéiſme peupleroit la terre de brigands, de ſcélérats, de monſtres, (*paſſim, de l'Athéiſme*) abſolvoit l'Athéiſme dans Spinoſa, le permettoit au philoſophe; (*axiome* 3.) il en venoit au point de le profeſſer lui-même en écrivant: " je ne connois que Spinoſa qui ait bien raiſonné. " (*Lett. de d'Alemb.* 16 *Juin* 1773.) C'eſt à dire: je ne connois de vrai philoſophe que celui qui n'a point d'autre Dieu que ce monde & toute la matière. Après avoir ainſi gouté de tous les partis, il preſſoit d'Alembert de ne faire contre le Chriſt qu'une même légion des Athées & des Déiſtes. (*ſuprà*) Jean Jacques avoit écrit que les Athées méritoient chatiment, qu'ils étoient *perturbateurs du repos public*, & devoient être punis de mort. (*Emile Tom.* 4 *pag.* 68, *Contrat Social C.* 8.) Et Jean Jacques penſant avoir rempli le vœu de Voltaire écrivoit au Miniſtre Vernier: " je déclare " que mon objet étoit, dans la nouvelle Héloï-

" ſe, de rapprocher les deux partis oppoſés " (les Athées & les Déiſtes) par une eſtime " réciproque, & d'apprendre aux Philoſophes, " qu'on peut croire en Dieu, ſans être hypo- " crite, & qu'on peut être incrédule, (ou ne " pas y croire) ſans être un coquin. *(Lett. à Mr. Vernier.)* Et le même Jean-Jacques écrivoit à Voltaire, que l'athée ne peut être coupable devant Dieu; que ſi la loi portoit peine de mort contre les Athées, il faudroit commencer par faire brûler comme tel, quiconque en viendroit dénoncer un autre. *(Lett. à Voltaire Tom.* 12, *& Nouvelle Héloïſe.)*

Voltaire blaſphêmoit la loi du Chriſt, ſe rétractoit, communioit, & ſe hâtoit d'écrire aux conjurés pour les exhorter à écraſer l'infâme dans le Chriſt; *(V. ſuprà)* Jean-Jacques quittoit & reprenoit le Chriſtianiſme de Calvin, revenoit à ſa table, à ſa cêne, * faiſoit du

---

* *D'Alembert écrivoit à Voltaire en parlant de Jean-Jacques Rouſſeau:* " *je le plains; mais s'il* " *a beſoin pour être heureux d'approcher de la* " *Sainte Table, & d'appeller Sainte, comme il le* " *fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que* " *je rabbas beaucoup de l'intérêt.* " (Lett. 105 an. 1762.) *Il eût pu certainement dire la même choſe ſur les communions de Voltaire; mais il n'oſa jamais. On voit bien qu'il cherchoit à lui ſauver le blâme de cette atroce hypocriſie; mais c'eſt en*

Christ le plus sublime éloge que l'éloquence humaine en eût tracé; & finissoit l'éloge par le blasphême qui fait du Christ un visionnaire. (*Ses confess. & profess. du Vicaire Savoyard.*) Si la Révolution anti-chrétienne devoit porter Voltaire au Panthéon; Jean-Jacques avoit acquis les mêmes droits à l'inauguration des Sophistes impies; nous le verrons en acquerir un jour de plus grands encore à celle des Sophistes séditieux. Si l'un faisoit solliciter sous main les souscriptions des Rois pour sa statue, l'autre écrivoit publiquement qu'à Spartes il auroit eu la sienne.

Avec ces traits communs, ces deux héros des conjurés eurent aussi leur caractère propre. Voltaire détestoit le Dieu des Chrétiens; Jean-Jacques l'admiroit en le blasphêmant. Tout l'orgueil de l'esprit fit dans lui, ce que la jalousie & la haine faisoient dans Voltaire; & il sera long-tems douteux le quel fit plus de mal au Christianisme; l'un par l'atrocité des sarcasmes, ou par le sel empoisonné du ridicule

---

ajoutant " *peut-être ai-je tort; car enfin vous* " *savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé,* " *il se garde bien de lui dire que cela diminue son estime, & Voltaire n'en reste pas moins* son cher & illustre maître. (*Lett. du 31 Mai* 1768.)

ou de la satyre, & l'autre par le glaive des Sophismes avec tout l'appareil de la raison.

Après leurs divisions, Voltaire détesta Jean-Jacques, le bafoua, voulut qu'il fût lié comme un vil insensé. (*lett. à Damilav.* 8 *Mai* 1761, & *guerre de Genève.*) Mais il s'applaudissoit que toute la jeunesse apprit à lire dans le symbole de ce même insensé, dans sa profession de foi du Vicaire Savoyard. (*Lett. au Comte d'Argental*, 26 *Sept.* 1766.) A la même époque Jean-Jacques détesta les chefs des conjurés, les dévoila, & en fut détesté ; il conserva tous leurs principes, rechercha de nouveau leur affection, leur estime, & surtout celle de leur héros. (*V. ses lett. & la vie de Séneque par Diderot.*)

S'il étoit difficile de définir le Sophiste de Fernei, il n'est pas plus aisé de crayonner le portrait de celui de Genève. Jean-Jacques aima les sciences, & remporta le prix de ceux qui en médisent ; il écrivit contre les spectacles, & fit des opera ; il chercha des amis, & fut fameux par les ruptures de l'amitié ; il célébra les charmes de la pudeur, & plaça sur l'autel la prostituée de Varens ; il se crut & se dit le plus vertueux des hommes, &, sous le titre modeste de confessions, il se plut à savourer dans sa vieillesse le souvenir de ses impudiques conquêtes ; il donna aux mères tendres les plus touchans conseils de la nature, & il étouffa lui

même la voix de la nature; pour oublier qu'il étoit père, il relégua ses enfans à l'hopital de ceux que la honte de leur naissance condamne à ignorer celui qui leur donna le jour. La crainte de les voir, le rendit inexorable aux ames sensibles qui voulurent pourvoir à leur éducation & adoucir leur sort. *(V. ses Confessions.)* Prodige continuel d'inconséquences jusqu'à ses derniers momens, il avoit écrit contre le suicide, & c'est peut-être lui faire grace que de douter s'il ne prépara pas lui-même le poison qui lui donna la mort. *(V. sa vie par le Comte Barruel de Beauvert.)*

Malgré ces monstrueuses inconséquenses, l'erreur, chez le Sophiste de Genève, prit l'essort & le nerf du génie. Il enleva au Christ des adorateurs qui eussent resisté à d'autres armes. Il ne falloit qu'aimer ses passions pour écouter Voltaire; il falloit décomposer le sophisme pour n'être pas séduit par Jean-Jacques. L'un plaisoit d'avantage à la jeunesse; l'autre faisoit plus de dupes dans l'âge mur. Un nombre prodigieux d'adeptes dûrent à l'un & à l'autre leur apostasie.

Buffon. Les manes de Mr. de Buffon se révolteroient peut-être de voir son nom inscrit à la suite de Jean-Jacques, dans la liste de ces adeptes conjurés. Cependant il est bien difficile à l'historien de parler de ces hommes qu'avoit séduits le ton de Voltaire dans l'empire des lettres, sans gémir au moins sur le Pline Fran-

çois. Sans doute il fut bien moins l'associé des ennemis du christianisme, qu'il ne fut leur victime; mais comment se cacher l'influence qu'eut le philosophisme sur ses productions? La nature lui avoit donné son pinceau; il ne fut pas assez heureux pour borner ses travaux aux objets qu'elle mit elle même sous ses yeux; il voulut remonter à ses tems mystérieux dont la révélation seule peut déchirer le voile; en croyant ajouter à sa propre gloire, il se traina, tantôt sous les pas de Mailliet, & tantôt sous ceux de Boulanger. Traçant à leur école l'origine des choses, pour nous donner l'histoire de la nature, il déchira l'histoire de la Religion. Il se fit le héros de ces hommes que d'Alembert envoyoit fouiller dans les montagnes, ou dans les entrailles de la terre, des démentis à donner à Moyse & aux premières pages des Livres Sts. Il put se consoler auprès des Sophistes, des censures de la Sorbonne; sa punition fut dans sa faute même. Il ne donna de démenti qu'à sa renommée, à l'idée que le public avoit conçue de ses connoissances sur les loix de la nature. Il sembla les avoir oubliées toutes pour sa terre formée par les eaux, sa terre formée par le feu, dans ses éternelles époques. Pour contredire les Livres Sts., il fit de la nature, comme de lui-même, le jouet des contradictions. Son style toujours élégant & noble fut toujours admiré; mais n'empêcha pas ses opinions d'être

la risée des Physiciens. Une grande partie de sa gloire s'évanouit comme sa comete, dans les rêves de l'incrédulité. Heureux si retractant ses erreurs, il avoit pu détruire la manie des adeptes qui apprirent de lui à ne plus étudier la nature que dans l'esprit de d'Alembert. *

Fréret. Après ces deux hommes justement distingués pour la noblesse de leur style, tout le reste des adeptes n'eut gueres d'autres titres à la célébrité, que des talens médiocres relevés par l'audace de l'impiété. Il en est pourtant deux dont l'érudition mieux dirigée eût fait honneur aux sciences. L'un est Freret, dont la mémoire prodigieuse s'étoit tellement exercée à l'étude de Bayle, qu'il en savoit par cœur presque tout

* *Not. D'Alembert lui même rioit avec Voltaire de tous les vains systêmes de Buffon & de Bailly sur la prétendue ancienneté du monde & de ses peuples. Il appelloit tous ces systêmes, des sottises, des pauvretés, supplément du génie, des idées creuses, de vains & ridicules efforts de charlatans.* (V. lett. à Volt. 6 Mars 1777.) *Mais il se gardoit bien de publier sa façon de penser sur ces objets. En décréditant ces systêmes, il auroit eu peur de décourager les adeptes qu'il envoyoit lui-même en forger de nouveaux, & chercher aussi dans les taupinières Apennines des démentis à donner à Moyse, pour déchirer les premières pages de la Bible & écraser la Religion.*

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0338
DFG

le dictionnaire. Ses lettres à Trasibule, fruit de son athéisme prouvent que cet excès de mémoire fut plus qu'abondamment compensé par le défaut de jugement.

L'autre fut Boulanger, jeune homme dont la tête surchargée de latin, d'hebreu, de grec, de syriaque & d'arabe, donna aussi dans les extravagances de l'athéisme, qu'il rétracta pourtant dans ses derniers jours, en détestant la secte qui l'avoit égaré. Boulanger.

Nous verrons bientôt qu'aucun des ouvrages posthumes attribués à ces deux érudits de l'impiété, n'étoit sorti de leur plume.

Le Marquis d'Argens voulut paroître aussi faire nombre parmi les Sophistes érudits. Bayle faisoit les frais de la science dont il crut donner les preuves dans *ses Lettres Chinoises & Cabalistiques*, & dans sa *Philosophie du bon sens*. Il fut longtems l'ami de Fréderic, & il le mérita comme tous les impies. C'est de la bouche même du Président D'éguille, son frère, que nous avons appris, qu'après de longues discussions avec des hommes plus instruits que Fréderic sur la Religion, ce Marquis d'Argens se rendit à la lumière de l'Evangile; & finit par conjurer le prêtre qu'il avoit appellé, de l'aider surtout à réparer son incrédulité passée, par des actes de foi. Le Marquis d'Argens.

Quant au médecin la Métrie, il ne parut le plus fou des Athées, que par ce qu'il étoit le La Métrie.

plus ſincère. *Son homme machine* & *ſon homme plante* ont fait rougir la Secte, par cela ſeul qu'il y dévoile ce qu'elle n'oſe pas toujours dire, mais ce que l'on trouve quelquefois exprimé par bien d'autres, tout auſſi crûment que par la Métrie.

Marmontel.

Juſqu'au moment de la Révolution Françoiſe, les Sophiſtes armés contre le Chriſt, crurent pouvoir ſe glorifier du nom & des talens de Marmontel: n'ajoutons pas à la douleur d'un homme, qui ſemble n'avoir eu beſoin que des premiers jours de cette Révolution, pour rougir des erreurs & des conſpirations dont elle étoit la ſuite. De tous les Sophiſtes qui ont ſurvécu à Voltaire, Mr. Marmontel eſt peut-être celui qui a le plus cherché à ſe mettre à l'écart, & à faire oublier ſes liaiſons avec les premiers Conjurés. Cependant c'eſt à ces liaiſons, bien plus encore qu'à ſes Incas & à ſon Béliſaire, ou à ſes contes ſouſpoudrés de Philoſophiſme, qu'il doit toute ſa célébrité. Nous voudrions envain le taire; les lettres de Voltaire rappellent au Public qu'il fut au moins un tems, & un long tems, où l'adepte honteux joua un autre rôle parmi les Conjurés. Voltaire dans ce tems, connoiſſoit ſi bien, le zéle de Mr. Marmontel, que ſe croyant ſur le point de mourir, il lui légua la Harpe. Le Teſtament étoit conçu en ces termes: " je vous recom-" mande la Harpe, quand je ne ſerai plus. Il

" *ſera un des pilliers de notre Egliſe.* Il faudra " le faire de l'Académie. Après avoir eu tant " de prix, il eſt bien juſte qu'il en donne." *(Lett. de Volt. à Marmontel 21 Août. 1767).*

Avec le goût des lettres, & ces talens, qui malgré ſes critiques, lui donnent un rang diſtin- La Harpe.
gué parmi les écrivains du jour, ce Mr. la Harpe auroit pu rendre ſes travaux utiles; mais dès ſa jeuneſſe il fut l'enfant gâté de Voltaire. A cet âge on ſe croit aiſément Philoſophe, lorſqu'on ne croit pas à ſon Catéchiſme. Le jeune la Harpe ſuivit aveuglément la carrière que lui traçoit ſon Maître. S'il ne fut pas le pillier, au moins devint-il le trompête de la nouvelle Egliſe, de celle des Conjurés & de l'impiété. Il la ſervit plus ſpécialement par le Mercure, Journal fameux en France, & dont les éloges, ou les critiques hebdomadaires décidoient à peu près du ſort des productions littéraires. *

---

* *Note. Les Journaux nous apprennent aujourd'hui que Mr. la Harpe a été converti dans ſa priſon, par M. l'Evêque de St. Brieux. J'en ſerois peu ſurpris. Les exemples de ce Prélat, & les fruits du Philoſophiſme dans la Révolution, doivent faire impreſſion ſur un homme qui avec l'eſprit juſte, ſaura les rapprocher des leçons & des promeſſes de ſes anciens maîtres. Si la nouvelle de cette Converſion eſt vraie, j'aurai peint Mr. de la*

Les éloges que Voltaire faisoit de ce journal, depuis que M. la Harpe en étoit devenu le principal rédacteur *(V. Let. à d'Al.)* prouvent que les Gouvernemens n'ont pas assez conçu l'influence que ces sortes de journaux exercent sur l'opinion publique. Le Mercure avoit plus de dix mille souscripteurs, & un bien plus grand nombre de lecteurs qui, recevant toutes les impressions du journaliste, se trouvoient peu à peu aussi philosophes, c'est-à-dire aussi impies que le Sophiste Hebdomadaire. Les Conjurés Anti-chrétiens virent tout le parti qu'ils pouvoient tirer de cet empire. La Harpe en tint le sceptre pendant bien des années. Marmontel & Champfort le partagèrent. Rémi, qui ne valoit gueres mieux, l'avoit eu avant eux. Je demandois un jour à celui-ci, comment il pouvoit insérer dans son journal le compte le plus méchant, le plus perfide, le plus faux qu'on pût rendre d'un ouvrage de simple littérature, dont je l'avois entendu lui-même faire de grands éloges ; il me répondit : cet article a été fait par un ami de d'Alembert, & je dois mon journal ou ma fortune même, à la protection de d'Alembert. L'écrivain outragé auroit voulu faire insérer sa défense dans le même

---

Harpe consacrant ses talens à l'erreur. Personne plus volontiers que moi, n'applaudiroit à l'usage qu'il peut désormais en faire pour la vérité.

Journal; il n'y eut pas moyen.—Que l'on juge par là du parti que ces mêmes Sophiſtes tiroient de leurs feuilles périodiques. C'eſt par eux ſurtout qu'ils dirigeoient l'opinion publique, vers le grand objet de leur conjuration.

C'étoit par l'art de ménager l'éloge & la critique, ſuivant ſes intérêts, que la Secte diſpoſoit des réputations. Ses Journaux lui donnoient le double avantage d'annoncer aux écrivains affamés * de gloire ou de pain, le parti qu'il falloit embraſſer, pour arriver à leur objet par la trompette littéraire, & de n'offrir à la curioſité du public d'autres livres à rechercher, que ceux dont la Secte favoriſoit, ou ne redoutoit pas la circulation.

Avec cet artifice, les la Harpe du jour hâtoient la conjuration, autant & plus encore que les Sophiſtes les plus actifs, & leurs écri-

---

* *Note. Les Sophiſtes connoiſſoient ſi bien le pouvoir des Journaux, que leur conjuration s'étendoit juſqu'à mettre en mouvement les plus hautes protections contre les auteurs religieux qui le leur diſputoient. Quand Voltaire fut inſtruit que Mr. Clément devoit ſuccéder à Fréron, dont les feuilles avoient été long tems conſacrées à la défenſe de la vérité, Il ne rougit pas de porter d'Alembert à recourir au Chancelier, pour empêcher Mr. Clément de continuer le Journal de Fréron.* (Lett. 12 Fev. 1773.)

vains les plus impies. L'adepte auteur broyoit & condenſoit le poiſon dans ſon livre ; l'adepte journaliſte le proclamoit, le diſtribuoit dans tous les coins de la Capitale, & juſqu'aux extrémités des Provinces. Tel qui eut ignoré l'exiſtence d'un livre irreligieux ou ſéditieux, tel autre qui eût craint d'y conſacrer ſon tems ou ſon argent, en avaloit tout le venin dans le perfide extrait des adeptes journaliſtes.

Condorcet. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même, un Démon appellé Condorcet haïſſoit Jéſus-Chriſt. Au ſeul nom de la Divinité, ce monſtre frémiſſoit. On eût dit qu'il vouloit ſe venger contre les Cieux, du cœur qu'ils lui avoient donné. Dur, ingrat, inſenſible, froid aſſaſſin de l'amitié, & de ſes bienfaiteurs, il auroit traité Dieu, s'il l'avoit pu, comme il traita la Rochefoucault. L'Athéiſme dans la Métrie étoit ſottiſe ; il fut folie dans Diderot ; dans Condorcet, il fut tout à la fois la fièvre habituelle de la haine, & le fruit de l'orgueil. Pour toute choſe au monde, on n'auroit pas fait croire à Condorcet qu'un homme qui croyoit en Dieu, n'étoit pas une bête. Voltaire qui l'avoit vu jeune encore, ne devinoit pas la moitié des ſervices que les conjurés devoient en recevoir, lors même qu'il écrivoit à d'Alembert ; " ma grande conſolation, en mourant, eſt que " vous ſoutenez l'honneur de nos pauvres

" Veiches, en quoi vous ſerez bien ſecondé par " Condorcet." *(Lett. 101 an. 1773.)*

Ce n'étoit pas ſur les talens de cet homme, que le chef de la conjuration pouvoit avoir fondé cet eſpoir. Condorcet avoit pris de la Géometrie ce que d'Alembert pouvoit lui en apprendre; dans l'empire des Belles Lettres, il n'étoit pas ſeulement fait pour arriver au ſecond rang. Il avoit dans ſon ſtyle les défauts d'un homme qui ne ſait pas même ſa langue, & dont les phraſes reſſemblent au Sophiſme qu'il faut étudier pour en débrouiller le ſens. La haine fit pour lui ce que la nature fait pour les autres. A force de hacher le blaſphême, il s'habitua enfin à l'exprimer plus clairement. C'eſt la ſeule manière d'expliquer la différence remarquable qui ſe trouve entre ſes premiers & ſes derniers ouvrages; différence encore plus ſenſible, dans ſon eſſai poſthume ſur les progrès de l'eſprit humain. Sa plume ne ſe reconnoît plus dans cet ouvrage, ſi ce n'eſt dans un certain nombre de pages; mais ſon eſprit y eſt partout. On le voit là, comme pendant ſa vie, dans ſes études, dans ſes écrits, dans ſes converſations, dirigeant tout vers l'Athéiſme, n'ayant pas d'autre objet que de faire ſervir toute l'hiſtoire à inſpirer à ſes lecteurs toute ſa haine, toute ſa frénéſie contre Dieu. Depuis long tems, il attendoit la chute des Autels, comme le ſeul ſpectacle dont ſon cœur put

jouir; il la vit, & la ſuivit de près. Mais il tomba comme l'impie, errant & vagabond, ſuccombant aux angoiſſes, à la miſère & aux terreurs de Robeſpierre, ſans reconnoître le Dieu qui le frappoit par Robeſpierre. Le moment où il vit les démons eux-mêmes confeſſer ce Dieu qu'il blaſphêmoit, fut le premier inſtant de ſes remords; il eût voulu les vaincre, & au milieu des flammes vengereſſes, il crieroit encore, s'il le pouvoit: non, il n'y a point de Dieu; mais il ne le peut plus, & pour lui ce ſupplice vaut tous ceux de l'enfer.

Dans ſa haine de Dieu portée juſqu'à l'aberration pendant qu'il a vécu, ce Codorcet, pour délivrer les hommes de la crainte d'un être immortel dans les Cieux, n'avoit pas héſité à eſpérer que ſa philoſophie rendroit un jour l'homme lui-même immortel ſur la terre. Pour démentir Moyſe & les Prophètes, il s'étoit fait lui-même le prophète de la démence. Moyſe nous montroit les jours de l'homme s'abbrégeant inſenſiblement juſqu'au terme que Dieu leur a fixé; le Prophète avoit dit: les jours de l'homme ſont de ſoixante & dix ans, & les plus longs de quatre vingt; au delà il n'eſt plus que travail & douleur. A cet oracle de l'Eſprit St. Condorcet a oppoſé les ſiens. En calculant les fruits de ſa Révolution philoſophique, de cette même Révolution qui commence au moins par envoyer tant d'hommes au tombeau, il ajoute

au ſimbole de ſon impiété, celui de ſon extravagance ; il prononce ſans héſiter : " *nous devons* " *croire que cette durée de la vie de l'homme doit* " *croître ſans ceſſe*, ſi des révolutions phyſiques " ne s'y oppoſent pas ; mais nous ignorons " quel eſt le terme qu'elle ne doit jamais paſ- " ſer ; nous ignorons même *ſi les loix générales* " *de la nature en ont déterminé un au delà du-* " *quel elle ne puiſſe plus s'étendre.* " Ainſi dans ſon *eſquiſſe d'un tableau* prétendu *philoſophique des progrès de l'eſprit humain :* (époque 10, page 382,) ainſi, après avoir bâti l'hiſtoire à ſa façon, pour entaſſer toutes les calomnies de la haine contre la religion, pour ne montrer aux hommes de ſalut que dans ſon Athéiſme, de Sophiſte menteur s'érigeant en prophète, il a vu tous les fruits à venir de ſa philoſophie triomphante. Le moment où elle a renverſé les autels de la Divinité, eſt celui qu'il choſit pour nous dire : déſormais l'homme heureux verra ſes jours croître ſans ceſſe, & s'accroître au point même de ne pouvoir plus dire ſi la nature y a preſcrit un terme, ſi au lieu de ſon Dieu éternel dans les Cieux, il ne deviendra pas lui-même enfin immortel ſur la terre. Ainſi au moment même où le philoſophiſme célébroit ſes triomphes, tout l'orgueil de la ſecte devoit être humilié par l'aberration, l'extravagance du plus impie & du plus cher de ſes adeptes.

La vie de Condorcet n'avoit été qu'une ſuite de blaſphêmes; elle devoit finir par le délire.

Ce nom de Condorcet reparoîtra dans ces mémoires, nous le verrons haïr les Rois preſque autant qu'il haïſſoit le Chriſt. Avant lui Helvétius & bien d'autres, avoient déjà éprouvé avec quel art la ſecte conduiſoit à cette double haine, ceux-mêmes dont le cœur ne ſembloit fait ni pour l'un ni pour l'autre.

Le malheureux Helvétius, enfant d'un père vertueux, en conſervoit encore les principes après ſa première jeuneſſe; le fruit de ſon éducation étoit encore une piété exemplaire, lorsqu'il connut Voltaire. Il ne le vit dabord que comme un maître, pour lequel ſon admiration venoit de ſon penchant pour la poéſie. Ce fut là le principe de leurs liaiſons. Jamais il n'y en eut de plus perfides; au lieu de leçons de poéſie, Voltaire n'en donna à ſon éléve que d'incrédulité. Il en fit dans un an, un parfait impie, un Athée plus décidé qu'il ne l'étoit lui-même. Helvétius étoit riche; il fut le Mylord de la ſecte, tout à la fois acteur & protecteur. En ceſſant de croire à l'Evangile, il fit comme la plus part des Sophiſtes, eſprits prétendus forts, qui pour ne pas ajoûter foi aux Miſtères de la Révélation, croient non ſeulement aux miſtères abſurdes de l'Athéiſme, mais ſont le jouet d'une crédulité puérile ſur tout ce qui peut ſe tourner contre la religion.

Le livre de *l'Eſprit*, que Voltaire lui-même appelloit de la *matière*, eſt farci de contes ridicules, ou de fables qu'Helvétius donne pour des hiſtoires, & qui ne ſupportent pas l'ombre de la critique. Cet ouvrage eſt d'ailleurs celui d'un homme qui prétend réformer l'univers, & qui révolte plus par la licence & l'obſcénité de ſa morale, que par l'abſurdité de ſon matérialiſme.

Helvétius écrivit auſſi ſur le bonheur, & ne parut guères l'avoir trouvé. Toute ſa philoſophie le laiſſa ſi ſenſible à la cenſure la mieux méritée, qu'il en perdit le repos, ſe mit à voyager, & ne revint que pour couver ſa haine contre les prêtres & les Rois. Il étoit naturellement honnête, & avoit les mœurs douces. Son ouvrage de *L'homme & de ſon éducation* prouve que le philoſophiſme avoit changé ſon caractère. Il s'y livre aux injures les plus groſſières, & à la calomnie portée au delà de toute vraiſemblance; il dément juſqu'aux faits journaliers & de notoriété publique. (*)

(*) *Je voulois décharger Helvétius de cet œuvre poſthume, en diſant qu'elle pourroit bien être ſortie du Comité, auteur de tant d'autres impiétés attribuées aux morts. Mais Voltaire en ce cas, n'en auroit pas parlé aux frères de Paris comme d'un livre qu'ils pouvoient ne pas connoître. Dans trois de ſes lettres conſécutives, il l'attribue conſtamment à Helvétius; il lui fait ſur l'hiſtoire les mêmes re-*

J'ai parlé de Raynald; je ne crois pas devoir réſuſciter Deliſle auſſi profondément oublié que ſa *Philoſophie de la nature*; encore moins ce Robinet & ſon livre *De la nature*, dont on ne ſe ſouvient que pour rire de ſon entendement expliqué par des *fibres ovales*; de ſa mémoire, par des *fibres ondulées ou ſpirales*; & de ſa volonté, par des *fibres guillochées*; & de ſon plaiſir, de ſa douleur, par des *faiſceaux de*

---

proches que nous, & d'Alembert qui devoit être encore mieux inſtruit, ne le détrompe pas. Je me vois donc forcé de laiſſer à Helvétius toute la honte de cette production. Or cet Helvétius écrivoit dans une ville, dont l'Archevêque & les paſteurs étoient bien ſpécialement remarquables par leurs ſoins & leur charité envers les pauvres; & c'eſt dans cette ville où les Curés étoient continuellement environnés de pauvres, & occupés à leur diſtribuer des ſecours; c'eſt à Paris qu'il a oſé écrire que les prêtres avoient le cœur ſi dur, qu'on ne voyoit jamais les pauvres leur demander l'aumone. (V. de l'homme & de ſon éducation.) *Je ne crois pas que la haine du Chriſt & de ſes prêtres ait jamais inſpiré une calomnie plus atroce & plus journellement démentie par les faits, ſoit à Paris, ſoit dans toute la France. Il eût dit avec plus de vérité que bien des pauvres s'adreſſoient aux prêtres, ou aux maiſons religieuſes, & n'avoient pas la même confiance pour demander l'aumone aux autres.*

ſenſibilité, & de ſon érudition, par des *protubérances d'entendement;* & de mille inepties pires encore s'il eſt poſſible. *(de la nature V. tom.* 1. *liv.* 4. *chap.* 11. *&c. &c.)* Je dirai un mot de Touſſaint, par ce que le ſort de cet adepte démontre à quel point l'Athéiſme étoit devenu commun parmi les conjurés. Touſſaint avoit pris pour ſa partie, de corrompre les mœurs. Sous ſon air de modération, il y réuſſiſſoit en apprénant aux jeunes gens qu'ils n'ont *rien à craindre de l'amour;* que cette paſſion *ne peut que les perfectionner;* qu'elle ſuffit pour ſuppléer au titre d'époux, dans le commerce de l'homme & de la femme; *(Les mœurs part.* 2 *&* 3.*)* que *les enfans ne doivent pas plus de reconnoiſſance à leur père pour le bienfait de la naiſſance, que pour le Champagne qu'il a bu, ou pour les ménuets qu'il a bien voulu danſer; (Id. part,* 3. *art,* 4.*)* que Dieu ne pouvant pas ſe permettre la vengeance, les plus méchans n'ont rien à craindre de tout ce que l'on dit des chatimens d'un autre monde. *(Id. part.* 2. *ſect.* 2.*)* Avec cette doctrine Touſſaint ne fut pour ſes confrères qu'un adepte timide, par ce qu'il admettoit encore un Dieu dans le Ciel, & une ame dans l'homme. Les Sophiſtes l'en punirent en lui donnant le nom de *Philoſophe Capucin.* Il s'y prit mieux heureuſement lui-même pour les punir; car il leur dit adieu, en rétrac-

tant ses erreurs; *(V. ses éclaircissemens sur le livre des mœurs.*

Je nommerois envain une foule d'autres écrivains de la secte. Voltaire avoit tellement mis en vogue leurs productions antichrétiennes, que ce genre de littérature étoit une ressource, un supplément à la fortune pour de misérables écrivailleurs, qui ne se nourrissoient que du commerce de leurs blasphêmes. La Hollande surtout, & ces marais fangeux, où le Démon de l'avarice, sous le nom de quelques libraires, auroit vendu pour un obole toutes les ames, toutes les religions au Démon de l'impiété, étoient devenus l'asyle de ces impies affamés. Parmi les libraires qui leur donnoient du pain pour leurs blasphêmes, le plus remarquable étoit un nommé Marc Michel. Il avoit à sa solde un Mathurin Laurent, réfugié à Amsterdam, auteur de *cette Théologie portative* & de tant d'autres livres souvent recommandés par Voltaire, & auteur même du *Compère Mathieu.* Ce Mathurin avoit lui-même d'autres associés, dont Marc Michel payoit les infamies à tant la feuille. C'est Voltaire lui-même qui nous l'apprend; & c'étoient ces productions infâmes qu'il ne cessoit de recommander aux frères de répandre, comme les œuvres de la philosophie, portant une nouvelle lumière à l'univers, *(V. lett. au C. d'Argental.* 26 *Sept.* 1761; *à d'Alemb.* 13 *Janv.* 1789; *à Mr. Desbordes* 4 *Avril* 1768.*)*

Nous verrons bientôt les conjurés ajoûter aux preſſes de Hollande, celles de leur confrèrie ſecrète, pour innonder l'Europe de toutes les productions de cette eſpèce. A force de les multiplier, ils les accréditèrent tellement, que pluſieurs années avant la Révolution, il n'y avoit pas juſques au plus petit poëte, ou romancier qui ne voulût auſſi payer ſon tribut au philoſophiſme de l'impiété. On eût dit que l'art d'écrire & de ſe faire lire, n'étoit plus que celui des ſarcaſmes ou des épigrammes contre la religion. On eût dit que les Sciences les plus indépendantes des opinions religieuſes, avoient toutes également conſpiré contre Dieu & ſon Chriſt.

L'hiſtoire des hommes n'étoit plus que l'art de contourner les faits, & de les diriger contre le Chriſtianiſme ou contre la première des Révélations. La Phyſique ou l'hiſtoire de la Nature avoient leurs ſyſtêmes Anti-Moſaïques. La Médecine avoit ſon Athéiſme; Petit le profeſſoit aux Ecoles de Chirurgie; la Lande le portoit avec Dupui dans celles de l'Aſtronomie; d'autres juſques dans celles de Grammaire. Condorcet annonçant ces progrès du philoſophiſme, s'applaudiſſoit de le voir *deſcendu des trônes du Nord juſques dans les Univerſités*. (Voy. ſon artificieuſe édition de Paſcal, avertiſſement. page 5.) Les jeunes gens de la nouvelle éducation ſuivoient leurs maîtres, & portoient

enſuite dans le barreau tous les principes, que le bavardage des Avocats devoit développer dans l'Aſſemblée Conſtituante. Au ſortir des Colléges, les Clercs de Procureurs & de Notaires, les Commis de Marchands & des Fermes s'embloient n'avoir appris à lire, que pour balbutier du Voltaire ou Jean-Jacques Rouſſeau. Delà cette nouvelle génération, qui depuis le ſuccès des Sophiſtes dans l'expulſion des anciens maîtres de la jeuneſſe, devoit ſe trouver prête au moment de la grande Révolution. Delà les Mirabeaux, les Briſſots, les Caras, les Garats, les Merciers, les Cheniers; delà enfin toute cette claſſe de littérateurs François, que l'on a vu donner preſque univerſellement dans les travers & l'enthouſiaſme de la Révolution.

Une apoſtaſie ſi générale ne prouve pas ſans doute, que les ſciences & les lettres ſoient nuiſibles par elles-mêmes; mais elle a démontré que les gens lettres ſans religion ſont la claſſe des citoyens la plus perverſe & la plus dangereuſe. Cette claſſe, il eſt vrai, ne tire pas de ſon ſein même, les Jourdans & les Robeſpierres; mais elle a auſſi ſes Pethions & ſes Marats; mais elle a ſes principes, ſes mœurs & ſes ſophiſmes, qui finiſſent par faire les Jourdans, les Robeſpierres; & quand ceux-ci dévorent les Baillys, enchainent les la Harpes, effrayent les Marmontels, ils n'effrayent, ils n'enchainent & ne dévorent que leurs pères.

CHAPITRE XV.

CONDUITE DU CLERGÉ ENVERS LES CONJURÉS ANTI-CHRÉTIENS.

PEndant que les palais des grands, les lycées des ſciences humaines s'ouvroient à l'apoſtaſie, & que toutes les claſſes ſupérieures de la bourgeoiſie même, animées par l'exemple des uns, ſéduites par les Sophiſmes des autres, ſe détachoient ſucceſſivement du culte, les devoirs du Clergé n'étoient pas équivoques. C'étoit à lui à former la barrière, qui devoit arrêter le torrent de l'impiété débordée, & l'empêcher au moins d'entraîner la multitude, le peuple entier, dans les voies de l'erreur & de la corruption. Bien plus que ſon honneur & ſes intérêts, ſon nom ſeul annonçoit la plus ſtricte obligation de conſcience à repouſſer de tous ſes moyens & de toutes ſes forces, la conjuration contre l'Autel. La moindre lâcheté de la part des Paſteurs, dans ces ſortes de combats, eût été trahiſon autant qu'apoſtaſie. Que l'Hiſtorien vrai ſur les Rois, ne craigne pas d'avantage de l'être ſur un Corps même auquel il peut appartenir. Soit que la vérité tourne à la gloire de ſes frères, ſoit qu'elle puiſſe les humilier, qu'il la diſe toute entière; elle ſera toujours utile

aux paſteurs qui nous ſuccéderont. Ils verront ce qui fut fait, ce qu'ils auront de mieux à faire; car la conſpiration contre le Chriſt n'eſt pas éteinte; elle ſe cachera, elle ſe montrera encore; il faut bien que nos ſucceſſeurs ſachent ce qui peut réprimer, comme ce qui peut hâter ſes ſuccès.

Diſtinction à faire dans le Clergé.

Si l'on pouvoit comprendre ſous le nom de Clergé, tout ce qui portoit en France, la demie-livrée eccléſiaſtique, tous ceux que l'on appelloit Abbés dans Paris, & dans quelques autres grandes villes, l'Hiſtorien pourroit dire: dès le commencement de la conjuration, le Clergé eut des traîtres & des conjurés. Il eut cet Abbé de Prades, premier apoſtat, heureuſement auſſi le premier repentant. Il eut cet Abbé Morellet, dont la honte eſt dans les éloges répétés de d'Alembert & de Voltaire (*Lett. de d'Alembert* 65 *an.* 1760. *de Volt. à Thiriot*, 26 *Janv. an.* 1762.) Il eut cet Abbé de Condillac, qui s'étoit chargé de faire de ſon Prince un Sophiſte. Il eut ſur tout cet Abbé Raynald, dont le nom équivaut à celui de vingt énergumènes de la ſecte.

Des Sophiſtes ſous le nom d'Abbés.

Il eut encore dans Paris une foule de ces hommes, qu'on appelloit Abbés, comme l'on dit encore aujourd'hui, l'Abbé Barthelemi, l'Abbé Beaudeau; comme l'on dit même encore l'Abbé Noël, l'Abbé Syeyes. Mais dans le fonds, le peuple même ne confondoit pas ces

Abbés avec le Clergé. Il savoit que tous ces Abbés là n'étoient que les Intrus de l'avarice; les uns cherchant les bénéfices simples de l'Eglise, & laissant de côté ses fonctions; les autres adoptant, par simple œconomie, le costume ecclésiastique, & le déshonorant par la licence de leurs mœurs & de leurs écrits. Une des grandes fautes du Clergé, fut de laisser ces Etres Amphibies se multiplier, sur tout dans la Capitale. Quelque distinction que l'on fît entre eux & le Clergé en fonction, il est constant néamoins, que leurs scandales favorisèrent la conspiration des Sophistes, en prêtant le flanc à des satyres, qui retomboient sur le corps même, & décréditoient les vrais ministres de l'Autel. Plusieurs de ces Abbés, ne croyant pas même en Dieu, étoient poussés dans l'Eglise par les Sophistes même, sollicitant pour leurs adeptes des Bénéfices, pour déshonorer le Clergé par leurs mœurs, & introduire parmi nous leurs principes. C'est la peste qu'ils envoyoient dans le camp ennemi; ne pouvant nous combattre, ils nous empoisonnoient, ou cherchoient à le faire.

Conduite du vrai Clergé; quels reproches on peut lui faire.

En ne comprenant dans le Clergé, que ce qui appartient véritablement au service de l'Autel, le fait est qu'ils n'y réussirent pas. J'ai fouillé dans leurs archives; j'ai cherché à découvrir s'ils comptoient aussi parmi les Evêques, les Curés, & tous les Ecclésiastiques en

fonction, quelques uns de ces adeptes, que l'on puisse appeller des impies, des conjurés Sophistes; avant le temps des Périgords d'Autun, avant l'apostasie des Gobets, des Grégoires & autres Constitutionnels; je n'en ai trouvé qu'un; c'étoit Briennes; (*) & c'étoit bien

---

* *Note. Dans la correspondance de Voltaire, il se trouve bien quelques lettres où il se flatte aussi d'avoir pour lui le Cardinal de Bernis; mais ce Cardinal n'étoit encore que le jeune favori de la Pompadour, ou le petit Poéte des Graces. Ces écarts d'un jeune homme ne suffisent pas pour le mettre d'intelligence avec des Conjurés, auxquels on ne voit pas qu'il ait rendu dans la suite le moindre service, si ce n'est en se prêtant à la destruction des Jésuites. Mais on pouvoit dire alors de lui ce que d'Alembert disoit des Parlemens: pardonnez leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font, & de qui ils reçoivent les ordres. Les lettres de d'Alembert sur Briennes, sont d'une toute autre nature. Elles supposent la plus entière connivence de la part d'un vrai traître, qui fait tout ce qu'il peut faire pour les Conjurés, en cherchant simplement à n'être pas connu du Clergé.* (V. surtout lett. de d'Alemb. à Voltaire 4 & 21 Dec. 1770.)

J'ai trouvé aussi quelques lettres, où d'Alembert s'applaudit que le Prince Louis de Rohan secondant ses intrigues, pour faire recevoir Marmontel de l'Académie, ait bien voulu en cette occasion, de

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0358
DFG

assez de ce Judas pendant trente ans mêlé au Collége des Apôtres. On pourroit y joindre ce Messier Curé d'Etrépigni en Champagne, s'il étoit bien constant, que les Sophistes n'avoient pas forgé eux-mêmes le testament impie, qu'ils lui attribuoient après sa mort.

Dans les tems les plus voisins de la Révolution Françoise, le Philosophisme commençoit à s'introduire jusques dans les communautés des moines, & il y eut alors des Dom Gerles; mais ils furent l'ouvrage d'une autre espèce de conjurés, que je dévoilerai dans la suite de ces Mémoires. Dans tous les tems, le corps du Clergé conserva la Foi; on pouvoit le distinguer sans doute, en Prêtres zélés, édifians, & en Prêtres relachés ou même scandaleux; mais on ne put jamais le distinguer en Evêques ou Prêtres croyans, & en Evêques ou Curés, Prêtres sophistes, incrédules, impies. Cette dernière classe ne fut jamais assez nombreuse,

---

Coadjuteur d'une Eglise Catholique, se faire Coadjuteur de la Philosophie, *(Lett. de d'Alem. 8 Decem. 1763), mais si cette erreur d'un Prince naturellement noble & généreux, prouve qu'il se trompa, en croyant protéger simplement les lettres, dans la personne d'un adepte, elle ne prouve pas qu'il connût le secret de ceux qui abusoient de sa protection, & finissoient par se jouer de sa personne.*

pour que les conjurés anti-chrétiens s'en applaudissent. S'ils avoient vu la foi se perdre aussi dans le Clergé, ils n'auroient pas manqué de s'en autoriser, comme ils firent pour les ministres de Genève. *(V. Encyclop. art. Genève & lett. de Volt. à Mr. Vernes).* On ne voit au contraire chez eux, que des déclamations contre le zéle du Clergé à maintenir ses dogmes; leurs satyres en ce genre sont l'éloge des Pasteurs.

Mais quoique le Clergé se soit maintenu dans la Foi, il ne restera pas sans reproches sur les progrès des Sophistes & de leur conjuration. Ce n'étoit pas assez pour les Apôtres, de conserver intacte le dépôt des vérités religieuses; c'est à l'exemple, bien plus qu'à nos leçons, à repousser l'impiété. Cet exemple assurément, le peuple le voyoit dans une grande partie de ses Pasteurs; mais ici l'exemple de la pluralité ne suffit pas. Ceux qui observent la différence des impressions, savent qu'un mauvais Prêtre fait plus de mal que cent des plus vertueux Ecclésiastiques ne peuvent faire de bien. Tous devoient être bons; & beaucoup furent relachés. Il y eut même dans les ministres qui servoient l'Autel, des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du Sanctuaire. Il y eut des ambitieux; il y eut de ces hommes qui, devant l'exemple à leurs ouailles, aimoient mieux se livrer à l'intrigue, & à la pompe de la Capitale, qu'aux fonctions de leurs Diocéses.

Leurs vices n'étoient pas de ceux qu'on eût cherché à relever dans des laïques ; mais ce qui eſt léger dans le ſiécle, eſt ſouvent monſtrueux dans l'Egliſe. Les impies ſurtout, avec leurs mœurs, n'avoient pas droit de reprocher au Clergé celles qu'il condamnoit lui-même dans quelques uns de ſes membres ; & le Clergé pouvoit dire aux mondains : comment n'y auroit-il pas dans le Sanctuaire des hommes ſur leſquels nous gémiſſons, quand des ennemis de l'Egliſe s'emparent de toutes les protections auprès du Trône, pour trafiquer impunément des dignités du Sanctuaire, & pour en écarter ceux dont ils redoutent la ſainteté & les lumières ! Comment n'y en auroit-il pas eu, quand des Evêques cherchant à repouſſer un indigne confrère, Choiſeul leur répondit : c'eſt de ces hommes là que nous voulons, & qu'il nous faut ; quand des Seigneurs irreligieux n'en regardoient pas moins les richeſſes de l'Egliſe comme le patrimoine de leurs enfans, dans qui ſouvent l'Egliſe ne trouvoit que les vices des pères à corriger?

Il eſt très vrai que le Clergé pouvoit faire cette réponſe à ſes ennemis ; il eſt très vrai que ſi quelque choſe doit étonner l'hiſtoire, ce n'eſt pas qu'avec toutes les intrigues de l'ambition, de l'avarice & de l'impiété, il y eût dans l'Egliſe de mauvais Paſteurs ; c'eſt plutôt que malgré tout cela, il en reſtât encore tant de

bons, & de vraiment dignes de leur titre. Mais le crime de ceux qui pouſſoient le ſcandale dans le Clergé, n'excuſoit pas le crime de ceux qui le donnoient. Le Clergé doit trouver cet aveu conſigné dans l'hiſtoire, parce que toutes les cauſes d'une Révolution Anti-chrétienne, doivent être connues par ceux dont le devoir le plus ſpécial eſt de la repouſſer, & de ne pas laiſſer aux conjurés le moindre prétexte pour la ſéduction des Peuples.

Sa réſiſtance à l'impiété.

Mais il faut auſſi que l'hiſtoire le diſe; s'il y avoit quelques Paſteurs, dont le relachement favoriſoit les progrès de la conjuration, le grand nombre des Paſteurs luta avec confiance contre les Conjurés. Si le Corps du Clergé avoit ſes taches, il avoit auſſi ſon éclat dans les vertus ſolides, dans la ſcience & le zéle de la Religion, dans un inviolable attachement aux principes de la Foi. L'enſemble de ce Corps reſta bon; & par les bienfaits du Dieu qu'il annonçoit au peuple, il ſut le démontrer, quand il vit l'impiété forte de ſes progrès, lever enfin le maſque. Alors il ſe trouva encore plus fort qu'elle; il ſut mourir, ou voir ſans crainte approcher les rigueurs d'un long exil; & alors les Sophiſtes apprirent à rougir eux-mêmes de cette calomnie, qui ne voyoit dans les Prélats & les Paſteurs, que des hommes attachés aux richeſſes, plus qu'à la Foi de l'Egliſe. Les richeſſes reſtèrent aux brigands;

la Foi fuivit aux Carmes les Archevêques, les Evêques, les Curés & les Eccléſiaſtiques de tous les Ordres, ſous le glaive des bourreaux, & elle ſuit encore le Clergé de tous les Ordres, accueilli en Angleterre, errant & fugitif en Allemagne, pouſſé & repouſſé en Hollande, en Italie, en Suiſſe, par les Armées ou les Décrets des Carmagnoles. Ils ſont pauvres partout, & n'ont d'autres reſſources que la bienfaiſance des Nations étrangères; ils ſont riches partout du tréſor de leur Foi, du témoignage de leur Conſcience.

Le Clergé n'avoit pas attendu les jours de cette grande épreuve, pour annoncer ſon oppoſition aux principes des Conjurés. La lute commença avec la conjuration même. Dèſque l'impiété ſe fit entendre, les Aſſemblées du Clergé parlèrent pour la confondre. L'Encyclopédie n'étoit pas à moitié imprimée, qu'elle étoit déjà proſcrite par ces aſſemblées. Il ne s'en eſt pas tenu une ſeule depuis cinquante ans, qui n'ait averti le Trône & la Magiſtrature des progrès du Philoſophiſme. *(V. les actes du Clergé ſurtout depuis* 1750.)

A la tête des Prélats oppoſans, ſe montra plus ſpécialement Mr. de Beaumont, cet Archevêque de Paris, dont l'hiſtoire ne peut taire le nom ſans injuſtice. Généreux comme les Ambroiſes, il eut leur zéle & leur fermété contre les ennemis de la foi. Les Janſéniſtes

l'envoyoient en exil, les conjurés Voltairiens euſſent voulu ſa mort. S'ils l'euſſent eſſayé, il les auroit bravé ſur l'échaffaud, comme il bravoit les Janſéniſtes dans ſon exil, dont il ne revenoit que pour tonner de nouveau contre les uns & contre les autres.

A ſon exemple pluſieurs autres Évêques ajoûtèrent à des mœurs paſtorales, des inſtructions ſavantes & pieuſes. Mr. de Pompignan, alors Évêque du Puy, combattit les erreurs de Jean-Jacques & de Voltaire; le Cardinal de Luynes prémunit ſes ouailles contre le ſiſtême de la nature. Les Évêques de Boulogne, d'Amiens, d'Auch & bien d'autres édifioient leurs Diocèſes plus encore par leurs vertus que par leurs écrits. Peu d'années où l'on ne vît paroître de la part des Évêques, quelques unes de ces Lettres Paſtorales toutes dirigées contre l'impiété des philoſophes conjurés.

Ce ne fut ni leur faute, ni celle des écrivains eccléſiaſtiques, ſi les ſophiſmes de la ſecte coninuèrent à faire illuſion. La Sorbonne les dévoiloit dans ſes cenſures; l'Abbé Bergier pourſuivoit le Déiſme dans ſes derniers rétranchemens, & le faiſoit rougir de ſes contradictions. A l'érudition maſquée des Sophiſtes, il oppoſoit une étude plus franche, des connoiſſances plus réelles de l'antiquité & des armes qu'elle fournit à la réligion. (*V. le Déiſme réfuté par lui-même & la réponſe a Freret.*) L'Abbé Guénée,

avec toute l'urbanité & tout le ſel attique, forçoit Voltaire même à s'humilier de ſon impéritie & de ſa critique des livres ſaints. (*Lett. de quelques Juifs Portugais*) L'Abbé Gérard ſanctifioit les romans même, & ſous les formes les plus aimables, rappelloit la jeuneſſe de ſes égaremens & des voies du menſonge. il lui donnoit enſuite les leçons de l'hiſtoire rétablie dans ſa vérité primitive. l'Abbé Pey rappelloit toute la ſcience des monumens eccléſiaſtiques, pour rendre à l'Égliſe ſes véritables droits. Sous la ſimple forme d'un Catéchiſme l'Abbé du Feller, ou Flexier Dureval, réuniſſoit toutes les forces de la raiſon & les reſſources de la ſcience contre toute l'école des Sophiſtes.

Avant tous ces Athlétes l'Abbé Duguet avoit mis ſous le jour de l'évidence même, les principes de la foi chrétienne; l'Abbé Houteville en avoit démontré la vérité par les faits de l'Hiſtoire. Dès le commencement de la conſpiration, le Journal de Trévoux rédigé par le Père Berthier & ſes Confrères, avoit été plus ſpécialement dirigé contre toutes les erreurs des Encyclopédiſtes. En un mot ſi les Celſes & les Porphyres abondoient, la Religion avoit auſſi ſes Juſtins, ſes Origènes, & ſes Athénagores. Dans ces derniers tems, comme dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, celui qui auroit cherché franchement la vérité, n'auroit pas tardé

à la reconnoître dans la solidité des raisons que les écrivains religieux opposoient aux sophismes des auteurs conjurés. On pourroit même dire que bien des vérités furent mises par les nouveaux Apologistes de la religion, sous un plus grand jour, qu'elles ne l'avoient été jusqu'à eux.

Les orateurs évangéliques, secondant les efforts des Evêques & des écrivains ecclésiastiques depuis les premiers jours de la conjuration, ne cessèrent d'en avertir les peuples. La réfutation des Sophistes étoit devenue le plus fréquent objet de leurs instructions publiques. Le Père de Neuville, & après lui Mr. de Sénez, le père Beauregard surtout se distinguèrent en ce genre par une sainte hardiesse. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont ce dernier, prêchant à la Cathédrale de Paris, se sentit tout à coup saisi, lorsque treize ans avant la Révolution, dévoilant les projets de la philosophie moderne, sur le ton des Prophètes, il fit retentir les voutes du temple de ces paroles si honteusement vérifiées par la Révolution.

" Oui c'est au Roi—au Roi, & à la religion
" que les philosophes en veulent; la hache &
" le marteau sont dans leurs mains; ils n'at-
" tendent que l'instant favorable pour renver-
" ser le trône & l'autel. Oui, vos temples
" Seigneur, seront dépouillés & détruits, vos
" fêtes abolies, votre nom blasphêmé, votre

" culte proscrit. — Mais qu'entends-je, grand
" Dieu ! Que vois-je ! Aux cantiques inspirés
" qui faisoient retentir ces voutes sacrées en
" votre honneur, succédent des chans lubri-
" ques & profanes ! Et toi Divinité infâme du
" Paganisme, impudique Vénus, tu viens ici
" même, prendre audacieusement la place du
" Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint
" des Saints, & y recevoir l'encens coupable
" de tes nouveaux adorateurs. "

Ce discours fut entendu par un peuple nombreux qu'attiroient la piété & l'éloquence de l'orateur, il le fut par des adeptes mêmes, que l'envie de surprendre l'orateur dans ses paroles y avoit amené ; il le fut par des Docteurs de la loi que nous avons connus, & qui nous les avoient fidellement répétées avant que nous les eussions vues rapportées par différens auteurs. Les adeptes crièrent à la sédition, au fanatisme ; les Docteurs de la loi ne se sont rétractés qu'après l'évenement, des reproches qu'ils firent à l'orateur d'un zéle exagéré.

Ces avertissemens, & toute cette lute du Clergé retardoient les progrès des Sophistes, mais ne triomphoient pas de la conjuration. Elle étoit trop profonde ; l'art de séduire les nations, de propager la haine du Christ & de ses prêtres, depuis le Palais des Grands jusqu'à l'humble rétraite de l'artisan, depuis les Capitales des Empires, jusqu'aux villages & aux chau-

mières des campagnes, s'étoit perfectionné dans les antres secrets des conjurés. Leurs moyens ténébreux supposoient des mystères qui me restent à développer. Quand j'aurai dévoilé ces dernières voies de corruption mises en œuvre par les Sophistes, au lieu de demander comment la France, avec le zéle & les lumières de ses Pontifes, de ses pasteurs, a vu pourtant ses temples & ses autels renversés, peut être les Lecteurs nous demanderont-ils comment la chute de ces temples & de ces autels a pu être si longtems retardée?



CHAPITRE XVI.

NOUVEAUX ET PLUS PROFONDS MOYENS DES CONJURÉS POUR SÉDUIRE JUSQU'AUX DERNIÈRES CLASSES DES CITOYENS.

QUAND Voltaire jura d'anéantir la Religion Chrétienne, il ne se flattoit pas d'entraîner dans son apostasie la généralité des Nations. Son orgueil se trouvoit même quelque fois pleinement satisfait des progrès que son philosophisme avoit fait parmi les hommes *qui gouvernent ou qui sont faits pour gouverner, & parmi les gens de Lettres.* (V. lett. à d'Alemb. 13 Décemb. 1763.) Pendant longtems au moins, il sembla peu jaloux d'enlever au Christianisme toutes les classes inférieures de la société, qu'il ne comprenoit pas sous le nom *d'honnêtes gens.* Les faits que nous allons rapporter, démontrent tout à la fois la nouvelle étendue que ses adeptes conjurés donnèrent à leur zéle, & les artifices qu'ils mirent en usage pour ne plus laisser au Christ un seul adorateur dans les conditions même les plus obscures.

Origine des Œconomistes.

Un medecin connu en France sous le nom de Duquesnai, s'étoit si bien insinué dans les bonnes graces & l'estime de Louis XV, que ce Prince l'appelloit son *penseur.* Duquesnai en

effet sembloit avoir profondément médité sur tout ce qui peut faire le bonheur des peuples, il put le désirer franchement; mais il ne fut avec tout cela, qu'un homme à vains systêmes, & le fondateur de cette espèce de Sophistes appellés Œconomistes, par ce qu'ils s'occupoient beaucoup, parloient au moins beaucoup de l'œconomie, de l'ordre à mettre dans l'administration, & des autres moyens de soulager le peuple. Si quelques uns de ces Œconomistes n'étendirent pas plus loin leurs spéculations, au moins est-il certain que leurs écrivains cachèrent mal leur haine pour le Christianisme. Leurs ouvrages sont remplis de ces traits qui annoncent la résolution de faire succéder la Religion purement naturelle à la Religion de la Révélation. *(V. l'analyse de ces ouvrages par Mr. le Gros Prévôt de St. Louis du Louvre.)*

Le ton qu'ils avoient pris, de parler continuellement agriculture, administration, œconomie, les rendoit moins suspects que les autres Sophistes uniquement occupés de leur impiété,

Leur projet d'école pour le peuple.

Duquesnai & ses adeptes avoient plus spécialement pris à cœur de répandre que le peuple des campagnes, les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur profession; que les hommes de cette classe, hors d'état de puiser leurs leçons dans les livres, croupissoient dans une ignorance fatale à leur bonheur & à l'état; qu'il falloit établir & mul-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0370
DFG

tiplier, surtout dans les campagnes, des écoles gratuites, où les enfans seroient formés à différens métiers, principalement aux principes de l'agriculture. D'Alembert & les autres adeptes Voltairiens ne tardèrent pas à sentir tout le parti qu'ils pouvoient tirer de ces écoles. Joints aux Œconomistes, ils firent parvenir à Louis XV différens mémoires dans les quels ils exaltoient les avantages soit temporels, soit même spirituels qu'un pareil établissement devoit procurer à la classe indigentede son royaume. Le Prince qui aimoit réellement le peuple saisit le projet avec ardeur. Il étoit prêt à faire sur ses revenus propres, la plus grande partie des frais qu'exigeroient ces écoles gratuites d'agriculture. Il s'en ouvrit à Mr. Bertins honnoré de sa confiance, & chargé de l'administration de sa cassette. C'est sur les conversations de ce Ministre qu'a été rédigé le mémoire dont je tire ces particularités, c'est lui-même que je vais laisser dévoiler toute cette manœuvre des conjurés.

Union des Conjurés pour ces Ecoles.

Louis XV détrompé par Mr. Bertins.

" Louis XV, disoit ce Ministre, m'ayant
" confié la direction de sa cassette, il étoit na-
" turel qu'il me parlât d'un établissement dont
" elle devoit supporter la dépense. Il y avoit
" long tems que j'observois les diverses sectes
" de nos Philosophes; quoique j'eusses bien
" des reproches à me faire sur la pratique des
" devoirs religieux, j'avois au moins conservé

" les principes de la Religion ; je ne doutois pas
" des efforts que faiſoient les Philoſophes pour
" la détruire. Je ſentis que leur objet étoit
" d'avoir eux-mêmes la direction de ces éco-
" les, de s'emparer par-là de l'éducation du
" peuple, ſous prétexte que les Evêques &
" les Prêtres chargés juſques alors de l'inſpec-
" tion des maîtres, ne pourroient pas entrer
" dans des détails peu faits pour des Eccléſia-
" ſiaſtiques. Je conçus qu'il s'agiſſoit bien
" moins de donner aux enfans du laboureur
" & de l'artiſan des leçons d'agriculture, que
" de les empêcher de recevoir les leçons ha-
" bituelles de leur catéchiſme ou de la Reli-
" gion. "

" Je ne héſitai pas à déclarer au Roi que
" les intentions des Philoſophes étoient bien
" différentes des ſiennes. Je connois ces conſ-
" pirateurs, lui dis-je, gardez vous, Sire, de
" les ſeconder. Votre Royaume ne manque
" pas d'écoles gratuites ou preſque gratuites ;
" il en eſt dans les plus petits bourgs & preſ-
" que dans tous les villages, peut-être même
" ne ſont-elles déjà que trop multipliées. Ce
" ne ſont pas les livres qui font les artiſans &
" les laboureurs; c'eſt la pratique. Les livres
" & les maîtres envoyés par ces Philoſophes
" rendront le payſan moins laborieux que ſyſ-
" tématique. J'ai peur qu'ils ne le rendent
" pareſſeux, vain, jaloux, & bientôt raiſon-

" neur, séditieux, & enfin rebelle. J'ai peur " que tout le fruit de la dépence, que l'on " cherche à vous faire supporter à vous-mê- " me, ne soit d'effacer peu à peu, dans le cœur " du peuple, l'amour de sa Religion & de ses " Rois. "

" J'ajoutai à ces raisons tout ce qui me vint " dans l'esprit pour dissuader sa Majesté. Au " lieu de maîtres envoyés & choisis par des " Philosophes, je lui conseillai d'employer les " mêmes sommes à multiplier les catéchistes, " à rechercher des hommes sages & bien pa- " tiens, que sa Majesté entretiendroit de con- " cert avec les Evêques, pour enseigner aux " pauvres payfans les principes de la religion, " & les leur enseigner par cœur, comme le fai- " soient les Curés & les Vicaires pour les en- " fans qui ne sçavoient pas lire. "

" Louis XV paroissoit gouter mes raisons; " mais les Philosophes revinrent à la charge. " Ils avoient auprès du Roi des hommes qui ne " cessoient de le presser; le Roi ne pouvoit pas " d'ailleurs se persuader que son penseur Du- " quesnay, & les autres Philosophes eussent " des vues si détestables. Il fut si constamment " obsédé par ces hommes-là, que pendant les " vingt dernières années de son regne, dans " les conversations journalières dont il m'hon- " noroit, je fus presque toujours occupé à com-

" battre la fauſſe opinion qu'on lui donnoit de
" ſes Œconomiſtes & de leurs aſſociés. "

Découverte de ce miniſtre ſur les moyens des Conjurés pour ſéduire le peuple des campagnes.

" Réſolu enfin de donner au roi une preuve
" certaine qu'on le trompoit, je cherchai à
" gagner la confiance de ces marchands fo-
" rains, qui courent les campagnes, & vont
" étalant leurs marchandiſes dans les villages,
" & aux portes des chateaux. Je ſoupçonnois
" ſurtout ceux qui vendent des livres, de
" n'être que les agens du Philoſophiſme auprès
" de ce bon peuple. Dans mes voyages à la
" campagne, je m'attachai ſurtout à ces der-
" niers. Lorſqu'ils m'offroient des livres à
" acheter, je leur diſois: quels livres pouvez-
" vous donc avoir? Des catéchiſmes ſans
" doute, ou des livres de prières? On n'en lit
" pas d'autres dans les villages. A ces mots
" j'en vis pluſieurs ſourire. Non, me répon-
" dirent-ils; ce ne ſont gueres là nos livres;
" nous faiſons bien mieux fortune avec ceux
" de Voltaire, Diderot & autres Philoſophes.
" — Je reprenois: comment! des payſans
" acheter Voltaire & Diderot! Mais où pren-
" nent-ils donc de l'argent pour des livres ſi
" chers? La réponſe à cette obſervation fut
" conſtamment: nous en avons à meilleur
" compte que les livres de prières. Nous
" pouvons donner le volume à dix ſols tour-
" nois, & nous y gagnons encore joliment. Sur
" de nouvelles queſtions, pluſieurs m'avoue-

" jent que ces livres ne leur coutoient rien à
" eux-mêmes; qu'ils en recevoient des ballots
" entiers, ſans ſavoir d'où ils leur arrivoient,
" avertis ſeulement de les vendre dans leurs
" courſes, au prix le plus modique. "

Tel étoit le récit que faiſoit ſouvent Mr. Bertins, ſurtout dans ſa retraite à Aix la Chapelle. Tout ce qu'il racontoit de ces marchands forains ſe trouve exactement conforme à ce que j'en ai entendu dire à pluſieurs Curés des petites villes & vilages. Ils regardoient en général ces libraires, coureurs de campagne, comme la peſte de leurs paroiſſes, comme les colporteurs dont les ſoi-diſant philoſophes ſe ſervoient, pour faire circuler de côté & d'autre le poiſon de leur impiété

Louis XV averti par le compte que le Miniſtre lui rendit de ſa découverte, conçut enfin que l'établiſſement des écoles ſi ardemment ſollicitées par la ſecte, ne ſeroit pour elle qu'un moyen de plus, pour ſéduire le peuple. Il abandonna le projet; mais toujours harcelé par les amis & les protecteurs des conjurés, il ne remonta point à la ſource du mal, & ne prit que de foibles meſures pour en arrêter les progrès. Les conjurés continuèrent à ſe ſervir de leurs colporteurs forains. Ce n'étoit même là qu'un premier moyen de ſuppléer à leurs prétendues écoles d'agriculture, dont ils ſupportoient le délai avec la plus grande impatience. De nou-

veaux faits apprirent qu'ils savoient y suppléer par des moyens plus artificieux encore & bien plus funestes.

Moyen des maîtres d'écoles dans les villages.

Plusieurs années avant la Révolution françoise, un Curé du diocèse d'Embrun avoit de fréquentes contestations avec le maître d'école de son village, l'accusant d'être un vil corrupteur de l'enfance même, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs & à la Religion. Le seigneur du village, adepte protecteur de la secte, étoit l'appui du magister ; le bon pasteur porta ses plaints à l'Archévêché ; Mr. Salabert d'Anguin, Vicaire général, chargé de vérifier les faits, demanda à voir la bibliothéque du magister ; il la trouva remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, le magister affecta un ton de bonne foi, & répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres ; qu'il ne croyoit pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers. Il ajoûta même, comme les colporteurs forains, qu'au reste il n'avoit pas la peine de les acheter; qu'il en reçevoit souvent des envois considérables, sans savoir même de quelle part ils lui arrivoient.

A une lieue de Liége, & dans les villages circonvoisins, des maîtres plus perfides encore avoient reçu des instructions qui renchérissent sur ces moyens de corruption. Ceux-ci réunissoient à des heures & à des jours marqués, un

certain nombre de ces artisans, ou pauvres paysans, qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules, un des élèves du magister faisoit à haute voix, la lecture des livres qui l'avoient déjà gâté lui-même. C'étoit d'abord quelques uns des romans de Voltaire; c'étoient ensuite le Sermon des cinquante, le prétendu bon sens, & autres œuvres de la secte, que le magister avoit soin de fournir. C'étoient surtout les livres qui abondent en déclamations & calomnies contre les prêtres. Ces conventicules qui préludoient si bien à la Révolution de Liége, restèrent inconnus jusqu'à ce qu'enfin un ménuisier honnête & religieux s'ouvrit à un Tréfoncier de Liége, pour qui il travailloit, sur la douleur qu'il avoit eue de surprendre ses propres enfans, dans un pareil conventicule, occupés à faire ces lectures à une douzaine de paysans. Sur cette nouvelle, des recherches furent faites dans les environs, plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie; & l'on observa que ces perfides maîtres étoient précisément ceux que l'affectation à remplir les devoirs extérieurs de la religion, auroit le moins fait suspecter de ces manœuvres infernales. Les recherches furent poussées plus loin; les traces conduisirent jusques à d'Alembert; & voici les nouvelles connoissances qui en résultèrent. Je les tiens de la personne même à qui l'honnête menuisier s'étoit ouvert, & qui mit à ces re-

cherches toute la constance & tout l'intérêt que méritoit un objet de cette importance.

Comité de d'Alembert pour l'éducation.

En recherchant quels hommes avoient recommandé ces corrupteurs de la jeunesse, on les vit protégés sous main, par des hommes connus par leur liaisons avec les impies du jour; on arriva jusqu'à d'Alembert, & à son bureau d'instituteurs. C'étoit à ce bureau que s'adressoient tous ceux dont j'ai parlé, & qui avoient besoin de la recommandation des Sophistes, pour se procurer des places de précepteurs ou de gouverneurs, dans les maisons des riches & des grands Seigneurs. Au tems où nous en sommes, d'Alembert ne bornoit plus son zéle à ces institutions particulières. Il avoit établi ses correspondances dans les Provinces, & même hors du Royaume. Lorsque quelque place de professeur, ou même de simple maître d'école venoit à vaquer, dans les colléges ou dans les villages, les adeptes répandus de côté & d'autre, avoient soin d'informer d'Alembert & ses coadjuteurs, des places vacantes, des sujets qui se présentoient pour les remplir, de ceux qu'il falloit écarter ou recommander, des personnes auxquelles il falloit recourir, pour faire arriver à ces sortes de places les adeptes concourans, ou bien ceux que le bureau même enverroit de Paris, & enfin des régles de conduite à donner, du plus ou du moins de précautions à prescrire aux élus, suivant les

circonſtances locales, & le plus ou moins de progrès que le philoſophiſme avoit fait autour d'eux. De là cette impudence dans le Magiſter du Diocéſe d'Embrun, & cette hypocrite diſſimulation dans ceux du pays de Liége, où l'on avoit à redouter un gouvernement tout eccléſiaſtique, & où l'impiété n'avoit pas encore fait les mêmes progrès qu'en France.

C'eſt ainſi que d'Alembert fidèle à la miſſion que lui avoit donnée Voltaire, en le chargeant *d'éclairer la jeuneſſe autant qu'il le pourroit* (let. du 15 Sept. 1762) avoit perfectionné les manœuvres qui tendoient à la ſéduire. Voltaire en ce tems là, n'avoit pas même à regretter ſa Colonie de Clèves. La manufacture de toute impiété à laquelle il l'a deſtinoit, *la confrérie* philoſophique, pareille à *celle des Maçons*, enfin *l'Académie ſecrète* plus occupée à écraſer le Chriſt & ſa Religion, que toutes les académies publiques ne le furent jamais à étendre l'empire des arts & des ſciences, s'étoient réaliſées dans Paris. Cette aſſociacion la plus ténébreuſe des conjurés anti-chrétiens, exiſtoit dans le centre même d'un Empire Très Chrétien; & par des moyens que la rage contre le Chriſt pouvoit ſeule inſpirer, appelloit la Révolution qui devoit détruire en France, & ſi elle l'eût pu, dans l'univers entier, tous les Autels & tous les Dogmes du Chriſtianiſme.

C'eſt ici le dernier *Miſtère de Mytra;* c'eſt ici la profonde manœuvre des conjurés. Elle n'a point été dévoilée, que je ſache, par aucun écrivain; on n'en découvre pas même les moindres traces dans la partie des lettres de Voltaire, que les adeptes éditeurs ont jugé à propos de rendre publique. Ils eurent leurs raiſons pour ſupprimer ces lettres. Au premier moment de la révolution, elles auroient encore ſuffi pour exciter l'indignation d'un peuple, qui auroit pu y voir toute l'atrocité des moyens employés pour l'arracher à ſa Religion. Infailliblement même, ſatisfaits du plaiſir des Démons, du plaiſir d'avoir fait le mal dans les ténèbres, jamais les conjurés n'auroient violé ce myſtère de leur iniquité, ſi la Providence n'avoit réduit, à force de remords, le malheureux adepte dont nous allons parler, à laiſſer échapper ſon ſecret.

Découverte de l'académie ſecrete des conjurés & de leurs moyens.

Avant que de le publier moi même, je dois compte à mes lecteurs des précautions que j'ai priſes pour conſtater la vérité des faits. La ſcéne que je vais raconter, m'étoit rapportée par un homme dont la probité m'étoit aſſez connue, pour n'avoir pas moi même le moindre doute ſur ſa relation; je l'exigeai cependant ſignée de ſa main, je crus devoir faire quelque choſe de plus. Le Seigneur que je voyois cité comme témoin, & même comme le ſecond acteur dans cette ſcéne, étoit un homme connu

par ſon courage, ſes vertus, & ſes ſervices, revêtu par Louis XVI de la première diſtinction de la Nobleſſe Françoiſe. Il étoit alors à Londres, & il y eſt encore au moment où j'écris. Je n'heſitai pas à m'adreſſer à lui. J'écoutai avec toute l'attention poſſible le récit qu'il voulut bien me faire; je le trouvai parfaitement conforme au mémoire ſigné dont j'avois eu ſoin de me munir. Si l'on ne trouve pas ici le nom de ce Seigneur, ce n'eſt pas qu'il craignît d'être cité; c'eſt uniquement qu'il n'aime pas à l'être dans un fait qui l'attriſte ſur le ſort d'un ami, dont l'erreur étoit due à la ſéduction des Sophiſtes, bien plus qu'à ſon cœur, & dont le repentir, en quelque ſorte au moins, a expié le crime ou le délire.

Ces éclairciſſemens donnés, voici le fait qui m'a paru les rendre néceſſaires, pour ſuppléer aux preuves que l'on m'a vu juſques à ce chapitre, tirer preſque toutes des lettres même des conjurés.

Vers le milieu du mois de Septembre, année 1789, c'eſt-à-dire, environ quinze jours avant les atrocités du cinq & ſix Octobre, dans un tems où il étoit déjà viſible que l'aſſemblée appellée Nationnale, ayant lancé le peuple dans les horreurs de la Révolution, ne mettroit plus de bornes à ſes prétentions, Mr. Leroy, Lieutenant des chaſſes de ſa Majeſté & Aca-

démicien, * se trouvoit à dîner chez M. d'Angevilliers, Intendant des bâtimens du Roi. La conversation roula, suivant les circonstances du moment, sur les désastres que la Révolution avoit déjà entraînés, & sur ceux qu'il étoit trop facile de prévoir. Le repas terminé, le même Seigneur de qui je tiens le fait, ami de ce Mr. Leroy, mais faché de l'avoir vu longtems plein d'estime pour les Sophistes du jour, crut devoir lui en faire des reproches, en ces termes si expressifs: *eh bien, voilà pourtant l'ouvrage de la Philosophie!* Attéré par ces mots, hélas! répond l'Académicien, *à qui le dites-vous? Je ne le fais que trop; mais j'en mourrai de douleur & de remords.* Sur ce mot de *remords*, qu'il répète en terminant presque toutes ses phrases, le même Seigneur lui demande s'il auroit contribué à cette Révolution, de manière à s'en faire à lui même de si vifs reproches. " Oui, répond encore l'Académicien, " j'y ai contribué, & beaucoup plus que je ne

Avœux & repentir du secrétaire de cette académie secrète.

---

* *Not. Le Seigneur, de qui je tiens cette anecdote, ne put pas m'assurer positivement de quelle Académie étoit ce Mr. Leroy. Comme il y avoit dans Paris, plusieurs hommes du même nom, & même assez connus dans les Académies, je désigne plus spécialement celui-ci comme ce Seigneur le désignoit lui même, par sa qualité de Lieutenant des chasses, qui le distinguera des autres Leroy.*

" le voudrois. J'étois le ſecrétaire du Comité " a qui vous la devez; mais j'atteſte les Cieux " que jamais je n'ai cru qu'on en vînt à ce " point. Vous m'avez vu au ſervice du Roi; " vous ſavez que j'aime ſa perſonne. Ce n'eſt " pas là que je croyois conduire ſes ſujets: " *j'en mourrai de douleur & de remords.* "

Preſſé de s'expliquer ſur ce Comité, ſur cette ſociété ſecrète, dont toute la compagnie ignoroit l'exiſtence, l'Académicien reprit: " cette ſociété étoit une eſpèce de Club, que " nous avions formé entre nous Philoſophes, " & dans lequel nous n'admettions que ceux " dont nous étions bien ſûrs. Nos aſſemblées " ſe tenoient régulièrement à l'hotel du Baron " d'Holbach. De peur que l'on n'en ſoupçon- " nât l'objet, nous nous donnâmes le nom " d'Œconomiſtes; nous créames Voltaire, quoi- " que abſent, Préſident honoraire & perpétuel " de la ſociété. Nos principaux membres " étoient d'Alembert, Turgot, Condorcet, Di- " derot, la Harpe, & ce Lamoigon, Garde des " Sceaux, qui lors de ſa diſgrace, s'eſt tué " dans ſon parc. "

Toute cette déclaration interrompue par des ſoupirs & des ſanglots, l'adepte profondément pénitent ajouta: " voici quelles étoient nos " occupations: la plus part de ces livres que " vous avez vu paroître depuis longtems con- " tre la Religion, les mœurs & le gouverne-

Objet de cette académie.

" ment, étoient notre ouvrage, ou celui de " quelques auteurs affidés. Tous étoient com- " posés par les membres, ou par les ordres de " la société. Avant d'être livrés à l'impression, " tous étoient envoyés à notre bureau. Là " nous les revisions, nous ajoutions, nous re- " tranchions, nous corrigions, nous retran- " chions, suivant que les circonstances l'exi- " geoient. Quand notre philosophie se montroit " trop à découvert pour le moment, ou pour " l'objet du livre, nous y mettions un voile; " quand nous croyons pouvoir aller plus loin " que l'auteur, nous parlions aussi plus claire- " ment; enfin nous faisions dire à ces écrivains " tout ce que nous voulions. L'ouvrage pa- " roissoit ensuite sous un titre, & un nom que " nous choisissions, pour cacher la main dont " il partoit. Ceux que vous avez cru des " œuvres posthumes, tels que *le Christianisme* " *dévoilé*, & divers autres, attribués à Fréret, " à Boulanger après leur mort, n'étoient pas " sortis d'ailleurs que de notre société. "

" Quand nous avions approuvé tous ces li- " vres, nous en faisions tirer d'abord, sur papier " fin ou ordinaire, un nombre suffisant, pour " rembourser les frais d'impression, & ensuite " une quantité immense d'exemplaires, sur le " papier le moins cher. Nous envoyons ceux- " ci à des libraires ou à des colporteurs, qui " les recevant pour rien, ou presque rien,

" étoient chargés de les répandre, ou de les
" vendre au peuple au plus bas prix. Voilà ce
" qui a changé ce peuple, & l'a conduit au
" point où vous le voyez aujourd'hui. Je ne
" le verrai pas long tems; j'en mourrai de dou-
" leur & de remords."

Ce recit avoit fait frémir d'indignation; mais on étoit encore touché du repentir & de l'état réellement cruel, où se trouvoit celui qui le faisoit. Ce qui accrut encore l'horreur d'une philosophie, qui avoit pu trouver & méditer avec tant de constance, ces moyens d'arracher au peuple sa religion, ses mœurs; ce fut ce qu'ajouta encore Mr. Leroy, en dévoilant le sens de ces demi-mots, *écr. l'inf. (écrasez l'infame)*, par lesquels Voltaire terminoit un si grand nombre de ses lettres. Il en donna cette même explication que nous en avons donnée dans ces Mémoires, & que le texte même de ces diverses lettres rend d'ailleurs si évident. Il dit précisément comme nous, que ces mots signifioient: écrasez Jésus-Christ; écrasez la Religion de Jésus-Christ. Il dit aussi, ce que nous n'aurions pas voulu assurer de nous-même, ce qui étoit pourtant si vraisemblable, que toutes les personnes qui recevoient de Voltaire des lettres terminées par l'horrible formule, étoient ou membres du Comité secret, ou initiés à ses mystères. Il dévoila aussi ce que j'ai déjà raconté du projet des Conjurés, pour faire de

l'infâme Briennes un Archevêque de Paris, & de leur intention dans ce projet. Il entra dans bien d'autres détails qui seroient précieux à l'histoire, mais que la mémoire des assistans a laissé échapper.

Je n'ai pu, par exemple, constater en quelle année cette Académie secrète des Conjurés avoit été établie. Ce qui paroît certain par le rapport du Ministre Bertins, c'est qu'elle existoit déjà plusieurs années avant la mort de Louis XV; puisque dès-lors on voit leur principal objet se poursuivre si efficacement, par la circulation de toutes ces productions impies, que les marchands forains recevoient d'une main inconnue, pour les distribuer au plus bas prix dans les campagnes.

Je crois, à cette occasion, devoir citer une lettre de Voltaire à Helvétius, dattée du mois de Mars, année 1763. " Pourquoi, dit Voltaire " à son zélé confrère, les adorateurs de la " raison restent-ils dans le silence & dans la " crainte? Ils ne connoissent pas assez leurs " forces. *Qui les empêcheroit d'avoir chez eux* " *une petite imprimerie, & de donner des ouvrages* " *utiles & courts, dont leurs amis seroient les* " *seuls dépositaires.* C'est ainsi qu'en ont usé " ceux qui ont imprimé les dernières volontés " de ce bon & honnête Curé (le testament " Jean Meslier). Il est certain que son té- " moignage est d'un grand poids; *il est encore*

" *certain que vous & vos amis, vous pourriez*
" *faire de meilleurs ouvrages, avec la plus grande*
" *facilité, & les faire débiter, sans vous compro-*
" *mettre.*"

Il est une autre lettre, dans laquelle Voltaire, sur le ton de l'ironie, & sous le nom de Jean Patourel ci-devant Jésuite, faisant semblant de féliciter Helvétius de sa prétendue conversion, décrit en ces termes la manière dont on s'y prenoit, pour faire circuler les ouvrages qu'il étoit le plus jaloux de répandre dans la classe la moins instruite. " On oppose, dit-il, au " *Pédagogue Chrétien*, & au *Pensez y bien*, li-" vres qui faisoient autrefois tant de conver-" sions, de petits livres philosophiques, qu'on a " soin de répandre *partout adroitement*. Ces " petits livres se succedent rapidement les " uns aux autres. *On ne les vend point;* " *on les donne à des personnes affidées, qui les* " *distribuent à de jeunes gens & à des fem-* " *mes*. Tantôt c'est le Sermon des cinquan-" te, qu'on attribue au Roi de Prusse; tantôt " c'est un extrait du Testament de ce mal-" heureux Curé Jean Meslier, qui demanda " pardon à Dieu en mourant, d'avoir enseigné " le Christianisme; tantôt c'est je ne sais quel " *Catéchisme de l'honnête homme*, fait par un " certain Abbé Durand" *(lisez, par Voltaire même)* &c. *(Lett. à Helvétius 25 Auguste 1763.)*

Ces deux lettres nous disent bien des choses. D'abord elles nous montrent Voltaire donnant le plan d'une société secrète, ayant précisément le même objet que celle dont l'adepte Leroi dévoiloit les mystères. Ensuite on y voit une société parfaitement semblable à celle-là, occupée du même objet, usant des mêmes artifices, alors existante à Fernei. Enfin elles nous disent que cette Académie secrète n'existoit pas encore dans Paris, à la datte de ces lettres, puisque l'on voit Voltaire en solliciter l'établissement. Mais d'un autre côté, les prétendues œuvres posthumes de Freret & de Boulanger, que l'adepte Leroi déclare être sorties de l'Académie secrète séante à Paris, Hotel d'Holbach, parurent en 1766, & 1767. (*V. l'antiquité dévoilée édition d'Amsterdam an* 1756, *& l'examen des apologistes du Christianisme an* 1767.) Il semble donc constant que cette Académie secrète fut établie à Paris entre l'année 1763, & l'année 1766; c'est-à-dire, qu'au moment de la Révolution Françoise, elle travailloit au moins depuis vingt trois ans, à séduire les peuples, par tous les artifices dont la honte & le repentir arrachèrent l'aveu à celui-la même qui faisoit les fonctions de secretaire, dans cette Académie manufacturière de tant d'impiétés.

Date de l'académie secrète de Paris.

Au reste, ce malheureux adepte avoit dit vrai, en répétant qu'il en mourroit de douleur & de remords. A peine survécut-il trois mois à

cette confeſſion. En indiquant les noms des principaux membres de ſa monſtrueuſe Académie, il avoit ajouté qu'il falloit y comprendre tous ces adeptes favoris, auprès de qui Voltaire dans ſes lettres, avoit fait uſage de l'atroce formule: *écraſez l'infâme*. Conformément à cette regle, le premier de ces adeptes ſera, ſans contredit, ce Damilaville ſi content de s'entendre dire qu'il n'y avoit *plus que la canaille* à croire en Jéſus-Chriſt. Car ce ſont ſurtout les lettres adreſſées à cet adepte, que Voltaire finiſſoit par ces mots: *écraſez l'infâme*. Or ce Damilaville n'étoit pas lui-même d'un rang fort élevé au deſſus de cette canaille, il avoit fait une eſpèce de fortune, en devenant commis au bureau des vingtièmes, à trois ou quatre mille livres tournois d'appointement. Sa philoſophie ne lui avoit point appris à ſe contenter de ce médiocre revenu, puiſque l'on voit Voltaire réduit à s'excuſer de ne pouvoir lui procurer un emploi plus lucratif. (*Corr. géné. lett. à d'Amilav.* 2 *Déc.* 1757.)

Autres adeptes de cette académie.

Damilaville.

Le caractère ſpécial que Voltaire lui donne dans une de ſes lettres à d'Alembert, eſt de *haïr Dieu*. Seroit-ce pour cela qu'il lui écrit beaucoup plus fréquemment, & avec plus d'intimité qu'à tous les autres adeptes? Il ſe ſervoit ſpécialement de lui, pour faire arriver ſes plus intimes ſecrets, ou ſes productions les plus impies aux conjurés. Nous ignorerions encore, quels étoient

ſes talens littéraires, ſans une lettre de Voltaire au Marquis de Villevieille, lettre qui nous dépeint à merveille la lacheté des conjurés, & combien peu toute leur philoſophie reſſembloit à celle d'un vrai ſage, prêt à tout ſacrifier pour faire triompher la vérité. " Non, mon " cher ami, non, dit Voltaire à ſon Marquis; " les Socrates modernes ne boiront point la " cigue. Le Socrate d'Athènes étoit, entre " nous, un homme très imprudent, un ergoteur " impitoyable, qui s'étoit fait mille ennemis & " qui brava ſes juges très mal à propos. "

" Nos Philoſophes d'aujourd'hui ſont plus " adroits. Ils n'ont point la ſotte & dangereuſe " vanité de mettre leurs noms à leurs ouvra- " ges; ce ſont des mains inviſibles, qui percent " le fanatiſme d'un bout de l'Europe à l'autre, " avec les flêches de la vérité. *Damilaville* " vient de mourir. Il étoit auteur du *Chriſtia-* " *niſme dévoilé* (publié ſous le nom de Bou- " langer), & de beaucoup d'autres écrits. *On* " *ne l'a jamais ſu; ſes amis lui ont gardé le ſecret* " *avec une fidélité digne de la Philoſophie.*" (20 Déc. 1768.)

Tel étoit donc l'auteur de ce fameux ouvrage, que les conjurés affectoient de nous donner pour la production d'un de leurs ſavans. Le prétendu Boulanger étoit ce Damilaville, devenu le grand homme de la Philoſophie moderne, à ſon bureau de publicain; & tel étoit

auſſi le courage de ce grand Philoſophe; tout comme ſes confrères, il eût craint que ſa philoſophie ne lui coutât trop cher, s'il avoit fallu la ſoutenir devant les Tribunaux. Il eût craint ſans doute auſſi de boire, non pas dans la coupe de la ciguë, mais dans celle de la honte & de l'infamie, s'il eût été connu pour auteur de toutes les calomnies, & de toutes les erreurs qu'il conſignoit dans cet ouvrage, l'un des plus atroces que les conjurés aient publié contre le Chriſtianiſme.

Cet adepte ſi digne de toute la tendreſſe de d'Alembert & de Voltaire, mourut *banqueroutier*, commis de bureau, ſéparé de ſa femme depuis douze ans. Son panégirique ſe trouve encore dans ces mots de Voltaire à d'Alembert " je regretterai toute ma vie Damilaville. " J'aimois *l'intrépidité de ſon ame;* il avoit *l'enthouſiaſme de St. Paul*, (c'eſt-à-dire autant de zéle pour détruire la religion, que St. Paul en avoit pour l'établir.) *C'étoit un homme néceſſaire* (Lett. 23 Dec. 1769 & 13 Janv. &c.) La décence ne nous permet pas de répéter le reſte de l'éloge.

Après ce vil ſophiſte, dont tout le mérite ſemble avoir été celui d'un Athée exalté, l'un des membres les plus zéles, étoit le Comte d'Argental. J'ai déjà parlé de ce Comte ſi cher à Voltaire, je n'en rappelle ici le ſouvenir, que par ce qu'il étoit auſſi un des correſpondans

Comte d'Argental.

avec qui Voltaire s'exprimoit très librement sur le vœu d'écraser Jésus-Christ, & que pour observer ses droits à l'Académie secrète. (*V. une foule de lettres dans la corresp. générale.*)

Thiriot

Avec le même droit, il faut donner la même place à je ne sais quel littérateur appellé Thiriot. Ni plus riche, ni d'un rang plus élevé que Damilaville, celui-ci subsista plus longtems des bienfaits de Voltaire, qui en fit d'abord son disciple, & ensuite son agent. Frère Thiriot devenu bien impie, fut aussi bien ingrat. Voltaire s'en plaignoit amérement; mais Thiriot, malgré toute son ingratitude, étoit resté impie; cette constance le réconcilia avec Voltaire, & conserva ses titres auprès des conjurés. (*V. corresp. & lett. à d'Alemb. & lett. de la M. du Chatellet au Roi de Prusse.*)

Saurin

Un homme qu'on regrette de voir associé à tous ces Sophistes, est Mr. Saurin de l'Académie Françoise. Ce ne sont pas sans doute ses œuvres qui inspirent ce sentiment; car sans la tragédie de Spartacus, on ne parleroit guères, ni de ses vers, ni de sa prose; mais on nous dit qu'avec une ame honnête, il dut au défaut de fortune, bien plus qu'à son goût & à son penchant, ses liaisons avec les conjurés. On nous dit qu'il fut homme d'une probité reconnue, mais qu'il fut entrainé dans leur société, par une pension de mille écus que lui faisoit Helvétius. Je ne souscrirai point à cette excuse.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0392
DFG

Qu'eſt-ce que la probité d'un homme qui ſacrifie la vérité à l'or, & qu'une penſion ſuffit pour entrainer & retenir dans des conſpirations contre l'autel? Je vois Voltaire écrivant à Saurin même, le mettre ſur la même ligne qu'Helvétius & tout frère initié, lui confier les mêmes ſecrets, l'exhorter à la même guerre contre J. C. (*Lett. de Volt. à Saurin, Octob.* 1761, *& à Damil.* 28 *Decemb.* 1762.) il faut bien qu'il ſubiſſe la honte de l'initiation, puiſqu'on ne l'a pas vu y renoncer.

Il faut bien ajoûter à la liſte M. Grim, ce Baron Suiſſe, le digne ami le digne coopérateur de Diderot, courant tout comme lui de Paris à Petersbourg, pour s'y faire des adeptes, revenant comme lui à Paris, pour s'aſſocier encore à ſes abſurdités, prêchant tout comme lui, qu'entre *l'homme & ſon chien, il n'y a de différence que dans l'habit*, & ſe glorifiant de pouvoir annoncer à Voltaire que l'Empereur Joſeph étoit initié à ſes myſtères. Grim

Il faut bien y ajoûter auſſi cet Allemand Baron d'Holbach, qui ne pouvant mieux faire, leur prêtoit ſa maiſon. Cet homme-là paſſoit dans Paris pour un amateur, & protecteur des arts. Les conjurés avoient grand ſoin de lui donner cette réputation. C'étoit encore pour eux un nouveau titre de s'aſſembler chez lui, ſans paroître ſuſpects. Ne pouvant être auteur comme les autres conjurés, il ſe fit Baron d'Holbac

leur Mécène. Il ne fut pas le seul de ces hommes, qui doivent à leur or, & à l'usage qu'ils en font en faveur des impies, toute la renommée que leur donne la secte. Malgré tous les prétextes que ce Baron pouvoit donner aux fréquentes assemblées qui se tenoient chez lui, la réputation des hommes qui les fréquentoient, réjailliſſoit si bien sur lui, qu'on disoit assez publiquement, qu'il falloit entrer dans sa maison, comme au Japon, c'est-à-dire, en foulant aux pieds un Crucifix.

Tels étoient donc les membres de cette Académie secrète, toute consacrée à inventer des moyens de corruption pour entrainer le peuple dans une apostasie générale, sous prétexte de s'occuper tantôt de son bonheur, ou de l'œconomie publique, & tantôt de la gloire des arts. En voilà aumoins quinze que nous pouvons nommer. Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Turgot, Condorcet, la Harpe, le Garde des Sceaux Lamoignon, Damilaville, Thiriot, Saurin, le Comté d'Argental, Grim, le Baron d'Holbach, & ce triste Leroi, qui meurt de douleur & de remords d'avoir pu être adepte & Sécretaire d'une Académie si monstrueuse.

Si l'on veut à présent remonter au véritable auteur de cette Académie, à la lettre de Voltaire à Helvétius, que j'ai citée plus haut; que l'on ajoute ce que Voltaire encore écrivoit à d'Alembert; " que les philosophes fassent *una*

" *confrèrie comme les Francs-Maçons;* qu'ils " s'aſſemblent, qu'ils ſe ſoutiennent, qu'ils " ſoient fidèles à la confrèrie; & alors je me " fais bruler pour eux. *Cette Académie ſecrète* " vaudra mieux que l'Académie d'Athênes & " toutes celles de Paris; mais chacun ne ſon- " ge qu'à ſoi, & on oublie que le premier dé- " voir eſt d'anéantir l'infâme. " Cette lettre eſt datée du 20 Avril, 1761. En la rapprochant de la déclaration de l'adepte Leroi, il eſt aiſé de voir combien fidellement les adeptes Pariſiens avoient ſuivi les leçons de leur premier maître. Long-tems il regretta de ne pouvoir préſider que de loin à leurs travaux; long-tems même il penſa que la Capitale d'un Empire très Chrétien n'étoit pas un ſiége aſſez favorable à leurs ſuccès, qu'ils n'y jouiſſoient pas de toute la liberté qu'il auroit déſirée. C'eſt pour cela que même quelques années après l'établiſſement de ſon Académie ſecrète, on le voit encore pourſuivre le projet de la colonie philoſophique à établir dans les États de Fréderic, ou de quelque autre Prince protecteur. Mais les tems arrivèrent enfin, où les ſuccès de cette Académie ſecrète le conſolèrent de ceux qu'il avoit eſpéré de ſa colonie. Triomphant dans Paris au milieu des adeptes, il devoit receuillir tous les fruits de ſa conſtance dans la guerre qu'il faiſoit au Chriſt depuis un demi ſiècle.

CHAPITRE XVII.

PROGRÈS GÉNÉRAUX DE LA CONJURATION DANS TOUTE L'EUROPE.

TRIOMPHE, ET MORT DES CHEFS DE LA CONJURATION.

A Meſure que les Sophiſtes de l'impiété perfectionnoient leurs moyens de ſéduction, de funeſtes ſuccès ajoutoient chaque jour à leur eſpoir. Il étoit déjà tel, peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, que dèſlors d'Alembert écrivoit avec confiance à Voltaire: " laiſſez faire la philoſophie ; & dans " vingt ans la Sorbonne, toute Sorbonne " qu'elle eſt, enchérira ſur Lauſanne. " Le ſens de ces paroles écrites le 21 Juillet 1757, étoit, que la Sorbonne même, dans vingt ans, ſe trouveroit tout auſſi incrédule, & tout auſſi anti-chrétienne, qu'un certain miniſtre de Lauſanne, qui envoyoit exactement par Voltaire, les articles les plus impies, pour être conſignés dans l'Encyclopédie.

Eſpoir des Conjurés.

Très peu de tems plus tard, Voltaire enchériſſant ſur la prophétie de D'alembert, ne faiſoit pas difficulté de lui mander: encore vingt ans, & *Dieu aura beau jeu.* (Lett. du 25

Fév. 1758.) C'eſt-à-dire, encore vingt ans, & vous verrez s'il reſte un ſeul autel au Dieu des Chrétiens.

Tout ſembloit annoncer en effet, dans chaque partie de l'Europe, que le regne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La miſſion plus ſpécialement confiée à Voltaire, faiſoit des progrès ſi ſenſibles, que les vingt années de ſa prophétie ne s'étoient pas encore écoulées, & déjà il mandoit *qu'il ne ſe trouvoit pas un ſeul chrétien depuis Genève juſqu'à Berne.* (Lett. à d'Alembert 8 Fév. 1766.) Partout ailleurs, ſuivant ſes expreſſions, *le monde ſe déniaiſoit* ſi bien, *qu'une grande Révolution dans les eſprits s'annonçoit de tous côtés.* (Lett. du 2 Fév. 1765.) L'Allemagne ſur tout favoriſoit cet eſpoir. (ibid.) Fréderic qui l'obſervoit auſſi bien que Voltaire obſervoit les Suiſſes ſes voiſins, écrivoit que " la philoſophie perçoit juſque dans la ſuperſ- " titieuſe Bohême, & en Autriche, l'ancien " ſéjour de la ſuperſtition. (Lett. à Voltaire 143, an. 1766.)

Leurs progrès en Suiſſe.

En Allemagne.

En Ruſſie, les adeptes donnoient encore plus d'eſpérance. C'étoit même dans ces contrées, que la protection des *Scytes* conſoloit ſpécialement Voltaire, des orages qui s'élévoient encore ailleurs contre la ſecte. *(Lett. à Diderot 25 Decembre, 1762.)* Il ne ſe poſſédoit plus de joie, quand il pouvoit mander à d'Alembert, à quel point les frères étoient favoriſés à

En Ruſſie.

Peterſbourg, & lui apprendre que dans un long voyage de leur cour, ces protecteurs Scytes s'étoient aviſés de ſe diſtribuer, pour paſſe-tems, les différens chapitres de *Bélisaire* à traduire en leur langue; que l'Impératrice s'étoit chargée de ſon chapitre comme les autres; qu'elle avoit même pris la peine de rédiger toute la traduction d'un ouvrage qui avoit éprouvé, en France, toutes les cenſures de la Sorbonne. *(Lett. de Volt. à d'Alembert. Juillet* 1767.*)*

Eſpagne

En Eſpagne même, le philoſophiſme, écrivoit d'Alembert, *perçoit ſourdement* autour de l'Inquiſition. (3 Mai 1773.) Et ſuivant Voltaire, dès l'année 1768, il s'y faiſoit *une très grande révolution dans les eſprits*, auſſi bien qu'en *Italie*. (Lett. à Mr. le Riche, 1 Mars, 1768.) Quelques années plus tard, cette Italie, toujours ſuivant les comptes que ſe rendoient les Conjurés, étoit pleine de gens, qui penſoient comme Voltaire & d'Alemdert; & que l'intérêt ſeul empêchoit de ſe déclarer ouvertement impies. *(Lett. de Volt. à d'Alemb.* 16 *Juin*, 1773.*)*

Italie.

Quant à l'Angleterre, c'étoit une conquête ſur laquelle ils ne ſe permettoient pas la moindre ſollicitude. A les entendre, elle regorgeoit de ces Sociniens qui bafouent, qui haïſſent, ou mépriſent le Chriſt, tout comme Julien l'Apoſtat le mépriſoit, le haïſſoit, & qui ne différent

Angleterre

que par le nom, de la secte philosophique. (*Lett. au Roi de Prusse 15 Novembre, 1773.*)

Enfin d'après tous les calculs des Conjurés, *la Bavière & la Maison d'Autriche*, (tandis que Marie Thérèse vivoit encore) étoient les seules Puissances qui soutinsent encore les Théologiens, les défenseurs de la Religion. L'Impératrice de *Russie les menoit grand train; leur dernier jour approchoit en Pologne*, graces au Roi Poniatowski; *il étoit déjà arrivé en Prusse*, graces à Fréderic; *& se fortifioit dans l'Allemagne Septentrionale*, graces aux soins des Landgraves, Margraves, Ducs & Princes adeptes protecteurs. (*Lett. de Volt. à d'Alemb. 1 Sept. 1767.*) Pologne, Prusse, &c

Il n'en fut pas de même en France. On voit souvent Voltaire & d'Alembert se plaindre amérement des obstacles qu'ils éprouvoient dans cet Empire, l'objet cependant, & le théatre favori de leur conjuration. France

Les réclamations perpétuelles du Clergé, les Arrêts des Parlemens, les coups d'autorité que les Ministres même, amis secrets des Conjurés, se trouvoient par fois obligés de porter à l'impiété, pour ne pas avoir l'air de la favoriser, n'étoient pas absolument sans effet. Le corps de la nation conservoit encore son attachement à la foi. Cette classe de citoyens, que l'on appelle peuple, malgré les artifices de l'académie secrète, rempliſſoit encore les Temples, dans les jours de solemnités religieuses. Il y

avoit dans Paris même, d'honorables exceptions à faire, dans les classes supérieures. Indigné de ces obstacles & de tant de lenteurs, Voltaire ne cessoit de harceler ses compatriotes, que par mépris il appelloit alors ses *pauvres Welches*. Quelquefois cependant, il sembloit assez content de ces Welches. Alors il écrivoit à son cher Marquis de Villevieille: " *le peuple est* " *bien sot; & cependant la philosophie pénètre jus-* " *qu'à lui.* Soyez bien sûr, par exemple, qu'il " n'y a pas vingt personnes dans Genève, qui " n'abjurent Calvin autant que le Pape; & " *qu'il y a des philosophes jusque dans les bouti-* " *ques de Paris.* " (Lett. du 20 Décembre, 1768.) Mais à parler en général, ses plaintes sur la France dominoient dans sa correspondance avec les Conjurés. Quelquefois même, il sembloit entièrement désespérer de la voir jamais sous l'empire de la philosophie. D'Alembert qui voyoit les choses de plus près, en auguroit différemment. Quoique tout n'allât pas au gré de ses vœux, il ne s'en crut pas moins autorisé enfin à rassurer Voltaire, en lui écrivant, que *la philosophie pourroit bien encore être battue, mais qu'elle ne seroit jamais vaincue.* (25 Janvier, 1776.)

Lorsque d'Alembert écrivoit ces paroles, c'est-à-dire vers le commencement de l'année 1776, il n'étoit que trop vrai, que le philosophisme pouvoit désormais se flatter de triom-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0400
DFG

pher enfin de tout l'attachement de la nation Françoiſe à la Religion Chrétienne. Depuis dix à douze ans, l'impiété avoit redoublé ſes progrès; une nouvelle génération formée par les nouveaux maîtres, étoit entrée des collèges dans la ſociété, preſque ſans connoiſſance, ſurtout ſans ſentiment de religion, de piété. C'étoit vraiment le tems où, ſuivant l'expreſſion de Condorcet, le philoſophiſme *étoit deſcendu des trônes du Nord juſque dans les univerſités*. (Voyez préface à ſon édition des penſées de Paſcal.) La génération religieuſe s'éteignoit; les mots raiſon, philoſophie, préjugés, prenoient la place des vérités révélées. Les exceptions à faire à la Cour, & dans les tribunaux, & dans toutes les claſſes ſupérieures, devenoient tous les jours plus rares. L'impiété paſſoit de la Capitale aux provinces, des Seigneurs & des Nobles aux bourgeois, des Maîtres aux Valets. Sous le nom de philoſophe, l'impiété ſeule étoit honorée; on ne vouloit plus que des Miniſtres philoſophes, que des Magiſtrats, des Seigneurs, des Militaires, des Littérateurs philoſophes. Pour remplir ſes devoirs religieux, il falloit s'expoſer aux ſarcaſmes, à la dériſion d'une foule de ces ſoi-diſant philoſophes répandus dans tous les rangs. Parmi les grands ſurtout, il falloit, pour ſe dire chrétien, preſque autant de courage, qu'il auroit fallu

d'audace & de témérité, avant la conjuration, pour se dire hautement Athée ou Apostat.

Triomphe de Voltaire

Voltaire étoit alors dans sa quatre-vingt quatrième année. Depuis sa longue absence de Paris, sous le décret des loix, il auroit dû ne reparoître publiquement dans cette ville, qu'en se présentant pour se justifier des impiétés, qui avoient anciennement attiré sur lui l'arrêt du Parlement. D'Alembert, & son Académie secrète résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes d'égards pour l'ancienne Religion, il leur en couta peu, pour obtenir que le premier auteur de leurs complots, vînt enfin au milieu d'eux, jouir des succès dont ils lui devoient tous le premier hommage. Des ministres, pour la plûpart adeptes, entouroient le Trône de Louis XVI. Ce Monarque toujours religieux, mais toujours prêt à décider pour la clémence, se laissa persuader qu'un long exil avoit suffisamment puni Voltaire. Dans ce chef des impies, il consentit à ne plus voir qu'un vieillard octogénaire, dont on pouvoit oublier les écarts, en faveur de ses anciens trophées littéraires. Il fut convenu qu'à son approche, les loix se tairoient en sa faveur; que l'arrêt du Parlement seroit passé sons silence. Les Magistrats semblèrent ne plus se souvenir de l'avoir porté. C'étoit là ce que demandoient les conjurés. L'arrivée de Voltaire dans Paris, fut leur triomphe à tous.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0402
DFG

Cet homme, dont la longue carrière n'avoit été qu'une guerre tout à la fois publique & souterraine contre le Christianisme, fut reçu dans la Capitale d'un Roi très Chrétien, avec toutes les acclamations accordées aux héros, de retour de leurs victoires contre les ennemis de la Patrie.

Partout où l'on savoit que Voltaire se montreroit, une foule innombrable d'adeptes & de curieux accouroient sous ses pas. Toutes les Académies célébrèrent son arrivée; elles la célébrèrent dans le Louvre, dans ce Palais des Rois, où bientôt Louis XVI devoit se trouver prisonnier, & victime de l'arrière conjuration des impies. Les théatres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. Enivré de l'encens des adeptes, son orgueil même craignit d'y succomber. Au milieu de ces acclamations, & de ces couronnemens, il s'écria: *vous voulez donc me faire mourir de gloire!* La Religion seule étoit en deuil pendant tous ces triomphes. Son Dieu sut la venger. L'impie qui avoit eu peur de mourir de gloire, devoit mourir de rage & de désespoir, plus encore que de vieillesse. Au milieu de ces triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert, Diderot, Marmontel accoururent pour soutenir sa confiance dans ses derniers momens; ils ne

Sa mort.

furent témoins que de ſon ignominie, & de la leur.

Que l'hiſtorien ne craigne pas ici d'exagérer. Quelque tableau qu'il trace des fureurs, des remords, des reproches, des cris, des blaſphêmes, qui pendant une longue agonie, ſe ſuccèdent ſur le lit de l'impie mourant; qu'il ne craigne pas d'être démenti par les compagnons même de ſon impiété. Leur ſilence forcé néquivaut pas aux nombreux témoignages, & aux monumens que l'hiſtoire peut citer ſur cette mort, la plus effroyable de toutes celles dont jamais impie ſe ſoit jamais ſenti frappé. Ou plutôt, ce ſilence même de la part de ces hommes ſi intéreſſés à démentir tous nos témoignages, en ſera la confirmation authentique. Pas un ſeul des Sophiſtes n'a encore oſé parler du chef de leur conſpiration, comme montrant la moindre fermeté, comme ayant joui d'un ſeul inſtant de tranquillité, pendant l'intervalle de plus de trois mois qui s'écoulèrent, depuis ſon couronnement au Théatre François juſqu'à ſa mort. Ce ſilence ſeul dit combien cette mort les humilioit.

Ce fut au retour du théâtre, & dans les travaux qu'il reprenoit pour mériter de nouveaux applaudiſſemens, que Voltaire ſe ſentit averti que la longue carrière de ſon impiété alloit ſe terminer.

Malgré tous les impies accourus pour le fortifier dans les premiers jours de ses douleurs, il sembla d'abord vouloir se rendre au Dieu qui le frappoit. Il appella les prêtres de ce Christ, de ce même prétendu *infâme* qu'il avoit si souvent juré *d'écraser*. Ses dangers augmentant, il écrivit à l'abbé Gaultier le billet suivant: " vous m'aviez promis, Mr. de venir " pour m'entendre; je vous prie de vouloir " bien vous donner la peine de venir le plutôt " que vous pourrez. *Signé Voltaire*, à Paris, " le 26 Fevrier 1778. "

Peu de jours après, il écrivit encore, en présence du même ecclésiastique, de Mr. l'abbé Mignot, & en présence du Marquis de Villevielle, la déclaration suivante, copiée sur le procès verbal déposé chez Mr. Momet Notaire à Paris.

" Je sous-signé déclare qu'étant attaqué " depuis quatre jours, d'un vomissement de " sang, à l'âge de quatre vingt quatre ans, & " n'ayant pu me trainer à l'Eglise, Mr. le " Curé de St. Sulpice, ayant bien voulu ajou- " ter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer " Mr. Gaultier, prêtre; je me suis confessé à " lui; & que si Dieu disposé de moi, je meurs " dans *la Ste. Eglise Catholique* où je suis né; " espérant de la misericorde Divine, qu'elle " daignera pardonner toutes mes fautes; si " j'avois j'amais scandalisé l'Eglise, j'en de-

" mande pardon à Dieu & à elle. 2 Mars 1778.
" *Signé Voltaire*, en préſence de Mr. l'Abbé
" Mignot, mon neveu, & de Mr. le Marquis
" de Villevieille, mon ami. "

Ces deux témoins ayant ſigné la même déclaration, Voltaire ajouta ces paroles copiées ſur le même procès verbal:

" Mr. l'Abbé Gaultier, mon confeſſeur,
" m'ayant averti qu'on diſoit dans un certain
" monde, que je proteſterois contre tout ce
" que je ferois à la mort, je déclare que je
" n'ai jamais tenu ce propos; & que c'eſt une
" ancienne plaiſanterie attribuée dès longtems,
" très fauſſement, à pluſieurs ſavans plus
" éclairés que moi. "

Etoit-ce encore un jeu de ſon antique hypocriſie, que cette déclaration? C'eſt malheureuſement ce que nous ne pouvons que trop ſoupçonner, d'après ce que nous avons vu de ſes communions, & de ſes autres actes extérieurs de religion, expliqués par lui-même. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit au moins un hommage public rendu à cette même réligion, dans laquelle il déclaroit vouloir mourir, & contre laquelle il avoit ſi conſtamment conſpiré pendant ſa vie.

Le marquis de Villevielle réduit à ſigner la rétractation de ſon maître, étoit ce même adepte conjuré, à qui Voltaire écrivoit onze ans auparavant, pour l'exhorter à *cacher ſa*

marche aux ennemis dans ses efforts pour écraser l'infâme. (*Lett.* 27 *Avril* 1767.)

Voltaire avoit permis que sa déclaration fût portée au Curé de St. Sulpice & à l'Archevêque de Paris, pour savoir si elle seroit suffisante; au moment où Mr. Gaultier rapportoit la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade; les conjurés avoient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa retractation; & ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avoit fait appeller. Les Démons désormais eurent seuls un accès libre auprès de lui; & bientôt commencèrent ces scènes de fureur, & de rage, qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot & vingt autres conjurés, qui assiégeoient son antichambre, ne l'approchèrent plus que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, souvent même pour se voir repoussés par ses malédictions & ses reproches.

" Retirez-vous, leur disoit-il alors, c'est " vous qui êtes cause de l'état où je suis. Re- " tirez vous. Je pouvois me passer de tous " vous autres; c'est vous qui ne pouviez pas " vous passer de moi; & quelle malheureuse " gloire m'avez-vous donc valu? "

Ces malédictions données à ses adeptes étoient suivies du cruel souvenir de sa conjuration. Alors ils l'entendoient eux mêmes, au

milieu de ses troubles & de ses frayeurs, appeller, invoquer & blasphêmer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses complots & de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit: *Jésus-Christ! Jésus-Christ!* Tantôt il se plaignoit de se voir abandonné & de Dieu & des hommes. La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un Roi impie, au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant, cette antique formule de ses blasphêmes: *écrase donc l'infâme!* Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir; c'étoit le tems de se voir écrasé lui même sous la main de l'infâme qui alloit le juger. Ses médecins, Mr. Tronchin surtout, arrivoient pour le calmer; ils en sortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant. L'orgueil des conjurés voulut envain supprimer ces aveux; Mr. Tronchin continuoit à dire que les fureurs d'Oreste ne donnent qu'une idée bien foible de celles de Voltaire. Le Maréchal de Richelieu témoin de ce spectacle s'enfuyoit en disant; en vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir. *(V. circonstances de la vie & de la mort de Voltaire; & lett. Helviennes.)*

Ainsi mourut le 30 Mai, 1778, consummé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, le Conspirateur le plus acharné qui se fût élevé depuis les Apôtres

contre tous les Autels du Chriſtianiſme. Ses perſécutions plus longues, plus perfides que celles des Nérons & des Dioclétiens, n'avoient fait encore que des apoſtats; mais il en avoit fait à lui ſeul plus que tous les anciens perſécuteurs n'avoient fait de Martyrs.

Les Conjurés perdirent tout avec Voltaire du côté des talens; mais ſes armes leur reſtoient dans ſes volumineuſes impiétés. Les ruſes & les artifices de d'Alembert faiſoient d'ailleurs plus que ſuppléer le génie du fondateur de la ſecte. Les honneurs de premier chef lui furent déférés. Le comité ſecret Pariſien pour l'éducation, & les conventicules des campagnes, la correſpondance avec les magiſters villageois, lui devoient leur origine; pour la propagation de l'impiété, il continua à diriger l'Académie ſecrète, juſqu'à ce qu'il fallût aller comparoître auſſi lui même devant le même Dieu que Voltaire. Il mourut à Paris cinq ans après Voltaire, c'eſt à dire en Nov. 1783. Crainte que le remords ne vînt auſſi dans ſes derniers momens, donner à ſes adeptes le ſpectacle humiliant de ſes rétractations, Condorcet ſe chargea de le rendre inacceſſible, ſinon au repentir, du moins à tout homme qui auroit pu ſe prévaloir de ſon hommage à la Religion.

D'Alembert lui ſucède, & meurt.

Quand Mr. le Curé de St. Germain ſe préſenta en qualité de paſteur, Condorcet courut à la porte, refuſa de le laiſſer pénétrer dans la

chambre du malade. C'étoit le Démon même qui veilloit sur sa proie. A peine fut-elle dévorée que l'orgueil de Condorcet trahit son secret. D'Alembert avoit réellement senti tous les remords qui devoient le tourmenter, autant que Voltaire; il étoit même prêt à se rendre, à recourir au seul moyen de salut qui lui restoit, en appellant les Ministres de Jésus-Christ; Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir du mourant. Il se glorifia d'avoir su forcer d'Alembert à expirer dans l'impénitence. Toute l'histoire de cet affreux combat entre d'Alembert qui veut céder à ses remords, & Condorcet qui le presse de mourir en impie malgré tous ses remords, est compriſe dans ces mots, que Condorcet laisse échapper sur son affreux triomphe. En annonçant la mort de d'Alembert, en rapportant ses circonstances, il ne craignit pas de s'applaudir lui-même, & d'ajouter: *si je ne m'étois pas trouvé là, il faisoit le plongeon.* (Dict. Hist. art. d'Alembert.) *

---

* *Il est vrai que Condorcet faché d'avoir révélé, sans s'en appercevoir, le secret des remords de son confrère, essaya d'en détruire l'effet; il est vrai qu'interrogé une autre fois sur les circonstances de cette mort de d'Alembert, il répondit dans son jargon philosophique: il n'est pas mort en lâche; il est vrai enfin que dans sa première lettre au Roi de*

Excepté Fréderic qui avoit enfin réuſſi, ou qui diſoit au moins avoir réuſſi à ſe bien convaincre que la mort ne ſeroit pour lui qu'un ſommeil éternel, *(V. ſuprà)* il étoit dit que le jour où les premiers chefs de la conjuration contre le Chriſt ſe verroient appellés à paroître devant lui, ſeroit auſſi le jour où leur mépris de *l'infâme* ſeroit place à la terreur de ſes jugemens.

Diderot lui-même, ce héros des Athées, ce conjuré, qui depuis ſi long-tems, portoit le courage contre Dieu & ſon Chriſt, juſques à la folie, Diderot fut de tous le plus près d'une véritable expiation de ſes blaſphêmes, & de la longue guerre qu'il avoit faite à Jéſus-Chriſt. C'eſt encore ici un de ces myſtères d'iniquité, qu'il faut tirer des profondes ténèbres où les conjurés anti-chrétiens ſe plaiſent à les enſevelir. Mort de Diderot.

L'Impératrice de Ruſſie, en achetant la bibliothéque de Diderot, lui en avoit laiſſé l'uſage

---

Pruſſe, 22 *Nov.* 1783, *il répréſente d'Alembert mourant avec un courage tranquille, avec autant de force & de préſence d'eſprit qu'il en eût jamais eu; mais il n'étoit plus tems de tromper là deſſus Fréderic même, à qui l'adepte Grim avoit déjà écrit* que la maladie avoit affoibli dans ſes derniers tems l'eſprit de d'Alembert. *(V. lett. du Roi de Pruſſe à Grim*, 11 *Nov.* 1783.)

pendant sa vie. Les générosités de la même Impératrice l'avoient mis en état d'avoir auprès de lui, en qualité de bibliothécaire, un jeune homme bien éloigné de partager l'impiété de ses opinions. Ce jeune homme étoit cher à Diderot ; il avoit surtout mérité son attachement par les services assidus qu'il lui rendoit dans sa dernière maladie. C'étoit lui qui pansoit ordinairement les plaies de ses jambes. Effrayé des symptomes qu'il apperçut, le jeune homme courut en avertir un digne Ecclésiastique, Mr. l'Abbé Lemoine, résidant alors à la maison appellée des missions étrangères, rue du Bac faux-bourg St. Germain. Sur les avis de cet Ecclésiastique, le jeune homme passe une demie heure dans l'Eglise, priant Dieu instamment de lui inspirer ce qu'il doit dire, ce qu'il doit faire pour le salut d'un homme dont il déteste les principes religieux, mais qu'il ne peut s'empêcher de regarder comme son bienfaiteur. Cette prière faite, il revient chez Diderot; & le même jour à l'instant où il panse ses plaies, voici le langage qu'il lui tient: " Mr. Diderot, vous me voyez aujourd'hui " plus ému que jamais sur votre sort ; n'en " soyez pas surpris ; je sais tout ce que je vous " dois ; c'est par vos bienfaits que je subsiste ; " vous daignez m'honnorer d'une confiance à " laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre ; " il m'est dur d'être ingrat, & je m'accuserois

" de l'être, ſi je vous laiſſois ignorer le danger
" que l'état de vos plaies m'annonce. Mr.
" Diderot, vous avez des diſpoſitions à faire;
" vous avez ſurtout des précautions à prendre
" pour le monde où vous allez entrer. Je ne
" ſuis qu'un jeune homme, je le ſais; mais êtes
" vous bien ſûr que votre philoſophie ne vous
" laiſſe pas une ame à ſauver? Je n'en doute
" pas, moi; & il m'eſt impoſſible de penſer au
" ſort qui attend mon bienfaiteur, & de ne
" pas l'avertir d'éviter un malheur éternel.
" Voyez, Monſieur, il en eſt tems encore.
" Pardonnez un avis que je dois à la recon-
" noiſſance & à toute votre amitié pour moi. "

Diderot écoutoit ce langage avec attendriſſement; il laiſſa même échapper quelques larmes; il remercia enſuite ſon jeune bibliothécaire de ſa franchiſe, de l'intérêt qu'il prenoit à ſon ſort. Il lui promit de bien peſer ce qu'il venoit d'entendre, & de délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre, dans une ſituation dont après tout, il reconnoiſſoit l'importance.

Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ſes délibérations; le premier réſultat fut conforme à ſes déſirs. Il courut avertir Mr. Lemoine, que Diderot demandoit à voir un prêtre, pour ſe mettre en état de paroître devant Dieu. Mr. Lemoine indiqua Mr. de Terſac Curé de St. Sulpice. Diderot vit en effet Mr. de Terſac; il le vit pluſieurs fois; il ſe

préparoit à rédiger une rétractation publique de ſes erreurs; malheureuſement les adeptes ſurveilloient leur ancien Coryphée. L'entrée d'un prêtre chez Diderot les effraya; ils crurent toute la ſecte deſhonnorée, ſi un chef de cette importance leur échappoit; ils coururent chez lui; ils lui repréſentèrent qu'on le trompoit; qu'il n'étoit pas auſſi malade qu'on le lui avoit dit, & qu'il n'avoit beſoin que de prendre l'air de la campagne, pour rétablir ſa ſanté. Diderot réſiſta quelque tems à ces impreſſions, à tout ce que l'on ajoutoit pour le rappeller à ſon philoſophiſme. Mais enfin il ſe laiſſa perſuader deſſayer au moins de l'air de la campagne. On eut ſoin de tenir ſon départ très ſecret. Les malheureux qui l'entrainèrent, ſavoient bien qu'il n'avoit pas long-tems à vivre. Les Sophiſtes qui étoient dans la confidence, faiſoient ſemblant de le croire encore chez lui; tout Paris le croyoit en effet ſur les nouvelles que l'on faiſoit courir de ſon état. Ceux qui l'avoient ſuivi à la campagne le gardèrent étroitement, ne le quitèrent pas, qu'ils ne l'uſſent vu mort. Il expira entre leurs mains le 2 Juillet 1784. Alors même, continuant à tromper le public, les adeptes geoliers ramenèrent ſecretement ſon cadavre à Paris, firent courir le bruit que la mort l'avoit ſurpris à table; & allèrent partout publiant que leur plus fameux Athée étoit mort tranquillement, & ſans

remords, dans tout son athéisme. Le public le crut encore; & ce jeu de la scélératesse poursuivant jusques aux portes de l'enfer sa malheureuse proie, y poussant Diderot malgré lui, servit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de son repentir auroit pu ramener à la vérité.

Ainsi dans cette conspiration, depuis son origine jusqu'à la mort de ses grands chefs, tout fut le jeu de la ruse, de l'artifice, de la séduction, des moyens ténébreux, mensongers, & les plus révoltans dans l'art affreux de séduire les peuples. C'étoit sur cet art seul que Voltaire, d'Alembert & Diderot avoient fondé leur espoir d'entrainer l'univers dans l'apostasie générale ; le Dieu qui se vengeoit sur eux mêmes de leurs complots, permit que leurs disciples tournassent contre eux les mêmes ruses. Dans cet instant où il n'est plus de gloire pour les chefs de parti, où la fumée des réputations acquises par le mensonge, s'évanouit, il laissa les disciples séduits dominer leurs maîtres séducteurs. Dans cet iustant, où toute la raison leur crioit d'user eux mêmes pour revenir au Christ, de la liberté qu'ils avoient prêchée contre le Christ, ils sacrifièrent jusques à leurs remords au servile respect pour leur école. Ils frémissoient du mal qu'ils avoient fait par leur courage contre Dieu ; ils auroient tout donné pour le courage de revenir à lui ; ils n'eurent que la

peur & la foibleſſe de l'eſclave. Domptés par leurs adeptes, ils moururent dans une impiété que leur cœur maudiſſoit, & garrotés des chaînes qu'ils avoient forgées eux mêmes.

Le jour qu'ils deſcendirent au tombeau, la conjuration contre l'autel, la haine qu'ils avoient jurée au Chriſt, n'étoit plus le ſeul héritage qu'ils laiſſoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des Sophiſtes impies; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il ſe trouvoit déja le père des Sophiſtes rebelles. Il avoit dit à ſes premiers adeptes: écraſons les autels, & qu'il ne reſte pas au Dieu des chrétiens un ſeul temple, un ſeul adorateur; ſon école ne tarda pas à dire: écraſons tous les ſceptres, & qu'il ne reſte pas aux Rois de la terre un ſeul ſujet, ou un ſeul trône. De leurs ſuccès communs devoit bientôt naître cette double Révolution, qui de la même hache alloit abattre en France, les autels de la Réligion, la tête des Pontifes, le Trône du Monarque, la tête de Louis XVI, & menacer du même ſort tous les Autels de la terre & tous les Rois. J'ai dit & les complots & les moyens des Sophiſtes de l'impiété; avant que d'en venir à la conſpiration des Sophiſtes de la rebellion, qu'il me ſoit permis de réfléchir ſur l'étrange illuſion que leur philoſophiſme avoit faite aux nations; & qui fit elle-même la plus grande partie des ſuccès de la ſecte & de ſes complots.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0416
DFG

CHAPITRE XVIII.

DE LA GRANDE ILLUSION QUI A FAIT LE SUCCÈS DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ, DANS LEUR CONJURATION CONTRE L'AUTEL.

DANS cette première partie des mémoires ſur le Jacobiniſme, j'avois à démontrer l'exiſtence, & à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une conjuration formée par des hommes appellés philoſophes, contre la réligion chrétienne, ſans diſtinction des Proteſtans ou des Catholiques, ſans exception même de ces ſectes ſi nombreuſes qui, ſoit en Angleterre, ſoit en Allemagne ou dans toute autre partie de l'univers, ont conſervé la foi au Dieu du Chriſtianiſme. — Pour dévoiler ce myſtère d'impiété, j'avois à recueillir plus ſpécialement mes preuves dans les archives même des conjurés, c'eſt-à-dire, dans leurs confidences intimes, leurs lettres, leurs productions, ou leurs aveux. Je crois avoir tenu ma parole au delà de ce que le lecteur le plus difficile à perſuader pouvoit exiger pour tout ce qu'on appelle une véritable démonſtration hiſtorique. Je crois avoir porté mes preuves à l'évidence. Qu'il me ſoit à préſent permis de

revenir sur les auteurs même de cette conjuration de l'impiété, d'examiner leurs titres & leurs droits au nom de *philosophes*, sous lequel nous les avons vus former tous leurs complots contre le Christ.

Ce ne fut pas le moins dangereux de leurs artifices, que cette affectation d'un nom, qui les faisoit passer pour les maîtres de la sagesse, & les docteurs de la raison. Le commun des hommes se laisse prendre par les mots, bien plus que par les choses. En se donnant le titre d'incrédules & d'ennemis du Christianisme, Voltaire & d'Alembert auroient révolté les esprits. Ils se donnèrent le nom de *philosophes*, & l'on crut qu'ils l'étoient. La vénération attachée à ce titre passa à leur école; aujoud'hui encore, malgré tous les forfaits & tous les désastres de la Révolution qui a suivi, qui devoit naturellement suivre leur conjuration, aujourd'hui encore, le siécle de leur impiété, de leurs complots est appellé le siécle de la philosophie; & tout homme qui pense comme eux en fait de religion, s'appelle philosophe. Cette illusion seule leur a donné, leur donne encore peut-être plus d'adeptes que tous les autres artifices de la secte. Il importe plus qu'on ne pense, que ce prestige soit dissipé. Tant que l'école des conjurés antichrétiens sera regardée comme celle de la raison, il y aura toujours une multitude d'insensés, qui se croiront des sages, en pensant

Illusion & duperie sur ce mot Philosophie.

comme Voltaire, Fréderic, d'Alembert, Diderot, & Condorcet, ſur la Religion Chrétienne; & qui conſpireront comme eux, pour des Révolutions contre le Chriſt. Les Révolutions contre le Chriſt entraineront encore les déſaſtres & les forfaits contre les trônes & la ſociété. Après avoir dévoilé les ſermens, les complots, les autres artifices des conjurés, qu'il nous ſoit donc permis, ſans quitter les fonctions d'hiſtorien, de déchirer encore le maſque de leur prétendue ſageſſe, de détromper cette foule d'adeptes, qui aujourd'hui encore, prétendent s'élever au deſſus du vulgaire, par leur admiration pour cette prétendue école de philoſophie. Avec tout le mépris, avec toute la haine de Voltaire pour la réligion du Chriſt, ils ſe ſont crus des ſages; il eſt tems qu'ils le ſachent, ils n'ont été que des dupes. Il eſt tems qu'ils le ſachent, & qu'ils voient, & qu'ils conſeſſent à quel point l'illuſion de ces mots *raiſon*, *philoſophie*, *ſageſſe* leur a donné le change. Qu'ils daignent un inſtant prêter l'oréille; nos démonſtrations ne nous ont que trop donné le droit d'être entendu, lorſque nous leur diſons " à l'école de tous ces conjurés contre le Chriſt, vous avez cru entendre les oracles de la raiſon, vous n'avez entendu que les leçons de la haine en délire; vous avez été dupes de la folie & de l'extravagance couvertes du manteau de la ſageſſe; vous avez été dupes de l'ignorance qui ſe

diſoit la ſcience; vous avez été dupes de la corruption, & de l'école de tous les vices ſous le nom de vertu; & vous l'êtes encore de tous les artifices de la ſcélérateſſe ſous le maſque du zéle pour la philoſophie." Pour avoir droit de tenir ce langage aux adeptes, je ne diſputerai pas ſes talens à leur maître. Seulemnet, s'ils m'oppoſent le génie du poëte, je répondrai: que ſur le Pinde, ou ſur les rives du Permeſſe, il ſe livre aux fictions; mais qu'il ceſſe de donner les tranſports & les chimères de l'imagination pour la réalité. Plus ſes erreurs ſont celles du génie, moins je ſuis étonné de le voir s'enfoncer & ſe perdre, quand il s'eſt égaré. La ſtupidité reſte en déçà de la raiſon; le génie qui la dépaſſe, n'en eſt pas moins dans les régions du délire. Il peut y conſerver tous ſes talens; dans les accès d'une fièvre brulante, le géant redoublera ſes forces; plus que jamais alors il pourra briſer les chênes, ſoulever les rochers; ſes fureurs n'en ſeront pas moins le ſpectacle le plus humiliant pour la raiſon. Dans ſes conſpirations contre le Chriſt, je n'ai point d'autre excuſe, point d'autre hommage pour Voltaire.

Que les adeptes, juſque dans ſes momens de phréneſie, croyant encore voir un Philoſophe dans leur maître, ſe rendent compte à eux-mêmes, s'ils le peuvent de leur admiration; mais qu'ils commencent par nous dire ce qui

lui reſte encore de droits à l'école de la raiſon.

Dupes du délire de la haine pris pour Philoſophie.

Dans Voltaire ſe diſant philoſophe, qu'eſt-ce d'abord que cette étrange haine, qu'il a conçue contre le Dieu du Chriſtianiſme? Qu'un Néron ait pu faire le ſerment d'écraſer les Chrétiens & leur Dieu; on conçoit aiſément que ce vœu peut entrer dans le cœur d'un monſtre, préciſément par ce que c'eſt le vœu d'un forcené. Qu'un Dioclétien même ait pu jurer au Chriſt la même guerre; je concevrai encore, avec l'idée qu'il avoit de ſes Dieux, qu'un tyran idolâtre a cru devoir venger leur gloire, appaiſer leur courroux. Qu'un Julien aſſez fou pour reſſuſciter le culte des Idoles, jure encore d'anéantir le Dieu du Chriſtianiſme; c'eſt un premier délire qui peut expliquer le ſecond. Mais qu'un prétendu ſage, qui ne croit ni aux Dieux des Payens, ni au Dieu des Chrétiens, qui ne ſait à quel Dieu il doit croire, choiſiſſe Jéſus-Chriſt pour en faire l'objet de toute ſa haine, de toute ſa rage & de tous ſes complots! explique qui pourra ce phénomène de la philoſophie moderne; j'avoue qu'il n'eſt pour moi que le vœu de l'impie en délire.

Je ne prétendrai pas que ſes droits à l'école de la raiſon ſoient perdus pour tout homme, qui n'a pas le bonheur de croire à la Religion Chrétienne. En le plaignant d'avoir trop peu connu les preuves qui démontrent la vérité de

cette religion, & la plenitude de la Divinité dans son auteur, je consens qu'il soit encore pour lui, une place auprès d'un Epictete ou d'un Sénèque, comme il en étoit une, avant le Christianisme, auprès de Socrates ou de Platon. Mais à l'école même de cette philosophie de la raison, je vois ses vrais disciples soupirer après ce que Voltaire a juré d'écraser. Je vois le plus grand des disciples de Socrates demander qu'il paroisse enfin, l'homme juste, qui pourra dissiper les ténèbres & les doutes des sages. Je l'entends s'écrier: " qu'il vienne donc celui " qui pourra nous apprendre comment nous " devons nous comporter envers les Dieux & " envers les hommes. Qu'il vienne incessam- " ment; je suis disposé à faire tout ce qu'il me " prescrira, & j'espère qu'il me rendra meil- " leur. " *(Platon dans son second d'Alcibiade.)* A ces vœux, je reconnois le philosophe de la raison. Je crois le voir encore, quand je l'entends prévoir, dans l'amertume ds son cœur, que si ce juste paroissoit sur la terre, il seroit baffoué par les méchans, frappé, battu de verges, traité comme le dernier des hommes. *(Ibid.)* Mais il a paru, ce juste que la philosophie des Payens même appelloit si ardemment; c'est Voltaire, c'est d'Alembert qui le baffouent, qui conspirent contre lui, qui le détestent, qui ont juré de l'écraser; & dans Voltaire & d'Alembert je pourrois encore

Vœu des vrais Philosophes.

reconnoître les hommes de la raiſon & de la philoſophie? Qu'ils ſe préſentent les adeptes de ces prétendus philoſophes, & qu'ils répondent pour leur maître. Nous nous contenterons de leur dire à eux & à Voltaire: ſi le fils de Marie n'eſt point pour vous le fils de l'Eternel, reconnoiſſez au moins en lui le juſte de Platon; & combinez enſuite, ſi vous le pouvez, vos conſpirations avec la voix de la raiſon. Si Voltaire refuſe de voir le Soleil qui s'obſcurcit, les morts qui reſſuſcitent, le voile du Temple qui ſe déchire, qu'il vienne au moins, & qu'il voie le plus ſaint, le plus juſte des hommes, le prodige de la douceur, de la bonté, de la bienfaiſance, l'Apôtre de toutes les vertus, la merveille de l'innocence opprimée, priant pour ſes bourreaux; & s'il lui reſte encore une ombre de philoſophie, qu'il nous diſe d'où viennent ſes complots contre le fils de l'homme. Eh bien, oui, Voltaire eſt philoſophe, je le veux; mais il ne l'eſt pas même comme Judas; il ne dira pas même que le ſang de cet homme eſt le ſang du Juſte. Il eſt philoſophe comme la Si- Vœu de Voltaire.
nagogue des Juifs, & comme toute leur vile populace, puiſqu'il crie avec elle ſur le Chriſt: qu'il ſoit crucifié; qu'on écraſe l'infâme. Oui, il eſt philoſophe comme toute cette nation proſcrite & diſperſée; puiſque au bout de dix ſept ſiècles, il s'acharne comme elle, contre le Saint des Saints; il pourſuit ſa mémoire, il ajoû-

te ſes ſifflemens aux ſifflemens des Juifs, ſes ſarcaſmes à leurs ſarcaſmes, ſes outrages à leurs outrages, ſa conjuration à leur conjuration, & ſa rage à leur rage. Et qu'on ne diſe pas que cette haine de Voltaire tombe ſur la religion du Chriſt, non pas ſur le Chriſt même. Car c'eſt ſur la perſonne du Chriſt que tombent ſes ſarcaſmes & ſes blaſphêmes; c'eſt ſa mémoire qu'il pourſuit & qu'il veut rendre infâme; c'eſt de lui qu'il veut faire un objet de mépris, de dériſion & d'infamie. Quand il a l'impudeur de s'appeller lui-même, & de ſigner ſes lettres *Chriſt-moque*, comme il ſignoit *écraſez l'infâme*; (Lett. au Marquis d'Argence, 2 Mars, 1763.) de qui ſe moque-t'il, de qui ſe joue-t'il, l'inſenſé, ſi ce n'eſt de ce Chriſt, le Dieu au moins de toute vertu, de toute ſageſſe, de toute bonté, quand même les Sophiſtes refuſeroient de voir en lui le Dieu de toute puiſſance?

Et d'ailleurs, à quel titre la raiſon & la philoſophie ſeroient-elles de la religion du Chriſt, plus que de ſa perſonne, l'objet de leur conſpiration? Avant, après le Chriſt, eſt-il venu au philoſophe l'idée d'une vertu, dont cette religion ne donne le précepte, ou ne fourniſſe le modèle? Eſt-il un crime, eſt-il un vice, que cette religion ne condamne? Et le monde a-t-il encore vu un ſage nous donner des préceptes plus ſaints avec des motifs plus puiſſans? Avant, après le Chriſt, a-t-il exiſté quelque

part, des loix plus propres à faire le bonheur des familles & des Empires? En eſt-il où les hommes apprennent d'avantage à s'aimer? En eſt-il qui leur faſſent un devoir plus rigoureux de s'entre-aider par des bienfaits mutuels? Qu'il ſe préſente, le philoſophe, qui prétend ajoûter à la perfection de cette religion; nous pourrons l'écouter & le juger. Mais s'il ne veut que la détruire, il eſt déjà jugé comme Voltaire & ſes adeptes; il & ne doit être pour nous, que le philoſophe en délire, ou l'ennemi du genre humain.

Vous ne l'excuſez pas ce délire, quand vous faites ſemblant de croire que Voltaire & ſes adeptes conſpirant contre cette religion n'en veulent qu'à ſes autels, à ſes myſtères, & non à ſa morale. Il n'eſt pas vrai d'abord qu'ils ſe bornaſſent à détruire ſes autels, & à blaſphêmer ſa mémoire; nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore, qu'ils en vouloient aux vertus, & à la morale même de l'Évangile, comme à nos autels & à nos myſtères; mais Voltaire n'eût-il haï que nos myſtères, quels ſont donc ces myſtères, qui méritent à la Religion Chrétienne la haine & les complots du philoſophe, de l'homme qui raiſonne? Parmi tous ces myſtères en eſt-il bien un ſeul qui favoriſe les crimes ou les fautes de l'homme; qui le rende moins bon pour ſes ſemblables, moins attentif ſur lui-même, moins fidèle

à l'amitié, à la reconoiſſance, à la patrie, & à tous ſes devoirs? De ces myſtères, en eſt-il bien un ſeul au contraire, dont la religion ne faſſe pour le chrétien un nouveau motif d'admiration pour ſon Dieu, d'intérêt pour ſon propre bonheur, ou bien d'affection pour ſes frères? Ce Fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le Ciel à l'homme, pour lui apprendre ce qu'il doit redouter, ſi ſes crimes le lui ferment encore; ce pain des Anges qui n'eſt offert qu'à l'homme purifié de toutes ſes ſouillures; ces paroles de bénédiction qui ne ſe prononcent que ſur l'homme repentant de ſes fautes, prêt à mourir plûtôt que de commettre un nouveau crime; cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes, & qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, vêtu ou ſecouru leurs frères, & qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traitre, le tyran, le mauvais riche, le mauvais ſerviteur, l'époux infidele, & tout homme qui n'a pas aimé, ſecouru ſon ſemblable; ſont-ce là des myſtères qui méritent la haine du philoſophe, & qui aux yeux de la raiſon, juſtifient des complots contre la Religion de Jéſus-Chriſt?

Si Voltaire d'ailleurs, ſi ſes adeptes refuſent de croire à ces myſtères, que leur importe que le reſte de l'univers y croie? En ſuis-je plus à craindre pour eux, par ce que celui qui me défend de nuire à mon frère, eſt le Dieu même

qui doit un jour être mon juge, & celui de mon frère? Le Dieu que je révère, en eſt-il moins terrible pour le méchant & moins propice au juſte, par ce que je crois, ſur ſa parole, à l'unité de ſon eſſence, & à la trinité des perſonnes? C'eſt donc encore un vrai délire de la haine que ce prétexte de Voltaire & de ſes adeptes. Ils déteſtent ce qui, dans ſa fauſſeté même, ne pourroit pas être pour l'incrédule un objet raiſonnable de haine. Mais ce qui eſt dans eux le comble du délire, d'une part ils exaltent ſans ceſſe la philoſophie tolérante des anciens, qui ſans croire aux myſtères du Paganiſme, ſe gardoient bien d'ôter au peuple ſa religion; & de l'autre, ils ne ceſſent de conſpirer contre le Chriſtianiſme, ſous prétexte que cette religion a ſes myſtères? Que leur philoſophie ſoit donc d'accord avec elle-même, ſi elle veut être pour nous l'école de la raiſon.

Autre prétexte encore, & en même tems autre preuve du délire & de l'extravagance, qui préſident à leurs complots. C'eſt la Révélation, c'eſt Dieu-même, nous diſent-ils, que la Religion Chrétienne fait parler; & quand la Révélation s'eſt fait entendre, il n'eſt plus de liberté pour l'homme dans ſes opinions religieuſes. Le Philoſophe qui doit prêcher aux hommes la liberté, l'égalité, eſt donc autoriſé par toute la raiſon à s'armer contre cette Religion du Chriſt & ſes myſtères. Voilà leurs

argumens: voici notre réponſe. Qu'on ouvre à d'Alembert, à Diderot & à Voltaire toutes les portes des petites maiſons, chaque fois qu'au nom de cette liberté & de cette égalité, on les entend appeller leurs adeptes, pour écraſer le Chriſt & ſa Religion. Quoi! vous craignez d'avoir trop d'ellebore pour des hommes, qui vous parlent ſans ceſſe de liberté, de tolérance religieuſe; & qui en même tems jurent d'écraſer la Religion, les Autels & les temples, & le Dieu du Catholique, du Luthérien, du Calviniſte, du Romain, de l'Anglois, de l'Eſpagnol, de l'Allemand, du Ruſſe, du Suedois & de l'Europe entière? Vous croiriez qu'il leur reſte encore quelque veſtige de la raiſon, lorſque tout à la fois ils exaltent la liberté des cultes, & ſont tout occupés de complots, pour écraſer le culte des Nations le plus univerſel! Vous aurez entendu Voltaire appeller des Bellorophons & des Hercules, pour écraſer le Dieu des Chrétiens; d'Alembert exprimer le vœu formel de voir une Nation entière *anéantie*, par ce qu'elle perſiſte dans ſon attachement à ce Dieu, à ſon culte; pendant un demi ſiecle, vous aurez vu ces mêmes hommes, & leurs adeptes s'épuiſer en embuches, en artifices, pour ôter à l'univers ſa Religion; & quand ils parlent liberté, égalité, tolérance, vous croirez encore entendre des Philoſophes! Qu'on change donc le nom des choſes déſormais, & que *Philoſophie* ne

ſignifie plus à l'avenir que folie, extravagance, abſurdité; que le mot de *raiſon*, ne ſignifie plus que démence & délire; & alors je croirai à la raiſon, à la philoſophie de Voltaire, & de d'Alembert conjurant pour détruire la Religion de Jéſus-Chriſt.

Je voudrois bien ne pas avoir à revenir ici ſur Fréderic. Je penſe qu'il fut Roi; mais il fut Roi Sophiſte. Eh bien, qu'on ſache donc auſſi tout ce que cette prétendue Philoſophie fait du Sophiſte Roi; & qu'on diſe ſi elle lui laiſſoit plus de ſageſſe qu'au dernier des adeptes.

Fréderic écrivoit; pourquoi écrivoit-il? Je n'en ſais rien. Pour tromper le public, ou bien pour ſe tromper lui-même? Le décide qui pourra; je croirois qu'il voulut l'un & l'autre, & il y réuſſit. Fréderic écrivoit auſſi quelquefois publiquement, en faveur de la tolérance; on le crut tolérant. J'ai ſous les yeux un Journal Anglois, le *Monthly Réview*, Octobre 1794, pag. 154, & là je vois ce Fréderic donné pour un modèle de tolérance; là on cite ce trait de ces ouvrages: " jamais je ne gênerai " les opinions en matière de Religion; je re- " doute par deſſus tout les guerres religieuſes: " j'ai été aſſez heureux, pour qu'aucune des " ſectes qui ſont dans mes états n'aient jamais " troublé l'ordre civil. Il faut laiſſer au peuple " les objets de ſa foi, les formes de ſon culte, " & même ſes préjugés; *c'eſt pour cette raiſon*

" *que j'ai toléré les prêtres & les moines, en dépit*
" *de Voltaire & de d'Alembert, qui m'ont fait bien*
" *des plaintes sur cet objet. J'ai le plus grand*
" *respect pour nos Philosophes modernes; mais*
" *dans le vrai, je suis forcé de reconnoître qu'une*
" *tolérance générale n'est pas la vertu dominante*
" *de ces Messieurs.*" Là dessus Messieurs les Journalistes Anglois font d'excellentes réflexions, en opposant cette doctrine & la sagesse de Fréderic à l'atroce intolérance, à la férocité des Sophistes de la Révolution Françoise. Mais nous, qui avons eu à citer tant d'exhortations de Fréderic à écraser l'infame, à écraser la Religion Chrétienne; nous encore, qui nous sommes trouvés obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs, ce projet tracé par Fréderic, recommandé par Fréderic, comme le seul moyen d'anéantir, & cette Religion, & les Prêtres, & les Moines, & les Evêques; ce projet surtout de commencer par détruire les Religieux, les Moines pour détruire plus aisément tout le reste; (*V. ci dessus Chapitre V.*) Nous, qui avons vu Fréderic décider que jamais la Révolution Anti-chrétienne, après laquelle il soupiroit, ne s'acheveroit que *par une force majeure*; que c'étoit ultérieurement par *la Sentence du Gouvernement* que la Religion devoit être *écrasée*; nous enfin qui l'avons vu se plaindre de ne pouvoir pas être *spectateur de ce moment si désiré*; (Lett. du 24 Mars 1767, 18

Août 1775) nous, dis-je, qui avons vu toutes ces preuves de son intolérance applaudies par Voltaire comme les idées d'un *grand capitaine*, que devons-nous penser de cette prétendue sagesse & tolérance du Roi Sophiste? Ce que le Journaliste Anglois dit des Sophistes Carmagnoles, le dirons nous aussi du Roi Sophiste? *Lorsqu'on voit des hommes de cette espèce, nous donner leurs actions ou leur pratique pour la perfection même de la théorie, on ne sait quel sentiment doit dominer—du dégoût ou de l'indignation.* Non, révérons le Roi même Sophiste. Que toute notre indignation, que tout notre mépris se tourne contre cette Philosophie insensée qui traite les adeptes couronnés sur leur Trône, comme leurs maîtres même dans leurs Clubs ou dans leurs sanhédrins, ou leurs Académies, sans laisser nulle part les vestiges de l'homme qui raisonne.

Si quelque chose encore peut ajouter à la folie des maîtres, c'est l'imbécile orgueil des adeptes, au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les Autels du Christ sont renversés en France; en exaltant le triomphe de Voltaire, c'est alors que Condorcet nous crie: " ici il est enfin " permis de proclamer hautement le droit si " long tems meconnu de soumettre toutes les " opinions à *notre propre raison*, c'est à dire, " d'employer pour saisir la vérité, *le seul instru-* " *ment* qui nous ait été donné pour la recon-

" noître. Chaque homme apprend avec une " ſorte d'orgueil, que la nature ne l'avoit pas " abſolument deſtiné à croire ſur la parole " d'autrui; & la ſuperſtition de l'antiquité, " l'abbaiſſement de la raiſon dans le délire " d'une foi ſurnaturelle, diſparurent de la " ſociété, comme de la Philoſophie". *(Eſquiſſe ſur les progrès de l'eſprit &c. époque 9.)*

Condorcet écrivant ces paroles, croyoit certainement décrire le triomphe de la raiſon ſur la révélation, ſur toute la Religion Chrétienne. Les adeptes applaudirent, & crurent comme lui au prétendu triomphe de la vraie philoſophie. Elle n'avoit pas moins à gémir ſur leurs victoires, que la Religion même. Eſt-ce bien en effet pour rendre à l'homme le droit de ſoumettre toutes *ſes opinions* à *ſa raiſon*, que les Sophiſtes pourſuivirent pendant ſi long tems leur conſpiration contre la Religion du Chriſt? Qu'entend-il donc ici, le vain Sophiſte, par ſoumettre ſes opinions à ſa raiſon? S'il veut dire le droit de ne rien croire que ce que ma raiſon ſatisfaite m'invite elle-même à croire, il peut ſe diſpenſer de ſes complots. La Religion du Chriſt ne dit jamais à l'homme de croire ce que ſa raiſon éclairée lui dit encore de ne pas croire. C'eſt pour cette raiſon que le Chriſtianiſme ſe preſente avec tout l'appareil de ſes preuves & de ſes démonſtrations. C'eſt pour la raiſon ſeule que le Chriſt & ſes Apôtres opérent leurs pro-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0432
DFG

diges ; c'eſt afin qu'elle voie, qu'elle juge tout ce qu'il lui convient de croire ; c'eſt pour qu'elle diſtingue tout ce qui eſt prouvé, de ce qui ne l'eſt pas, que la Religion conſerve ſes annales, que ſes docteurs vous preſſent, vous invitent à étudier ſes monumens. C'eſt pour que votre foi ſoit celle de la raiſon, & non pas celle de la pareſſe ou de l'ignorance, que leurs productions & leurs leçons vous mettent chaque jour ſous les yeux, les grandes preuves de cette Religion. En un mot, le précepte formel de ſes Apôtres eſt, que *votre foi, votre ſoumiſſion ſoit raiſonnable;* qu'elle ſoit appuyée de toutes les recherches que la raiſon exige pour ſa conviction, *rationabile obſequium veſtrum*; & vous croyez avoir beſoin de vos complots, pour que la raiſon conſerve tous ſes droits, quand elle croit à la Religion! Etudiez la vous-même, cette Religion; & vous apprendrez que ſon Dieu n'eſt pas un autre Dieu que celui de la raiſon ; qu'il n'eſt pas un ſeul dogme, un ſeul précepte de cette raiſon, que la Religion ne commence par confirmer ; & que ſi elle ajoûte à ſes connoiſſances, elle ſait mieux que vous le droit du ſage, le droit de ne rien croire ſur des preſtiges ou des ſophiſmes ; mais auſſi le devoir de croire ſur les preuves multipliées de la puiſſance, de la ſainteté, de la ſageſſe, de la ſublimité du Dieu qui vous parle, & de l'authenticité de ſa parole.

Par ce droit de soumettre toutes ses opinions à sa propre raison, si le Sophiste entend le droit de ne rien croire que ce que sa raison conçoit, & ce qui a cessé d'être mystérieux pour elle; l'objet de la conspiration est encore plus voisin du délire. Avec ce nouveau droit, l'homme commence donc par ne croire ni au jour qui l'éclaire, ni à la nuit qui le plonge dans les ténèbres, jusqu'à ce que la lumière elle-même, & son action sur l'homme & son esprit cessent d'être un mystère. Il ne croira donc pas à l'arbre qui végète, à la fleur qui s'épanouit & se colore; à l'être qui se meut, se reproduit, se perpétue de générations en générations; il ne croit donc à rien dans la nature; il ne croit pas à sa propre existence, tant que cette nature, & sa propre existence, & son corps, son ame ne sont pour lui qu'un abyme de mystères; pour avoir le plaisir & la gloire de se faire incrédule, il commence par se faire imbécille.

Depuis quand la mesure de nôtre intelligence est-elle devenue celle des choses, de leur nature, de leur possibilité ou de leur réalité? La raison du vrai sage me tient un langage bien différent. Elle me dit que l'existence des objets une fois prouvée, quelque mystérieux qu'ils soient, je dois les croire, sous peine de devenir absurde; car alors je croirois qu'ils existent, parceque leur existence est démontrée;

& je ne croirois pas à leur exiſtence, parceque je ne puis concevoir leur nature.

Mais quel droit bien étrange encore, que celui dont triomphe Condorcet! Le droit d'être réduit *pour ſaiſir la vérité au ſeul inſtrument qui nous ait été donné pour la reconnoître!* Si la nature m'a laiſſé dans les ténèbres, ou dans l'incertitude ſur les objets les plus intéreſſans pour moi, ſur mon ſort à venir, ſur ce que je dois faire pour éviter un deſtin que je redoute, pour obtenir un ſort que je déſire; celui-là bleſſera donc mes droits, qui viendra diſſiper mes ténèbres & mon incertitude? Que ne diſoit-il donc, l'imbécille Sophiſte, que le droit de l'aveugle eſt auſſi de s'en tenir au ſeul inſtrument que la nature lui a donné, & de n'être jamais conduit par celui qui a des yeux? Que ne concluoit-il, que l'aveugle avoit auſſi appris *avec une ſorte d'orgueil*, que la nature ne le deſtinoit pas à croire à la lumière, ſur la parole d'autrui? Qu'il eſt donc philoſophique encore, cet orgueil du Sophiſte! Il a cru *ſa raiſon abaiſſée par une foi ſurnaturelle!* Il a cru que le Chriſtianiſme ravaloit ſa raiſon, en l'élevant au deſſus de ce monde; il a cru que le Dieu du chrétien abaiſſoit & aviliſſoit l'homme, en lui parlant de ſes deſtinées éternelles, & en lui laiſſant la mémoire de ſes merveilles, pour preuves de ſa parole! Cette prétention a été le grand motif de ſes complots contre le Chriſtia-

nisme ; & il osoit parler au nom de la raison ! Et on a pu le croire philosophe ! Et il se trouve encore des hommes dupes de ce délire ! Revenons à ses maîtres, à Voltaire, à d'Alembert, à Diderot ; il faut encore montrer dans leurs adeptes, les tristes dupes de l'ignorance la plus absolue, décorée du titre de Philosophie. Ici je n'ai besoin que de m'en tenir aux aveux les plus formels, & aux confidences les plus intimes de ces prétendus philosophes.

Dupes de l'ignorance.

Est-il un Dieu ? N'en est-il point ? Ai-je une ame à sauver ? N'en ai-je point ? Cette vie doit-elle être toute consacrée à l'intérêt présent ? Dois-je penser à un sort à venir ? Et ce Dieu, & cette ame, & ce destin, sont-ils ce que je m'entends dire ? Ou bien faut-il que j'en croie toute autre chose ? Voilà assurément les questions élémentaires de la vraie science, de la philosophie la plus intéressante pour le genre humain, & par elle-même, & par ses conséquences. Et que répondent à toutes ces grandes questions tous nos prétendus sages, à l'instant même où ils agitent leur conspiration contre le Christ ? Que se répondent-ils entre eux, ces hommes qui se donnent pour les maîtres de la sagesse, de la raison, de la lumière ? Nous avons lu leurs lettres ; nous avons mis sous les yeux du Lecteur, leurs propres expressions. *(Voyez suprà)* Qu'y a-t-il vu ? Des hommes qui régentent l'Univers, se faire

entre eux l'aveu formel & répété, qu'ils n'ont pas pu venir à bout de se former une seule opinion fixe sur aucun de ces objets. Voltaire consulté par des Princes, consulté par des Bourgeois, consulte lui-même d'Alembert pour savoir s'il doit croire à son ame, à son Dieu. L'un & l'autre finissent toujours par avouer qu'ils sont réduits à mettre par-tout le *non liquet*, je n'en sais rien. Mais que savent-ils donc en philosophie, ces maîtres si étranges, s'ils ne peuvent pas même résoudre entre eux les questions élémentaires de la philosophie? De quel droit se donnent-ils pour les maîtres de l'univers, pour les oracles de la raison, si leur raison n'est pas encore arrivée aux portes de la science dont dépendent les mœurs, les principes, les bases de la société, les devoirs de l'homme, du père de famille, du citoyen, du prince, du sujet, & la conduite & le bonheur de tous? Quelle est donc leur science sur l'homme, s'ils ne savent pas même ce que c'est que l'homme? Et quelles seront leur leçons sur ses devoirs, sur ses grands intérêts, s'ils ne savent pas même sa destinée? qu'est-ce enfin que leur philosophie, si elle se réduit à m'apprendre que je ne peux savoir ce qu'il m'importe le plus que je sache, & que tous ceux-là sachent, avec lesquels j'aurai à vivre?

Pour me cacher la honte de son ignorance absolue sur ces premiers objets des recherches

du ſage, nous avons vu d'Alembert nous répondre que peu importe à l'homme, de ne pouvoir réſoudre toutes ces queſtions ſur ſon ame, & ſon Dieu, & ſur ſa propre deſtinée. (*Lett. à Volt.* 25 *Juillet*, & 4 *Août*, 1770.) Voltaire en me diſant que l'on ne ſavoit rien de ces premiers principes, eſt convenu que ſon incertitude n'étoit pas une choſe bien agréable, mais il s'eſt retranché dans cette incertitude même, en ajoutant que l'aſſurance eſt un état ridicule, ou celui d'un Charlatan. (*Lett. à Fréderic, Guill. P. Roi de Pruſſe* 28 *Novembre*, 1770.) Voilà donc à quoi ſe réduiſoit toute la ſcience de ces prétendus maîtres de la raiſon & de la philoſophie! l'un avoue ſon ignorance, & l'excuſe par l'abſurdité même; l'autre prétend que ce qu'il ne ſait pas, le Charlatan ſeul prétendra le ſavoir; qu'il eſt abſurde & riſible dans moi, de ne pas me contenter de cette incertitude qui le tourmente lui-même!

Parceque d'Alembert ne ſait pas s'il eſt un Dieu ou non, s'il a lui-même une ame ou s'il n'en a point, il faudra croire que peu importe à l'homme de ſavoir ſi tous ſes intérêts ſe bornent à quelques jours de cette vie mortelle, ou bien, s'il doit pourvoir à un ſort à venir, qui durera autant que l'éternité même! Et parceque Voltaire tourmenté de ſon ignorance, ne ſait quel parti prendre, il faudra que je mépriſe, & que j'évite même celui qui préten-

dra me délivrer de ce tourment, de cette inquiétude habituelle! il faudra que j'écraſe & le Chriſt & l'Apôtre qui viendront diſſiper cette inquiétude, & me délivrer de mes doutes ſur mes grands intérêts! Ce n'eſt pas là ſimplement l'ignorance de ces prétendus maîtres; c'eſt tout l'orgueil & toute la folie de l'ignorance, qui veut me retenir dans les ténèbres, parcequ'elle jalouſe la lumière.

Dupes de la corruption priſe pour la vertu.

On ne veut pas le voir; rien n'eſt pourtant plus vrai: haïr & déteſter, jalouſer, détruire & écraſer, voilà toute la ſcience de ces prétendus ſages. Haïſſez l'Evangile, calomniez ſon auteur, renverſez ſes Autels; vous en ſavez aſſez pour être Philoſophe. Soyez Déiſte, Athée, Scéptique, Spinoſiſte, ſoyez tout ce que vous voudrez; niez ou affirmez, ayez un corps de doctrine & un Culte quelconque à oppoſer à la doctrine, à la Religion du Chriſt, ou bien n'en ayez point, ce n'eſt pas là ce que la ſecte vous demande, ce n'eſt pas là ce dont Voltaire prétendoit lui même avoir beſoin, pour ſe glorifier du nom de philoſophe. Quand on lui demandoit ce qu'il ſubſtituoit à la Religion du Chriſt, il appelloit les Prêtres de cette Religion autant de médecins; puis il croioit avoir droit de répondre: que veulent-ils de moi? Je leur ai ôté les médecins, quel ſervice demandent-ils encore? *(V. ſa vie par Condorcet édit. de Kell.)* Nous répondons envain: vous

leur avez ôté leurs médecins; mais vous les laiſſez avec toutes leurs paſſions; vous leur donnez la peſte; quel remede leur laiſſez-vous pour la guérir? Nous objectons envain; ni Voltaire, ni ſon panégyriſte Condorcet ne ſe mettent en peine de nous répondre. Faites comme eux; appellez toutes les verités religieuſes, erreurs, menſonges, préjugés populaires, ſuperſtition, fanatiſme,; & vantez-vous enſuite d'avoir détruit; ſouciez vous fort peu de ſubſtituer la ſcience à l'ignorance, la vérité au menſonge; contentez-vous d'avoir boulverſé; vous n'en ſerez pas moins décoré du beau nom de Philoſophe.

A ce prix, je ne ſuis pas ſurpris de trouver tant de ces philoſophes de tous les rangs, de tous les âges, de tous les ſexes; mais à ce prix auſſi, qu'il eſt ſtupide, & qu'il eſt dupe, l'orgueil qui ſe trouve ſi flatté de ce nom! Que Voltaire & que tous ſes adeptes ceſſent de s'en glorifier. La ſcience réduite à déteſter & à détruire, ou même à ſe jouer, à rire des objets religieux, à les blaſphêmer, s'acquiert facilement. Je ne ſais pas pourquoi Voltaire ſembla d'abord ſe contenter d'en donner les préceptes aux Rois, aux nobles, & aux riches; pourquoi il crut d'abord devoir en exclure *les gredins & la canaille*. Sur un ſimple blaſphême auquel il voit les convives ſourire, ce valet ſe trouvera bientôt auſſi philoſophe

que ſon maître. Il ſaura, comme lui, ſe mocquer de ſon Paſteur & des Pontifes, des Autels & de l'Evangile. Ce brigand Marſeillois bientôt ſe vantera auſſi, comme Condorcet, de ſecouer le préjugé vulgaire, en briſant les Autels, en maſſacrant les prêtres; & il appellera auſſi, comme Voltaire, la Révolution, le triomphe de la raiſon, des lumières & de la philoſophie. Haranguez la plus vile populace; dites lui que ſes prêtres la trompent, que l'Enfer n'eſt qu'une invention de leur part; dites lui qu'il eſt tems de ſecouer le joug de la ſuperſtition, du fanatiſme, de recouvrer la liberté de ſa raiſon; en deux ou trois minutes, ces ruſtres payſans ſeront tout auſſi philoſophes que vos premiers adeptes. Le langage variera; mais la ſcience ſera la même. Ils haïront ce que vous haïſſez, ils briſeront ce que vous écraſez. Plus ils ſont ignorans & barbares, plus ils adopteront facilement votre haine, ou toute votre ſcience.

S'il vous faut des adeptes d'une autre eſpèce, il eſt facile encore d'ajouter au nombre de vos ſages. Sans ajouter à la ſcience, la fille de Necker n'a qu'à voir d'Alembert prendre pour un bon mot quelque ſaillie impertinente contre l'Evangile; la voilà philoſophe comme lui, & ſecouant auſſi le préjugé religieux comme Sœur Guillemette. On ne concevoit pas d'où venoient à nos ſages modernes tant d'adeptes

fémelles, tant de jeunes faquins philoſophes auſſi, avant même d'avoir eu le tems de rien lire, ſi ce n'eſt deux ou trois brochures bien impies. Ce ſiècle de lumières philoſophiques s'explique déſormais.

Mais quoi! Toutes nos jeunes & nos vieilles Laïs ſont auſſi philoſophes! Tout époux, toute femme ſe jouant de la fidélité conjugale; tout enfant que fatiguent déjà le reſpect filial, la ſoumiſſion aux loix d'un père; tout courtiſan ſans mœurs, & tous ces hommes briſant effrontément le frein des paſſions; tout cela eſt auſſi philoſophe! Tout cela ſe glorifie auſſi de ce beau nom; & Voltaire n'en rejette pas un ſeul de ſon école, pourvu qu'à tous leurs vices, à tous leurs crimes, ils aient ajouté la gloire de ſécouer auſſi le ptéjugé religieux, de rire des Myſtères, d'inſulter au Sacerdoce, & d'écraſer le Dieu de l'Evangile! Certes, ce ne ſont plus ici les ſimples dupes de l'ignorance priſe pour la ſcience, des ténébres priſes pour la lumière, & du délire de la haine pris pour la ſageſſe de la raiſon; ce ſont les dupes de la corruption priſe pour l'école de la vertu. J'excuſe la folie, la manie, la fiévre & les accès de cette haine extravagante de Voltaire tramant ſes conjurations contre le Chriſt. Je ne vois qu'un frénétique plus à plaindre peut-être qu'à blamer dans Voltaire défiant les Cieux même, écrivant à d'Alembert: *encore vingt ans, & Dieu aura*

beau jeu, ou répétant & aſſénant les blaſphêmes de ſa rage, & écrivant à Damilaville: *écraſez, écraſez, écraſez donc l'infâme.* Oui, j'excuſe Voltaire dompté par cette fiévre de la rage; j'excuſerai juſques à ſes adeptes, & cette multitude de Nobles, de Bourgeois, de Miniſtres qui n'ayant pas l'idée de la philoſophie, ſe croient philoſophes, par ce qu'une troupe de conjurés impies leur diſent qu'ils le ſont; je veux bien même ne pas leur démander depuis quand le titre ſeul de philoſophe ſuffit à Fréderic, à Voltaire, pour croire voir en eux les maîtres d'une ſcience qu'ils firent profeſſion de mépriſer & d'ignorer. Je ne leur dirai pas que ſi Fréderic a pu être leur maître au champ de Mars, & former des guerriers; que ſi Voltaire a pu juger Corneille, & donner des leçons aux Poëtes, l'un & l'autre n'en ſont pas pour cela des oracles en fait de Religion; que cette ſcience n'eſt pas plus que les autres, une ſcience où l'on excelle ſans en avoir fait une étude ſpéciale; qu'il eſt abſurde en fait de Religion, comme en toute autre ſcience, de prendre pour ſes guides & ſes maîtres des hommes qui blaſphêment ce qu'ils n'ont jamais ſu, ce qu'ils n'ont pas même voulu ſavoir; des hommes dès lors même, pareils plus d'une fois à l'enfant qui balbutie de petits ſophiſmes, croyant faire des difficultés inſolubles, & qui briſe la montre, par ce qu'il ne peut pas en découvrir le reſſort.

Oui, je veux laiſſer là toutes ces réflexions du ſens commun, qui auroit dû ſuffire aux adeptes pour leur rendre l'école de leurs ſages au moins ſuſpecte, ſi non abſurde & riſible, dans ces combats de Fréderic contre la Sorbonne, de Voltaire contre St. Thomas, de d'Alembert contre St. Auguſtin, de la ſœur Guillemette contre St. Paul.

Je veux croire que tous ces grands maîtres, parlant théologie, & religion ou dogme, ont pu leur paroître de vrais docteurs; mais quand ces mêmes hommes, quand toute cette école leur parlant auſſi des vertus & de morale, prétendoit leur donner des regles de conduite appuyées ſur la loi naturelle, comment ont-ils bien pu s'imaginer n'entendre encore que les leçons de la philoſophie? Ici l'illuſion perdoit juſques à l'ombre du prétexte. Ils n'avoient qu'à jetter un coup-d'œil ſur leur école même, & à ſe demander ſi parmi les adeptes, il en étoit un ſeul qui parût n'avoir renoncé à la religion, que pour devenir, ſous la conduite de Voltaire ou d'Alembert, meilleur fils, meilleur père, meilleur époux, plus honnête homme, enfin plus vertueux. Ici il ſuffiſoit de réfléchir comment il ſe faiſoit que cette prétendue philoſophie de la vertu devînt habituellement le réfuge, le dernier aſyle & la dernière excuſe de tout homme connu pour ſe jouer effrontément de tout ce qu'on appelle devoir, moralité;

comment il se faisoit, lorsque nous reprochions à ces adeptes la perversité de leurs mœurs, que leur grande réponse fût habituellement dans ce sourire qui nous disoit: ces reproches sont bons pour l'homme qui n'a pas encore secoué les préjugés de votre Évangile; nous sommes philosophes, nous; & nous savons à quoi nous en tenir.

On ne peut pas se le cacher, les faits sont trop publics. L'épouse qui rioit de la fidélité conjugale, l'adolescent qui ne connoissoit plus de frein à ses passions, l'homme qui saisissoit également & sans distinction, tous les moyens licites & illicites, pour arriver à son objet; jusqu'aux roués de cour, jusqu'aux femmes le plus hautement décriées, tout cela vous disoit: nous sommes philosophes. C'étoit-là leur excuse. Pas un seul n'eût ôsé justifier la moindre faute, en nous disant: je suis chrétien; je crois encore à l'Évangile. Et que les maîtres n'accusent pas ici l'erreur ou l'ignorance des disciples. L'adepte savoit bien que le nom de vertu restoit encore à son école; mais il savoit aussi à quoi ses maîtres réduisoient la vertu. Plus il étoit instruit dans leur science, plus il devoit s'approprier leurs principes, en bravant les reproches de l'homme vertueux, les remords de sa propre conscience. Il savoit que ses maîtres ne jugeoient pas à propos de porter l'impudeur jusqu'à blasphêmer ouvertement la Morale

Evangélique ; mais il les avoit vu effacer de leur code tout ce que l'Evangile appelle des vertus, *toutes celles que la religion fait descendre des cieux.* Il avoit entendu à leur école, la liste des vertus qu'elle appelle *stériles*, *imaginaires*, *vertus de préjugé;* & de la liste des véritables vertus, il effaçoit, comme ses maîtres, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, l'amour *filial*, *la tendresse paternelle*, *la reconnoissance*, *le mépris des injures*, *le désintéressement* & jusqu'à *la probité.* (V. les textes mêmes des philosophes dans les helviennes tom. 5.) A la place de toutes ces vertus, il avoit entendu mettre l'ambition, l'orgueil, l'honneur de la gloire, & celui des plaisirs, & toutes les passions. Dans la morale de ses maîtres, il savoit que la vertu n'est pas autre chose que *ce qui est utile* ; & le vice autre chose que *ce qui est nuisible dans* ce monde ; que la vertu n'est *plus qu'un songe* si l'homme vertueux est malheureux (*V. Helvétius de l'esprit.& de l'homme — essai sur les préjugés, système de la nature, morale univ.&c.*) On ne cessoit de leur répéter que *l'intérêt personnel* étoit le seul principe de toutes les vertus philosophiques. Il savoit que ses maîtres parloient beaucoup de *bienfaisance* ; mais il savoit aussi que cette bienfaisance ne conservoit chez eux le nom de vertu, que pour en faire un titre pour se dispenser de toutes les autres. *Ami, fais-nous du bien, nous te tenons quitte de tout le reste* : c'étoit

la leçon expresse de Voltaire (*fragmens sur divers sujets, art. vertu*) mais ce n'étoit pas la dernière. Il falloit amener les adeptes à ne savoir pas même s'il pouvoit exister des vertus; s'il y avoit un bien moral qui diffère du mal; & c'étoit encore là une de ces questions à laquelle Voltaire s'étoit chargé de répondre qu'on n'en sait rien, *non liquet* (*dict. philos. art: tout est bien.*) il falloit faire plus encore, & décider que tout ce que l'on *appelloit perfections, imperfections, justice, méchanceté, bonté, fausseté, sagesse, folie ne différent que par les sensations de plaisir ou de douleur* (Lett. de Trasyb.); *que plus le philosophe examine les choses, & moins il ose dire qu'il dépende d'avantage de l'homme d'être pusillanime, colère, voluptueux, vicieux, en un mot, qu'il ne dépend d'eux d'être louches, bossus, boiteux.* (Encyclop. Art. Vice, édition de Genève.) C'étoient-là les leçons des Sophistes conjurés; & en les recevant, vous pouviez vous croire encore à l'école de la vertu, de la philosophie?

L'adepte philosophe eût-il été plus sûr qu'il existe des vertus & des vices; que devenoit pour lui cette distinction, quand ses maîtres lui apprenoient qu'il étoit né pour le bonheur, & que tout son bonheur étoit dans *le plaisir, ou l'exemption de la douleur;* (Encyclop. Art. bonheur, & préface.) quand, laissant de côté toute sollicitude pour son ame, ils lui disoient que la

deviſe du ſage doit être de veiller ſur ſon corps; (d'Alemb. éclairciſ. ſur les élemens du philoſ. N°. 5.) ou quand ils lui crioient que c'eſt par *le plaiſir* que Dieu *l'appelle à la vertu!* (Volt. diſcours ſur le bonheur.) C'étoient-là cependant les leçons de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire, les chefs des conjurés.

Quels motifs de vertu ces mêmes héros de la philoſophie laiſſoient-ils encore à leur adepte, quand ils lui apprenoient qu'un Dieu ne *s'embaraſſe ni de ſes vertus, ni de ſes vices*; que la crainte de ce Dieu n'eſt *qu'une vraie folie*; quand, pour dénaturer juſques à ſes remords, ils lui diſoient que tout homme *ſans crainte eſt au deſſus des loix*; que *toute action malhonnête, mais utile, ſe commet ſans remords; que le remords enfin ne doit être que la crainte des hommes & de leurs loix*; quand pouſſant leur doctrine au délà de tout abſurdité, d'un côté ils exaltoient ſans ceſſe la liberté des opinions, pour laiſſer l'homme libre de choiſir toujours la plus fauſſe; quand d'un autre côté, ils ne laiſſoient pas une ſeule de ſes actions au pouvoir de ſa liberté, pour lui ôter juſqu'au remords des plus coupables? *(V les textes de Volt. d'Alemb. Did. dans les Helvien tom.* 3. *)*

C'étoit-là la doctrine de tous ces conjurés; il n'eſt plus tems de le nier; elle eſt conſignée dans preſque toutes les productions de la ſecte, dans celles-là ſurtout qu'elle vantoit, qu'elle

recommandoit comme ſes principaux chef-d'œuvres. Qu'auroient donc fait tous ces grands Philoſophes, comment s'y ſeroient-ils donc pris, s'il n'avoit fallu faire de toute leur morale, qu'un code de corruption & de ſcélérateſſe? Et que failloit-il donc à l'univers, pour démontrer que ce prétendu ſiècle de philoſophie & de vertu, étoit préciſément le ſiècle de tous les vices, & de tous les forfaits érigés en principes & en préceptes même, pour le méchant auquel ils ſont utiles?

Dupes de la ſcélérateſſe.

La ſeule choſe qui puiſſe au moins diminuer le crime de cette illuſion faite à la multitude des adeptes ſoi-diſant Philoſophes, c'eſt ce qu'il en couta aux conjurés de conſtance & d'artifices pour la propagation de leurs principes, & pour le ſuccès de leur conjuration.

Mais avec ces artifices & ces machinations, qu'eſt-ce que leurs philoſophie? Suppoſons que l'univers eût pu en être inſtruit du vivant de Voltaire, de Fréderic, de d'Alembert, & avant que les cœurs ne fuſſent gâtés au point de s'applaudir de leurs propre corruption; ſuppoſons qu'on eût vu ces avis ſi ſouvent répétés que ſe donnoient les conjurés, de *frapper* & de *cacher leur main*; que les peuples euſſent été inſtruits de toutes ces manœuvres ténébreuſes, employées ſourdement pour les ſéduire; étoit-ce bien la marche de la philoſophie qu'on eût cru reconnoître dans cette hyppocriſie, dans

cette diſſimulation perpétuelle, dans ces embûches, qui firent ſeules tout le ſuccès des conjurés?

Quand d'Alembert & Condorcet, Diderot, Helvétius & Turgot alloient ſe réunir à cet Hôtel d'Holbach, ſous le nom d'Œconomiſtes, & ſous prétexte d'aviſer aux intérêts du peuple; ſi ce peuple avoit ſu qu'ils alloient combiner entre eux les moyens de l'abuſer, & de le rendre impie comme eux, de lui ôter ſes Prêtres, ſes Autels, & d'écraſer ſa Religion; ſi ce même peuple avoit pu ſavoir que ces prétendus maîtres envoyés pour inſtruire ſes enfans, n'étoient que les hypocrites émiſſaires de d'Alembert, envoyés pour corrompre l'enfance & la jeuneſſe; que tous ces colporteurs de la ſecte, qui vendoient ſes productions à ſi bas prix, n'étoient que les corrupteurs ſoudoyés par l'Académie ſecrète, pour faire circuler ſes poiſons des villes aux campagnes, & juſques aux chaumières; étoit-ce encore à ces moyens que la ſecte auroit dû ce reſpect, cette eſpèce de vénération qu'elle avoit uſurpée? Et la ſcélérateſſe de leurs complots connue, les conjurés n'euſſent-ils encore été que des ſages faits pour donner au tems où ils vêcurent, le nom de *ſiècle philoſophique*? Non ſans doute, la plus juſte horreur eut ſuccédé à l'admiration; & quand les loix auroient voulu ſe taire, l'indignation publique auroit ſuffi pour venger la

philoſophie même, de l'infamie & des complots aux quels on la faiſoit ſervir.

Qu'il ſoit donc humilié ce ſiècle d'une prétendue Philoſophie ; qu'il rougiſſe, qu'il ſe repente, & ſurtout qu'il revienne de l'illuſion que les impies ont pu lui faire ; de l'illuſion qu'il doit à ſes vices, à ſa corruption & au deſir d'être trompé, peut-être plus encore qu'aux ruſes employées pour le tromper. J'excuſerai ce peuple, cette multitude groſſière qui conſeſſe du moins ſon inexpérience dans les voies des Sophiſtes, & que l'inſtinct de la vertu rendit au moins la dernière à ſe laiſſer ſéduire ; mais ces milliers d'adeptes, dans les Cours, dans les Palais des Grands, dans les Lycées des lettres, qu'ils conſentent à rentrer dans eux-mêmes. En ſe faiſant impies, ils ont cru ſe faire Philoſophes. En renonçant aux loix de l'Evangile, à ſes vertus bien plus encore qu'à ſes myſtères, ils ont pris pour des raiſons profondes ces mots de préjugés, de ſuperſtition, que des Sophiſtes faiſoient ſans ceſſe ſonner à leurs oreilles. Ils ne ſavoient pas même qu'un préjugé n'eſt qu'une opinion dénuée de preuves ; & ils ſont devenus eſclaves du préjugé, en rejettant une Religion, dont ils ſe glorifioient d'avoir peu étudié les démonſtrations, tandis qu'ils dévoroient les productions, les calomnies de tous ſes ennemis. Si ce ne ſont pas là tous leurs titres à la Philoſophie, qu'ils en cherchent

quelqu'autre dans leur cœur ; qu'ils s'interrogent franchement; qu'ils se demandent à eux mêmes si ce n'eſt pas la flétriſſante laſſitude des vertus évangéliques, qui a valu leur admiration aux Sophiſtes conjurés contre l'Evangile. Qu'ils voient ſi ce n'eſt pas l'amour de leurs paſſions qui a fait auprès d'eux toute la force de l'incrédulité, bien plus encore que les Sophiſmes, les complots & les embuches de ſon école. J'ai peur que celui là ne fût déja méchant, qui crut voir tant de bonheur, & tant de gloire à ſuivre les méchans. A coup ſûr au moins il fut peu philoſophe, celui qui crut ne voir que des philoſophes, où la réalité lui montroit tant de fourbes, tant de lâches, tant de conſpirateurs.

Quelles qu'en ſoient les cauſes, il étoit dit qu'un ſiècle dupe des artifices, & des conjurations d'une école toute d'impiété, mettroit toute ſa gloire à s'appeller le ſiècle de la Philoſophie. Il étoit dit auſſi que ce même ſiècle dupe d'un vrai délire, & de toute la rage de l'impiété priſe pour la raiſon, & dupe du ſerment de la haine & du vœu d'écraſer la religion, pris pour le vœu de tolérance, d'égalité, de liberté religieuſe, dupe encore des ténèbres priſes pour la lumière, de l'ignorance même priſe pour la ſcience, & dupe d'une école de toute corruption priſe pour l'école de toutes les vertus; dupe des

artifices & de toutes les machinations, de toutes les trames de la scélérateſſe, priſes pour les conſeils & les moyens de la ſageſſe ; oui, il étoit dit que ce même ſiècle ſeroit encore dupe des complots de la rebellion, priſe pour l'amour même de la ſociété, & pour la baſe de la félicité publique.

La conjuration contre l'Autel, la haine que les chefs des conjurés avoient vouée à Jéſus-Chriſt, n'étoient pas le ſeul héritage que les héros de cette prétendue Philoſophie laiſſoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des Sophiſtes de l'impiété ; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il ſe trouva le père des Sophiſtes de la rebellion. Il avoit dit à ſes premiers adeptes : écraſons les autels, & qu'il ne reſte pas au Dieu des Chrétiens un ſeul temple, un ſeul adotateur ; ſon école ne tarda pas à dire : écraſons tous les Sceptres, & qu'il ne reſte pas aux Rois de la terre un ſeul Trône, un ſeul ſujet. De leurs ſuccès communs devoit bientôt naître cette double Révolution, qui de la même hache alloit abbattre en France, les Autels du vrai Dieu, la tête des Pontifes, le Trône du Monarque, la tête de LOUIS XVI, & menacer du même ſort tous les autels du Chriſtianiſme, tous les Rois de la terre. Aux complots enfantés ſous le voile d'égalité, de liberté, de tolérance religieuſe, devoient ſuccéder les complots enfantés ſous le voile d'égalite, de

liberté politique. Les myſtères de cette ſeconde conſpiration à dévoiler, & ces nouvelles branches des Sophiſtes de la rebellion, entées ſur les Sophiſtes de l'impiété, dans la généalogie des Jacobins modernes, feront l'objet de la partie ſuivante de nos Mémoires.

FIN

de la Première Partie.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0454
DFG

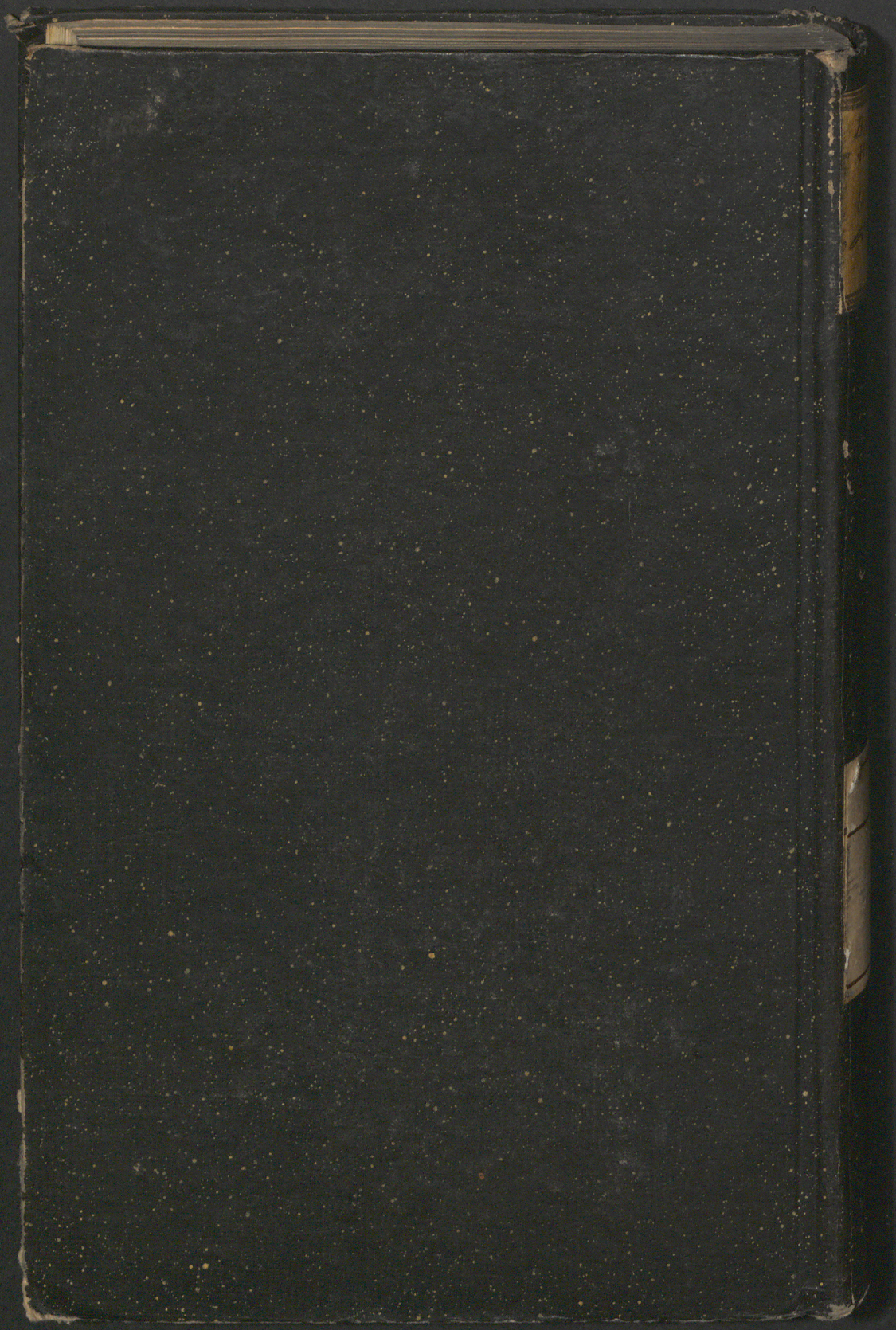
ERRATA

Recommandé aux Relieurs pour mettre avant la Table des Matières.

Page 302, *ligne* 21, *liſez:* Voltaire ne ſachant à quoi s'en tenir, ni ſur Dieu, ni ſur un deſtin à venir, s'addreſſe à des Sophiſtes incertains, égarés comme lui, & reſte dans ſes inquiétudes. Jean-Jacques, encore dans l'âge des *puérilités* ſe dit à lui-même: " *je m'en vais* " *jetter cette pierre contre l'arbre qui eſt vis-à-vis* " *de moi, ſi je le touche, ſigne de ſalut; ſi je le manque,* " *ſigne de damnation.* " Jean-Jacques touche l'arbre; il eſt aſſuré du Ciel; & long-tems après l'âge des *puérilités*, cette preuve ſuffit au philoſophe. Il étoit déjà vieux, quand il ajoutoit: *depuis lors je n'ai point douté de mon ſalut.* (Voyez ſes Confeſſions, livre 6.)

N. B. En citant de mémoire & ſommairement, ce trait bizarre, je ne m'apperçus pas que l'importante queſtion à décider par le jet de la pierre, n'étoit pas celle que j'avois alors dans l'idée. Il s'en faut bien qu'on ait la même choſe à craindre dans les citations nombreuſes où je rapporte les expreſſions même des Sophiſtes. Je réponds de toutes; j'invite, j'exhorte tout lecteur à les vérifier.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0455
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1858904986/phys_0460
DFG

avez ôté leurs médecins; mais vous les
avec toutes leurs paſſions; vous leur
la peſte; quel remede leur laiſſez-vous
guérir? Nous objectons envain; ni
i ſon panégyriſte Condorcet ne ſe
peine de nous répondre. Faites
appellez toutes les verités reli-
g menſonges, préjugés populai-
res, fanatiſme,; & vantez-vous
enſu ruit; ſouciez vous fort peu
de ſub ce à l'ignorance, la vérité
au men ntez-vous d'avoir boul-
verſé; v pas moins décoré du
beau nom

A ce prix s ſurpris de trouver
tant de ces le tous les rangs,
de tous les â les ſexes; mais
à ce prix auſſi, ide, & qu'il eſt
dupe, l'orgueil q ſi flatté de ce
nom! Que Voltair s ſes adeptes
ceſſent de s'en glorif e réduite à
déteſter & à détruire, e jouer, à
rire des objets religieu ſphêmer,
s'acquiert facilement. Je ourquoi
Voltaire ſembla d'abord ſe n don-
ner les préceptes aux Rois, aux
riches; pourquoi il crut d'ab ex-
clure *les gredins & la canaille.* le
blaſphême auquel il voit les con
ce valet ſe trouvera bientôt auſ

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1858904986/phys_0461
DFG